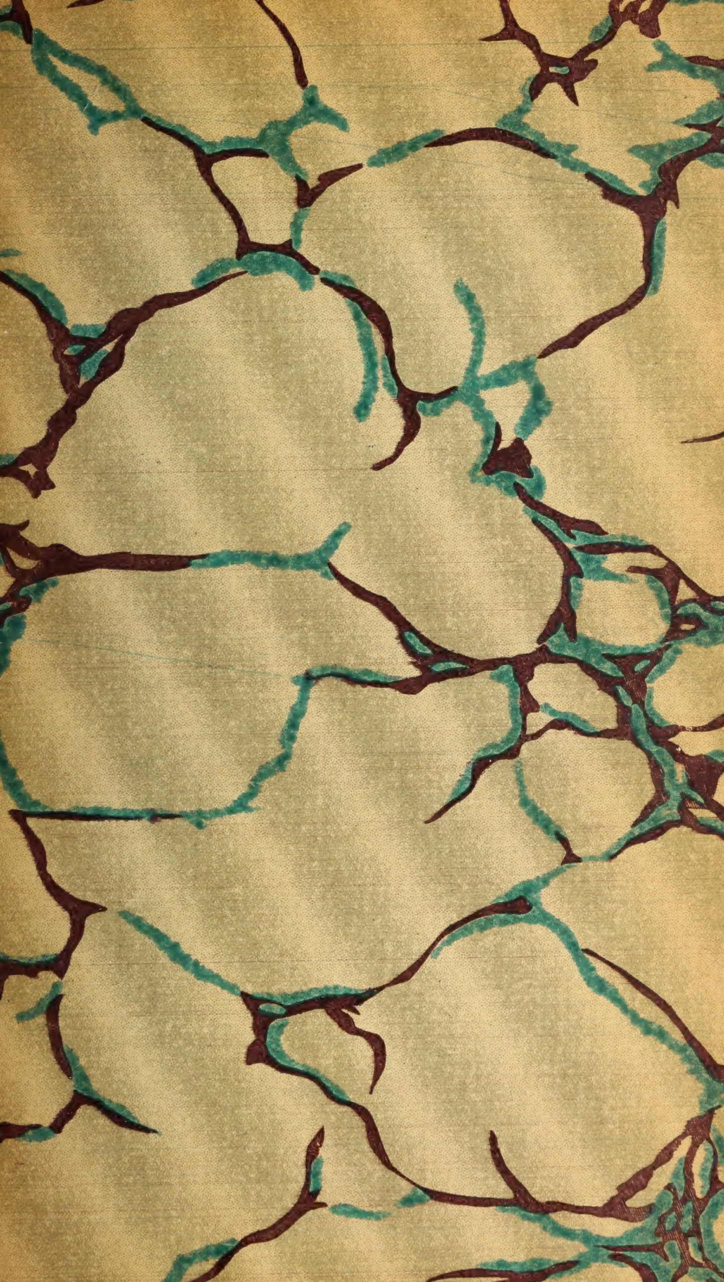

3 1761 09702422 8





CHARLES BENOIST
DE L'INSTITUT

LE MACHIAVÉLISME

III

APRÈS
MACHIAVEL



LIBRAIRIE PLON - PARIS

LE MACHIAVÉLISME

III

APRÈS MACHIAVEL

ŒUVRE POLITIQUE DE CHARLES BENOIST

I. Histoire et philosophie politique.

La Politique du Roi Charles V. La Nation et la Royauté. In-16 (L. Cerf).

Croquis parlementaires de Sybil. In-16 (Perrin).

Sophismes politiques de ce temps. Étude critique sur les formes, les principes, et les procédés de gouvernement. In-16 (Perrin).

Souverains, Hommes d'État, Hommes d'Église. In-16 (Lecène et Oudin).

L'État et l'Église. Une brochure in-16 (Armand Colin).

La Vie Nationale. La Politique. Introduction à la Bibliothèque des Sciences politiques et sociales, petit in-8° (Léon Chailley). Traduction allemande.

L'Organisation de la Démocratie. Une brochure in-16 (Perrin).

L'Organisation du Suffrage universel. Une brochure in-16 (Didot).

Un programme, 1902 et 1914. Deux brochures petit in-8° (Plon).

La Réforme parlementaire. In-16 (Plon).

Pour la Réforme électorale. In-16 (Plon).

Introduction générale au Code du travail. Petit in-8° (Plon).

II. Politique extérieure et coloniale.

L'Espagne, Cuba et les États-Unis. In-16 (Perrin).

L'Europe en feu (Chroniques de la Grande Guerre). Trois vol. in-16 (Perrin). (Joindre, dans la collection de la *Revue des Deux Mondes* (1917-1919), la matière, non réimprimée, de trois autres volumes).

Travaux du Comité d'études : I. *L'Alsace-Lorraine et la frontière du Nord-Est.* — II. *Questions européennes* [Les Revendications italiennes] deux vol. in-folio, avec deux atlas. (Imprimerie nationale).

Les nouvelles frontières d'Allemagne et la nouvelle carte d'Europe. In-16. 4e édition (Plon).

La Question méditerranéenne. Petit in-8° (Attinger).

III. Enquêtes.

Enquête algérienne. In-16 (Lecène et Oudin).

Les Ouvrières de l'aiguille à Paris. In-16 (Léon Chailley) épuisé.

Enquête sur les Causes économiques, morales et sociales de la diminution de la natalité. — Comptes rendus de l'Académie des Sciences morales et politiques (Aug. Picard et Alcan).

ŒUVRE POLITIQUE DE CHARLES BENOIST
(suite)

IV. Le Machiavélisme.

I. *Avant Machiavel*. In-16. 5e édition (Plon).

II. *Machiavel*. In-16. 5e édition (Plon).

III. *Après Machiavel*. In-16 (Plon).

L'Influence des idées de Machiavel Académie de Droit international de La Haye. In-8° (Hachette).

Le Machiavélisme de l'Anti-Machiavel. Petit in-8° (Plon).

Le prince de Bismarck. — Psychologie de l'Homme fort. In-16. 4e édition (Perrin).

V. La Crise de l'État moderne.

I. *L'Organisation du Suffrage universel*. In-8° (Firmin-Didot).

II. *L'Organisation du Travail* Tome premier. Le Travail, le Nombre et l'État. — Enquête sur le travail dans la grande industrie. In-8°. 2e édition (Plon).

L'Organisation du Travail. Tome second. « L'Espèce ». L'Ouvrier, la Classe ouvrière. In-8°. 2e édition (Plon).

VI. Les Lois de la Politique française.

Les Maladies de la Démocratie. In-16 (Éditions Prométhée). Traduction espagnole.

Les Lois de la Politique française. In-16. 30e édition (Fayard).

Les Lois de la Politique française et le gouvernement de l'Alsace sous Louis XIV. Petit in-8°. 4e édition (Plon).

Cánovas del Castillo. « La Restauration rénovatrice ». In-8°. 8e édition (Plon). Traduction espagnole.

Ce que pourrait faire la Monarchie. Une brochure petit in-8° (Plon). Traduction espagnole.

La Monarchie française. — L'Œuvre royale. Quelques Rois (Collection *Les Constructeurs* (Dunod), deux volumes in-16. 20e mille.

VII. Souvenirs. In-8° (Plon).

I. — Tome premier (1833-1893). *Léon XIII, Crispi, Bismarck*. 10e édition.

II. — Tome deuxième (1894-1902). *A travers l'Europe. — Avant l'action*. 10e édition.

III. — Tome troisième et dernier (1902-1933). *Vie parlementaire, Vie diplomatique. — Conclusion*. 10e édition.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1936.

CHARLES BENOIST

LE MACHIAVÉLISME

III

APRÈS MACHIAVEL



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e



AVANT-PROPOS

---

*Il y a vingt-huit ans, — en 1907, — dans l'*Avertissement *imprimé en tête du premier volume du* MACHIAVÉLISME, *j'exprimais ainsi mon désir, plus que mon dessein et que mon espoir :*

« *J'ai, simplement, voulu comprendre, et je voudrais, maintenant que je crois avoir compris, faire comprendre.* »

Aujourd'hui, je voudrais pouvoir dire que mon désir s'est accompli.

Avec tant d'intervalle entre ses trois parties : — AVANT MACHIAVEL. — MACHIAVEL. — APRÈS MACHIAVEL, — *il est impossible que cette longue étude, enfin achevée, ne soit pas très imparfaite. Il s'y trouvera des redites ; il doit y avoir des lacunes ; des erreurs, je le crains.*

Ce que je peux affirmer, c'est qu'au cours de la trentaine d'années qui se sont ainsi écoulées, je ne suis pas demeuré un mois, pas une semaine, peut-être pas un seul jour sans y penser (1).

(1) En réalité, plus de quarante-cinq ans : l'idée m'en est est venue vers 1890.

LE MACHIAVÉLISME *est le dernier ouvrage de longue haleine que je donnerai au public. Mon âge m'interdit d'en commencer un autre. La préparation, la composition, l'exécution exigent trop.*

Sur le point de prendre congé d'éditeurs qui ne m'ont jamais marchandé un sacrifice, de critiques qui m'ont été infatigablement bienveillants, de lecteurs qui me sont restés fidèles pendant un demi-siècle, de toutes les amitiés qui ont soutenu ma volonté de faire bien, je sais que personne ne me refusera le témoignage que j'ai librement, loyalement, honnêtement travaillé.

CH. B.

Paris-Courseulles, mars-octobre 1935.

LE MACHIAVÉLISME APRÈS MACHIAVEL

CHAPITRE PREMIER

EXTRA — ULTRA — ANTI-MACHIAVÉLISME.

Dans le premier volume de cet ouvrage, je me suis attaché à recueillir les éléments pré-machiavéliques, les germes de ce que j'ai appelé « le machiavélisme avant Machiavel, » qu'offraient à la méditation de ce grand « lecteur des choses antiques » et grand « observateur des choses modernes » les mœurs de son temps et que, pour ainsi dire, lui apportait l'air des siècles qui l'avaient précédé. — Dans le deuxième volume, j'ai essayé de définir, sur ses livres et par ses textes mêmes, ce qui est proprement de Machiavel et par conséquent constitue le « machiavélisme » authentique, dont il est responsable, et j'ai indiqué qu'il lui avait été beaucoup ajouté qui n'est pas de lui, qui souvent est contre lui, et pour quoi il est injuste qu'il soit condamné. — Dans ce troisième volume, je voudrais séparer du machiavélisme pur tout l'amas successivement

formé d'extra, d'ultra et d'anti-machiavélisme, où l'*extra* et l'*ultra* finissent par se réunir et se combiner avec l'*anti*, et sous le poids duquel Machiavel, accablé des fantaisies de dix générations d'adversaires, demeure à la fois le faux coupable et la vraie victime.

Le travail que j'entreprends à cet effet aura d'abord les apparences d'un gros effort d'érudition. Mais je dois déclarer immédiatement que le mérite ne m'en appartient pas, et le restituer en entier à son auteur, Oreste Tommasini. C'est Tommasini qui, dès l'*Introduction* de son tome premier, paru en 1883, a rassemblé l'histoire du machiavélisme, et du même coup, aussi et surtout, celle de l'anti-machiavélisme. C'est lui qui, dans sa conscience scrupuleuse jusqu'à l'infime détail, a complété, aux dernières pages de ce tome premier, la moisson de renseignements par de nombreuses *Aggiunte*. C'est lui encore qui, vingt-huit ans après (j'ai dit à la suite de quel accident), a couronné de nouvelles adjonctions, en quantité de plus en plus considérable, ces *Aggiunte* elles-mêmes. Peu à peu, par ses recherches incessantes, qui, de 1869 à 1911, ont rempli plus de quarante années, le tout, rédaction et notes, a formé une masse énorme de matière. Mais, comme il était naturel et comme un si long espace le rendait inévitable, cette masse a été un peu laissée dans un désordre qui nuit à la clarté. Ma tâche s'est donc bornée à un simple arrangement. Je n'ai fait que classer des fiches très savamment recueillies par un autre.

Pour commencer, le mot : *machiavélisme*. Il n'est pas né au pays de Machiavel. Pas à Florence, pas en Italie. Il semble qu'il soit né en France. Barthélemy Saint-Hilaire, dans le *Dictionnaire de la Politique*, de Maurice Block, en donne cette définition : « le sacrifice de tous les principes à un seul, l'intérêt; la violation de toutes les lois de la morale immolées au succès. » C'est absolu, et c'est excessif. Le même Barthélemy Saint-Hilaire attribue la paternité de l'expression à Pierre Bayle, qui eût été bien capable de l'inventer. Mais Bayle, c'est le dix-septième siècle déjà plus qu'à sa moitié (1647-1706), et, dans le commencement de ce siècle, on trouve chez Agrippa d'Aubigné, sinon le substantif, « machiavélisme », du moins ses correspondants, « machiavéliste, » « machiavélique, » et le verbe « machiavéliser. » Par exemple :

> Nos rois ont appris à *machiavéliser*,
> Au temps et à l'Estat leur âme déguiser,
> Ploiant la piété au joug de leur service,
> Gardant religion pour arme de police (1).

En Italie même, vers 1750 ou 1760, Appiano Buonafede (2), qui aimait prendre des allures de

(1) Agrippa d'AUBIGNÉ, *Tragiques*. Voyez édition de Paris, 1857. Le poète drape ainsi « les tours florentins », « les ruses florentines », reprochés à Catherine de Médicis, et dont la Saint-Barthélemy aurait été le couronnement. — De même, PASQUIER : « Pour obtenir quelque honneur au présent siècle, il faut *machiaveliser*. » Philarète CHASLES, qui cite cette phrase *(Etudes sur le seizième siècle en France)*, définit : « *Machiavéliser*, se conduire d'après les préceptes de Machiavel », et remarque : « le verbe s'est perdu, mais le substantif *machiavélisme* est resté. »

(2) BUONAFEDE (Appiano), né à Comacchio, dans le Ferrarais,

vieil Hellène et déguisait — imparfaitement — son nom sous le pseudonyme grec d'Agatopisto, a reporté l'origine de cette famille grammaticale, promise à une si étonnante fortune, non plus au dix-septième, mais au seizième siècle. « Mot vraiment né au seizième siècle, a-t-il écrit, mais ensuite élargi à tous les temps et à toute la terre; né, va-t-on jusqu'à dire, avant son père, il lui a survécu et lui survit encore avec une vraisemblable espérance d'éternité » (1) Ser Agatopisto use ici d'un langage inexact : ce qui était né avant Machiavel, ce n'était pas « le mot » de machiavélisme, c'était la chose. C'est ce qui est resté après lui sous la désignation de « machiavélisme perpétuel » et qui tient éternellement, universellement, à la nature, à la vie, à la société et à l'histoire des hommes.

Dans un livre publié à Francfort en 1648, — l'année du traité de Westphalie (Pierre Bayle avait alors un an), — l'auteur, Jean-Georges Bemtlingen, dénonce je ne sais quoi comme étant « *il finissimo machiavellismo* » (2). Et, à partir de la fin du dix-septième siècle, la bibliographie du sujet s'enrichit fort vite. Le domaine s'étend outre mesure. Le machiavélisme

le 4 janvier 1716, entré en 1745 dans l'ordre des Célestins, professeur de théologie à Naples (1740), mort à Rome, âgé de soixante-dix-huit ans, en décembre 1793. Il passait pour être attaché à la philosophie du dix-huitième siècle; ce qui empêcha Pie VI de le créer cardinal. — V. *Biographie universelle.*

(1) Appiano BUONAFEDE, *Dell'istoria e del indole di ogni filosofia*, IV, 538. Cité par TOMMASINI, I, 4.

(2) Jean-Georges BEMTLINGEN, *Enormità inaudite*... V. TOMMASINI, I, Introduction.

envahit tout. Tout est machiavélisme. On distingue :

Un *machiavélisme médical* (1) ; — un *machiavélisme rustique* (2) ; — un *machiavélisme piétistique* (3) ; — *un machiavélisme littéraire* (4) ; — *un machiavélisme théologique* (5) ; — *un machiavélisme juridique* (6). — Tommasini note, là-dessus, que *l'Art d'aimer* d'Ovide eût pu donner prétexte à un *machiavélisme érotique,* et que notre Honoré de Balzac a découvert dans le même ordre ou un

(1) *De Machiavellismo medico, de* VALENTINI, Francfort, 1711. Cf. *Machiavellismus medicus, seu Ratio Status medicorum secundum Exercitium Chymichum delineata et in certas Regulas redacta, atque ob usum quem Junioribus Practicis præstat, publicæ luci donata a* PHILIATRO, Argentorati (Strasbourg), anno 1698. — Contient trentre-quatre formules de *scaltrezze* (de ruses, de finesses) médicales, avec un appendice.

(2) *De Machiavellismo rustico,* de Christian WEISS (ou Weissen). Christian WEISSENS, *Baurische Machiavellus in einem Lustspiele vorgestellt den 15 febr.* 1679. Zittau, in Verlegung Joh. Christoph. Miethens Buchhandl. in Dresden. Druckts Michaël Hartmann. — Allusion aux *Relazioni di Parnasso,* de BOCCALINI.

(3) *De Machiavellismo pietistico,* de Edgard DE HOFFMAN, et de REIMAR : *Machiavellus ante Machiavellum, Machiavellus sine Machiavello ; Machiavellismus ante Machiavellum.*

(4) LILIENTHAL. *De Machiavellismo litterario.* Le titre exact est : *Michaëlis* LILIENTHALII *Regiæ Societatis Beroliniensis Scientiarum et Artium Socii. De Machiavellismo litterario, sive de perversis quorumdam in Republica litteraria inclarescendi artibus Dissertatio historico-moralis.* Kœnigsberg et Leipzig, sumptibus Henrici Boye, 1713. — Lilienthal cite : *De achitophelismo cum aliorum tum maxime Nic. Machiavelli Schediasma,* de Jos. Henri FEUSTLING, Wittemberg, 1692. — HARSDORFER, *De politica a Machiavello construpata.* — Mich. BERUTI VALENTINI, *Animadversiones in Machiavellum medicum.* — Avec allusion au *Bauerische Machiavellismus de* WEISS ou WEISSEN.

(5) Du même LILIENTHAL. (Par allusion aux « Leçons » de Conr. Tiburtius RANGO.)

(6) Par allusion aux traités de HOLTERMANN, de Ludovicus PRASCHIUS, de Gaspard ZIEGLER, de Frid. GERDESIUS.

ordre voisin, un « *machiavélisme marital* » (1). — Lord Chesterfield fait quelque part songer à un « *galateo machiavellico* », à un savoir-vivre, des manières, une élégance *machiavéliques* (2). — Toujours en des pensées graves, d'Alembert évoque le spectre d'une sorte de *machiavélisme historique*, « commun aux meilleurs livres », Machiavel, Bodin, Montesquieu, qui serait « une manière de prédire le passé ». Et je ne sais pas du tout ce qu'il a voulu dire (3). Mais Tommasini, dans les *Aggiunte* à son tome premier, ayant déjà reconnu un machiavélisme marital ou conjugal, se trouve amené à signaler aussi un machiavélisme du veuvage, des veufs et des veuves, *machiavellismo vedovile* (4). Et, à la fin de son tome second, n'ayant jamais cessé de lire et d'accumuler les références durant les vingt-huit années d'intervalle, après avoir débusqué encore du *Giobbe* de Balossardi un *machiavellismo poliziesco*, un « machiavélisme policier (5) », il reprend sa terrible

(1) *Physiologie du mariage*, Méditation XX, 2.

(2) *Lettres à son fils*. — A toutes ces sortes de « machiavélisme » il faudrait ajouter encore un « machiavélisme policier », *poliziesco*, — (Balossardi, *Giobbe, Voce di poliziotti*, p. 81.) — sans compter celles, innombrables, qu'invente chaque matin l'improvisation hâtive des journalistes.

(3) Dans l'article : *Machiavel* de l'*Encyclopédie*, D'Alembert affirme, avec une belle assurance : « Il est l'apôtre de la politique trompeuse et malfaisante appelée de son nom *le Machiavelisme*. Il a eu des apologistes, mais qui n'ont pu réussir à le disculper, ses écrits parlant plus haut que toutes leurs raisons. » — L'avait-il seulement lu?

(4) Pour cette spécialité, Tommasini donne la référence : Addison, *Spectator*, t. XII, n° 561, p. 64. Compte rendu de *Account of Widows Club*.

(5) Balossardi, *Giobbe. Voce di poliziotti*, (p. 81).

liste, et il la complète. Nous voyons reparaître le « machiavélisme rustique » et le « machiavélisme médical », le « machiavélisme littéraire », puis apparaître successivement un « machiavélisme népotique (1) », un « machiavélisme *venereo*-amoureux (2) », un « machiavélisme de palais (3) », un « machiavélisme populaire (4) », un « machiavélisme commercial (5) », un « machiavélisme constitutionnel (6) », un « machiavélisme social (7) », un « machiavélisme de femme et de reine (8) ».

Ici, et par là nous entrons dans la série des

(1) Alessandro d'Ancona, *Varietà storiche e letterarie*, t. I[er]. *La Corte di Roma nel secolo XVII[e]*.

(2) Cités par Tommasini : Nashe, *Christ Tears over Jerusalem*, éd. Grossert, IX, 231. — Meyer, *Machiavelli and the Elisabethan Dramma*, p. 74. — Th. Andrew (ouvrage que Tommasini lui-même qualifie de « *vacuo* », vide : *The unmasking of a feminine Machiavell*, 1604. — Barbey d'Aurevilly, *Femmes et moralistes*, 1906, p. 218, à propos d'un livre de Weill (?) : « C'est la politique du mariage écrite pour des Césarines, qui ne sont pas Borgia, par un Machiavel plein d'innocence. » — E. Thears, *Machiavel and his Maxims of government (Quarterly Review*, XVII, 44).

(3) A. Rébelliau, *Bossuet historien du protestantisme*.

(4) Taine, *Révolution*, II, 1885, p. 69. Paroles de Leclerc aux Jacobins, 12 mars 1793 : « Il faut établir *le machiavélisme populaire.* »

(5) Ida M. Tarbell, *Commercial Machìavellianìsm*, *Mac Claris Magazine* XXVI, mars 1906.

(6) *Der neue Machiavelli, ein Buch fur Fürsten aus den Papieren eines gefallenen Ministers manuscript aus Wien*, Leipzig, Friedrich Andræ, 1849. Tommasini en détache cette phrase : « La Monarchie maintient l'unité, la Démocratie (humanitaire) la dissout. Metternich est nommé, et rattaché à Machiavel par la maxime « dass die Conscribirten einer Nationalität in den Städten der andern einquartiert werden. »

(7) B. Scarselli, *Per una nuova questione sociale (Giornale degli Economisti*, XXXVIII, série 2[e], 1909).

(8) Lumbroso, d'après G. Ferrero, *Grandezza e decadenza di Roma*, III, p. 466-472 (à propos de Cléopâtre).

exemples : l'espèce va nous conduire au portrait : voici venir, en abondance, les répliques, les copies du type machiavélique, dont beaucoup ne sont que des caricatures. Mais peut-être vaut-il mieux d'abord en finir avec la formation même du « machiavélisme » et, par contre-coup, de l'anti-machiavélisme.

Il semble que des « machiavélistes » authentiques soient les « machiavélisants », les commentateurs, les annotateurs des écrits de Machiavel : une reine Christine de Suède, entre autres princes et princesses. On a son exemplaire, traduction d'Amelot de La Houssaye, Amsterdam, 1683, que le professeur Monaci avait communiqué à Tommasini. Il porte en marge les remarques de la reine, qui ne sont pas très nombreuses, et ne sont pas toutes très originales. Mais il faut prendre garde. Par la suite, — c'est devenu un genre, comme c'en a été un de fabriquer des mémoires apocryphes, — de faire faire par quelque grand homme, ou homme illustre, ou simplement en situation, un faux commentaire, un développement fantaisiste des préceptes du Secrétaire florentin. Ainsi le soi-disant *Machiavel* de Napoléon, prétendument couvert de réflexions de la main de l'Empereur, qui aurait été trouvé dans sa voiture après la bataille de Waterloo, et qui n'est qu'un subterfuge d'adversaire politique, imaginé par l'abbé Guillon de Montléon.

On comprend que, visée, touchée et retouchée ainsi au cours de quatre siècles, la figure de Machiavel y ait pris des aspects très différents de l'un à l'autre, très différents d'elle-même, qui

l'ont faite beaucoup plus sombre, beaucoup plus énigmatique, beaucoup plus compliquée qu'elle ne le fut. Nous le voyons alternativement, pour les réformés, « conseiller des violences catholiques », et, — le mot est lâché, — « un jésuite » ; pour les jésuites, au contraire, un « hérétique » ; une bête, un « imbécile », — *sciocco*, — pour les uns, et, pour les autres, un « homme débordant de malices sataniques ». Il est, pour certains, le Diable en personne, et le père d'autres petits diables. Le P. Lucchesini publie contre lui un pamphlet sous ce titre : *Les Sottises de Nicolas Machiavel*, mais un relieur innocent le venge en imprimant, par abréviation, sur le dos : *Les Sottises du P. Lucchesini.* Macaulay cite, dans son *Essai* sur Machiavel (1), deux vers de l'*Hudibras* de Butler, d'où il résulte que c'est à cause de Machiavel qu'en Angleterre on aurait donné au Diable le prénom de Nicolas, avec une intention d'aimable familiarité : *Old Nick*, « ce vieux Nicolas ». En Bavière, dans le même sentiment, on l'appellerait aussi *Pelznickel*, qui est un farfadet, un petit esprit malin *(farfadello, spiritello)*. Mais l'étymologie est peu certaine.

Gaspare Amico rapporte qu'autour de la *casetta* en ruines de San Casciano où Machiavel a composé *Le Prince*, les paysans disent que cette maison a été habitée par le Diable et que pas un chrétien ne voudrait s'y loger (2). Il n'est pas malaisé de deviner l'origine de la croyance : les paysans le

(1) *Essais* de Macaulay, traduits par Guillaume Guizot.

(2) Gaspare Amico, *Vita di Niccolò Machiavelli*, Firenze, 1875, p. 409. (Tommasini, I, 7.)

disent, aujourd'hui encore, parce qu'autrefois on le leur a dit. Mais il y a la contrepartie, et il arrive, ne fût-ce que par jeu, au théâtre, que le nom de Machiavel soit invoqué : « *Sancte Machiavelli, ora pro nobis!* (1). Et dans la comédie de Luigi Morandi, *La Maestrina : « San Machiavello, mi raccomando a te!* (2). » — « Pour ceux, conclut Tommasini, qui obéissent à « l'espèce de préoccupation dogmatique qu'est le préjugé scientifique », il semble que Machiavel soit « un précepteur sans scrupule et sans morale de la conquête et de l'oppression », ou « le premier inventeur de cette politique nationale que l'Europe décrépite a qualifiée de folle et de mal inspirée ». Dans les moments de déchaînement populaire, — c'est toujours Tommasini qui parle, — on en a fait un véritable « gueux » (*becero*), échappé de la Cité des Ciompi « pour promener de par le monde la torche de la révolution ». Ainsi le Machiavélisme, vocable né en France et qui y servait à nommer « le parti des Médicis », des « Messers », toscan et italien, revint en Italie même, peu avant la fin du dix-huitième siècle, pour y désigner « la faction de ceux qui faisaient écho *(tenevan bordone)* aux théories sceptiques et démagogiques de la France philosophante, et *italianisme* fut au delà des monts ce que voulait dire *gallicisme (francesismo)* chez nous » (en Italie) (3).

(1) Moser (d'après Eberhard), *N. Machiavelli's Das Bùch von Fürsten*, Berlin, 1873, p. xxvii.

(2) Luigi Morandi, *La Maestrina*, acte Ier, scène viii, Loescher, 1877.

(3) Oreste Tommasini, ouvrage cité, I, p. 8.

Les écrivains allemands ont, dans la suite, mis en parallèle Machiavel et Luther, tant l'influence de l'un et de l'autre devait être grande. Mais, au seizième siècle, on attribua plutôt au Machiavélisme « les projets cruels de la Monarchie espagnole, la Saint-Barthélemy et la férocité, « l'inhumanité » (l'*immanità)* des calvinistes de France et de Flandre ».

La Curie romaine ne fut pas la première à condamner rigoureusement Machiavel, et même elle ne l'accusa qu'assez tard. Elle l'applaudit d'abord, elle s'y complut d'abord *(si compiacque),* puis s'en repentit. (C'est, à vrai dire, la Renaissance qui rend parfaitement intelligibles les écrits de Machiavel : en effet, il faut toujours y sous-entendre l'esprit de la Rome antique.) Quand la Curie se résolut à sévir, le Machiavélisme s'était déjà répandu en Europe, et, prise comme cible (*bersagliata)* par les dissidents, elle avait peur d'être traitée de « machiavélique », elle aussi.

Mais le fait principal de cette histoire sommaire du « machiavélisme » est que ce nom, et les mots de la même famille : « machiavéliste, machiavélique, machiavéliser » sont nés en France parmi les troubles de la Réforme et de la Ligue, et que ce fut la faction des « Politiques » qui les lança. La reine-mère Catherine était alors, comme Italienne, l'objet d'une aversion particulière. « La pauvre Dame, » ainsi que disait le futur Henri IV, luttait seule contre toutes ces poussées à la désagrégation pour sauver dans la Monarchie la Patrie française; néanmoins le sentiment national était porté à haïr en elle la femme étrangère. Injustice

certaine, car, transplantée de Florence en France, elle y avait sans défaillance montré, en ses pensées et ses actions, un esprit français et royal.

Catherine était persuadée, selon la maxime de « son docteur », — Machiavel, — qu'il n'y avait pas de place dans le Royaume pour une autre religion que celle sur laquelle l'État s'appuie, et que ce royaume ne pourrait recouvrer la paix tant que deux religions y seraient en vigueur (1). De même, le *Tocsin contre les Massacreurs* lui reproche d'avoir « fait faire leçon » au Roi son fils « surtout des traités de cest athée de Machiavel, dont le but a esté plustost d'enseigner le Prince à se faire craindre que aimer, et à régner en grandeur qu'à bien règner (2) ». Et Castelnau aussi, dans ses *Mémoires*, se déchaîne contre Machiavel (3). Et tout un peuple se déchaîne non seulement contre les Médicis, contre les Florentins, mais contre tous les Italiens qui sont en France et tous les Italianisants, compris, classés et catalogués sous l'étiquette de « machiavélistes » (ce qui d'ailleurs n'empêchait pas qu'il n'y en eût réellement beaucoup).

Ce nom maudit de « Machiavéliste » comportait la réputation « d'athée et de cruel », abandonné, par damnation présumée, à la colère de Dieu. Tout le monde en usait dans ce sens et avec cette

(1) « ...*Id illi persuasum esse, ne aliam religionem, quam eam cui ipsius Status innititur, justa (juxta) Machiavelli doctoris sui sententiam in regno locum habere patiatur; alioqui nunquam pacatum fore quamdiù in eo duæ religiones vigebunt.* — De Thou, *Hist.*, livre LII.

(2) *Tocsin contre les massacreurs*, p. 52.

(3) Castelnau, *Mémoires*, III.

conséquence. Marguerite de Navarre contre Le Guast : « Ce mauvais homme... remplit [son esprit] de mille tyranniques maximes : qu'il ne falloit aimer ni fier qu'à soi-même; qu'il ne falloit joindre personne à sa fortune, non pas mesme ny frère ny sœur (on voit où le bât, s'il est permis d'employer ici une aussi vulgaire image, a pu blesser la Princesse), et autres tels beaux préceptes *machiavélistes* (1). » Brantôme, sur Don Ferdinand, gouverneur de l'État de Milan, dit que c'était un homme « qui entendoit bien les tours de passe-passe non de maistre Gonnin, mais de Machiavel », quoique lui-même, Brantôme, aimât la Reine des « machiavélistes », Catherine, et qu'il eût écrit d'elle : « *Pour fin, qu'on débagoule contre elle tout ce qu'on voudra, jamais nous n'aurons une telle en France, si bonne pour la paix (2).* »

Nous voilà à Innocent Gentillet, de qui est parti tout un courant, et le plus gros peut-être, d'anti-machiavélisme. J'ai l'impression que Tommasini n'en a vu qu'imparfaitement ou n'en a qu'insuffisamment dégagé l'importance; que, dans cette histoire d'une entreprise audacieuse et prolongée d'inintelligence et de déformation calomnieuse, Gentillet a tenu un rôle de premier plan, exercé une influence capitale; qu'il mérite, à ce triste titre, une mention très particulière, et je le retrouverai. Je signale seulement pour l'instant que, suivant Tommasini, c'est lui qui aurait appelé « le livre de Machiavel », — il voulait dire *Le Prince*, — :

(1) *Mémoires*. Paris, 1858, p. 18. Citation de Tommasini.
(2) *Mémoires*, p. 65. et *Vie du maréchal de Brissac*. Citation de Tommasini.

« *l'Alcoran des Courtisans.* » Et voilà le Secrétaire florentin passé Musulman. Bientôt on lui donnera proprement du « Turc ». (Il se peut que Machiavel ait prêté de lui-même à cet étrange rapprochement par certaines comparaisons qu'il a faites, soit dans *Le Prince*, soit dans les *Discours sur Tite-Live*, et, je crois m'en souvenir, dans les deux ouvrages.) On s'en réfère à une phrase empruntée à la relation de voyage d'un certain Poncet *(Poncetum)* (1). Mais, Turc ou non, la figure de Machiavel se dessine de plus en plus sinistre. « Machiavel, prononce en forme d'arrêt définitif, l'auteur du *Contre-assassin* (1612), Machiavel dresse son prince à la tyrannie, perfidie, et athéisme, comme un chacun peut voir en son *Livre du Prince.* »

Et, par incidence, de ce Florentin, tous les Florentins deviennent plus ou moins, dans l'opinion française surchauffée, des « criminels », des instigateurs ou des fabricateurs de crimes. Mais ils ne se laissent pas accuser sans répondre. Des Florentins de Lyon firent imprimer, en 1577, chez un de leurs compatriotes, Filippo Tinghi, une « défense » (2) où ils protestaient « contre ceux qui prétendent que leurs concitoyens ne sont bons que pour la cheville et la claie, — *alla caviglia e al graticcio,* — et spécialement contre ceux qui, pour les transpercer d'une dent aiguë et empoisonnée, se sont ingéniés à faire croire au monde qu'ils sont *atheistes*, parce que le Magnifique

(1) De Thou, *Hist.*, livre LVII, année 1574.

(2) *Difesa della città di Firenze et dei Fiorentini contro le calunnie et maledicenzie di maligni, composta da Paolo Mini fiorentino, medico e filosofo.*

Nicolas Machiavel, gentilhomme florentin, ayant écrit, entre heaucoup d'autres ouvrages, un livre dont le titre est *Le Prince*, l'un d'eux [de ces adversaires] qui avait querelle (*stiza*) avec les Florentins, s'étant fondé sur ses propositions et les ayant interprétées à sa fantaisie, les a une à une condamnées toutes, et a conclu, dans un libelle diffamatoire de sa façon, que les Florentins sont *athéistes*, par le fait même qu'ils sont machiavélistes. »

Les temps s'écoulent. Une fois exorcisé en Cour de Rome, Machiavel devient de jour en jour moins lu et plus réprouvé; plus réprouvé, à mesure qu'il est moins lu. Mais c'est en France surtout, en France toujours, que « le machiavélisme grossit et revêt un corps noir et fantastique ». On ne veut plus sortir de l'idée qu'on s'en est faite, et qui est l'idée d'un monstre à l'affût, prêt à dévorer les hommes et les peuples. En vain les esprits les plus distingués essaient-ils de fendre et de disperser « ces eaux stagnantes ». En vain Montesquieu, — *col suo bel frizzo*, — « avec ses belles pointes, » affirme que « Machiavel a été étouffé et tué par l'introduction des lettres de change »; en vain Guizot, un siècle plus tard, évoque-t-il « ce machiavélisme avant Machiavel qui, en France, était monté sur le trône avec Louis XI et avait dominé, avec Ferdinand le Catholique en Espagne, d'où, avec le Pape Borgia, le duc de Valentinois et Gonzalve de Cordoue, il était revenu en Italie »; en vain l'on exhumait le *Doctrinal de Cour* du Bourguignon Pierre Michault et certaines sentences du sire de Commines : on

continua à incriminer « le machiavélisme » ; philosophes, historiens, hommes d'Etat, encyclopédistes et romanciers ne cessèrent pas de faire leur partie dans le chœur (1).

De Commines, Cesare Cantù a détaché trois phrases : « Je veux déclarer une tromperie ou habileté ainsi qu'on voudra nommer, car elle fut saigement conduite... Il pourra sembler, au temps advenir, à ceulx qui verront cecy, que, en ces deux princes (Louis XI et le duc de Bourgongne), n'y eut pas grand foy,... mais, quand on pensera aux autres princes, on trouvera ceuls-cy grands, nobles et notables, et le nôtre très saige... Je cuyde estre certain que ces deux princes y estoient tous deux en intention de tromper chacun son compaignon... » (2). Sur un autre exemplaire du type machiavélique, féminin celui-là, mais si peu, la reine Catherine, son biographe, M. Capefigue, écrit : « Elle avait appris à l'école italienne à ne jamais désespérer de rien, à faire servir toutes les causes à sa fortune, à ne tenir aucun compte de la parole humaine. » (Et je crois d'ailleurs que c'est outré) (3). A quoi la *Revue des Questions historiques* ajoute : « Sous François II et Charles IX, Catherine de Médicis mit en honneur, dans la conduite des affaires, un *machiavélique* et dangereux système de bascule » (4). En remontant en arrière

(1) Tommasini, *ouvrage cité*, I, p. 16-17.
(2) Cesare Cantù, *Storia degl' Italiani*, t. III, c. cxxx, p. 82.
(3) Capefigue, *La Réforme et la Ligue*, p. 153.
(4) *Revue des Questions historiques*, Paris, 1866, p. 26. (Indication incomplète, donnée par Oreste Tommasini, ouvr. cité, I, p. 17).

(je suis le canevas de Tommasini, dont l'ordre, je l'ai dit, n'est pas la qualité la plus brillante, et même dont le désordre est ici difficile à réparer), Morelly, dans le *Code de la nature*, — que Tommasini, comme d'autres, attribue à tort à Diderot, — Morelly fait observer : « C'est effectivement sur ces détestables principes que portent les affreuses maximes du machiavélisme, selon lesquelles les hommes seroient, à l'égard de leurs souverains, à peu près ce que les Ilotes étaient chez les Lacédémoniens » (1). Il est évident, remarque l'auteur de *La Vita e gli Scritti di Niccolò Machiavelli*, que, « pour l'encyclopédiste, le machiavélisme n'est plus de l'athéisme, mais bien une monarchie effrénée et tyrannique ». — Tommasini cite encore le livre de l'abbé de Buquoy (2), et enfin celui de mon ancien confrère Adolphe Nourrisson, qu'il met sévèrement au rang du recueil du P. Lucchesini (3). Pour moi, tout en gardant à la mémoire du digne moraliste la révérence qui lui est dûe, et tout en rendant hommage à son caractère, il faut bien que j'avoue que des jugements comme les siens me paraissent peu acceptables. Exemples : « Le machiavélisme, qui est une corruption humaine, n'est pas moins, à beaucoup d'égards, une corruption italienne. » Ou bien : « Qu'on ne s'y trompe pas! Machiavé-

(1) Morelly (et non Diderot), *Code de la nature*. Tommasini, ouvrage et passage cités.

(2) *Anti-machiavelisme ou Réflexions métaphisiques* (*sic*) *sur l'authorite en général et sur le pouvoir arbitraire en particulier, en forme de lettres adressées à M*r *L. Z. B. par M. l'abbé de Buquoy*, à La Haye, chez M. Scheurleer (s. d.)

(3) Tommasini, ouvrage cité, I, p. 17.

lisme, matérialisme, athéisme sont les termes intégrants d'une seule et même équation. » Ou plus loin : « Machiavel, qui passe pour être le maître des fourbes, est bien davantage, malgré son génie, je ne dirai point si l'on veut, le maître des sots, mais le maître des petits politiques. » — Oh! là! — Je n'ai pas connu Machiavel, mais j'ai connu M. Nourrisson, qui méritait toute sorte de respect, car ce fut un homme de tout point excellent. Mais comment ne pas regretter que ce sage ait une fois si étrangement manqué de mesure?

Tout à fait au début, et pendant un quart de siècle encore, après la mort de Machiavel, Rome avait été sinon bienveillante, du moins indulgente et muette. Elle ne songea à sévir que lorsque l'opinion eut été renversée, et que, par un singulier retour des choses, ce furent les jésuites qu'on taxa de « machiavélistes » (1). Le Saint-Siège prit peur que l'on n'accusât l'Eglise elle-même, et desormais il n'épargna plus les censures. Il est piquant de constater qu'il y avait été entraîné en grande partie par l'action offensive d'un Anglais, platonicien formé aux écoles d'Italie, le cardinal Reginald Pole ou Poole, lequel était irrité d'avoir entendu Thomas Cromwell, comte d'Essex, conseiller écouté de Henry VIII, saluer Machiavel d'épithètes laudatives : « *Scriptum*

(1) *Machiavellus mus jesuiticus. Tractatus in quo arcana, artes et tam consilia quam monita secreta Societatis Jesu comprehenduntur*. Amstelodami, 1717 — *Cf.* Bobinsky, *Balthazar Gracian und die Hoflitteratur in Deutschland*, Halle, 1894. p. 79, sq.

hominis moderni quidem, sed ingeniosissimi et acutissimi. » En vérité, « ingénieux et aigu » étaient des qualités que l'ennemi le plus buté eût été mal venu à ne pas accorder à l'esprit de Machiavel. Mais le Cardinal, mettant dans le même sac Thomas Cromwell et « la tyrannie du roi anglais, » retourna à Rome poursuivre la condamnation du *Prince* et de son auteur, mort en 1527.

Une fois en Italie, le platonicien Pole s'aperçut que beaucoup des concitoyens de Machiavel l'admiraient et répliquaient tranquillement à ses détracteurs qu'il était « plus facile de le réprouver que de le bien comprendre ». Pole, obstiné comme on l'est souvent dans sa race, ne désarma point, quoiqu'il ne pût pourtant réussir à arracher au Pape une condamnation formelle. Survint alors le grand mouvement de la Reforme en Allemagne, et Rome se trouva engagée dans la lutte contre l'hérésie. Machiavel, qui n'y pouvait rien, fut repris indirectement et blâmé comme « précepteur d'hérétiques, » sans avoir, de la vie et de la conduite de l'Eglise, blâmé autre chose que le pouvoir temporel et la politique pontificale, à laquelle il n'avait pas pardonné d'avoir causé la division et entretenu la faiblesse, misère et impuissance de l'Italie. Il y avait bien ce qu'il avait insinué de la religion, et de ses faux-semblants, mais il parlait de la religion en général, pour ainsi dire du sentiment religieux, de la conscience religieuse : pas un trait ne touchait ni ne visait en propre l'Eglise catholique.

Le cardinal Pole n'était du reste pas seul dans cette campagne qu'il avait ouverte, et qui était

devenue vraiment une « campagne ». A ses côtés s'était rangé un autre archevêque, Siennois, Caterino, qui faisait à sa plainte un écho redoutable. L'année 1552 fut mauvaise pour la réputation de Machiavel, dont on trouvait que les livres se vendaient trop. C'était au lendemain de l'édition Testina (1550), très répandue, si l'on en juge par le nombre d'exemplaires existant encore aujourd'hui, et peut-être de ses premières contrefaçons (1). Blado ou de Bladis, qui avait imprimé l'*Histoire de Florence* en huit livres, commandée à Machiavel par Clément VII, un des Papes Médicis, publiait aussi à Rome les *Controversie* de Caterino. Torrentino publiait, à Florence, le traité *De Nobilitate christianâ*, de Geronimo Osorio (2); Th. Bozius publiait à Cologne coup sur coup : *De Imperio virtutis*, *De Robore bellico; De Italiæ statu antiquo et novo*, qui eut du succès (3). Mohl,

(1) *Tutte le opere di Nicolò Machiavelli cittadino et secretario fiorentino, divise in V. parti et di nuovo con somma accuratezza ristampate.* — Sans lieu, ni nom d'éditeur. — M. D. L. — Imitations qui se distinguent de l'original, en ce que le « portrait » (?) de Machiavel, — la *Testina,* — n'est, sur l'original, qu'une seule fois, en tête du volume, tandis que les imitations l'ont reproduit en tête des différents ouvrages. — Mais il se pourrait (et c'est l'avis de quelques-uns des critiques les plus récents) que la date même de 1550 fût fausse et que l'édition *Testina* fût postérieure d'environ un siècle.

(2) Hieronymus Osorius, *De Nobilitate christianâ,* libri III, Florence, 1552. — Le livre de Reginald Pole lui-même, cardinal archevêque de Cantorbéry (né en 1500, mort en 1558) : *Pro Ecclesiæ unitatis defensione*, parut à Strasbourg (*Argentorati*) en 1555, quinze ans après avoir été composé, et trois ans avant le décès de son auteur.

(3) Th. Bozius : 1° *De Imperio virtutis*, sive *Imperia pendere a veris virtutibus, non a simulatis*, Libri II, *adversùs Machiavellum,* Coloniæ, 1594; 2° *De Robore bellico, diuturnis et*

quoiqu'il estime que ces ouvrages de Bozius « donnent de trop fortes entorses à la vérité des faits », les juge tous les trois « remarquables ». Mais Christius estimait que, jusque dans leurs titres, « ils manquaient aux lois d'une juste contradiction. » — En effet, ils prenaient une seule proposition de Machiavel pour tout Machiavel et tout le Machiavélisme : « la vraie et la fausse vertu, les faux semblants de la vertu. » Osorius, lui, n'y allait pas, comme on dit, par quatre chemins : delibérément et définitivement, il proclamait Machiavel un écrivaîn « impur et scélérat », — *impurus atque nefarius.*

Tommasini résume ainsi l'opération : « On commence par tirer l'adversaire hors de son milieu, le porter hors de son temps et ne pas se soucier de reconnaître le caractère soit de sa personne, soit de ses écrits; on en gâte la synthèse, on en altère les proportions; on en fait paraître principal ce qui n'est qu'accessoire ; on cache tout le corps en n'en montrant qu'un « grain de beauté, une tache, un bouton. » A mesure que la Renaissance « s'embrunit », on se met à réfuter Machiavel sans le lire; on prend ses maximes déformées, en désordre et une à une. C'est l'heure des Possevin et des Ribadeneira, le travail des Jésuites, qui froidement empruntent leurs arguments à un calviniste fanatique, et renversent les positions. Et c'est là que nous retrouvons le grand coupable,

amplis Catholicorum regnis, Liber I, *adversùs Machiavellum*, Coloniæ, 1594; 3° *De Italiæ statu antiquo et novo, adversùs Machiavellum*, Libri IV, Coloniæ, 1595. — Edition romaine, chez Guglielmo Faciotti, 1596.

celui sur qui doivent avec justice retomber les plus lourdes responsabilités dans cette œuvre de dénaturation et de calomnie, le polémiste qui n'a d'innocent que son prénom, Innocent Gentillet.

CHAPITRE II

INNOCENT GENTILLET. — LE P. ANTOINE POSSEVIN. — HUGUENOTS ET JÉSUITES.

En 1576, parut un livre qui devint vite et demeura un certain temps célèbre. Il avait pour titre, très explicite : *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en paix un Royaume ou autre Principauté, divisé en trois parties : à savoir du Conseil, de la Religion et de la Police que doit tenir un Prince.* Contre Nicolas Machiavel, Florentin (1). L'auteur était Innocent Gentillet. Cet Innocent Gentillet, nous apprend un ancien *Dictionnaire historique* (2), était un « jurisconsulte,

(1) Ces discours auraient été publiés en latin (1571) sous le titre : *Commentariorum de Regno aut quovis principatu rectè et tranquillè administrando libri tres.* Le texte français ne serait qu'une traduction. *Biographie universelle* de Michaud. Mais la *Nouvelle biographie générale* de Didot (1858) dit le contraire.

(2) *Nouveau Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée de tous les Hommes qui se sont fait un nom par le Génie, les Talens, les Vertus, les Erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.* Avec des tables chronologiques pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire. *Par une Société de gens de Lettres.* Quatrième édition, enrichie d'augmentations nombreuses et intéressantes, et purgée de toutes les fautes qui défiguraient les précédentes. 6 vol. in-8°. A Caen, chez G. Le Roy, imprimeur du Roi ; à

protestant de Vienne en Dauphiné, d'abord Président de la Chambre de l'Édit, de Grenoble, établie en 1576, et qui aurait été ensuite syndic de la République de Genève. On a de lui : I. Une *Apologie* latine *de la Religion protestante*, 1588, à Genève, in-8°. — II. *Le Bureau du Concile de Trente*, Genève, 1586, in-8°, dans lequel il prétend que ce Concile est contraire aux anciens canons et à l'autorité du Roi (1). — III. Un écrit publié sous le titre de *L'Anti-Machiavel*, Leyde, 1547, in-12°. (Le *Dictionnaire* dit bien : 1547, in-12°, mais n'est-ce pas une faute d'impression et ne faut-il pas lire plutôt 1647, date donnée par la *Biographie universelle* à « la plus jolie de toutes les éditions, celle de Leyde » ?). — IV. *L'Anti-Socin*, 1612, in-4° (2). » C'est tout l'article, la notice sommaire

Paris, chez Le Jay; à Rouen, chez P. Machual, 1779. — Selon la *Biographie universelle* de Michaud, 1856, t. XVI, Innocent Gentillet était né vers le milieu du seizième siècle. Élevé dans les principes de la Réforme, il aurait dans sa jeunesse suivi la carrière du barreau. Il aurait été employé par le duc de Lesdiguières en diverses affaires importantes. Dépouillé de sa charge de président en 1585 par l'édit de réunion, il se serait définitivement fixé à Genève « où il devint bientôt un des oracles de la jurisprudence ». Il traduisit en français l'*Histoire des Suisses* de Josias Simler. On a de lui une *Remontrance au roi Henri III sur les deux édits donnés à Lyon touchant la nécessité de la paix et les moyens de la faire* (1574). Cf. *Nouvelle Biographie générale* de Didot qui ajoute que Gentillet avait été mis par Lesdiguières « à la tête du Conseil qu'il réunit à Die », et qu'il s'était, en 1572, retiré une première fois à Genève, d'où il était rentré en France jusqu'à l'édit de réunion.

(1) Texte latin : *Examen Concilii Tridentini*. Genève, 1586, in-8°. — Réimpressions : *Concilii Tridentini historica Relatio*, Amberg, 1615, in-8°. Gœritz, 1678. Traduction allemande, 1587. Traduction française, Genève, 1586, in-8°.

(2) *L'Anti-Socin* ne serait pas de Gentillet. *Nouvelle Biographie générale* de Didot. — Bayle se plaint dans son *Diction-*

que consacre à Gentillet le *Nouveau Dictionnaire historique*, en général moins sec et plus libre d'allures que ceux d'à présent et nos modernes *Biographies*. Comme il ne peut, pourtant, s'interdire tout à fait la critique, il reprend : « Ces ouvrages sçavans, mais mal écrits, eurent beaucoup de cours dans son parti ; mais qui aurait la patience de les lire aujourd'hui? » Ceux qui se seraient donné la peine de parcourir au moins le *Discours en trois parties sur les moyens de bien gouverner un Royaume* seraient obligés de convenir qu'il est plat, pédantesque, lourd et ennuyeux. Il fit néanmoins tête d'école, et de la plus singulière des écoles. Les livres ont leur fortune, c'est entendu ; mais sait-on jamais d'où elle leur vient? Comme les hommes, ils font parfois une carrière disproportionnée à leur mérite.

Afin de mieux accabler l'ennemi, Gentillet avait commencé à rédiger, à son usage et pour l'édification de ses lecteurs, cet abrégé du *Machiavélisme*, « divisé », ainsi que l'annonce le titre de son livre, « en trois parties », et interprété à sa façon :

I. — MAXIMES DE LA PREMIÈRE PARTIE, TRAITANT DU CONSEIL QUE DOIT AVOIR UN PRINCE.

I. Le bon conseil d'un Prince doit procéder de sa prudence même ; autrement, il ne peut être bien conseillé.

naire de n'avoir pas sur Innocent Gentillet de renseignements plus sûrs et plus abondants.

2. Le Prince, pour éviter les flatteurs, doit défendre à ceux de son Conseil qu'ils ne lui parlent, ne donnent conseil, sinon de choses dont il leur entamera propos, et demandera advis.

3. Le Prince ne se doit fier aux estrangers.

II. — MAXIMES DE LA SECONDE PARTIE, TRAITANT DE LA RELIGION QUE DOIT TENIR UN PRINCE.

1. Un Prince, sur toutes choses, doit appeter d'estre estimé dévot, bien qu'il ne le soit pas.

2. Le Prince doit soustenir ce qui est faux en la Religion, pourveu que cela tourne en faveur d'icelle.

3. La Religion des Payens leur tenoit le cœur haut et hardy à entreprendre grandes choses; mais la Religion des Chrestiens, les ramenant à humilité, leur affoiblit le cœur, et les expose en proye.

4. Les grands docteurs de la Religion Chrestienne, par grande obstination, ont tasché d'abolir la mémoire des bonnes lettres et de toute antiquité.

5. Quand on délaisse la Religion Payenne, le monde devient tout corrompu, et vient à ne croire plus ni Dieu ni Diable.

6. L'Église Romaine est cause de toutes les calamités d'Italie.

7. Moyse n'eust jamais peu faire observer ses ordonnances, si main armée luy eust failly.

8. Moyse usurpa la Judée, comme les Goths usurpèrent partie de l'Empire romain.

9. La Religion de Numa fut la principale cause de la fidélité de Rome.

10. L'homme est heureux tant que fortune s'accorde à la complexion et humeur d'iceluy.

III. — MAXIMES DE LA TROISIÈME PARTIE, TRAITANT DE LA POLICE QUE DOIT AVOIR UN PRINCE.

1. La guerre est juste qui est nécessaire, et les armes raisonnables quand on ne peut avoir espérance d'ailleurs.

2. Pour faire qu'un Prince retire du tout sa fantaisie de faire paix ou accord avec ses adversaires, luy faut faire user de quelque tour outrageux contre iceux.

3. Un Prince, en pays conquis, doit establir colonies, du moins ès lieux plus forts et en chasser les naturels habitans.

4. Le Prince, en pays nouvellement conquis, doit abattre tous ceux qui souffrent perte au changement, et du tout exterminer le sang et la race de ceux qui auparavant y dominoyent.

5. Pour se venger d'un Pays ou d'une Cité, sans coup férir, le faut remplir de meschantes mœurs.

6. C'est folie de penser que nouveaux plaisirs facent oublier vieilles offenses aux grands Seigneurs.

7. Le Prince se doit proposer à imiter César Borgia, fils du Pape Alexandre sixiesme.

8. Le Prince ne doit se soucier d'estre réputé cruel, pourveu qu'il se face obéir.

9. Mieux vaut à un Prince d'estre craint qu'aimé.

10. Le Prince ne doit se fier en l'amitié des hommes.

11. Le Prince qui veut faire mourir quelqu'un doit chercher quelque couleur apparente, et n'en sera point blasmé, pourveu qu'il laisse les biens aux enfants.

12. Le Prince doit ensuyvre la nature du Lyon et du Renard, non de l'un sans l'autre.

13. Cruauté qui tend à bonne fin n'est répréhensible.

14. Il faut qu'un Prince exerce cruauté tout en un coup, et face plaisir peu à peu.

15. Un Tyran vertueux (1), pour maintenir sa tyrannie, doit entretenir partialitez entre ses sujets et tuer les amateurs du bien public.

16. Un Prince peut aussi bien estre haÿ pour sa vertu que pour son vice.

17. Le Prince doit toujours nourrir quelque ennemy contre soy, afin que, venant à l'opprimer, il en soit estimé plus grand et redoutable.

18. Le Prince ne doit craindre de se perjurer, tromper et dissimuler; car le trompeur trouve tousjours qui se laisse tromper.

19. Le Prince doit savoir cavaller *(sic)* (2) les esprits des hommes pour les tromper.

20. Le Prince qui (comme par contrainte) usera de douceur et de gracieuseté, avancera sa ruine.

21. Le Prince prudent ne doit observer la foy, quand l'observation luy en est dommageable, et

(1) Qui a une valeur, presque au sens de « virtuose », *virtuoso*.

(2) Rapprocher : *cabaler*.

que les occasions qui la luy ont fait promettre sont passées.

22. La foy, clémence, libéralité, sont vertus fort dommageables à un Prince; mais il est bon qu'il en ait le semblant tant seulement.

23. Le Prince doit avoir l'esprit dextrement habitué à estre cruel, inhumain et desloyal, pour se savoir montrer tel, quand il en est besoin.

24. Le Prince, voulant rompre la paix promise et jurée avec son voisin, doit mouvoir guerre et s'attacher (s'attaquer?) contre l'amy d'iceluy.

25. Le Prince doit avoir le courage disposé à tourner selon les vents et variation de fortune, et se savoir servir du vice au besoin.

26. Chicheté est louange en un Prince, et la réputation de méchanique est un déshonneur sans malveillance.

27. Le Prince qui voudroit faire estroite provision (profession?) d'homme de bien ne pourroit estre de longue durée en ce monde, en la compagnie de tant d'autres qui ne valent rien.

28. Les hommes ne savent estre du tout bons ou du tout meschans, ni user de cruauté et violence parfaites.

29. Celuy qui a toujours porté visage d'homme de bien, et veut devenir meschant pour parvenir à quelque degré, doit coulourer son changement de quelque raison apparente.

30. Le Prince, en temps de paix, entretenant partialité entre ses sujets, pourra par ce moyen les manier plus aisément à sa volonté.

31. Séditions et dissentions civiles sont utiles et ne sont à blasmer.

32. Le moyen de tenir les sujets en paix et union, et les garder de se remuer, c'est de les tenir pauvres.

33. Le Prince qui craint ses sujets doit bastir forteresses en son pays, pour les tenir en obéissance.

34. Le Prince doit déléguer à autruy les afaires dont l'exécution est sujette à inimitié, et réserver ceux qui dépendent de sa grâee.

35. Pour ministrer bonne justice, le Prince doit establir grand nombre de juges.

36. Les gentils-hommes qui tiennent chasteaux et jurisdictions sont fort ennemis des Républiques.

37. La noblesse de France ruinerait l'estat du Royaume, si les Parlemens ne la punissoyent et ne la tenoient en crainte.

En recopiant cette longue liste (et c'est la seconde copie que j'en aurai faite), je ne sais qu'en penser. « Il est impossible, — ai-je note dans mes leçons à l'Académie de Droit international de La Haye (1), — il est impossible de dire absolument de tout cela que ce n'est pas dans Machiavel, que ce n'est pas du Machiavel; impossible aussi de dire que tout cela y est et en est absolument. Tout cela, ou à peu près, peut y être, en effet, contenu ou impliqué (dans une certaine mesure), et pourtant ce qui réellement, positivement s'y trouve, devant quoi l'on peut mettre une référence à telle page de tel écrit, est tout autre

(1) *L'Influence des Idées de Machiavel.* Cours professé en 1925 à l'Académie de Droit international de La Haye. Six leçons. Deuxième leçon : *Le Machiavelisme sans et contre Machiavel.* Tirage à part, extrait du *Recueil des Cours*, in-8°. Hachette, 1926, p. 37-41.

chose. — [C'est un chef-d'œuvre de traduction-trahison.] Pour prendre une comparaison, il en est un peu de ces maximes machiavéliques rapportées par Gentillet comme des fameuses propositions de Jansénius : elles sont peut-être dans Machiavel, [il en est, — la plupart, — dont je vois d'où elles viennent, par « détorsion », et plusieurs, ou quelques-unes, dont je ne le soupçonne pas]; mais, pour beaucoup, personne n'a jamais su en faire la citation exacte. Ce qui, d'ailleurs, n'a pas plus empêché de se développer un « machiavélisme sans Machiavel » que le jansénisme en dehors de Jansénius, ni ce faux machiavélisme de devenir en quelque sorte aussi vrai, et plus caractéristique, plus prolifique, plus gros de conséquences que le vrai. Après Innocent Gentillet, on ne s'est plus donné la peine d'approcher directement Machiavel, de l'étudier, ni même de le lire; après lui, on en a parlé d'après lui. Pendant deux siècles au moins, et sauf de rares exceptions, le véritable machiavélisme, ç'a été pour presque tout le monde la transposition que, pour le combattre, en avait faite Innocent Gentillet (1). Le plus édifiant peut-être, en tout cas le plus curieux, est que, de ce calviniste, la doctrine frelatée a passé aux jésuites, et que c'est un de leurs pères qui, sans y regarder de plus près, la leur a passée.

Antoine Possevin (Antonio Possevino), né à Mantoue en 1534, entré dans la Compagnie de

(1) Et non pas son fils Vincent, comme quelques écrivains l'ont prétendu, Voy. Bayle, *Dictionnaire historique*.

Jésus en 1589, prêcha en Italie et en France, dit le *Nouveau Dictionnaire historique*, avec un succès distingué. « Son génie pour les langues étrangères et pour les négociations le fit choisir par le Pape Grégoire XIII pour rétablir la bonne intelligence entre Jean III, roi de Pologne, et le tsar de Moscovie. » (Ainsi s'exprime le *Dictionnaire*, édition de 1779, mais c'est une erreur, et sa chronologie laisse parfois à désirer : il ne peut s'agir de Jean III, Sobieski, né en 1624, treize ans après la mort du P. Possevin).

Le Révérend, engagé depuis vingt ans déjà dans une diplomatie mi-secrète et mi-publique, aurait rempli pour la Cour de Rome de ces missions que l'on peut avouer ou désavouer selon les cas, — et d'abord selon leur succès, — auprès d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie (1560), en Suède (1578); en Russie, paix entre la Pologne et le tsar Ivan IV (1582), — d'où, peut-être, la confusion du *Nouveau Dictionnaire historique*, qui se serait embrouillé dans les Ivan et dans les Jean. Il intervint enfin, pour Venise frappée d'interdit, auprès du Pape Paul V, en 1606, et ce fut la dernière des affaires de ce monde à laquelle il se mêla. A moins qu'il n'ait encore mis la main à la réconciliation d'Henri IV avec le Saint-Siège. Dans les intervalles, il avait été recteur de collèges de son ordre à Avignon et à Lyon. Il mourut à Ferrare, âgé de soixante-dix-sept ans, le 20 février 1611.

C'était le type achevé d'une certaine catégorie de membres d'une société religieuse dont on a pu dire « qu'elle a de toute espèce » ou « en a pour toute espèce de gens ». Il a laissé divers ouvrages.

« Les plus importants sont : I. Sa *Bibliothèque choisie*, Rome, 1593, in-folio. « L'auteur ne fait pas toujours, lui reproche le *Dictionnaire*, un assez bon choix des écrivains qu'il conseille; il en censure d'autres avec trop peu de ménagement; il y a d'ailleurs beaucoup de négligences et d'inexactitudes. — II. *Apparatus Sacer*, en un volume in-folio, ouvrage qui a eu beaucoup de cours. — III. *Moscovia*, Cologne, in-folio, 1587. C'est une description fort étendue de l'Etat des Moscovites, de leurs mœurs, de leur religion, etc... — Quelques *Opuscules* en italien, dont on peut voir le titre dans le *Dictionnaire typographique*. — Le Père Dorigni, Jésuite, a donné la Vie de cet habile négociateur en 1712, in-12. Elle est curieuse et intéressante. » — Je le crois, si le biographe a tout dit.

Mais, en ce qui se rapporte au machiavélisme, il n'a rien pu dire d'aussi « curieux » et d'aussi « intéressant » que ce qu'Antoine Possevin aurait dû dire lui-même et ce que plusieurs auteurs, de son temps même, ont relevé, à savoir que son livre, qu'il intitule sans sourciller « Jugement » — *Judicium de Nicolaï Machiavelli et Joannis Bodini quibusdam scriptis, quorum Catalogum hæc pagina indicat* (1), et qui est une exécution tranchante de

(1) Avec ce sous-titre... *Cautio de iis quœ scripsit tum Machiavellus, tum is qui adversus eum scripsit Anti-Machiavellus, qui nomen suum haud adscripsit.* L'Anti-Machiavel qui n'a pas signé de son nom, c'est Innocent Gentillet. — Cf. le *Dictionnaire historique* de Prosper MARCHAND, au mot *Anti-Machiavélisme*, p. 43 et suiv. — La première édition du libelle d'Antoine Possevin semble être celle datée de Rome, 1592 : Antonii POSSEVINI S. J. *Judicium de Nuâ, Joh. Bodino, Ph. Mornœo, N. Machiavello*, Ex-typographia Vaticana. Henri Baudrillart, dans son

Machiavel, il l'a écrit, *n'ayant pas lu une ligne de Machiavel*. La *Biographie Universelle, ancienne et moderne*, de Michaud, le constate en ces termes : « Possevin n'avait jamais lu Machiavel dont il entreprenait de réfuter les principes, et malheureusement il n'est pas le seul critique à qui l'on pourrait faire le même reproche (1) ». De même, *la Nouvelle Biographie générale*, de Firmin Didot : « Dans son *Jugement sur La Noue, Jean Bodin, du Plessis-Mornay et Machiavel*, « il (le P. Possevin) s'est laissé emporter par son zèle contre les protestants, et on lui a justement reproché d'avoir réfuté Machiavel sans l'avoir lu (2). » Les deux recueils ne faisaient du reste que répéter ce qu'avait dit, entre autres, Prosper Marchand, au dix-huitième siècle : « Le Jésuite Possevin, qui les trouva si bons (les *Discours* de Gentillet) et si solides qu'il ne se fit aucun scrupule d'en tirer ce que bon lui sembla, pour réfuter et faire mettre au nombre des livres défendus *Le Prince* de Machiavel, qu'il s'imaginait être divisé en trois livres, parce que les *Discours* de Gentillet l'étoient ainsi ; et qui prouva si clairement par là qu'il réfutoit artificieusement, par les

Jean Bodin, reproduit ce titre avec une variante : *De quatuor scriptoribus La Nuâ, J. Bodino, Mornæo et Nic. Machiavello (La Noue, Jean Bodin, du Plessis-Mornay et Nicolas Machiavel)*. Dans celle dont nous nous sommes servi (Leyde, Vogel, 1648), La Noue et Mornay ont disparu, il n'est resté que Bodin et Machiavel.

(1) *Biographie Universelle* de Michaud, ancienne et moderne, nouvelle édition, sans date. Paris. C. Desplaces, in-8°. t. XXXIVe,

(2) *Nouvelle Biographie générale* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de M. le Dr Hœfer, 1862. Paris, Firmin Didot, in-8°, t. XL.

raisons et argumens d'autrui, un livre qu'il n'avoit jamais lu, qu'il en devint la fable et la risée de tout le monde... » (1) C'est en effet par où Antoine Possevin avait dénoncé sa légèreté, ne disons pas sa supercherie, car il avait pris soin, dans le titre même de son traité, d'invoquer caution : *Cautio de iis quæ scripsit tum Machiavellus, tum is qui adversus eum scripsit Anti-Machiavellus,* cet anonyme qu'il ne connaissait très probablement pas, *qui nomen suum haud adscripsit*, et qui se trouvait être (s'il l'avait su!) un hérétique, un des piliers de la Réforme. Mais, au surplus, le P. Possevin n'avait-il pas eu quelque contact avec elle, par Henri IV, fraîchement converti, dont on a vu qu'il soutenait la cause à Rome, au point d'en être devenu assez suspect pour que les Espagnols lui fissent donner l'ordre de quitter la ville? Ainsi, du calviniste au jésuite, si imprévue qu'elle ait été, la transition serait saisissable. Toujours est-il qu'il emprunta à Innocent Gentillet, en renchérissant, au moins les « considérants » de son « jugement » sur Machiavel :

« De Machiavel, prononce-t-il, il faut retenir que c'est un homme aux conseils duquel quiconque ajouterait foi éprouverait bientôt comment, si solides qu'ils soient, un Principat, une République, un Royaume, un Empire, tout est ébranlé et s'écroule. Pouvait-il donner un avis plus pestilentiel que de persuader au Prince (ceci est du Gentillet, non du Machiavel) « de mépriser

(1) Prosper Marchand. *Dictionnaire historique*, in-folio, t. I. — article *Anti*. — *Anti-Machiavélisme*.

« tout conseil venant d'autrui et de ne s'appuyer « que sur sa propre et seule prudence »? (1) La piété et la religion qu'il n'a même pas, de les afficher? Si quelque chose est faux dans la religion, de l'approuver et de l'affirmer, pourvu que cela serve à favoriser n'importe quelle religion? De préférer la religion païenne (des Gentils : *ethnicam*) à la Religion chrétienne? De penser pis que mal de l'Église catholique romaine? (2). De croire que l'autorité de Moïse et celle de la loi s'appuyaient sur la force et sur les armes, non pas sur la foi et sur Dieu? (3) D'attribuer le bonheur à la fortune et au hasard, non pas à la vertu et à la religion? Et tout cela, cet organe scélérat de Satan, *dans les deux premiers livres* où il traite du *Prince,* en a si bien *bourré* un monde imbécile (c'est proprement la traduction de *sic insipienti mundo obstrusit*) qu'ayant bu ce poison, beaucoup qui se sont estimés grands politiques et conseillers ont perdu, dans une affaire facile, les choses excellemment constituées d'excellents Royaumes.

« Mais je reviens à ces souillures de Machiavel,

(1) Tout ce que dit Machiavel, c'est que le Prince doit d'abord prendre conseil, et ensuite décider seul. — Et c'est ce que recommandent la raison et la vérité. On saisit la nuance. L'*anti-machiavélisme* de Gentillet est souvent de la sorte dans les nuances dont il colore la pensée de Machiavel, dans les reflets en faux jour qu'il y fait jouer.

(2) Même observation : de l'Eglise catholique romaine, en tant qu'Eglise, Machiavel n'a rien dit. Il n'a parlé, — et ce qui est tout autre chose, — que de la politique temporelle de certains Pontifes romains. A peine sent-on chez lui en quelques endroits un petit air de la Renaissance. Mais c'est surtout littérature, où le disciple de Marcello Virgilio sacrifie aux Muses.

(3) C'est la remarque, historiquement si juste, sur « les prophètes désarmés ».

afin que, la peste étant connue, on y prenne plus de garde. Car on ne pouvait rien dire de plus pernicieux que de placer la justice d'une guerre dans ce que chacun pense être pour soi-même une nécessité; en effet, par cette occasion, les Néron, et autres impies, et tous les hérétiques pour leur passion, pourraient prétendre avoir avec justice mis l'univers en flammes; alors, pourtant, qu'il n'y a de justes causes de guerre que la défense ou la restauration de la religion, de la patrie, de la paix et des autres biens de grande importance, par les puissances légitimes. De même, rien de plus empoisonné que lorsqu'il dit que le Prince, pour extirper à fond tout espoir et désir de paix, doit faire violence à ses adversaires par d'indignes injures. Que, dans les provinces soumises, il faut et installer des colonies, et éloigner les anciens habitants. Que ceux auxquels pèse le changement, il faut tous les détruire, et chasser entièrement leurs familles (voyez-vous le machiavélisme qui s'affirme ici publiquement?) Qu'il faut remplir de mauvaises mœurs la province ou la Cité dont on veut se venger sans guerre. Qu'il est absurde de croire obtenir par de nouveaux bienfaits l'oubli d'anciennes injures. Que le Prince doit imiter quelque tyran illustre et mépriser le renom de cruauté, pourvu qu'il contienne ses sujets dans le devoir. Qu'il lui convient d'être craint plus que d'être aimé. Qu'il ne faut pas se fier à l'amitié. S'il veut frapper quelqu'un, qu'il prenne un prétexte spécieux. Qu'il revête le double caractère du lion et du renard. Qu'il exerce la cruauté tout d'un coup, la bienfaisance peu à peu. Qu'il entre-

tienne des factions entre ses sujets, et repousse au loin les amis du bien public : qu'enfin les pires choses soient faites par l'artifice, la ruse et la ruine des sujets, Voilà donc, et ce qui s'ensuit dans le même genre, ce qu'avance ce polisson impie, détracteur de la nature, du droit, de la religion, et importateur *(invector)* d'athéisme; c'est pourquoi, en blasphémant, il vomit son âme damnée... (1) ».

Et voilà Machiavel toisé; voilà ce qu'un bon chrétien suivant les Pères doit penser et dire de lui. La consigne ainsi formulée va faire son chemin dans la Société, à la Cour de Rome, dans l'Église universelle. On a déjà vu comment, avant Antoine Possevin et Gentillet lui-même, le cardinal anglais Reginald Pole et l'archevêque de Sienne Caterino avaient donné au *Livre du Prince* un premier assaut. On a vu aussi, attribué au P. Possevin, entre autres « jugements », puisqu'il s'est érigé en juge, cette sentence que Machiavel était « mahométan » en politique, que l'on retrouvera d'ailleurs dans le *Secret des finances de France*, de Nicolas Froumenteau. « Béranque, écrit Froumenteau, qui fait de ce personnage le type du courtisan tout outré, antipathique, et à qui l'on ne se peut bonnement fier, Béranque mordit sa langue et cognust bien que les desputez

(1) Antonii Possevini, *Judicium de Nicolaï Machiavelli... quibusdam scriptis*... V. le texte latin de ce passage dans l'*Influence des Idées de Machiavel*. Notes sur la deuxième leçon, p. 54-55.

Quant à la légende de la mort « blasphématoire » de Machiavel, qui porte, en commun avec d'autres morts illustres, comme une marque de fabrique, j'y reviendrai plus loin.

ausquels il avoit affaire estoyent irritez des termes dont il avoit usé : signamment quand le desputé de Languedoc s'avança pour luy dire qu'il avoit extrait le plus beau et le meilleur de son propos de l'*Alcoran de Machiavel*, selon lequel Béranque et tous ses semblables voudroyent bien réduire et réformer cette pauvre France. Mais qu'il coûteroit la vie à cent et cent mille hommes, avant que les préceptes, maximes et institutions maudites de Machiavel fussent reçus en France. Il est bien vray que tant que l'on peut on les met en pratique et usage, mais c'est au regret et contre la volonté des gens de bien qui ne regardent que l'heure pour procéder à une censure solennelle d'un si meschant livre, et par mesme moyen tous ceux qui font profession de sa doctrine; contre laquelle, et mesmes sur la pauvreté qu'il maintient estre requise en un pays, s'il estoit besoin de confermer le contraire par exemples, on en pourrait alléguer infinis pour montrer que la pauvreté a été maintefois cause de grandes émotions et guerres civiles ». Ainsi « des factions des Maillotins et des Chapperons de livrée, car les gens souffreteux et de basse estoffe estoient toujours les auteurs et exécuteurs de telles factions et séditions (1). » Le piquant est

(1) *Le Secret des finances de France*, descouvert et départi en trois livres par Nicolas Froumenteau, et maintenant publié pour ouvrir les moyens légitimes et nécessaires de payer les dettes du Roy, descharger ses sujets des subsides imposés depuis trente et un ans, et recouvrer tous les deniers prins à Sa Majesté. — Sans rechercher plus exactement quel a été l'auteur du rapprochement, il y a eu un moment en France où il a été pour ainsi dire courant d'appeler le *Livre du Prince* « l'Alcoran des Courtisans ».

que ces « gens de bien » eux-mêmes, qui regrettent et condamnent « les préceptes, maximes et institutions maudites » de Machiavel, en viendraient à les mettre en pratique et usage, s'ils allaient, comme on dit ici qu'ils se le proposent, jusqu'à « exterminer ceux qui font profession de sa doctrine ». Leur « antimachiavélisme » théorique aboutirait donc au « machiavélisme » le plus réaliste qui soit, celui qui recommande et ordonne, pour « médecine forte », pour dernière médecine, « d'éteindre » l'adversaire et sa race.

Sur l'accusation même de « mahométisme », on pourrait soupçonner qu'elle ait été d'origine espagnole et provenir de l'espèce de parallèle antithétique que Machiavel a fait de la Monarchie française et de l'Empire des Ottomans (par exemple, aux chapitres III et IV du *Prince*) (1), car le scandale de l'alliance entre François I[er] et Soliman a été l'un des thèmes favoris de l'active « propagande » de Charles-Quint, et l'ombre du Turc, introduit par le Roi Très Chrétien dans sa politique, offusquait l'Europe. Mais, d'autre part, d'Espagne venait l'accusation, tout ensemble opposée et à un certain point pareille, de prêcher l'apaisement des luttes religieuses dans une coupable indifférence. Le Père Ribadeneira, auteur d'une *Vie des Saints* longtemps consultée dans le clergé français, et qu'on retrouve parmi les quelques livres que possédait avant la Révolution un curé de campagne, écrit, à la fin du seizième siècle : *De Religione et virtutibus principis chris-*

(1) Edition Le Monnier, p. 7, 14 et suivantes.

tiani adversus Machiavellum, 1597, et : *De simulatione virtutum fugienda*, qui est aussi « contre Machiavel » (1). A la vérité, les exagérations et les erreurs ne tarderont plus beaucoup à passer tout à fait inaperçues. Mais le courant des violences n'en sera pas pour cela tari encore. On dirait même qu'il redouble, s'étend et déborde. Le P. Lucchesini, si c'est en lui que culmine et se résume la cabale :

> . . . . *quel bello*
> *Opuscolo del Padre Lucchesini*
> *Che trattò di coglione il Machiavelli,*

n'est pas le seul à avoir qualifié de « sottises » les propositions de Machiavel et à s'être acquis par la verdeur de son langage une renommée qui a survécu à ses œuvres. Le P. Giovanni-Maria Muti, des Frères Prêcheurs, dans son *Trono di Salomone* (2), accolera au nom exécré de Machiavel les épithètes peu galantes d' « athée, faussaire, ignorant, entêté, imbécile et bête ». Il veut que, mort, on lui « coupe la tête ». Les jésuites d'Ingolstadt demandent « qu'on lui passe la corde au cou », qu'on « le brûle en effigie », ne pouvant faire davantage (3), et l'Espagnol Don Clemente

(1) P. Ribadeneira, *De Religione et virtutibus Principis Christiani, adversus Machiavellum, libri duo*, Madrid, 1597. — Idem, *De simulatione virtutum fugiendâ.*

(2) P. Giovanni-Maria Muti (des Frères Prêcheurs), *Trono di Salomone, o sia Politica di governo a tutte le nazioni del mondo, dove s'impugna il Machiavelli, si combatte il duello, si erudiscono i principi nel governo, con altri premurosi trattati.* Voy. Tommasini, ouvrage cité.

(3) D'après Tommasini, ouvrage et passage cités. Tommasini mentionne en outre Mgr Vannozzi, *Suppellettile d'avvocato politico,* 1609.

crie qu'il faut le « *degollar* » (1). Il s'est fondé toute une école, une secte antimachiavélique; mais, quoique peu bienveillant en général, l'évêque de Nocera, Paul Jove, dans ses *Elogia*, est relativement modéré : « *Ipse quoque, naturâ perargutus et docilis, falsique judicii plenus,... fuit exindè inops, uti irrisor et atheos.* » Dans le paragraphe précédent, il avait dit : « *Habili siquidem ingenio, ac, ubi solertiam intenderet, pennâ mirabili, cuncta quæ aggrederetur perficiebat, sive seria, sive jocosa scriberentur* (2). » Jusque dans les cercles ecclésiastiques, commençait à s'opérer un lent et discret redressement. Un autre évêque, celui de Reggio, osait dire : « qu'il ne lui déplaisait pas qu'il (Machiavel) ne fût pas en mauvaise opinion, *in cattivo concetto*, dans le souvenir des hommes (3). » Et chose remarquable, le revirement se poursuivait, s'accentuait, comme le mouvement inverse s'était produit, des protestants aux

(1) Don Clemente, *El Machiavelismo degollado por la Christiana Sabiduria de España y de Austria,* Alcala, 1637.

(2) Cf. Tommasini, ouvrage cité, I, 27. Le paragraphe continue ainsi : « *In historiâ enim apprimè gravis, et astutus et asper incessisse judicatur, egregiâ herclè cum laude, nisi uti nos non imperii rerum Etruscarum præclarè conspicimus, prædulcis eloquentiæ mella occulto veneno illita, singulis operibus infudisset, et tum etiam, quum optimum principem formaret, quum bellicis præceptis ducem instrueret ..* » Cf. Pauli Jovii *Novocomensis Episcopi Nucerini Vitæ illustrium virorum.* Bâle, 1678, in-folio (*Elogia virorum literis illustrium*, p. 162-163). En ce morceau, prudemment composé, les qualités, au moins littéraires, de Machiavel sont reconnues, à défaut des politiques, et en dépit de l'*asper,* de l'*irrisor* et de l'*atheos*. Derrière *perargutus* et *falsi judicii plenus, astutus* même est presque un compliment.

(3) Tommasini, *ouvrage cité.*

catholiques. A la question posée par le jésuite Possevin qui confessait n'avoir parlé de Machiavel que sur la foi du huguenot Gentillet : « *Viden (videsne) hinc Mahometismum palam statui?* » Hermann Conring, fils d'un pasteur de la Frise orientale, professeur à protections et relations cosmopolites, devait répondre en 1660 (1). Mais déjà des catholiques eux-mêmes examinaient, distinguaient, cherchaient entre la terre et le ciel, entre la politique et le dogme ou plutôt la morale, un accommodement.

Une grosse difficulté venait de ce que les Pères, — non plus seulement les Pères Jésuites, mais les Pères de l'Église, — s'étaient prononcés. Le Concile de Trente avait déclaré la lecture de Machiavel périlleuse. Il avait été mis à l'*Index* en 1564 (2). Néanmoins, en 1573, « après les événements de 1572 », dit M. Tommasini, — et je crois qu'il faut entendre la Saint-Barthélemy, « tour florentin », « ruse florentine » dont on faisait remonter la responsabilité, par la reine Catherine, sa compatriote, à l'auteur du *Prince*, — deux proches parents de Machiavel, Giuliano de' Ricci et Niccolò Machiavelli, entreprirent d'expurger son œuvre et en préparèrent une réimpression revisée. Mais le moment était mal choisi : ce travail de censure fut abandonné. Plus tard, sous le gouvernement « sage et libéral » de Pierre-Léopold en Toscane, un autre descendant du Secré-

(1) Hermann Conring (Conringius), *Nicolaï Machiavelli Princeps*, Helmestadt, 1660. Cf. Christius, *De Nicola Machiavello*, p. 72.

(2) Oreste Tommasini, *ouvrage cité*, p. 24-26.

taire illustre et réprouvé, l'évêque de Pistoie, Scipione de' Ricci, reprit le projet et prépara une édition nouvelle, « aidée et soutenue » *(confortata)* par ses soins, sans suppression, semble-t-il, puisque la Curie chercha à s'y opposer, ou bien, en son nom, le nonce Crivelli (1). Une Commission d'examen fut nommée, dont l'abbé Reginaldo Tanzini était le membre principal, et qui, avec la collaboration active d'un autre abbé, Bartolomeo Follini, dépouilla les « nombreux manuscrits » que Ricci avait « hérités d'une femme mariée à l'un de ses ancêtres ». L'évêque de Pistoie avait été aussi l'unique héritier de ce Giuliano de' Ricci, « célèbre antiquaire issu d'une seconde branche de la famille, né d'une propre fille de Machiavel », son propre petit-fils par conséquent, et celui-là même qui, dans le passé, n'avait pas craint de se charger de la revision des écrits de son grand-père. Beaucoup de copies avaient été faites en vue de la réimpression, qui devrait être autorisée par une Congrégation de cardinaux, formée à Rome tout spécialement à cet effet. Mais un parti d'intransigeants persistait à regarder cette réimpression elle-même, « avec permission des supérieurs », comme attentatoire à la religion, encore bien que Machiavel, en réalité, n'eût jamais combattu la religion, ni aucune religion, mais uniquement « les fausses prétentions de la Cour romaine », et exclusivement dans le domaine temporel. En ce temps, la méfiance de Rome était jalouse, sur la foi et sur les mœurs : n'allait-

(1) Oreste Tommasini, *ouvrage cité*, p. 24.

on pas jusqu'à s'y lamenter de la publication du théâtre de Racine (1)?

Et voici une belle séance d'escrime, une jolie scène de comédie italienne. Scipione de' Ricci se rend chez l'Archevêque. (Tommasini dit absolument l'Archevêque, sans le désigner davantage, ce qui laisse à supposer que cet archevêque était celui de Florence.) « L'Archevêque », donc, exprime le regret que des prêtres de son diocèse, munis d'une licence qui, à Rome, n'a coûté que dix livres florentines, s'occupent d'une nouvelle édition de « l'œuvre impie » de Machiavel. L'évêque de Pistoie proteste, mais, comme on attaque cette œuvre en bloc, ne répond d'abord qu'*in generalibus*, suivant la méthode alors en faveur dans les conversations délicates. Puis il divise et il distingue. Il y a, de toute façon, la partie historique, *Histoire de Florence*, « qui serait à donner en modèle à tout écrivain ». A ces mots, l'Archevêque, fin lettré, expert dans l'art de bien écrire, se sent enclin à quelque indulgence, et Ricci, aussitôt, double ce premier pas. Il fait plus hardiment valoir que le *Livre du Prince*, qui est surtout en cause, n'a pas été compris du troupeau de ses persécuteurs; qu'il faut faire grand cas des « Discours politiques » (sans doute les *Discours sur Tite-Live*); enfin, abordant le point névralgique de « l'impiété », il rappelle que Machiavel est mort « dans la communion catholique », qu'il a reçu les sacrements, qu'il a été enterré à Santa-Croce. Intéressé en ses goûts d'art, et peut-être un

(1) Tommasini, ouvrage et passage cités.

peu ému, l'Archevêque descend de son siège : il vante la « très belle édition » d'Amelot de la Houssaye, qu'il possède. « Allons la voir, » dit-il. Il entraîne l'évêque de Pistoie, pour la lui montrer, à l'étage au-dessus, où est sa bibliothèque. On parle des différentes éditions, des manuscrits qui sont conservés dans les coffres de la famille de' Ricci, de la commission donnée autrefois à Giuliano et au chanoine Niccolò d'en former un texte qui serait revêtu d'une approbation publique, ainsi qu'il avait été fait pour le *Decamerone* de Boccace. La conversation se prolonge en détours agréables, et, quand Mgr Scipione s'aperçoit que l'heure passe et qu'il est temps de se retirer, elle finit, à la satisfaction de l'Archevêque, sur l'impression qu'il en garde de s'être acquitté de la commission du Nonce, et que, sans se compromettre vis-à-vis du Gouvernement, il peut dire que les tentatives faites pour empêcher la réimpression (celle des abbés Tanzini et Follini) seraient inutiles. — Ce qui prouve qu'il y a toujours de la ressource, quand on sait s'y prendre, avec un bibliophile, même pontife (1).

Un événement littéraire ou historique, ou les deux à la fois, était venu nourrir l'anti-machiavélisme d'un aliment nouveau. C'était la découverte, dans les cachettes de l'abbaye de Corwey, en Westphalie, d'un manuscrit des *Annales* de Tacite. Tout aussitôt on rapprocha du style brillant, aigu et coupant de l'historien latin le style tranchant,

(1) Tommasini, ouvrage cité, en note, de la page 24 à la page 26.

affilé, métallique, faisant image et relief de Nicolas Machiavel. L'admiration pour Tacite éclata sous Léon X, grandit après sa mort, devint immense sous Paul III, atteignit au délire sous Clément VIII : une bonne partie de ce sentiment alla plus au fond jusqu'à la réalité des choses par delà la beauté de la forme. On y chercha la règle, le précepte, le guide pratique. Non seulement chaque écrivain, mais chaque « prince » voulut et crut y trouver « son compte ». Il se développa un « tacitisme » qui allait de pair avec le « machiavélisme » et qui lui survivrait (1). Tous deux coururent même fortune. Mais, naturellement, l'excès engendra l'excès opposé : ce « tacitisme » machiavélisant, ou ce « machiavélisme tacitisant » renforça l'anti-machiavélisme. Trajano Boccalini, dans ses *Ragguagli di Parnasso*, charge violemment contre Tacite, compare « la funeste trouvaille » du manuscrit de Corwey à l'invention de « la bombarde », un malheur pour l'humanité, et rapproche le *principe temuto* de Machiavel de l'*Oderint dum metuant* de Caligula, que Fitzherbert (j'y reviendrai dans un instant) inscrit tout droit parmi les aphorismes machiavéliques et que Bernegger combat comme si la formule était du Secrétaire florentin. Les *Annales*, ce livre enterré durant des siècles, était si peu mort et reprenait tant de vie, en se rechargeant d'esprit machiavélique, que, lorsque les fils de Boccalini demandèrent au Sénat de Venise un privilège pour la

(1) Il en subsistait encore au dix-neuvième siècle des traces, par exemple chez Victor Hugo, émerveillé de la puissance du style de Tacite.

réimpression de ses commentaires, ce privilège leur fut refusé, sur le rapport de Donato Morosini, pour la raison que « Machiavel, et d'autres auteurs, destructeurs de toute *virtù* politique, sont des rejetons, des rameaux *(rampolli)* de Tacite ».

Ce qui a nui à Machiavel, fait observer à ce propos M. Tommasini (1), c'est que « les gens à courte vue n'ont pas aperçu les principes cachés sous les préceptes, de sorte qu'ils se sont persuadés que la politique dont il a été le rénovateur allait devant elle sans avoir de point de direction, comme une série d'artifices occasionnels, comme un amas de règles déliées et effrénées ». Abrégeons, en rappelant que la « dispersion » de ces maximes, le fait de ne pas les avoir réunies en un corps de doctrine, et, pour tout dire, le défaut de composition, a fait tort à l'œuvre de Machiavel, et a empêché d'en saisir ou prêté à en défigurer le véritable caractère, qui ressort dès qu'on les groupe et les assemble.

Les tacitistes ou machiavélistes dont les essais dorment recouverts de la poussière des bibliothèques, et qui, selon l'usage, ont déformé, en l'exagérant, la pensée du maître, un Lelio Marrotti, un Collodio, un Oraffi (2), ont fait à Machiavel une mauvaise compagnie. Extra-machiavélisme, ultra-machiavélisme, qui s'ajoutent au machiavélisme original, et le tout finit en antimachiavélisme, quand il a été farci de morgue

(1) Oreste Tommasini, ouvrage et passage cités, p. 30.
(2) *Ricordi politici*. Bibliothèque Nationale de Paris, et Magliabecchiana de Florence.

huguenote, puis de subtilité jésuitique. J'aurais dû, je devrais encore, avec Tommasini, citer la *Satire Ménippée*, nommer le P. Rapin, qui, associant personnellement Tacite et Machiavel, professe que « l'étude de la politique est la plus vaine de toutes, et que Machiavel (et Ammirato!) et l'Espagnol Antonio Pérez y ont échoué » (1). Nommer aussi Adrien Baillet et ses célèbres *Jugements des Sçavans sur les principaux ouvrages* (2), et Gregorio Leti, *Li Segreti di Stato de i principi dell' Europa* (3). Dans son *Ceremoniale historico e politico* (4), Leti donne des conseils à un ambassadeur pour la composition de sa bibliothèque; il n'oublie pas, et inscrit même en première ligne, Machiavel, qu'il définit : « *Niccolò Machiavelli, di patria fiorentina e di famiglia mediocre.* » Il ne lui refuse pas cet éloge, si c'en est un : « Peut-être est-il le premier dont on ait tant parlé dans le monde; » mais il en raconte la vie assez inexactement et résume : « Il a composé différentes œuvres qui courent partout avec des maximes si périlleuses qu'elles le font estimer *lo scorsone*, — je traduis à peu près par « le corsaire » (?) — de la politique, et, ce qui est le pis, par ceux qui l'entendent le moins et qui ne l'ont jamais lu. »

Entre les deux positions extrêmes, — machiavélisme, anti-machiavélisme, — on cherche toujours

(1) Le P. Rapin. *OEuvres*, t. II. La Haye, 1725, p. 288.
(2) Tome premier, p. 137.
(3) Colonia, 1676, p. 331. — *Processo della Critica*. Cf. Tommasini, ouvr. cité, p. 29.
(4) Amsterdam, 1685, part. IV, livre IX, p. 726.

un moyen terme. Scioppius (G. Schopp) qui, dans ses *Machiavellica*, dit avoir connu par Th. Bozius l'opinion, plutôt favorable, du Pape Innocent IX sur Machiavel, en présente une apologie sous réserves, « où il est attentif surtout à ne point avoir l'air de blâmer l'Eglise qui l'a alternativement autorisé et condamné ». M. Tommasini rapproche de cette indication une lettre de Leone Allacci à Don Giovanni Ventimiglia à Messine, datée de Rome, 7 mars 1659, sur la manière dont il aurait pu tourner dans sa *Dramaturgie* l'interdiction de « nommer » certains auteurs « en imprimant seulement les initiales N. M. pour Niccolò Machiavelli, P. A. pour Pietro Aretino, etc... » (1). On avait jadis invité les héritiers de Machiavel à rayer de l'édition expurgée tout signe qui laissait apparaître sa main, et, si complaisants qu'ils fussent disposés à être, ils avaient dû s'y refuser. Maintenant, on tolérait les initiales : il y avait quelque progrès dans la réaction contre la réaction anti-machiavélique.

Les dix-septième et dix-huitième siècles sont plus proprement le temps de l'extra et de l'ultra-machiavélisme. Chacun arrange Machiavel à sa façon, l'habille à sa mode, et, comme la Palatine le disait de la religion, « a son petit Machiavel à soi ». Ce Fitzherbert à qui j'ai fait une brève allusion, Fitzherbert, qualifié par Tommasini de « *nobile sacerdote anglo* », a publié, en 1610, un petit traité dont la première partie est en latin et la seconde en anglais, dans le titre même duquel

(1) Oreste Tommasini, ouvrage et passage cités.

paraît percer ou s'annoncer un sentiment moral plus fin que celui qui inspirait les anciennes vitupérations : *De infelicitate principis Machiavellici* (1).

Que l'honnêteté et l'utilité existent à part l'une de l'autre et n'ont rien à faire l'une avec l'autre.

Que l'Etat est fait pour les Princes, et non les Princes pour l'Etat.

Que l'Etat doit plus à lui-même qu'à la chose publique.

Que ce qui est dommage du commun peut être l'avantage du Prince.

Qu'il y a un solide et utile pouvoir en dehors de la vertu *(il semble qu'ici il faille entendre* « la vertu » *comme nous l'entendons à présent et non* « la virtù » *telle que l'entendait, avec Machiavel, la Renaissance italienne).*

Que le Prince doit être excellent et très scélérat.

Que les tyrans peuvent par la cruauté et la scélératesse se conserver dans l'Etat.

Puis, des proverbes, axiomes, brocards :

Les morts ne mordent pas.

Qu'ils haïssent, pourvu qu'ils craignent.

Divise et commande (ou divise et règne, divise pour régner).

Des maximes, des préceptes, des exemples :

Un tyran qui se radoucit ne se conserve pas.

La tyrannie est fondée sur le droit réel même et sur l'autorité des Saintes Ecritures.

(1) *An sit utilitas in scelere, vel de infelicitate principis Machiavellici, contra Machiavellum et politicos ejus sectatores.* Romæ, MDCX, augmenté et traduit sous le titre : *The second part of a treatise concerning policy and religion printed with licence of superiors.* — Cette division même dénonce la source première : Innocent Gentillet.

Le bon succès des tyrans doit être rapporté au hasard et non au jugement divin.

David et Moïse fondèrent sur nombre de massacres leur empire.

Beaucoup se sont emparés de la tyrannie impunément.

En 1668, Christian Rapp, qui signe « Pacificus a Lapide, » dans une ville appelée, pour ne point se compromettre, Cosmopolis, écrit en distiques latins : « C'est la loi des Cours que l'on n'ose pas dire la vérité, et que l'on ne craigne pas de dire le faux. Dissimule, simule, chaque fois que l'occasion le demande, afin de te conduire selon les mœurs et les temps. Toi qui penses sagement, n'oublie pas de servir tous les temps, pour que tout temps te serve ». (1) (Mais ce libelle pourrait être dirigé aussi bien contre les *Monita secreta* de la Société de Jésus que contre *Le Prince* de Machiavel.)

En 1727, enfin, Livin (ou Liévin?) Meyer prétend extraire en une vingtaine de vers, également latins, l'essence du machiavélisme. « Vois, dit-il à peu près, quels préceptes dignes de lui suivent au loin le principe, et contemple les ruisseaux qui découlent de la source impure. Tout ce qui plaît est permis. Il n'est point de chaînes qui puissent lier le Roi, et les parjures ne sont pas un crime. Il s'offre un motif facile, quoique fictif, de violer une alliance : il conviendra de le couvrir de l'en-

(1) *Homo Politicus, hoc est Consiliarius novus, officiarius et aulicus, secundum hodiernam praxim, auctore Pacifico a Lapide.* Editio secunda, auctior et emendatior, cui accesserunt monita privata Societatis Jesu.

veloppe variée du droit. S'il ne s'en présente aucun, si toute couleur de justice et de droit fait défaut, et que tu ne puisses pas supporter les ennuis de la paix, souviens-toi de harceler par des ruses les royaumes voisins, et n'hésite pas à les accabler d'opprobres, jusqu'à ce que, poussés à bout, les rois soient obligés de prendre les armes. Que tes propres gens te craignent; aime avec joie le nom de tyran, et ne te fatigue pas à attacher les cœurs par amour. Que la cour déchirée exile loin d'elle les nœuds de l'amitié. Divise les cœurs qui s'accordent, sème des semences de dispute perpétuelle, et qu'un autre s'oppose aux efforts des autres. Tu demandes quelle religion l'emporte? Les rois n'en doivent observer aucune. Chacun a pour dieu sa fortune, et il ne règne pas dans tout le ciel une plus noble divinité. Telle est en effet l'espèce et la forme du Prince policé » (1).

Ces textes plus ou moins accentués, plus ou moins francs, et d'autres du même genre, forment tous ensemble comme un corps de bataille antimachiavélique. Parmi ces autres, dont je me débarrasse d'un seul coup, il faudrait peut-être distinguer le jésuite espagnol Mariana (2), le jésuite français Garasse (3), le jésuite rhénan Adam

(1) Livini MEYERII, *De Institutione Principis*, *Poemata*, lib. XII, Bruxelles, 1727.

(2) Né en 1537, entré chez les Jésuites en 1554, mort en 1624. — *De Rege et Regis institutione*. Mariana y soutient qu'il est permis de se défendre d'un tyran, et fait l'apologie de Jacques Clément. — Il ne serait donc pas si loin de Machiavel, tel que ceux de son ordre le dépeignaient.

(3) 1585-1631.

Contzen (1), le dominicain italien Campanella (2), le jésuite quasi milanais Menochi, (ou Menochio? Menochius) (3), le médecin et archéologue britannique Thomas Brown (4), sans compter le professeur de droit toulousain Pierre Grégoire (5), le ministre socinien Jean Volkelius, né à Grimma en Misnie (6), les Clapmarius (Arnold Clapmaier) et toute la compagnie et toute la séquelle dont les noms emplissent des pages dans le catalogue des bibliothèques (7). Tous, bien entendu, ne sont pas également acharnés ou féroces; tous ne sont pas sans doute foncièrement, systématiquement anti-machiavélistes, quoique plus ou moins ils déforment Machiavel en le dépassant. Dans la foule des extra ou des ultra-machiavélistes, il pourrait même se rencontrer, il se rencontre certainement des défenseurs, des partisans de Machiavel. Il y en a un, l'abbé Machon, dont on ne peut pas ne pas dire un mot, après avoir salué, en passant, l'initiative des Juste-Lipse et des

(1) Né à Montjoie dans le duché de Juliers, mort en 1635.

(2) 1568-1639. — *Atheismus triumphatus*. Rome, 1631; Paris, 1636. Comment l'auteur de *la Cité du Soleil* se serait-il accordé avec celui des *Discours sur Tite-Live?*

(3) Né à Pavie en 1576, entré dans la Société de Jésus en 1593, mort en 1656. — *Institutions politiques et économiques tirées de l'Ecriture Sainte*.

(4) Mort en 1680. — On a de lui un *Essai sur les erreurs populaires* ou *Examen de plusieurs opinions reçues, qui sont fausses ou douteuses*. (Traduction française de l'abbé Souchai.)

(5) Mort en 1597.

(6) Mort vers 1630. — *De Vera Religione*. In-4°. Cracovie, 1630.

(7) Rien qu'à la Bibliothèque Royale de La Haye, l'éminent et regretté conservateur, M. Byvanck, m'en avait communiqué une liste où figuraient plus de soixante-dix noms.

Gabriel Naudé qui tentent bravement de remonter le flot. Ce qui est étonnant, c'est que la manière dont ces apologistes du Secrétaire florentin comprennent et rendent les pensées qu'ils lui empruntent ou qu'ils lui prêtent « ne diffère pas très sensiblement de celle dont les résument et les expriment ses accusateurs » (1).

L'abbé Louis Machon, sous un anonymat maintenant dévoilé, s'attacha patiemment à composer une énorme *Apologie pour Machiavelle*. Commencée pour Richelieu, de qui il est très intéressant de retrouver ici l'influence, elle fut, après sa mort en 1642, offerte en 1643 au chancelier Séguier. On dit plus : elle aurait été entreprise et poursuivie sur l'invitation du grand Cardinal, machiavéliste déterminé, on le sait, d'esprit et de pratique (2). Les maximes retenues par Machon et proclamées par lui « machiavéliques » le sont en effet, mais ramassées et condensées de telle sorte

(1) Voir *l'Influence des idées de Machiavel*, p. 46 et suiv.

(2) *L'Apologie pour Machiavelle, ou plustost la politique des rois et la science des souverains, en faveur des princes et des ministres d'Etat.* On en connaît deux copies manuscrites. L'une à la Bibliothèque Nationale, ancien fonds du Roi, 7109, in-folio, reliée en maroquin rouge, aux armes de la famille de Béthune. C'est celle que l'auteur avait offerte au chancelier Séguier. — L'autre, pareillement autographe, faite vingt-cinq ans plus tard (1668), fut présentée en hommage à Arnaud de Pontac, premier président du Parlement de Bordeaux. Elle est conservée à la Bibliothèque municipale de cette ville. Cette seconde copie s'orne de diverses sentences : *Liberè sed verè.* — *Veritas odium parit.* — *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.* Psalm. 2. vers. 10. — *In hoc enim cognoscetis veritatem, et veritas vos liberos reddet.* Joan. cap. 8, vers. 32. — Et la mention : Au Tourne, 1668. In-folio de 944 p. — C'était sans doute une copie préparée pour l'impression.

qu'elles-mêmes vont un peu au delà de Machiavel, se teintent d'ultra-machiavélisme, sont si machiavéliques que le reproche à leur faire serait de l'être un peu trop.

MAXIMES TIRÉES PAR L'ABBÉ MACHON DES *DISCOURS SUR TITE-LIVE*

1. Qu'il est permis de conquérir et d'usurper des Etats par la force des armes;

2. Que le Prince doit entretenir les séditions et dissentions *(sic)* parmi ses sujets, pour le bien de son Etat;

3. Qu'il faut appaiser les séditions et émotions populaires par la force et la violence;

4. Que la cruauté qui tend à bonne fin n'est blâmable; et que celle qui profite est louable;

5. Qu'il faut suivre la religion par raison d'Etat, quoique fausse et erronnée, comme son principal appui;

6. Qu'il faut accommoder la religion à l'Etat pour le bien et la conservation d'iceluy.

7. Que l'Eglise Romaine apporte la confusion dans ses Etats;

8. Qu'il faut faire et envoyer des colonies nouvelles en un pays nouvellement conquis;

9. Que la religion chrétienne a rendu les hommes lâches et moins généreux que les païens;

10. Qu'il est permis de tromper pour le bien de l'Etat et pourvu qu'on en profite;

11. Que les nouveaux plaisirs ne font pas oublier les vieilles injures; qu'une injure ne s'oublie jamais.

12. Qu'un prince doit tenir pauvres ses sujets, pour les contenir en obéissance.

13. Qu'il est permis de fausser sa foi pour le bien de l'État et le salut de la République.

MAXIMES TIRÉES DU *LIVRE DU PRINCE*

1. Qu'il faut exterminer les princes et grands seigneurs d'un pays nouvellement conquis;

2· Qu'un prince doit accommoder les vices et les vertus à son État;

3. Qu'il est plus à propos qu'un prince soit avare que prodigue et libéral.

4. Que le prince se fasse plutôt craindre qu'aimer.

5. Qu'un prince doit joindre la force du lion à la finesse du renard.

6. Dissimuler pour bien régner.

7. Qu'il suffit au prince d'être vertueux en apparence et non pas en effet.

8. Que les princes doivent entretenir des ennemis pour faire paraître leur vertu et leur grandeur.

9. Qu'un prince doit préférer son conseil à tous autres.

10. Que la justice de la guerre est dans son utilité (1).

C'est cette espèce de « catéchisme au rebours, » où j'ai été étonné de voir combien (et ce n'est pas le moins surprenant), pour la première partie surtout, *Maximes tirées* des *Discours sur Tite-Live*

(1) Cf. *L'Influence des idées de Machiavel*, p. 46-48.

plus encore que pour les maximes tirées du *Livre du Prince* lui-même, l'interprétation pro-machiavélique de l'abbé Louis Machon se rapprochait de l'anti-machiavélisme prémédité. J'ai eu, quelques minutes, un doute ou un soupçon : l'apologie était-elle sincère, ne dissimulait-elle pas une arrière-pensée, un arrière-dessein, et n'était-elle pas en cela aussi plus machiavélique que Machiavel? Mais non : l'abbé Machon s'était porté d'élan et avait poussé la défense à l'extrême pointe d'avant-garde du machiavélisme. Et c'est ainsi, répétons-le, que machiavélisme, extra-machiavélisme, ultra-machiavélisme et anti-machiavélisme ont fini par se confondre.

CHAPITRE III

ANTI-MACHIAVÉLISME ET ANTI-JÉSUITISME « L'ATHÉISME » DE MACHIAVEL

Mais retournons à l'anti-machiavélisme spécifique. Nous l'avons vu naître, dans la Réforme, contre la reine Catherine, contre les Florentins, les « tours florentins », les « ruses florentines », la politique et les mœurs d'Italie; recueillir ensuite des mains d'un sectaire protestant par un membre notoire de la Société de Jésus et transmettre par lui à ses confrères, à des Papes, à des cardinaux, à des évêques, à un Concile, au corps constitué de l'Église; et puis les lignes de bataille flotter, une réaction d'abord timide se dessiner, des négociations s'engager, des transactions s'esquisser, un moyen terme s'offrir qui n'a point été accepté, parce que la dernière exigence avait été déraisonnable et outrageante à l'esprit et à l'honneur de la famille. Le combat n'était pourtant pas épuisé. Que de fois déjà n'avait-il pas changé et que de fois encore n'allait-il pas changer de face!

C'est dans *Hudibras*, poème héroï-comique de l'Anglais Butler, que premièrement le jésuitisme

et le machiavélisme se montrent non ennemis, mais au contraire associés (1). Le *Divide et impera* que Fitzherbert prêtera aux machiavélistes est renvoyé aux jésuites (2). On avait d'abord, au temps du cardinal Pole, « dirigé l'accusation de machiavélisme contre le gouvernement de la Monarchie anglaise (3) » et l'institution de l'Église épiscopale britannique, et l'on en avait fait un moyen de l'ambition des grands : « Dira tousjours celuy qui parle de l'Estat en machiavéliste et homme corrompu que celuy qui veut estre grand doit favoriser les procès et petites guerres du peuple (4). »

Il est intéressant de voir à présent le renversement du reproche et comment le mot de « machiavélisme », après avoir été appliqué aux Italiens (aux Florentins de préférence), puis aux « hérétiques », a été retourné contre les jésuites, tandis qu'entre les deux camps, qui se le renvoient injurieusement, le vrai « machiavélisme », démembré et défiguré, reçoit de tous les côtés tous les coups, et que la mémoire, l'œuvre, l'esprit même de Machiavel n'en peut mais. Quand Mariana disserte de l'éducation d'un roi (5), on crie au « machiavélisme » (notamment en Angleterre). Et là, quand éclate la « Conspiration des poudres » où l'on veut surprendre la main des jésuites, ainsi qu'on

(1) Charles Butler (1612-1680). *Hudibras*, poème burlesque et satirique, inachevé, 1663.

(2) Tommasini, ouvrage et passage cités.

(3) *Ibid.*

(4) Cf. Noël du Fail, *Œuvres facétieuses*, Paris, 1874, tome Ier, p. 223.

(5) *De Rege et Regis institutione*. Tolède, 1599.

l'avait dénoncée en France dans le massacre des huguenots, en quoi se changent ces jésuites abhorrés et qui abhorrent? En purs « machiavélistes ».

Un presbytérien de l'Église écossaise, déchaîné en ce temps contre eux (vers 1605), s'évertue à percer des mêmes traits le Secrétaire florentin et la Société de Jésus. Il se nommait David Hume, comme, plus tard, le célèbre historien, économiste et philosophe, et signait : *David Humius Theagrius* ses *Deliciæ poëtarum scotorum.* On a de lui encore deux petits livres, deux libelles en français : 1° *Le Contre-assassin ou Réponse à l'Apologie des Jésuites* (1) ; et *l'Assassinat du Roy ou Maximes du Vieil de la Montagne Vaticane.* C'est l'attaque pleinement découverte et hardie, et le Pape en personne est mis en cause. Dans un quatrième écrit, ce dernier en latin, cité par Prosper Marchand (2), et qui a pour titre : *Apologia basilica,* il examine (si cette façon de faire peut s'appeler examiner) *Le Prince* de Machiavel, qu'il semble ne connaître qu'indirectement, presque aussi mal qu'il en connaît l'auteur, dont il dit : « On ne connaît aucunement ni le temps de sa naissance (que l'on connaît à jour fixe : 3 mai 1469), ni celui de son établissement en France (où il est bien venu quatre fois, entre 1500 et 1511, mais n'a jamais songé à

(1) *Le Contre-Assassin ou Réponse à l'Apologie des Jésuites faite à la Compagnie des Jésuites par un frère de la Compagnie de Jésus de Loyola, et réfutée par un très humble serviteur de Jésus-Christ de la Compagnie de tous les vrais Chrétiens.* D. H. L'an 1612.

(2) *Dictionnaire historique*, La Haye, 1759.

s'établir), et l'on n'est pas mieux instruit de sa mort (que l'on connaît précisément, 22 juin 1527). » Aucun des biographes de Machiavel, ni Artaud, ni Mohl, ne cite ce David Hume, dont Marchand a voulu tirer parti en disant : « La nécessité où il fut d'examiner les œuvres de Mariana, de Ribadeneira, de Bellarmin, de Bonarscio, le fit remonter apparemment à la source principale [où ils ont puisé tous]. » Et il explique, en marge : « C'est-à-dire aux écrits de Machiavel. » — Que « d'examens » qui se moquent des textes! Mais, remarque M. Tommasini, « le coup est fait; et ainsi Nicolas est transformé en source de ses « confutateurs » et travesti « en robe de jésuite » (1).

Cette sorte de « campagne » alla jusqu'à prêter à l'accusation de provoquer au tyrannicide, au régicide, par certaines audaces des Mariana, des Ribadeneira, des Scribanius, des Bonarscius; en France, du jésuite Guignard, pendu à Paris, ou condamné à la pendaison, pour avoir écrit que, « si l'on ne pouvait sans guerre déposer le Béarnais, il fallait lui faire la guerre, et, si l'on ne pouvait la lui faire, il fallait le tuer, « l'éteindre » (le fameux *spegnerlo* de Machiavel). Pour d'autres, au contraire, les jésuites étaient les plus acharnés défenseurs du droit absolu des Rois, adulateurs et flatteurs de toute tyrannie, adhérents, au profit des pontifes et des Princes, à l'indigne maxime : « Qui veut la fin veut les moyens. » Après l'assassinat d'Henri III, il courut dans le royaume une poésie

(1) Oreste Tommasini, ouvrage cité, p. 33.

populaire intitulée *Le tyrannicide* ou *Mort du Tyran* (1589) d'où se détachaient entre autres ces deux vers, qui traduisent en effet des préceptes machiavéliques :

Un prince doit tousjours estre plus craint qu'aymé,
Car on prent à mespris un prince débonnaire (1).

Tommasini rappelle d'ailleurs, avec un sourire, qu'en 1869, lors de la célébration du quatrième centenaire de la naissance de Machiavel, un journal allemand, la *Gazette de Würzbourg*, avertit les Italiens (« qui ne le savaient pas, » dit le commentaire) qu'ils honoraient « la mémoire d'un jésuite ». — Et Machiavel, remarque Tommasini, pourrait bien être tout cela, s'il n'y avait une pensée qui peut nous consoler : c'est que, « de même que le jésuitisme ne touche pas Jésus, ainsi le machiavélisme ne doit pas nuire à celui qui lui a donné son nom. » Pour le reste, il n'y avait plus qu'à joindre à ce grief la perfidie, l'athéisme, la cabale, la magie, les sciences et les pratiques occultes; ce que le premier David Hume n'avait pas manqué de faire en deux autres passages de son *Contre-Assassin*.

Par la mention « des sciences et des pratiques occultes », on jette dans le débat, déjà confus et obscur, Jean Trithème et sa *Polygraphie* (2), Cor-

(1) *Recueil de poésies* françaises, t. VIII, p. 397. Citation empruntée à TOMMASINI.

(2) Traduction française (du latin) par Gabriel de Collange, 1561, in-4° : *La Polygraphie et universelle écriture cabalistique de Jean* TRITHÈME, *divisée en cinq livres. Avec la clavicule et interprétation sur le contenu en iceux, esquels sous diversités de figures, énigmes, emblèmes, mots mythologiques et hors*

neille Agrippa et sa philosophie mystérieuse (1). David Hume va plus loin. Pour mieux accabler les Jésuites, il évoque, avec l'abbé Trithème et Corneille Agrippa ci-dessus nommés, « Aladin Arsacide et Machiavel, accouplés, enchaînés comme criminels et forçats ». Il pousse jusqu'en enfer le Secrétaire florentin. A l'exemple de Paul Jove, il en fait une espèce de démon, de méchant petit diable, *irrisor et atheos.* Il lui fait même un péché d'avoir été *inops*, à court d'argent, un « pauvre diable », comble de la scélératesse à l'avis de l'évêque de Nocera.

Dorénavant l'étiquette est collée et ne tombera pas. Pour la suite des temps, Machiavel est « athée ». Le P. Daniel, dans le dessein de « blanchir » ses confrères les Jésuites, en n'offensant que le moins possible le sens commun, distingue entre un bon et un mauvais machiavélisme, un usage interdit et un légitime usage de la dissimulation pour aller plus sûrement à ses fins. « L'usage renfermé dans certaines bornes pourrait n'en être pas criminel : tout dépend de l'application qu'on en fait et de la qualité des

d'usage, alphabets et charactères souvent reïtérez et répétez, gist la totale intelligence, non seulement de cette cabale et science d'occulte écriture, mais aussi l'intelligence et l'universelle connaissance de maintes autres sciences, tant connues que occultes.

(1) *De incertitudine et varietate scientiarum*, traduit en français sous le titre : *Déclamation sur l'incertitude, vanité et abus des sciences, traduit en françois contentement (sic :* pour donner contentement?) *à ceux qui fréquentent les Cours des Grands Seigneurs, et qui veulent apprendre à discourir d'une infinité de choses contre la commune opinion.* Jean Durand, 1582, in-8°.

moyens que les princes employent pour cacher leurs vues à leurs ennemis] (1). » D'Argenson, à son tour, recoud ensemble « les subtilités de M. de Mazarin (machiavéliste reconnu) et des Jésuites », qu'il oppose à la bonne foi du roi Louis XV (2).

Quelle querelle cherche-t-on encore à Machiavel; que lui reproche-t-on encore; de quoi, par surcroît, l'accuse-t-on, comme si l'on avait peur que tout ce qu'on en avait dit ne fût pas assez, et qu'il ne s'en relevât? Il était « ignorant des bonnes lettres et des usages de la vie ». La chaire, qui tonnait contre lui, faisait en tout ce qu'on ajoutait une riche récolte pour ses invectives (3). On le proclamait, en diatribes alternées, « impie, schismatique, hérétique, averroïste », — averroïste (Ernest Renan, de nos jours, l'enregistrera), selon Campanella, qui a vu dans la « doctrine » du Florentin « un rejeton de celle d'Aristote, parallèle à l'averroïsme », et, en fait de biographie, le présente comme « d'une famille noble, mais bâtard ». (Confusion : ce n'est pas de Nicolas qu'on l'avait dit, mais de son père Bernardo : la correspondance de Biagio Buonaccorsi établit clairement ce point (4). Au demeurant, Campanella concède que Machiavel fut « habile dans toutes les sciences et puisa du moins une certaine astuce dans l'histoire des affaires

(1) *Histoire de France*, Paris, 1756. T. XI, p. 33.
(2) *Mémoires*, t. Ier, p. 307.
(3) Tommasini, ouvrage cité, t. Ier, p. 37.
(4) Machiavel, *Lettere familiari*, ed. Ed. Edoardo Alvisi, Florence, Sansoni, 1883.

humaines (1) ». Mais c'est la « forgerie » qui courut, à la mort de l'auteur du *Prince,* sous le titre « Songe de Machiavel » : plutôt l'Enfer avec Aristote, Platon, Alexandre et autres doctes ou illustres hommes, que le Paradis avec tous les « bélîtres » dont on le disait peuplé! Songe-mensonge, faux fabriqué par on ne sait qui, mais qui nous est venu par Hotman (2) et le P. Binet (3); c'est le prétendu rêve, bâti vraisemblablement sur un mot de la *Vita di Castruccio*, sur les premières lignes de la nouvelle de *Belfagor* et sur l'épigramme par laquelle l'âme de Piero Soderini est cavalièrement expédiée dans les Limbes parmi les autres *bambini*, c'est lui d'où l'on allait tirer la matière la plus abondante. Ainsi l'agonie de Machiavel rappellerait et répéterait celle d'Averroès lui-même, expirant au cri de : « *Moriatur anima mea morte philosophorum!* »

De là, l'imputation à Machiavel du pamphlet *(libercolo)* blasphématoire : *De tribus impostoribus,* dont le P. Garasse avait découvert la trace dans le catalogue de la Bibliothèque de Gessner (ces « trois imposteurs » étant Moïse, Jésus et Mahomet). Ce *libercolo*, ce livret fut attribué à beaucoup de gens par beaucoup, par tous ceux qui croyaient devoir se venger à tous ceux de qui ils voulaient se venger, à Averroès lui-même, à l'em-

(1) *Atheismus triumphatus,* ch. XVIII : « *Iste autem Machiavellus familiâ quidem nobilis, sed bastardus, omnium scientiarum fuit expers et tantummodo astutiam quandam* (sic) *ex historiâ rerum hausit humanarum.* »

(2) *Epist.* 99, p. 139.

(3) *Du Salut d'Origène,* p. 359, s. s. V. Dictionnaire historique de BAYLE.

pereur Frédéric II, au chancelier Pierre des Vignes « qui tenait les deux clefs de son cœur », à Arnauld de Villeneuve, à Boccace, à Pogge, à l'Arétin, à Symphorien Champier, à Pomponazzi, à Cardan, à Bernardino Ochino, à Michel Servet, à Guillaume Postel, à Campanella (juste retour), à Muret, à Giordano Bruno, à Spinoza, à Hobbes, à Vanini; et, naturellement, à Machiavel (1). On remarqua que l'imprimeur de ce livre, le « très célèbre » Weckel, mourut dans une extrême misère, « par châtiment du Ciel ». — « Auteur des « *Trois Imposteurs* » : quand il n'y avait plus d'injure, il restait celle-là. Le Hollandais qui traduisit en français l'ouvrage intitulé : *La Religion du médecin Browne*, dans ses notes sur le chapitre XX, cite encore Erasme. Rabelais non plus n'avait pas été omis (2). [De ce « prétendu livre » *des Trois Imposteurs*, on connaissait seulement trois exemplaires. L'un d'eux appartenait à la Bibliothèque royale de Dresde. Weller le réimprima en 1846, avec une traduction allemande. En 1861, il en parut une autre édition, à Paris, dans son texte latin, collationné sur l'exemplaire du duc de La Vallière, qui était à la Bibliothèque impériale, et accompagné d'une notice de « Philomneste Junior » (Gustave Brunet). Une traduction italienne figure dans la *Bibliotheca Rara* de Daelli, à Milan; une traduction espagnole : *Tratado de los Tres Impostores trad. al castellano y aumentado con notas muy curiosas*, fut publiée, sous le timbre de Londres en 1823; enfin,

(1) Tommasini, ouvrage cité.

(2) *Menagiana*, t. IV. *Lettre à M. Boucher sur le prétendu livre des Trois Imposteurs*.

seconde édition de la traduction allemande de Weller, en 1876, chez Hettinger à Heilbronn.] — On ne peut nier qu'un tel pamphlet, à sa naissance plus scandaleux que lu, n'ait rencontré une fortune en quelque sorte posthume. Rien, dans cet écrit, qui évoque Machiavel ou, comme on dit, « le sente ». Les deux seuls passages qu'en rapproche M. Tommasini ne sont, dans mon opinion, pas du tout probants et laissent le droit de dire que ce n'est, non pas « à peu près rien », mais « absolument rien ». Il s'agit ici du chapitre XII, livre premier des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, celui où Machiavel énumère les griefs que l'Italie, la nation italienne, pourrait élever contre la Cour de Rome. Ce sont, au bout du compte, des griefs purement politiques et qui ne touchent nullement à la vérité de la religion chrétienne; qui, en conséquence, ne permettraient nullement d'insinuer que Machiavel ait eu la moindre idée de ravaler Jésus au rang méprisé des « Trois Imposteurs ».

Mais sur Machiavel, des années durant et même des siècles, pour ce qui est de lui et ce qui n'est pas de lui, pour ce qui est hors de son œuvre et ce qui l'exagère jusqu'à la déformer, roule un flot d'outrages. Campanella sort de sa « Cité du Soleil » pour le piétiner dans une ombre fétide, il le traite de « *coquus idiota qui parat epulas mortiferas principibus terræ,* » de « *porcus* » et « *pecus* » (1). Bientôt, avec la manie d'érudition qui se mêle à tout en ces temps, apparaissent les étymologies

(1) Tommasini, ouvrage et passage cités.

alambiquées et frelatées. Les plus courantes, les « mauvais clous », — « *malichiavelli* = Machiavelli », tirées de la langue vulgaire, ne suffisent plus. On en veut de latines, et si c'est possible, de grecques, qui « font plus beau » : on en cherche au nom de famille et au prénom, que l'on torture. Nicolas fournit, en pressant du grec, « *Victor populi* » (*Nico* et *laos*) :

Nomine qui VICTOR POPULI, *calamoque tyranni*
Norma fuit, posthac fabula plebis erit (1).

Les pédants du Nord viennent à l'aide, redoublent et appuient un peu lourdement. Le « Belge » L. Scribonius Spinter extrait du nom de Machiavel « la tache », « la honte », et « le troupeau », sans oublier et en accumulant le reste, le « contempteur des dieux », le « bouffon étrusque », le « sophiste bavard », « l'instituteur des tyrans », « la peste des chrétiens » :

Contemptor Superum, MACULOSI *nomine notus,*
VELLERIS *Etruscus scurra, sophista loquax,*
Arte mala, populi Harpyas, sævosque tyrannos
Instituit, pestis maxima Christiadum (2).

D'autres épigrammes encore, nombreuses (3), et

(1) *Græca etymologia Nicolaï, ab eximio Imperatore pessumdati, distichon Theodori* PANGALI. — Dans le *Saggio della Sciocchezza di Niccolò Machiavelli*, p. 16. C'est l'école des *Sciocchezze* du P. Lucchesini.

(2) V. *Vindiciæ contrà tyrannos, sive de Principis in populum populique in principem legitima potestate. Stephano Junio Bruto Celta auctore* (Hubert Languet). Francfort, 1608.

(3) Voici quelques-unes de ces épigrammes laudatives, ex-

peu à peu, à mesure que s'affirme la réaction, pas toutes hostiles ou défavorables. En tête de la traduction française du *Libro del Principe*, par Guillaume Cappel, en voici une grecque : Εἰς τῆν Μαχιαυέλλου ἄρχοντος παιδεῖαν; une de Vacca, une troisième de Latomo. Sous le portrait de Machiavel, dans l'édition de La Haye, 1726, on peut lire (ce n'est plus la calomnie, ni la neutralité, — bien difficile, — ni simplement l'indulgence, ni même la bienveillance; c'est l'apologie) :

Supremum per te nacta est prudentia culmen
Ulteriùs nec quo progrediatur habet (1).

Jusqu'aux temps « plus modernes et plus éclairés » (puisqu'on leur fait l'honneur de les considérer comme tels), le machiavélisme, ou plutôt ce qui était dit « le machiavélisme » et qui sou-

traites des *Deliciæ quorumdam poëtarum danorum*, Leyde, 1693, t. II (par Henri Harder), p. 269 :

Ad Machiavellum

Scriptores laudantur ab his, culpantur ab illis,
Non habet hoc in te, Machiavelle, locum.
Te culpat quicumque probat; quas disseris, artes
Discere, doctorem dissimulare juvat.
Si laudem scriptis quæsisti, falleris ; horum
Laudator rarus, multus amator erit.

Ad eumdem

Inter philosophos decere nemo
Successu meliore te videtur :
Quos Tu discipulos, Hetrusce, formas,
Hi soli ferè mavolunt, magister,
Quales expetit esse quam videri.

Ad eumdem

Non tu solus eras illas qui nosceret artes,
Sed qui vulgaret tam benè primus eras,
Quod tu vulgasti dudum placet atque placebit,
Sed quod vulgasti displicuisse potest.

(1) Oreste Tommasini, ouvrage cité, t. I, p. 42.

vent était tout autre chose, s'est perpétué en changeant de forme. Jusque-là, il avait été tour à tour anglicanisme, calvinisme, jésuitisme, athéisme, italianisme, gallicisme, tacitisme, averroïsme. Il fut « la politique, l'hétérodoxie, l'incrédulité, la tyrannie ». Des « Messers » de Florence, Matteo Toscano, Alberigo Gentili, l'avaient défendu, montrant ce qu'il avait fait pour la liberté, contre les tyrans, Gentili même en faveur de la « démocratie » (et le service, en tout cas, demeurerait discutable). Vainement, Marsilio Mainardino et Salomonio passèrent, à plus ou moins juste titre, pour des chefs lointains de la secte des Monarchomaques, à laquelle on rattacha pêle-mêle Buchanan, Hubert Languet, le poête Milton et le théologien Mariana. Au siècle suivant, en France, la Fronde ne se réclama point de Machiavel. Elle aurait été plus portée à le désavouer. *L'agréable Récit de ce qui s'est passé aux dernières barricades de Paris descrites* (sic) *en vers burlesques* (Paris, 1649) contient cette « strophe » :

> Machiavel, grand politique,
> Qui des Cours avait la pratique,
> Dans son damnable Art de régner
> Ne l'a su que trop enseigner.
> Toutes ces faveurs apparentes
> Sont des marques très évidentes
> Du venin caché là-dessous.

L'explication du fait est clair. Mazarin, contre qui principalement la Fronde était dirigée, était Italien, et succédait, avec un intervalle, à des Italiens, à des Italiennes. Et la raison, qui apparaît à nu, est une raison politique. Soixante ou quatre-

vingts ans auparavant, il y avait déjà eu « intention de fronde », tentative de révolte contre les reines Médicis : on se servait du Romain (d'adoption) contre les Florentines, ou inversement du mauvais souvenir des Florentines en haine du Cardinal romain.

Au dix-huitième siècle, une « philosophie du machiavélisme », qui n'était pas toujours bien authentique, sort des livres et remue « le peuple ». Quand on se lasse de crier contre lui, « comme les voleurs crient contre les lanternes », Machiavel devient le « précepteur des peuples » contre « les tyrans et la Cour de Rome ». Il devient un « républicain » et « le maître des républicains. » Au dix-neuvième siècle, dans les deux ouvrages qu'il lui consacre, en 1849 et en 1862 (1), Giuseppe Ferrari s'ingénie à une analyse plus juste, cherche entre les partis qui se sont formés une position intermédiaire : ni « machiavéliste » quand même, ni « anti-machiavéliste » prédéterminé. [« Faute d'un principe, écrit-il, Machiavel a été imprévoyant dans les affaires (?), bien que prophète à son insu, aveugle sur les causes (?), bien qu'observateur incomparable des effets, impuissant dans l'action, bien que maître de tous les faits accomplis. » En ce jugement, il y a sans doute quelque verbiage, mais aussi un petit grain de vérité. Suit, à la mode de l'époque, un développement sur la Révolution française, et nous nous éloignons du

(1) Giuseppe Ferrari : 1° *Machiavel juge des révolutions de notre temps*, Paris, 1849. — 2° *Corso sugli Scrittori politici italiani*, Milan, 1862, lez. IX, X, XI,... p. 370 et 371.

machiavélisme. Ferrari part à la dérive : le reste est déclamation (1).]

Quand la Révolution, de 1789 à 1799, avait eu franchi toutes les bornes, Bonaparte était venu, qui l'avait terminée, encagée, prosternée dans l'Empire. Presque aussitôt, la satire politique avait fait de lui un disciple, un séide de Machiavel, la suprême incarnation du Prince machiavélique. Il se serait nourri du machiavélisme comme d'un pain quotidien; et c'est ce que l'abbé Guillon de Montléon a voulu faire croire en lançant sa supercherie du Manuscrit trouvé dans le carrosse de l'Empereur vaincu (2). Les Allemands, ensuite, ont frappé à tour de bras sur cette enclume. L'un deux, Theodor Mundt, a doctoralement prononcé que « le napoléonisme, à l'état pur, n'était que le machiavélisme militairement organisé » (3). Ils n'avaient pas, d'ailleurs, attendu les environs de 1850, pour lâcher leur « humour » et exercer leur « esprit » aux dépens du grand Florentin dont la finesse déconcertait la leur. Un opuscule cité par Graesse (4) dans son *Trésor de Livres rares et pré-*

(1) Cf. M. Mazères. *De Machiavel et de l'influence de sa doctrine* sur *les opinions, les mœurs et la doctrine de la France pendant la Révolution*, In-8°. Paris, 1811.

(2) Anonyme (l'abbé Aimé Guillon de Montléon), *Manuscrit trouvé dans le carrosse de Buonaparte après la bataille de Mont Saint-Jean*, le 18 juin 1815, in-8° 1816.

(3) Theodor Mundt. *Machiavelli und der Gang der europäischen Politik*. Ch. 22 : *Machiavelismus und Napoleonismus* Leipzig, 1853 : « *Der Napoleonismus, der in seinem eigentlichen Wesen nicht anderes als der militärisch organisirte Machiavellismus ist.* » — Tommasini cite encore, vers la même date, Bollman (sic) : *Wertheidigung des Machiavelismus*. Quedlin burg, 1858.

(4) T. VII, p. 417.

cieux, et qui s'en prenait à « une sorte de machiavélisme tédesco-autrichien impérial », en avait, dès 1672, donné un délicat échantillon (1).

La fortune du Machiavélisme en Italie même, au cours du siècle où se refit et s'acheva l'unité italienne, le dix-neuvième, ne rentre pas ici dans notre sujet. Il ne nous intéresse pas de savoir s'il y fut « guelfe » ou « gibelin », quand « guelfe » et quand « gibelin », dans l'accomplissement des destinées dont la série se rouvrait. Sur ce qu'en ont fait et ce qu'en ont dit Cesare Balbo, Gioberti, Mazzini, Manzoni, Cesare Cantù, passons. Tout le monde ne lui avait pas pardonné. Il se trouvait encore des Italiens pour repousser les préceptes de Machiavel (2). Ce qui surnage et ce qui survit, c'est qu'un déluge d'écrits de circonstance, vers et prose, s'abattit sur toute l'Italie, à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Machiavel (1869); qu'il y fut mis au concours un prix national, que précisément remporta le travail magistral de M. Tommasini. Il en sortit comme un rajeunissement, comme une glorification, je n'ose dire une canonisation du machiavélisme, qui, longtemps pourchassé et proscrit, ayant été détourné de lui-

(1) *Machiavelisticher Hocus-Pocus, oder statistisches Taschen-Gaukel und Narren-Spiel, von dem Jean Potagischen Taused Künstler Mons. Courtisan, als eine politisch-französische* RAILLERIE A LA MODE *auf dem façonirlichen Schimps Theatro ernstlich agiret und satyrisch belachet, etc., damit die Maulaufsperrenden Kistlichen Gecken etwas zù lachen, Kriegen,* etc., gedrückt im Schaltjahre der narrischen Welt, 1672. In-12°.

(2) Voy. Avvocato Diego ANGELINI, *Niccolò Machiavelli nel suo Principe, ossia il machiavellismo dei politici del nostro secolo.* Milan, 1869.

même et employé à tout, estimé bon dans le populaire même à abattre la puissance temporelle des Papes (1), maintenant était exalté à la dignité d'une sorte de Code des Commandements de la Patrie.

Ce serait un autre chapitre. Après les livres, nous trouverons les hommes. Mais nous n'en avons pas encore fini avec les livres. Il nous faut même revenir sur certaines choses déjà dites. Cette histoire compliquée n'est peut-être pas très amusante, et, pourtant, nous sommes obligés de la recommencer.

(1) Témoin ce distique en langage «*romanesco*». MARINI, *Cento Sonetti*. Sonnet 19 :

Ce vo machiavellismo, fratello,
Pe' abattere der Papa la potenza.

Parmi les écrits de circonstance, voir, par exemple : *Hegel e Machiavelli, ossia la Germania nella presente lotta religiosa,* où la double tendance, théorique et politique, est marquée jusque dans le titre. — Naples, 1875.

CHAPITRE IV

LITTÉRATURE PRO-MACHIAVÉLIQUE ET ANTI-MACHIAVÉLIQUE. — ÉPIGRAMMES ET ÉPITAPHES.

Je le répète : pendant vingt-huit ans, de 1883 à 1911, Oreste Tommasini, pour réparer un malheur, s'est remis avec acharnement à la besogne, et sur ses anciennes lectures, sur ses anciennes fiches, il en a entassé de nouvelles : il a refait son second volume, et, quand il l'a eu fini, il l'a, comme le tome Ier, enrichi encore d'*aggiunte,* 750 pages grand in-8° d'une part, 964 de l'autre, ensemble 1714, — plus un troisième volume de documents et pièces justificatives (1). Ce labeur

(1) Je ne me résignerais pas à n'y pas mettre, où je le peux, au moins un peu d'ordre chronologique. Ainsi, pour cette deuxième partie, Tommasini renvoie à : 1° Innocent Gentillet, traduction allemande, intitulée d'abord : *Anti-Machiavellus, das ist Regenkunst und Fürstenspiegel... verteutscht durch Georg. Nigrinus Giessensis,* Mämpelgardt, sec. ed. 1583; 2° Honorii (Philippi), *Thesaurus politicus.* Francfort, 1617. (Contre le manque de foi recommandé au Prince par Machiavel) ; 3° Barlæus. C. *Dissertationes de bono Principe adversus N. M. suasorias, quas libris suis De Principe, Republicâ, aliisque insparsit.* Amsterdam, 1633. *(De Republicâ,* ce sont les *Discorsi sopra la prima Deca di Tito-Livio,* et ce titre supposé, qui traine dans certaines éditions, cause encore au-

sans gloire, mais non sans utilité, ne peut rester enseveli : c'est le devoir de ceux qui « viennent après » d'en tirer tout ce que l'on peut : il y a beaucoup à y prendre ou y reprendre, au risque d'alourdir davantage un sujet qu'il est difficile d'aérer.

On a donné au chapitre précédent trois ou quatre spécimens d'épigrammes, et quelques « aperçus » rapides du machiavélisme tel qu'on se le représentait ou qu'on voulait le représenter

jourd'hui quelque confusion.) — ALLACCI, *Apes urbanæ*, Rome, 1633. Rapporte un discours de Decio MEMMOLO, secrétaire du pape Paul V, contre « les fauteurs de M. » ; 4° Ch. WEISS, *Machiavellus in ill. Augustei cathedrâ oratoriâ exhibendus.* Leucop. (?), 1670 ; 5° SCHOOK (Isaac) : *Leçons sur l'Histoire de Florence, de M.* Francfort sur l'Oder, Christophe Zeitler, 1676 ; 6° PELLER, Ch., *Politicus sceleratus impugnatus*, id est *Compendium politices novum sub schemate « hominis politici » editum illustratum*, Nuremberg, 1698. — FRÉDÉRIC, prince de Prusse, *L'Anti-Machiavel.* La Haye, Jan van Duren, 1740. — L'abbé DE SAINT-PIERRE, *Réflexions sur l'Anti-Machiavel de 1740 ;* 8° *Observations générales sur les intérêts présents des Puissances* (De F. A. CHEVRIER, selon Quérard), Leipzig, 1758 ; 9° L'abbé FLEURY, *Réflexions sur les OEuvres de M.* dans *Le Droit Public de France*, 1769 ; 10° TRENDELENBURG, *Machiavel und Anti-Machiavel.* Bulletin de l'Académie royale des Sciences, Berlin, janvier 1855 ; 11° BERNHARDT (Theodor). *M's Bùch von Fürsten und Friedrichs des Grossen Anti-Machiavelli. Braunschweig*, 1864 ; 12° Charles BENOIST, *Le Machiavélisme de l'Anti-Machiavel.* Paris, Plon, 1915. — Sans date : PICHLER (S.) *Examen breve decadis dogmatum pseudo-politicorum N. M. ;* — FEUSTKING (T. H.) *De Achitophelismo N. M. schediasma ;* — MAZIÈRES (v. plus haut) ; — BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, *Politique* d'Aristote ; — MORELLET, *Mélanges de littérature ;* — RAUMER ; KALTENBORN ; RATHERY, *Influence de l'Italie sur les Lettres françaises* depuis le treizième siècle jusqu'au règne de Louis XIV ; NOURRISSON (v. plus haut). — Mais, pour la plupart de ces ouvrages, n'est-ce pas simple curiosité, et est-il bien nécessaire de s'y référer?

pour le faire haïr. Les uns et les autres étaient surtout du dix-septième ou du dix-huitième siècles. Mais voici deux passages d'une pièce latine du seizième, *Principum monitrix Musa*, d'Henri Estienne, 1590 : « Cet Égyptien Plotin t'a paru tenir un discours infâme, quand il disait que la force des sceptres périt si le porteur de sceptre veut être juste, s'il veut être pieux. Mais que le loue celui qui est machiavéliste et qu'entre tous soit le plus digne du laurier celui qui parle ainsi. Je ne m'en étonne pas, car Machiavel lui-même fut un autre Plotin, et s'il m'est permis de rejeter ce que je roule dans ma poitrine, je pense que l'âme de ce Plotin a passé dans le corps de ce successeur, si l'on doit ajouter foi à ce que prétend le sage de Samos qu'ainsi les âmes passent en d'autres corps, lorsque la mort les a déliées des leurs, etc. (1). » Puis : « Ce que j'ai auparavant dit de toi, Florence, il convient que je le redise maintenant à propos de Machiavel, ce maître à qui Florence est un grand honneur, mais lui-même le déshonneur de Florence. Je

(1) Henri ESTIENNE. *Principum monitrix Musa*, a. VIII, p. 252 :

Nefanda visus est tibi loqui
Photinus ille Ægyptius, quum diceret
Sceptris perire vim suam, si sceptrifer
Velit esse justus, esse si pius velit ;
At laudet aliquis qui Machiavelista sit,
Et inter illos laureâ dignissimus
Habeatur ille qui loquitur tala.
Nec miror, ipse nam Machiavellus fuit
Photinus alter ; quodque volvo pectore
Expectorare si mihi conceditur,
Hujus animam migrasse Photini reor
In corpus illius ; tribuenda si sopho
Samio fides est sic meare in corpora
Alia animas ; mors a suis quas solverit... etc.

t'aime et t'ai aimée déjà enfant, Florence, toi qui fus pour moi la plus belle (après Naples, toutefois) de toutes les villes qu'habitent les Ausoniens; mais je veux, Florence, dire la vérité (car c'est mon habitude) : tu me serais plus plaisante si tu n'étais (car tu dois bien l'avouer) le lieu natal de l'impie Machiavel. Pourquoi ton ventre de mère l'a-t-il mis au jour? Pourquoi cette maison de neuf mois ne s'est-elle pas plutôt changée en sépulcre pour cet impie? Pourquoi un rayon de soleil a-t-il jamais lui pour celui qu'en son siècle on a vu ouvrir des écoles aux tyrans, non seulement à ceux qui vivaient alors, mais à tous ceux de l'avenir. Pourquoi diminuer le crime? Ce fut en effet pour la plupart le maître qui enseigna à s'emparer de la tyrannie (1)... »

(1) Henri Estienne. *Ibid.*, p. 252 et suiv. :

De te quod antè dixeram, Florentia,
Libet iterare nunc Machiavelo super,
Magister ille cui decus Florentia
Magnum est at ipse dedecus Florentiæ.
Amo Te, amavi jam puer, Florentia.
Tu civitatum (post Neapolim tamen)
Gratissima omnium Ausones quas incolunt
Mihi fuisti, sed volo, Florentia,
Verum fateri (namque mos est hic meus
Eadem fateri) gratior fores mihi
Si non et impio Machiavelo solum
Natale (namque confiteris hoc) fores.
Cur alvus illum matris extulit foras?
Cur potius illa mensium novem domus
Etiam sepulcrum facta non est impio?
Cur solis unquam fuit ei visum jubar,
Quem vidit ille seculo solum suo
Scholas tyrannis aperuisse, non modo
Quicumque erant tunc, posteris sed omnibus?
Cur minuo crimen? Occupandæ nam fuit
Magister ille plurimis tyrannidis...

Tommasini (qui n'en aura pas été le dernier, et qui n'en a pas dit le dernier mot) déroule ensuite une longue chaîne de

Mais refaisons, avec Tommasini, le tour de la littérature machiavélique ou anti-machiavélique. Du moins un vaste tour dans cette immense littérature. Il y a des écrivains qui veulent que le *Livre du Prince* soit une satire : ainsi Burker, Robinet, Lerminier. Déjà Gohory avait cru que c'en était une, et précisé qu'elle était dirigée contre la politique de Charles-Quint. Grosse erreur de chronologie et de critique, remarque Tommasini. — D'autres, Wolf, Adolphe Franck, Pasquale-Stanislao Mancini, Bluntschli, ont plus justement observé que Machiavel, traitant de politique, la sépare de la morale, au point, presque, de faire abstraction de la morale. D'autres encore lui reprochent des inexactitudes historiques :

« commentateurs » et d'« explicateurs ». Il nomme (toujours un peu comme ils viennent) Jean Bodin, Juste-Lipse, Peller, Schopp (Scioppa), Matter, Pomponazzi, Sclopis, Montesquieu, Leo, Bluntschli, Trendelenburg, Gervinus, Ranke, Vannucci, Macaulay, Zambelli, Giambelli, Manzoni, Mancini ; et, dans une note de cinq pages en petit texte, de nouveau Juste-Lipse, Bacon, J.-Fried. Reimann, Wicquefort, Amelot de la Houssaye, Morhof, Jacobi, le comte Radicati, Rayneval, J.-J. Rousseau, Ridolfi, Zirardini, Ebeling, Buhle, Baldelli, Corrado Perricone. Il fait une place à part à l'ouvrage de J. F. Christius, *De Nicola Machiavello* libri tres. Leipzig et Halle 1734, dont il dit que l'auteur a « magnifiquement écrit pour la défense de Machiavel ». Il nomme encore G. Cappel, revient sur Gaspard Schopp (1623), Hermann Conring ; cite Dreux du Radier, Jöcher, les papiers d'Allacci à la Bibliothèque Vaticane (« confutation » faussement attribuée à Machiavel lui-même) ; une autre apologie, à la Bibliothèque du Roi à Paris (n° 7109 in-folio), attribuée à Gabriel Naudé (à qui nous reviendrons nous-même, dans un paragraphe spécial) ; une autre encore, écrite, d'après Bandini, par Pietro Pietri de Dantzig (?) ; Artaud, qui arrache à Mohl ce cri : « Dieu nous garde de nos amis ! » ; Gervinus ; des parallèles de Machiavel et d'autres écrivains : Venedey (ou Wenedey), Berlin, 1850 ; Fr. Sclopis ; Macaulay ; Matter ; Ferri.

D'Alembert, Ferrari, Manzoni, Gibbon. Contre l'opinion de Manzoni, condensée dans le mot de son Don Ferrante : « *Birbo, si, ma profondo!* — Coquin, oui, mais profond! » Giambelli défend Machiavel, et l'essai de son quasi-homonyme Zambelli (1) répond à celui de Macaulay, le plus solide et le plus brillant peut-être de tous ceux qui aient été consacrés au Secrétaire florentin (2).

Campanella, Bruker, Buonafede, le dénoncent comme épicurien; Müller, Bayle lui-même; Vanini, qui le rapproche de Pomponazzi, le qualifie d'athéiste : c'est un spinoziste pour Ritter et les *Deutsche Monatshefte* (3). Ferri lui réserve une revanche, en le comptant entre « les six fondateurs, anciens et modernes, de la science expérimentale de la nature et de l'esprit ». Dans cette élite, il figurerait, avec Léonard de Vinci, la Renaissance.

Twesten nous le donne aussi comme « naturaliste » (4). Le « préjugé clérical » le rattache à Hegel, et Castelnau, considérant « la faune politique de Machiavel », en fait un « positiviste ». Le taxent de « païen » Schlegel, Fichte, Frap-

(1) Florence, Le Monnier, 1848. — Cf. David Hume, *Essays and Treatises*, Londres, 1748, t. I, p. 20-91.

(2) Traduction française de Guillaume Guizot.

(3) 1816, vol. vii, fasc. 6e, p. 424-425. — *Machiavelli* (Contenu du machiavélisme, ou Politique machiavéliste). Comme Macaulay compare Machiavel à Montesquieu, Venedey le compare à Montesquieu et à J.-J. Rousseau; et il dit, ce qui montre dans quel esprit il le fait : « Le « Machiavel » est à présent romain, monarchique et catholique. »

(4) Traduit par Dietz, *Revue des Cours littéraires* (future *Revue Bleue*), 1868, n° 32.

porti (1), Gioda (2). Tedeschi ajoute un adjectif qui modifie singulièrement le substantif : il l'appelle « un païen christianisant (3) ». Schopenhauer déclare : « Il semble que, d'après Machiavel, le principe des conquérants, par opposition à la morale privée, soit : « Fais aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse (4). »

Contre l'idée que l'auteur du Prince aurait *caldeggiato*, « chauffé » l'unité de l'Italie, et « fondé la politique nationale », Tommasini cite Fauerlein (1868), Gaspare Amico (1875), Diomede Locajono (1878) ; sur Machiavel diplomate, Prescott, pour qui les *Légations* sont « le manuel de diplomatie le plus complet » au commencement du seizième siècle, Émile Gebhart (1877), Heidenheimer (1878) ; comme « économiste », Pecchio, Kniess (1852) ; comme historien et politique, Rehberg, F. Bucholz (1823), L. Ranke (1824), le Hollandais Star Numan (1833) (5), Gervinus (1874) ; comme expert en art militaire, Maffei, Marini, Algarotti, Promis.

Spécialement, pour les *Discours sur la première décade de Tite-Live,* débaptisés parfois en : *La République,* le premier commentaire, par la date et par l'importance, est de François Guichardin :

(1) Vicence, 1856.
(2) Florence, 1874.
(3) Même année.
(4) *Quod tibi fieri non vis, id alteri tu feceris.*
(5) *Diatribe academica in Nicolaï Machiavelli opusculum* DEL PRINCIPE *inscriptum, auctore Cornelio Star Numan,* Utrecht, 1833. — Un exemplaire de cette thèse de doctorat m'a été gracieusement offert, à La Haye, en 1921, par le critique d'art Corn. Hofstede de Groot, petit-fils maternel de l'auteur.

Considerazioni intorno ai discorsi del Machiavelli sopra la prima deca di Tito Livio; et, dans la suite, trois siècles plus tard, les livres de Poirel (1869) et de G. Ricci (1876), qui semble n'avoir pas connu ces *Considérations* de Guichardin, publiées parmi ses *Œuvres* inédites, en 1859, par les soins de ses arrière-neveux, les comtes Piero e Luigi Guicciardini (1).

L'œuvre de Machiavel a été étudiée, du point de vue de la langue et du style, en notre temps, notamment par Ruggero Bonghi et dans une quantité d'éditions ou de manuels scolaires. Mais, dès 1622, en France, l'auteur anonyme (2) d'un *Fragment de l'examen du* PRINCE *où il est traité des confidents, ministres et conseillers particuliers des Princes* (on sait que c'est un chapitre qui avait retenu l'attention vigilante de Guichardin), trouvait Machiavel « obscur, contourné, contradictoire ». Toujours sous le rapport philologique, M. Triantafillis, qui découvrait du grec partout, a assuré, en trois brochures, imprimées à Venise, 1875 et 1878, que Machiavel avait emprunté directement d'écrivains anciens, Isocrate, Polybe, Diodore de Sicile, et de recueils byzantins, du Porphyrogénète, jusqu'à la belle « exhortation à délivrer l'Italie des Barbares », laquelle reviendrait légitimement à Isocrate, par la péroraison

(1) *Opere inedite di Francesco* GUICCIARDINI *illustrate da Giuseppe Canestrini e pubblicate per cura dei conti Piero e Luigi Guicciardini.* Dix volumes in-8°, Firenze, Barbèra, Bianchi e Comp. Le volume qui contient les *Considerazioni* a paru en 1857.

(2) Mohl croit que c'était un certain « De Hérault ».

de son discours à Philippe (1). La vie privée, la plus privée, de l'auteur du *Prince* n'a pas elle-même échappé à des enquêtes souvent sévères, contre lesquelles Giamperi a dû défendre le ménage de Machiavel. Sur le rôle, un peu ridicule, du pauvre grand homme, dans sa dernière légation auprès des Frères à Carpi, Amico signale un opuscule de Maini, que M. Tommasini a eu le regret de ne pouvoir se procurer (2). Mais y a-t-il vraiment à le regretter?

(1) Prétention mise au point par un savant allemand dans l'*Allgemeine Zeitung* de 1878, nos 188, 189.

(2) 1° Parmi les « traités généraux » qui « touchent » particulièrement à Machiavel en quelque manière, Tommasini rappelle : R. Blachey, 1697; Sismondi, 1813; Edgar Quinet, 1851; Hinrichs *(sic)*, Leipzig, 1852; J. Felr *(sic)*, Insbrück, 1854; F. Vorländer, Marburg, 1855; Bluntschli, *Droit public général*, Munich, 1867; Burckhardt, *La Renaissance en Italie*, Leipzig, 1869; Roscoe, Londres, 1872; Dantier, Paris, 1873; Eduard Wiss *(Viss)*, Berlin, 1877. [« L'auteur, remarque Tommasini, en peignant Machiavel comme une moitié de Faust et une moitié de Méphisto, montre qu'il a compris peu de chose à Faust et rien du tout à Machiavel »]; W. Windelbland, Leipzig, 1878; C. Schirren, Kiel, 1878. — Sans indication de date : Welcker, Raumer, Hoffman *(sic)*, Hallam, Fr. Schlegel, Ginguené, Romagnosi, Emiliano Giudici, Settembrini, De Sanctis (ce sont des Histoires de la Littérature italienne); Reumont, Ch.-W. Dohm, Symonds (John Addington?). Toute cette érudition, je le redis encore, n'est pas à moi, je reproduis les noms, comme je les trouve, même si j'ai un doute sur la correction de leur orthographe; mais je laisse à Tommasini l'honneur et la responsabilité d'un travail où je n'entre que pour un rangement quand il en a donné les éléments.

2° « Vies » proprement dites de Machiavel. Tommasini énumère : Paul Jove, A. Varillas, Negri, Giuliano de' Ricci (éditée en partie par Bandini), Bayle, C. L. Syncerus (?), J. F. Christ, Leipzig, 1731; A. M. Bandini, Arezzo (Arreti), 1752; Baldelli, v. *Plutarco italiano, Vite d'eccellenti Italiani*, par Fr. Lomonaco, t. I, Lugano, 1836; Périès, *Biographie universelle;* Ugo

Que n'a-t-on pas dit de Machiavel? Que n'en dit-on et que n'en dira-t-on pas? Mancini : c'est un *prescindente*, « un abstracteur par nécessité » ; Macaulay : « C'est un politique qui tire sa théorie de la pratique » ; Ferri : « un pur aristotélique, un des fondateurs de la méthode expérimentale » ; Nourrisson : « un sectateur d'Alexandre d'Aphro-

Foscolo, Florence, 1850; G.-B. Niccolini, contre Roscoe, « qui avait nié que M. fût un homme de génie », et Broglio contre Carlyle, qui avait « *gittato l'i l'autore del* PRINCIPE », traité avec mépris de « *this little M. M.* » et le livre lui-même de « *his perverse little book* », lequel se lit seulement « *by compulsion* ». (*Histoire de Frédéric II de Prusse*, livre X, ch. VI, t. V.) Mais qu'est-ce qu'un visionnaire tel que Carlyle pouvait comprendre à Machiavel? Au contraire, K. Frenzel, Hanovre, 1860, célèbre en Machiavel « le plus puissant des puissants esprits de la terre italienne ». Selon le professeur J. Macun, *Machiavel als Dichter, Historiker und Staatsman*, Graez, « l'idée de nationalité, posée par Herder, répandue par la Révolution française et par Napoléon, a beaucoup aidé à faire entendre mieux *Machiavel* ». Après Artaud, on trouve Reumont, 1850, Vannucci, Gervinus, Ranke, Mundt, Gioda, Charles Louandre, Gir. Congedo, Lecce, 1872; Alfred Eberhard, Berlin, et L. Etienne, 1873 ; Ignacio Ciampi, 1874; Nourrisson, P. Mesnard, Gaspare Amico, Florence, 1875, José-Silvestre Ribero, — Coïmbre; — Francesco Nitti, Pasquale Villari, 1877; Trezza, A. de Gubernatis, Karl Hillebrand. Sur la bibliographie de Machiavel, Baldelli, Artaud, Mohl. Références au vieil historien Benedetto Varchi (*Stor. fior.*, livre IV, chap. XV, édition Le Monnier, Florence, 1888, t. Ier, p. 199-201), à J.-J. Rousseau (*Contrat social*, III, VI), à Delécluze (1837) et même à Mme Hortense Allart de Méritens; à M. Perrens, à ses travaux sur Florence et Savonarole. Gino Capponi a rassemblé ce qu'ont dit Busini, Varchi (*loc. cit.*), Corretani qui a donné à Machiavel le surnom de *mannerino* (« jeune mouton châtré », dit le dictionnaire) et conclu « qu'il connaissait mieux les hommes que l'homme », tandis que De Sanctis a décidé qu'il « n'a pas été le philosophe de la nature, mais de l'homme ». — Pourtant, la palme reste à Eduard Viss (voir ci-dessus), qui prononce gravement : « *Er hatte Keine Spur von tieferer Menschenkentniss !* » — Mot à mot : « Il n'avait aucune trace d'une profonde connaissance de l'homme ! »

disias » ; Schlegel et Fichte : « un païen » ; « un pessimiste à la mode de Schopenhauer; Twesten le tient pour « un naturaliste » ; Castelnau pour un « initiateur du positivisme philosophique ». — La légende de « l'impiété » de Machiavel est venue en partie du faux « éloge » de l'évêque Paul Jove, à qui Giuliano de' Ricci ne l'a jamais pardonné : à cette insinuation, Ricci a répondu par une exagération contraire et encore moins fondée, en voulant faire de son aïeul une manière de petit saint. Il le défend trop! Dans la même intention, il s'attache, par les *ghiribizzi* adressés à Pier Soderini en exil à Raguse, et par l'amitié de Francesco Vettori, à le montrer de tout temps fidèle et « affectionné » aux Médicis. Mais, ici encore, trop est trop. — Il n'est pas jusqu'à l'iconographie de Machiavel où ne se soient marqués les effets de ce travail en sens opposés. Les portraits, presque tous sans valeur et sans ressemblance certaine, du Secrétaire ont été déterminés souvent par le pro-machiavélisme ou par l'anti-machiavélisme du dessinateur, c'est-à-dire par l'idée qu'il s'était formée d'un modèle qu'il n'avait pas connu, qu'il n'avait vu qu'en esprit, et dont il imaginait l'image suivant l'idée qu'il s'en faisait. Nous n'en avons probablement pas un qui soit exact (1). Douze effigies ont été mentionnées par Follini (2). Toutes les douze

(1) G.-Battista DELLA PORTA, *Della fisionomia dell' huomo libri sei.* — *Saggio comparato della Fisionomia.* Naples, 1610.

(2) FOLLINI, *Iconografia.* — Cf. *Lettres familières écrites en Italie* (d'*Italie*, mais ce n'est pas tout à fait vrai) par le Président DE BROSSES. — Lettre 39, sur le portrait de Machiavel, de la Galerie Doria (autrefois dans la Galerie Barberini), inspiré peut-être de quelque buste de terre peinte.

sont de fantaisie. Le plus simple est de retenir celle (quoique un peu caricature) de l'édition Testina, 1550, qui serait, si la date n'en est pas supposée, une des moins éloignées du sujet vivant. Mais le seul document direct et authentique, ce sont ces quelques lignes écrites par la femme de Machiavel, Marietta Corsini, au moment de la naissance de leur petit garçon, « si blanc de peau, si chevelu qu'on dirait un velours, noir comme un petit corbeau » et qui lui paraît beau, « parce qu'il ressemble à son mari. » Ces images elles-mêmes de Machiavel ne trouvèrent point grâce devant les fureurs qui poursuivaient l'homme, et nous dit Gaspar Schopp, quatre-vingt-huit ans après sa mort, en 1615, les jésuites d'Ingolstadt, en brûlèrent une, comme celle d'un « *homo vafer ac subdolus, diabolicarum constitutionum faber optimus, cacodæmonis auxiliator* ». — Longtemps avant, autour de Machiavel, les disputes ont commencé, et longtemps elles continueront dans la suite. Tommasini, qui les remémore, d'Estienne et de Meyer à Victor de Laprade, en passant devant « la Muse adulatrice de Voltaire » (envers Frédéric II), qualifiera les unes de ces invectives d'absurdes, les autres de « déclamations froides et médiocres; » il les rétorquera par Byron, Hayley, Alfieri, Mamiani, Carducci (1).

On ne cesse de découvrir de nouvelles variétés de machiavélisme, en supplément à celles que

(1) Le nom de Machiavel est cité trois fois par Shakespeare; dans *Les joyeuses Commères de Windsor*, acte III, scène première, et dans *Henry IV*, acte V, sc. 4; partie III, acte III, sc. 2. (Note de M. Tommasini.)

l'on connaissait, et le temps en ajoute quelques-unes que l'on n'attendait pas. C'est ainsi que Gœthe dira : « Tout ce qui procède de Spinoza dans la production poétique sera, à la réflexion, machiavélisme » (1) (Et, pour moi du moins, ce n'est pas évident.) Paul Janet serrera de plus près la vérité et la réalité en écrivant : « La Saint-Barthélemy et les massacres de Septembre sont l'un et l'autre conformes aux principes de Machiavel. » Il n'invoquera la poésie que pour convenir que Machiavel a traduit la politique, comme Dante la poésie, en langue vulgaire, et a « substitué l'étude et l'analyse des faits à la discussion des textes et à l'argumentation *a priori* » (2). Paul Janet range René Descartes un peu en marge, parmi « les partisans d'un *demi-machiavélisme* », à cause de sa lettre à la princesse palatine Elisabeth de Bavière (3). Mais cette lettre est si importante qu'elle mérite mieux qu'un rappel en courant.

Sur ce chemin, nous n'allons pas manquer de retrouver le « jésuitisme » côtoyant le « machiavélisme » et leur « apparentement », aidé, entre autres, par un libelle de Gaspard Schopp, publié sous le nom d'Alphonse de Vargas (4). Les

(1) *Sprüche in prosa*, p. 161.

(2) Voir aussi Ch. de La Fayette, *Dante, Michel-Ange, Machiavel*, Paris, Didier, 1852, et les *Scènes de la Renaissance*, du comte de Gobineau.

(3) René Descartes, *OEuvres*, édition Cousin, IX, 387; ou édition Charles Adam. Cf. *L'Influence des idées de Machiavel*, p. 74-78.

(4) *Relatio ad Reges et Principes Cristianos de stratagematis et sophismatis politicis Societatis Iesu ad Monarchiam orbis terrarum sibi conficiendam*. Sans lieu, 1641.

attaques contre le machiavélisme non plus ne font pas trêve (1). Dans l'assaut, parfois furieux, François Hotman se distingue (2). Sa diatribe est manifestement inspirée de la conversation légendaire de Machiavel *in fine* sur la place occupée dans l'autre vie par « les bélîtres », et celle des « sçavans hommes », et cela suffit à la juger. (Moïse est, en effet, cité quelquefois dans *Le Prince* et dans les *Discours*, mais où est le « blasphème » ? Moïse, quoi qu'il ait été, et si grand homme qu'on le fasse, n'est pourtant pas Dieu. Mais Hotman laisse apparaître Wolff, qui peut-être aurait eu du sang « non aryen » ?) Et où, surtout, est, dans l'œuvre de Machiavel, « le blasphème contre le Christ » ? — Cependant, la condamnation n'est pas rapportée, l'interdit se prolonge. Busini écrit à Varchi : « Ici il est défendu et prohibé de vendre toutes les œuvres de notre Machiavel, et ils veulent excommunier quiconque les détient chez lui. Jusqu'à présent aucun libraire ne peut plus les vendre sous les peines les plus graves. Dieu vienne en aide à Boccace, Dante, et Morgante et Bur-

(1) V. Saba da Castiglione, *Ricordi e Ammaestramenti*, Venise, 1555.

(2) Fr. Hotoman (Hotman) *Epistolæ*. Lettre 99 à Rod. Walther, 25 décembre 1580. Amsterdam, 1700, p. 139, Sur les « *Detestanda opera omnia Machiavelli*, traduits en latin « *a Stupano* » (? « *Scis illa opera propter tam apertas in Mosem et Christum blasphemias ne in Italia quidem aut imprimi aut divendi licere. Wolphius..., in suis commentariis in Tuscul .. quos anno superiore mihi donavit, Machiavellum « scelerum, impietatum et flagitiorum omnium magistrum » appellat, ac testatur illum quodam loco scripsisse multò optabilius esse post mortem ad inferos diabolos detrudi, quam in cœlum ascendere...* »

chiello! » (1). Gaspar Ziegler devance le Don Ferrante de Manzoni. Il dit de Machiavel, presque dans les mêmes termes : « *Vir saepe quidem improbi, sed tamen magni ingenii.* » (Don Ferrante : « *Birbo, si, ma profondo!* ») (2). Hippolyte « a Collibus » en 1870, nous dévoile le Décalogue de l'impie Machiavel (3), dont voici, selon lui, les dix commandements :

1. Que la religion soit soumise à la raison d'État.
2. Qu'il (le Prince) affecte la piété qu'il n'a pas.
3. Qu'il affirme par de faux miracles la re-

(1) Busini, *Lettres à Varchi*, p. 241. — Cf. Juan de Salazar, *Politica espanõla*, Logroño, 1619, p. 45 : « *No son las reglas y documentos del impio Machabelo que el Atheismo llama Razón de Stato.*

(2) Caspar Zieglerus, *Circa Regicidium Anglorum exercitationes*, accedit Jacobi Schalleri dissertatio ad loca quædam Miltoni, Lugduni Batavorum (Leyde), 1653.

(3) Hippol. « a Collibus » *Princeps, consiliarius, sive aulicus et nobilis, cum additionibus et notis politicis Martini Nauraths* Jèti. Francfort, 1670, p. 180. Exemplaire de la Bibliothèque royale de La Haye : « Impoliti illius politici Machiavelli impius Decalogus :

1. Religio rationi status famuletur.

2. Pietatem quam non habet præ se ferat.

3. Religionem statui pro tempore congruentem falsis miraculis firmet.

4. Religionem Ethnicam Christianæ præferat.

5. Fortunæ, non virtuti, casui, non Deo felicitatem adscribat.

6. Moysis authoritatem et legem vi et armis, non fide et Deo nixas fuisse credat.

7. Status servandi et ampliandi causâ cum debeat omnia jura perfringere, ad omnem ventum vela vertere paratus sit.

8. Credat virtutes, si semper vere adsint et serventur, perniciosas, si inesse patentur, fructuosas.

9. Belli justitiam in eo quod sibi utile videtur, statuat.

10. Tyrannum aliquem insignem imitetur, contemptâ crudelitatis famâ, immanitatem uno impetu, sensim verò beneficentiam exerceat. »

ligion qui convient à l'État dans le moment.

4. Qu'il préfère la religion païenne à la Chrétienne.

5. Qu'il attribue son bonheur à la Fortune, non à la vertu, au hasard, non à Dieu.

6. Qu'il croie que l'autorité et la loi de Moïse s'appuyaient sur la force et les armes, non sur la foi et sur Dieu.

7. Comme il doit, pour conserver et agrandir l'État, briser tous les droits, qu'il soit prêt à tourner sa voile à tout vent.

8. Qu'il croie que les vertus, si elles sont toujours en vérité présentes et observées, sont pernicieuses; si l'on paraît les avoir, fructueuses.

9. Qu'il place la justice de la guerre en ce qui lui semble à lui-même utile.

10. Qu'il imite quelque insigne tyran, qui, méprisant la réputation de cruauté, exerce la férocité d'un seul élan, mais lentement la bienfaisance.

Et, que ce soit l'auteur ou le commentateur, Hippolyte « a Collibus » ou Martin Naurath, l'un ou l'autre coiffe Machiavel du bonnet « d'âne », le déclare « grossier, effronté » et proclame qu'il n'a « aucun honnête cœur chrétien (1). »

(1) « *Aber auf das jenig so dieser ungehobelte Esell Machiavel effricta fronte et quadrate ohverschœmt heraus blatzet, hat kein redlich christlich Gemuth zù sehen.* »

Pour en finir d'un coup avec cette bibliographie amoncelée par Oreste Tommasini, relevons, en outre, dans ses notes au bas des pages ou dans ses *Aggiunte*, les indications suivantes, rangées autant que possible chronologiquement :

Reine, *Biblische Policey* (sic) sur la question des « Conseils », si controversée au temps de Gentillet. Sans date.

Borri, *Chiave del Gabinetto, con breve relazione della sua*

Néanmoins, et somme toute, au milieu de furieux retours, de petites lueurs de justice s'allument; une réhabilitation posthume et immortelle s'esquisse, d'abord timidement. On a cherché

vita ed istruzioni politiche. Cologne, 1681. (Sur les promesses faites par force. Excuse de la passion amoureuse.)

ANONYME. *Des satyres personnelles*, traité historique et critique de celles qui portent le titre d'*anti*. Paris, 1689. (Parle de l'*Anti-Machiavello*, t. II, p. 129-136.)

LE NOBLE. *Histoire secrète des plus fameuses conspirations*. Paris, 1698. (Appelle Machiavel : « ce grand homme ».

Giornale dei Letterati. f. XLV, 1732, art. V. p. 115. (*Le Livre du Prince* y est considéré comme une satire.)

Giuseppe BARETTI, *Scelta di Lettere familiari*, Londres, 1769. (Lettre [supposée] du comte Scarnafigi au marquis Grisella di Rosignano,] où Machiavel est dépeint « comme républicain et monarchomaque... ») Tome I[er], p. 112-124.

BARÈRE, *Mémoires* (à l'année 1796). Édition de Bruxelles, 1844, t. IV, p. 417 : « Le Directoire, à qui les réactions avaient légué un héritage de vengeances et de machiavélisme. » — Parle, d'après un journaliste anglais, des « principes machiavéliques de Talleyrand », dans sa dernière conversation, pendant sa maladie.

Les *Lettere del D[r] A. et del D[r] B. all' Ebeling*, publiées à Leipzig sous le titre : *Europa und Nord-Amerika*, 1854, présentent Machiavel comme un catholique orthodoxe, — *rechtglaübiger*, — qui vécut et mourut *Verehrter des Papstes*, dévot et fidèle même au Pouvoir temporel ; ce qui était, certes, inattendu.

Dans le *Piovano Arlotto*, Florence, 1859-1860, t. III, p. 211, parallèle entre « le Secrétaire, florentin » et un « Secrétaire toscan ».

Maurice JOLY. *Dialogues aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu*, ou *la Politiqne de Machiavel au dix-neuvième siècle*, par un contemporain. Pamphlet politique. (Vingt-cinq dialogues, et non vingt-quatre). Bruxelles, 1864. (Où il est piquant de voir Joseph de Maistre compté comme un des plus illustres partisans de Machiavel.)

CONTINI. *Relazione del IV° Centenario di Niccolò Machiavelli*. Florence, 1869.

NOYA. A. *La Politica di Niccolò Machiavelli*. Modène, 1869. Du point de vue catholique, contre la réimpression des *Œuvres*

des moyens termes, des accommodements; on en a proposé, nous l'avons dit, et nous avons dit pourquoi ils ont été repoussés. Le petit-fils de Machiavel n'a point voulu consentir à rayer son

de Machiavel, à l'occasion du IVe Centenaire de sa naissance.

MORDENTI, *Diario di Niccolò Machiavelli*. 1869 (?).

A. BOULLIER. *Études de politique et d'histoire étrangère*, 1870.

Antonietta SACCHI PARRAVICINI. *Una Machiavelliana*. Poésie. Florence, 1871.

G. PERRICONE. *Considerazioni su Niccolò Machiavelli*. Syracuse, 1871.

G. CAUMO. *Sul Libro del Principe*. Vérone, 1871.

Fr. COSTERO. *Prefazione al Principe*. Milan, 1875.

L. RUGGIERI. *Studi sopra Niccolò Machiavelli*. Palerme, 1876.

HETTNER. *Zur Geschichte der Renaissance*. Brunschwig, 1879.

G. O. PAGANI. *Le ville di Niccolò Machiavelli* (*Fanfulla della domenica*, 1879, nº 20. — Séjour de Machiavel à S' Angelo in Bibbione.)

Pietro MORELLI. *Saggio critico sul Principe del Machiavelli*. Cesena, 1880.

MANFREDO. *Niccolò Machiavelli e le donne*. Dans *Cornelia*, revue littéraire, août 1880.

Julian KLACZSKO, *Causeries florentines*, 1880.

Il Machiavelli, périodique publié à Bari, en 1881. Lettres adressées aux « Ministres du royaume d'Italie », sous le nom de Machiavel, au sujet des affaires de Tunisie, « *non senza acume, non senza qualche sapore machiavellico* », dit Tommasini.

Sans date :

GERVINUS. *Einleitung zür Geschichte des XIX. Jahrhundert*. (Remarque de Tommasini : « L'auteur a subi fortement l'influence de Machiavel. »)

Μικρὸς. *Rassegna settimanale*, IV, p. 444-446, sur le chapitre VI. Livre Ier des *Discours sur la première décade de Tite-Live : Di quante spezie sono le Repubbliche e di quale fù la Repubblica romana*.

G. RICCA-SALERNO. *Di alcune opinioni finanziarie del Machiavelli e del Guicciardini*. *Rassegna settimanale*, VII, p. 106.

CANELLO. *Storia della Letteratura italiana nel secolo XVI°*, chap. III, p. 28 à 43. (L'auteur attribue à Alessandro de' Pazzi

nom de l'histoire. On a alors pensé à le réduire à ses initiales N. M., puis à n'en garder que la moitié. Il avait signé assez couramment « *Machia* », au lieu de *Machiavelli*, les actes de sa chancellerie (1), et, d'après Cattaneo (2), ses concitoyens avaient pris l'habitude de l'appeler familièrement ainsi, ce qui, avec l'addition de l'article féminin, « *la Machia* », en était venu à signifier « la Four-

le *Dialogue sur la langue*, qui, dit-il, n'est pas de Machiavel.)

R. Mariano. *Il « Machiavelli » del Villari.* (« Compte-rendu *acutissimo*, » dit M. Tommasini. — J'avais été introduit à l'étude du machiavélisme non par Oreste Tommasini, que j'ai connu plus tard, mais, dès 1890, par l'ouvrage de Pasquale Villari. J'ai eu ensuite le tort de le négliger un peu trop. Mais j'y suis enfin revenu, car il est très « intelligent », et, quoique abondant et nourri, demeuré alerte et vivant.)

G. Cipolla. *Storia delle Signorie italiane dal 1313 a 1530*, p. 930 et suiv.

Points de vue particuliers :

Sur Machiavel, écrivain militaire :

E. de La Barre du Parc. *Massime militari di Niccolò Machiavelli*. Traduction italienne de C. Mariani. Milan, 1873.

G. O. Pagani. *Niccolò Machiavelli e la instituzione delle milizie nazionali. Rassegna settimanale*, VII, p. 106.

P. de Cuppis. *Sull' Arte della Guerra di Niccolò Machiavelli.* Cite une phrase de Fæsch *(Instruction militaire du Roy de Prusse pour ses généraux)* qui dit : « L'*Art de la Guerre* de Machiavel, ouvrage bien plus estimable que connu, et dont le Roi de Prusse paraît avoir adopté beaucoup des principes. »

J. Rocquancourt. *Cours d'Art et d'Histoire miliiaires,* t. Ier, p. 157-161.

L. Vial. *Histoire abrégée des Campagnes modernes jusqu'en 1880*. Paris, 1881, t. Ier, p. 61.

Sur Maehiavel, auteur comique :

Signorelli, Klein, A. Graf, 1881; A. de Gubernatis, Borgognoni, 1882; A. Medin.

Sur Machiavel, nouvelliste (Belfagor) :

Dunlop, Papanti, G. Passano, Gargano, C. Beccaria. Turin, 1880.

(1) Pitti et Busini, *Lettere al Varchi*. Lettre XXIV, p. 243.

(2) Cattaneo, *Discorso a Niccolò Machiavelli*. Trieste, 1873, p. 49.

berie ». Que de tortures subissait ou allait subir ce malheureux nom, et de quelles absurdités n'allait-on pas le charger! Dans l'édition parisienne des Œuvres de Machiavel, chez Marcel Prault, on put lire (p. 35 de l'*Abrégé de sa Vie*) : « Son nom était Nicolas Maclavel, dont les Italiens ont fait Machiavelli ou Macchiavelli! »

Timidement, et en tâtant du pied, du bout des doigts, le terrain, on fait un pas et demi en avant, un pas en arrière, comme s'il y avait danger. En 1574, Malavoli, dans la première édition de son *Histoire de Sienne*, avait reconnu en Machiavel un « écrivain très élégant et lettré, — *scrittore elegantissimo e letterato* » ; — mais, dans la seconde édition, dédiée à Ferdinand de Médicis, et publiée à Venise en 1590, il ne le nomme plus et se borne à dire : « *altro scrittore, al quale non è lecito al presente dar nome*, un autre écrivain, auquel il n'est pas permis à présent de donner son nom » (1). Au dix-huitième siècle, Fagiuoli évitait encore de le prononcer, ce nom exécré. Il avait écrit spontanément :

Benchè dican persone accreditate
Che la sia storia, già che il Machiavello
La raconta con troppa veritate...

Tout à coup il s'arrête, il s'excuse et corrige :

Che ella sia storia, tanto sta al martello (2).

(1) Malavoli, *Historia di Siena*. Première édition, 1574. Seconde édition, Venise, 1590.

(2) Quoique des personnes accréditées disent
Que c'est de l'histoire, puisque Machiavel
La raconte avec trop de vérité...
Que ce soit de l'histoire, c'est encore « sous le marteau » (disputé).

De notre temps, G. Revere *(Osiride)*, p. 177, n'a pas craint

Mais, à tout le moins, la qualité de cette grande prose, en quelque sens « antique » à sa manière, ne pouvait manquer de frapper et de s'imposer quand même. B. Boccardi, dans un de ses sonnets, a rappelé « l'âcre savoir que distille sa plume, à la fois maligne et pieuse » (1), et si l'on retrouve chez Ziegler le mot prêté par Manzoni à son Don Ferrante, si, faisant sienne une sentence que d'autres aussi ont portée, Gino Capponi redit de Machiavel : « Il connaît les hommes mieux que l'homme », cependant l'admiration s'affranchit, brise ses entraves, la strophe ouvre ses ailes : « Maître de liberté, de règne, de guerre, peintre des mœurs, exemple d'éloquence, grand péché de la fortune, œuvre immortelle d'Italie, reçois ce monument (2). » Mais tout cela ne vaut pas l'unique ligne gravée sur le tombeau de Santa-Croce : « *Tanto nomini nullum par elogium.* — Il n'y a point d'éloge égal à un tel nom. »

de revenir à l'étymologie des « mauvais clous » et en a tiré cette épigramme :

Niccolò Machiavelli, il tuo casato,
Se l'etimologia val qualche cosa.
Viene dai MALI CHIODI *diviato,*
Ed origin codesta è gloriosa.

En plaisantant, — *celiando,* — il exhorte le Secrétaire florentin

...a mostrarti largo e flio degno
Di lei, ch'ora si svecchia e rinnovella,
Col senno antico le lasciasti i chiodi.

(1) B. Boccardi, dans Baretti, anno XI, n° 50 :

l'acro saver che si distilla
Dalla sua penna in un maligna e pia.

(2) Pietro Giordani, *Monumenti del Giardino Puccini,* p. 273. Daté : « 298 ans après ton départ » (1527-1825).

CHAPITRE V

PERSONNAGES MACHIAVÉLIQUES. LA LISTE NOIRE.

On pourrait dire qu'il y a deux sortes de « personnages machiavéliques » : ceux qui ont fait Machiavel lui-même, et ceux que lui-même a faits ou contribué à faire. Ceux qui l'ont fait sont, naturellement, de son temps ou d'avant lui. Deux en première ligne, un homme, une femme, ou, comme on disait en Italie sans intention désobligeante, une *virago*, César Borgia, Catherine Sforza. J'en ai déjà, ailleurs, donné un crayon (1), je passe. Un homme encore à l'exemple de qui Machiavel a sans doute pensé, le duc de Milan, grand-père de Catherine, Francesco Sforza ; et certainement aussi un autre homme, qui est un peu né de lui (de Machiavel), puisqu'il nous en a laissé la « vie romancée », Castruccio Castracani.

Mais bien d'autres. La liste que M. Tommasini en a dressée, d'après ses infatigables lectures, est longue, et n'est pourtant pas complète. J'y trouve une trentaine de noms, qui y sont plus ou moins à

(1) V. *Le Machiavélisme*, tome Ier, *Avant Machiavel*, chapitres I, II, III et IV, p. 9 à 231.

leur place. Les premiers sont celui d'Ezzelino da Romano, que Paul Jove dépeint « *portentum humani generis,... vir suspiciosus, vafer, invidus, sævus et semper ad imperium anhelans...* (c'est ce dernier trait qui est proprement machiavélique; au reste, une brute renfermée et féroce) (1); celui de Philippe le Bel, qui par certains côtés fut en effet un prince prémachiavélisant (2). Puis, dans les quinzième et seizième siècles, Charles de Bourgogne, le « Téméraire » (qu'on est, d'abord, à cause de son surnom, surpris de rencontrer ici) (3); Mathias Corvin (4); Pier-Luigi Farnèse, seigneur de Parme et de Plaisance (5); le roi Henry VIII d'Angleterre (6), avec son conseiller, Thomas Cromwell, comte d'Essex (7); Charles-Quint (8); Élisabeth d'Angleterre (9); Philippe II d'Espagne (10); Catherine de Médicis, Henri III de France, qui, à en croire le prédicateur populaire, Jean Boucher, aurait fait de l'œuvre de Machiavel son « bré-

(1) *Le Machiavélisme*, t. Ier, p. 253 à 258. — Cf. F. Stieve, *Ezzelino da Romano*. Leipzig, 1909.

(2) « *Ist er schon der* Principe *zweihundert Jahre vor Machiavelli.* » — Voy. Sternfeld, *Ludwigs des Heiligen Kreuzzug nach Tunis 1270 und die Politik Karls I von Sizilien*. Berlin, 1896, p. 305.

(3) Avant Machiavel. — 1433-1477.

(4) Avant Machiavel. — 1443-1490.

(5) Contemporain de Machiavel. — 1490-1545. (Machiavel, — *1469-1527.)*

(6) Contemporain de Machiavel. — 1499-1547.

(7) Contemporain de Machiavel. — 1490-1540.

(8) Encore, dans sa jeunesse, contemporain de Machiavel. — 1500-1558.

(9) Après Machiavel. — 1533-1603. — Cf. Matter, *Histoire des doctrines morales et politiques*, II, p. 39 et 45.

(10) Après Machiavel, — 1555-1598.

viaire » : *Machiavellum, qui perpetuus ei in sacculo atque manibus est;* plus inattendu, le « bon roi » Henri IV : « quand il fut tué par Ravaillac, on aurait trouvé le traité *Du Prince* dans ses vêtements (1). » — Et nous entrons dans le dix-septième siècle, riche en « machiavélistes » de toute première grandeur. Par-dessus tous, Richelieu. *Le Catholicon françois* apostrophe violemment le Cardinal : « Tu te sers de la religion comme ton précepteur Machiavel t'a montré que faisoient les antiens Romains, la tournant, virant, revirant, l'expliquant et l'apliquant selon qu'elle sera d'humeur chaussante à l'avancement de tes desseings. Ta teste est aussi preste à porter le turban que le chapeau rouge, pourvu que les Janissaires et les Bachatz (Pachas) te trouvent assez honneste homme pour t'eslire leur Empereur. » L'auteur, à ce point, passe la parole au Cardinal, qui dit de lui-même : « J'estime fort la France et travaille tant que je puis à sa conservation, mais j'ai plus d'intérêt à la mienne. Mon précepteur Machiavel m'a donné ceste leçon, et ne l'oublieray jamais : Qui faict les affaires d'autruy est un coyon, qui faict les siennes est un galant homme (2). »

Mazarin suit Richelieu, ainsi qu'il sied; pendant la Fronde, « le machiavélisme » devient « mazarinisme », remarque M. Tommasini. Ajoutons : « ou

(1) L'abbé Guillon de Montléon avait eu, on le voit, de lointains prédécesseurs.

(2) *Le Catholicon françois ou Plaintes des deux chasteaux* raportées par RENAUDOT, *maistre du bureau d'adresse*, 1636, p. 71. — Texte emprunté à TOMMASINI, ouvrage cité.

inversement. » Dans *le Catéchisme de la Cour* (Paris, 1652), on lit ce *Credo :* « 1. Je croy au Roy pour mon intérest, lequel est tout puissant à faire agir toutes choses. — 2. Et au Mazarin, son unique favory. — 3. Qui a esté conçeu de l'esprit de Machiavel, est né du Cardinal de Richelieu (1). » Le pis est que Mazarin aurait infecté de ce venin machiavélique l'esprit du jeune Louis XIV. La *Lettre d'un Religieux* accuse le Cardinal d'avoir élevé le Roi dans les principes de quelqu'un « qui n'avait point eu d'autre religion que celle du divin Machiavel » (2).

Chose remarquable : une partie de ces libelles, où, après Mazarin, et sous prétexte de « mazarinisme », c'est-à-dire de « machiavélisme », Louis XIV est pris pour cible, arrive directement d'Allemagne. C'est d'Allemagne que vient le *Machiavellus Gallicus* (3) ; c'est de Cologne et de Wesel

(1) Cf. *Le Dérèglement de l'Estat*, 1651, p. 30. — *La Prise du bagage, meubles et cabinet de Mazarin par les habitants de ls ville d'Angers, avec la liste de tout ce qui y est trouvé,* Paris, 1652. Entre autres objets, *le Prince* de MACHIAVEL, « qui tenoit en ce lieu-là un rang de prince, » p. 7. — (Encore un précurseur de l'abbé de Montléon.) — *Le Catéchisme de la Cour*, Paris, 1652. Pamphlet de fronde contre le Mazarin. — Cf. G. LACOUR-GAYET, *l'Education politique de Louis XIV*, 1898, p. 151. — *Recueil de diverses pièces pour servir à l'histoire*, 1643. — *L'Hellébore pour nos mal-contents cueilly au jardin d'un Anti-Machiavel.*

(2) *Lettre d'un Religieux. — Sommaire de la doctrine curieuse du cardinal Mazarin. — Choix de Mazarinades*, t. Ier.

(3) *Machiavellus Gallicus, das ist Verwandlung und Versetzung der Secle des Machiavelli in Ludovicum XIV dem König von Franckreich* (sic) *vorgestellt durch hundert politische Französische Axiomata, in welchen Der Franzosen Saats und Kriegs Maximen und Practicquen welcher Sie einen Ehrlichen Deutschen*, etc. (car ce n'est pas fini)... 1675. — Autre édition, sous

que viennent les différentes éditions du *Breviarium Politicorum secundum rubricas Mazarinicas* (1).

Mais la France n'est pas seule visée. L'Angleterre, avec Olivier Cromwell, prête le flanc. Cette fois, l'accusation vient d'Italie, de Bologne. « Si le rusé politique florentin eût vécu de nos jours, il aurait sûrement choisi ce sujet, au lieu du Valentinois, pour le vrai modèle de son sagace Prince (2). » Deux siècles plus tard, en 1900 encore : « Si Machiavel eût connu Cromwell, il en aurait fait sans doute le type de son *Prince* (3). » Et le grand mot de Bossuet : « Un homme s'est rencontré, d'une profondeur d'esprit incroyable... Hypocrite raffiné... » suffirait à justifier le rapprochement.

En face du cardinal de Retz, Gondi, florentin de lignée, comment ne pas penser à Machiavel? Albert Sorel dit de ses *Mémoires* : « ce code du libertinage et du machiavélisme licencieux (4). » Se présentent alors, chronologiquement, des per-

un titre latin : *Machiavellus Gallicus, seu Metempsychosis Machiavelli in Ludovico XIV, Galliarum Rege.*

(1) Deux éditions à Cologne, 1684 et 1688; une troisième à Wesel, 1700; puis, de nouveau à Cologne, en deux formats, in-18° et in-24°, dans les *Arcana politica seu Breviarium Politicorum cum artificio de conciliatione animorum.*

(2) Paioli, *Il Cromvele,* Bologna, 1685, p. 2.

(3) *Italia moderna*, vol. III, 1900. — Victor Hugo n'avait pas manqué l'allusion :

> ...Sa fortune aveugle ce Cromwell
> Qui semble un Attila fait par Machiavel...
>
> *Cromwell,* acte V, scène 4.

(4) Albert Sorel, *Lectures historiques*, 1894, à propos de Talleyrand, qui, suivant lui, avait fait de ce livre « le bréviaire de sa jeunesse ».

sonnages secondaires, quoique importants ou considérables en leur lieu et en leur temps, un Pierre Andrejewitch Tolstoï (1), un marquis d'Ormea (2). En Allemagne, ou en Autriche, la politique de Joseph II a été jugée « digne de Machiavel » par Mitrofanow, qui place son nom à côté de ceux de Richelieu et de Mazarin, et ne dédaigne pas de s'abreuver à une source où cet empereur apparaît sous une figure qui le fait ressembler à Néron, — rien de moins (3). De même pour Léopold II, dont Helmolt vante « la prudence », en en rapportant l'honneur « aux leçons de Machiavel » (4). Quelque

(1) 1645-1721 ou 1724. Ce P. A. Tolstoï, au dire de Merejkowski, aurait été tenu pour « un Machiavel russe ». Ayant vécu en Italie, vers 1698, « ce n'est pas en vain qu'il étudiait et traduisit en russe les *Conseils politiques de Nicolas Machiavel*, traduction qui paraît n'avoir pas été imprimée, » car Tommasini ne l'avait trouvée dans aucune bibliothèque. En Russie, sous le règne de Pierre-le-Grand, on lisait déjà Machiavel; et plus tard on y lut Montesquieu, puis J.-J. Rousseau.

(2) Charles-François-Vincent Ferrero, marquis d'Ormea, né à Mondovi, mort en 1745, joua un rôle de premier plan sous Victor-Amédée II de Savoie et surtout sous Charles-Emmanuel III, qu'il délivra des obsessions de son père par un coup de main hardi (1730). Il jeta le Piémont dans le parti de Marie-Thérèse et parvint à faire lever par les Français le siège de Coni (1744). — Cf. BROWNING, *King Victor and King Charles*, tragédie, part. II[e] (1730).

(3) *Joseph II, sa politique*. Traduction, Vienne et Leipzig, 1910. — D'après le *Choix des lettres paternelles de Joseph Néron second du nom à R. d'Atton son assassin en chef aux Pays-Bas, avec quelques observations instructives par un intéressé*. De Frédéric II de Prusse, Frédéric le Grand, que je n'oublie pas, et qui va prendre sa place parmi les personnages principaux, Mitrofanow écrit : « *Der Florentinische Gelehrte* (Machiavel) *war nur objectiv, der Preussische Monarch zynisch.* »

(4) HELMOLT, *Weltgeschichte*, VII, 529 : « *Von den Lehren Machiavelis durchdrungen.* »

chose de pareil encore pour Pasquale Paoli (1) et pour les protagonistes de la Révolution française (2).

Je reviens à Frédéric de Prusse, mais je n'y reviens que pour qu'on ne me reproche pas son absence (qui serait en effet scandaleuse), puisque j'ai fait, il y a vingt ans, une étude spéciale de l'histoire de l'*Anti-Machiavel*, et de la comédie qu'à ce sujet monta Voltaire (3). Et voici Bonaparte, le Prince qui va venir, que tout, de sa race à son caractère, à son tempérament, destine à « machiavéliser », dans la manière forte. Vite il se découvrit et l'on ne tarda pas à lui jeter l'accusation, qui ne s'effaça plus. Successivement, Chateaubriand écrivit : « On crut voir renaître (ces temps de barbarie du moyen âge)..., ces catastrophes que les guerres de l'Italie et la politique

(1) V. Arthur Chuquet, *la Jeunesse de Nopoléon*, 1899.

(2) V. Mazères, *De Machiavel et de l'Influence de sa doctrine sur les opinions, les mœurs et la politique de la France pendant la Révolution*, 1816. « On ne niera pas (contre Guiraudet) que la doctrine du régicide, prise évidemment à son école, n'ait acquis dans la Révolution un caractère équivalent à de la folie. » — Cf. Périès, *Œuvres politiques de Machiavel*. Edition Louandre. — Ferrari, *la Révolution française d'après Machiavel*. — L. Proal, *Political Crime*, Londres, 1898 (trad. anglaise) : « Tous les politiciens de la Révolution, de Mirabeau à Bonaparte, ont pratiqué le machiavélisme, » et, en bloc : « La cause de la Révolution française a été le machiavélisme. » — Cf. aussi : « A. Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. I, et Descostes, *la Révolution française vue de l'étranger*, 1897.

(3) V. *Le Machiavélisme de l'Antimachiavel*, in-16. Plon, 1915. — Cf. Albert Sorel, *Nouveaux Essais d'histoire et de critique*, 1898, p. 223, qui dit de *Frédéric* avant l'avènement : « le machiavélisme l'épée à la main de l'auguste auteur de l'Antimachiavel. »

de Machiavel avaient rendues familières au delà des Alpes. » — « Napoléon est un étranger pour la France... Le but unique de son gouvernement est le Prince. » Il pose en principe le despotisme. Il a « des ruses dignes de Borgia » (1). En 1851, Lamartine y revient, dans un anti-machiavélisme rafraîchi, rajeuni en anti-napoléonisme, et qui, derrière ou dans Napoléon 1er, vise tous les napoléonides. « Napoléon, dit-il, n'est pas un homme de Plutarque, mais de Machiavel... Jusqu'à Campo-Formio, sa diplomatie est de Machiavel, mais elle est d'un Machiavel patriote, qui ne fait du moins que des trahisons utiles à son pays (2). » Il est difficile d'être plus faux, et de montrer plus clairement qu'on distingue mal ce dont on parle. Par hasard, quelquefois, le poète touche plus juste, quand il s'agit de la forme : « Peu d'hommes, reprend-il, ont été ainsi pétris, mais pétris à froid. On sent cette nature *métallique* jusque dans son style. Il est peut-être le plus grand écrivain des choses humaines depuis Machiavel. » Cela est exact et vrai. Il est vrai que le style de Machiavel s'épand comme une coulée de métal, et l'on en a, dès qu'on le lit, la subite impression; il en a même çà et là les « bavures » qu'il ne se donne pas la peine d'ébarber, car il n'écrit pas pour écrire. — Adolphe Thiers (3), sans faire de Napoléon « un machiavéliste », le

(1) *De Bonaparte et des Bourbons*, 30 mars 1814.
(2) *Histoire de la Restauration*, t. Ier, p. 386, 399. — Cf. P. Manfrin, *Gli Errori di Napoleone I° e Il Principe di Niccolò Machiavelli*. — *Italia moderna*, t. III, 1906.
(3) *Histoire du Consulat, Histoire de l'Empire*.

rapporte pourtant aussi à Machiavel. En énumérant « les six fautes principales » qui ont amené sa chute, il rappelle le passage où Machiavel analyse les erreurs commises par le Roi de France dans sa descente en Italie. J. Morley, allant plus loin, appelle Napoléon « un César Borgia sur une grande échelle » (1), et Taine en fera, systématiquement, un Castruccio Castracani amplifié et prodigieux (2).

Le tour des napoléonides approche, et la couronne en fera surtout celui de Napoléon III. Mais, dans l'entretemps, Venedey a signalé à l'Europe le « machiavélisme » de Louis-Philippe : « Louis-Philippe était peut-être le plus grand élève qu'ait eu Machiavel, » et Burd s'était attaché à expliquer ce jugement qui avait voulu être sévère (3). Contre « Napoléon le Petit », Victor Hugo prend la tête de la colonne d'assaut : il accumule et multiplie les invectives : « Machiavel a fait des petits, Louis Bonaparte en est un (4). » — « Sa politique de compression universelle »... fut « comme une lueur sortie de la tombe de Machiavel » (5). — L'*Histoire d'un Crime* précise : « Dans sa prison de Ham, il ne lisait qu'un livre : *le Prince.* » D'où la

(1) John Morley, *The Romanes Lecture,* 1897. *Machiavelli.* P. 41.

(2) Taine n'a pas tenu assez de compte de ce que *la Vita di Castruccio* est l'un des prototypes de la « vie romancée ». — Sur la même pente, le *Gœthe-Kalender*, Leipzig, 1908, p. 60, conseille de lire la *Vie de Napoléon* par Walter Scott. — Cf. F. Greenwood, *Machiavelli in modern politics*, p. 315.

(3) *Il Principe di Niccolò Machiavelli,* p. 346.

(4) *Napoléon le Petit,* Londres, 1852.

(5) *Ibid.*, p. 231.

conclusion : « Louis Bonaparte, sorte de Machiavel hollandais (!) (1). » A l'étranger, l'intention d'un écrit anonyme paru à Bamberg en 1864 est de « comparer » les « manœuvres politiques de Napoléon III aux leçons du grand Florentin » (2). Treitschke estime que Napoléon III est un succédané du Prince, fabriqué « suivant les recettes de Machiavel ». Certains insinuent que les procédés diplomatiques de l'Empereur envers l'Italie ne sont ni plus ni moins que « machiavéliques » (3). Mais le poste d'honneur parmi les anti-napoléoniens anti-machiavélistes appartient sans conteste, par l'ingéniosité et le talent, à l'auteur, qui n'avait pas signé de son nom, du *Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu* (4). Depuis lors, la production ne s'est plus arrêtée : elle a foisonné, elle se renouvelle chaque jour dans l'univers entier. Tout est devenu « machiavélisme » et tous sont devenus « machiavélistes ». Quand un chroniqueur ne sait plus que dire d'un homme politique,

(1) *Histoire d'un Crime*, 2 vol., Paris, 1879.

(2) *Napoleon III und Machiavelli, eine Beleuchtung der Napol. Politik*. Bamberg, 1864. Anonyme : « *Die Lehre des grossen Florentiners mit den Handlungen Napoleons III zù vergleichen*. » M. Tommasini ne fait pas grand cas de cet « écrit de polémique », qu'il déclare « inexact, mal informé de l'histoire générale et de la bibliographie ».

(3) Cf. THOUVENEL, *le Secret de l'Empereur*, I, 168. — VIEL-CASTEL, *Mémoires*, V, p. 235, 1884. — (Allusion à un article de Montalembert paru dans *Le Correspondant*.)

(4) *Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu ou la Politique de Machiavel au dix-neuvième siècle*, par un contemporain (Maurice JOLY), in-16. Bruxelles, imprimerie de A. Mertens et fils, 1864. Ce petit volume, très soigné, a eu une fortune qui a survécu aux circonstances, puisqu'on le retrouve, par fragments, dans les fameux *Protocoles des Sages de Sion*.

et quand il se sent à bout d'épithètes, celle de « machiavélique » se glisse d'elle-même sous sa plume. Sans raison, et le plus souvent à contre-sens comme à contre-temps. On n'a pas craint de décréter : « Les républicains qui nous gouvernent aujourd'hui n'ont pas dégénéré des Machiavels de 1848! (1). » — Ironie? Ce n'est pas sous cet aspect que se représente à nous le Gouvernement provisoire, et, pour le « machiavélisme » qu'on lui prête, il nous semble, bien gratuitement, nous serions portés à désirer qu'il en eût eu et montré davantage. Mais voici, les uns sur les autres, Palmerston, d'après Viel-Castel (2) : « Palmerston vient de tomber du haut de sa fortune machiavélique; » Cavour, qui n'aurait pas mal mérité le blâme et l'éloge : « Les démocrates avaient été trompés, engagés à suivre le Machiavel ministre, par la promesse de leur donner des armes, et les armes ne se donnent pas, ne se donneront jamais (3). » — Et voici Bismarck, lui aussi, certainement, personnage machiavélique par plus d'un côté (4), qui veut que son adversaire, son ennemi privé, le comte H. d'Arnim, ait été, du fond de l'âme, un disciple de Machiavel : « Dans ses entretiens politiques, il ne faisait que des citations de Machiavel, de jésuites et de biographes

(1) Quentin-Bauchart, *Etudes et Souvenirs sur la République et le Second Empire*, 1901, t. Ier, p. 127.

(2) *Mémoires*, t. Ier, p. 217.

(3) G. Modena, *Epistolario*, Roma, 1888, p. 255. — Lettre datée de Turin, 8 février 1859.

(4) V. Hansen, *Les Coulisses de la diplomatie*, 1880. — Cf. Charles Benoist. *Le Prince de Bismarck, Psychologie de l'Homme fort*, p. 153. Cf. Thayer, *Machiavelli's Prince*, p. 484.

italiens (1). » — Puis voici que l'inculpation s'étend à des gouvernements, des nations, des peuples en bloc : « On peut se demander qui l'emporte en duplicité de langage et en *æs triplex* du front, des petits-fils de Machiavel ou des héritiers de l'Ordre teutonique (2). » Il y a mieux encore, et voici que l'on dénonce le « machiavélisme pérugin » au temps de Léon XIII, c'est-à-dire le « machiavélisme » d'un Pape, sinon de la Papauté (3). Mais qui n'a pas été « machiavéliste » pour quelqu'un? Voici maintenant Ferdinand de Bulgarie (et ce n'est pas si mal jugé) (4) ; Pierre Karageorgewitch et on le voit moins (5).

Pour les institutions, « la tyrannie du suffrage universel », qu'on avait cru un outil de libération, le signe et le gage de la liberté, est comparée à celle du « tyran machiavélique » (6). En remontant dans le passé, « le machiavélisme des blancs contre les noirs » ne trouve pas plus de grâce (7) : tous les pays, tous les régimes y passent. Et toutes

(1) *Pensées et Souvenirs,* traduction Jaeglé, 1879, t. II, p. 192.

(2) Julian Klasczko, *Deux Chanceliers,* 1877. A propos de : *Un po' più di luce* du général de La Marmora. — Sur le « machiavélisme » du Gouvernement allemand, cf. Léouzon Le Duc, *Les Cours et les chancelleries*, 1876.

(3) Henri des Houx, *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, 1886. — Quelques-uns ont même voulu voir une ressemblance entre le visage de Léon XIII et le prétendu portrait de Machiavel, qui figure au titre de l'édition dite Testina!

(4) « Ferdinand, ce Machiavel des Princes. » — *Journal de Genève*, 17 mai 1904.

(5) V. Gumplowicz, *Geschichte der Staatstheorien,* p. 133.

(6) Thayer, ouvrage cité, p. 490.

(7) Grenwood, *Cosmopolis*, p. 311; se réfère au chap. xviii du *Livre du Prince*.

les situations, toutes les circonstances, toutes les occasions de la vie (1). Si l'on s'entêtait à être complet, on n'en finirait pas, et il faut en finir. Je laisse cette revue où Tommasini l'avait arrêtée en 1911. Sans lui, sans son ingrat et interminable labeur, elle nous eût été impossible, et il avait droit à un hommage qui n'est qu'une restitution. Il y aurait eu à la poursuivre pendant un quart de siècle de plus où les recherches et les discussions n'ont pas chômé. Elle nous eût presque sûrement fourni de quoi grossir nos listes, mais très sûrement pas de quoi changer la conclusion, qui nous est soufflée, du dix-huitième siècle, par Appiano Buonafede, à savoir « qu'au monde inique et sombre le machiavélisme ne fut jamais chose étrange ni nouvelle », et que Machiavel « n'a fait qu'enseigner au monde ce que le monde lui avait appris » (2). Il reste, au bout du compte, le « lecteur assidu des choses antiques », l'avide « observateur des choses modernes », et l'auteur du *Prince* demeure comme le Prince des réalistes.

Ce pourrait bien être le mot de l'énigme, si tant est qu'il y ait et qu'il y ait jamais eu une « énigme machiavélique ».

(1) Ernest Renan, invite son *Abbesse de Jouarre* à « négliger le jugement des Machiavels de l'avenir ». — Acte III, scène v, broch., p. 52-53. — Cf. Carlo Porta, *Ninetta del Verzee*, XVII, 1-2. — Le « machiavélisme » pris au sens de « coquinerie ». *Marioleria*. « *Macciavella da birbòn.* » — Arlia, « *Le couple de Machiavels* », Nicomaque et Sophronie, dans la *Clizia*, acte III, scène Ire.

(2) Appiano Anneo de Faba (Appiano Buonafede), *Cromasiano*, t. II, p. 40 : « *Che non fù mai al mondo iniquo e fosco. — Machiavellismo cosa strana e nova. — Quel che apprese dal mondo, al mondo insegna.* »

CHAPITRE VI

L'ÉCOLE POLITIQUE FLORENTINE. — AUTOUR DE MACHIAVEL ET APRÈS LUI. — GUICHARDIN (FRANCESCO GUICCIARDINI).

Innocent Gentillet et le P. Possevin, et tout le reste de ceux, innombrables, qui, jusqu'à nos jours, ont écrit sur Machiavel et sur le « machiavélisme », cela n'est pas indifférent et ne doit pas être négligé. Mais l'important, le nécessaire, est de bien partir de Machiavel et du machiavélisme eux-mêmes, et par conséquent du plus près qu'il se peut de l'homme et de sa doctrine (1), de ses

(1) Ma première intention était de reprendre, pour cette seconde partie, en leur donnant la forme du livre, les leçons que j'ai professées en 1924 à l'Académie de Droit international de La Haye, et qui ont été publiées dans le *Recueil des Cours* de cette académie, sous le titre : *L'Influence des idées de Machiavel*. Paris, Hachette, 1926. Mais, par leur destination, elles avaient un caractère spécial. C'était, après « le Machiavelisme de Machiavel » et « le Machiavélisme sans et contre Machiavel », « le Machiavélisme et la Philosophie ou la Science politique », « l'Influence des idées de Machiavel sur la doctrine et la pratique du Droit des gens », « Quelques points particuliers du Machiavélisme intéressant la doctrine du Droit des gens », la conclusion : « Ce qu'il y a dans le machiavélisme, de permanent et comme de perpétuel ».

D'autre part, M. Albert Chérel, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux,

contemporains et de ses successeurs immédiats, de Florence et de l'Italie elles-mêmes. Justement et heureusement, il se trouve que deux des principaux écrivains politiques de son temps sont des amis et des correspondants de Machiavel : Francesco Guicciardini (notre Guichardin), et Francesco Vettori, avec lequel il fut en relations suivies durant l'ambassade de ce dernier à la Cour de Rome. Le troisième, Donato Giannotti, occupa un peu plus tard l'ancien poste de Machiavel à la « Secrétairerie » des Dix. Les liens ou la liaison sont donc apparents entre les personnes : voyons à présent les esprits.

MESSER FRANCESCO GUICCIARDINI (GUICHARDIN)

Comme j'ai commencé par essayer de restituer la physionomie de Machiavel, privée et publique, si je puis ainsi dire, je voudrais au moins esquisser

a publié l'année dernière un volume : *la Pensée de Machiavel en France*, travail très consciencieux, très probe, d'une bibliographie étendue et excellente, qui n'a que le défaut de ne s'être pas assez inquiété de saisir et de tenir, à son début, « la pensée de Machiavel » à un état « chimiquement » aussi pur que possible, et de s'être contenté d'un « machiavélisme » où l'analyse décélerait précisément des traces du P. Possevin et de ses confrères, disciples ou imitateurs.

Amené par là à changer mon plan, j'ai cru que je ne pouvais entreprendre rien de plus utile qu'une étude des écoles politiques italiennes, dont Machiavel s'est fait et est demeuré certainement le maître; non pas, bien entendu, que le sujet non plus fût nouveau, — Villari, Tommasini, pour ne nommer qu'eux, l'ont touché et, à leur manière, épuisé; — mais il restait permis de le regarder, d'un point de vue différent, à l'usage du lecteur « honnête homme », techniquement moins préparé.

une image de Guichardin, citoyen de Florence et haut fonctionnaire du Pape, historien, politique, diplomate et administrateur. Je vais en tenter le croquis en rassemblant les plus significatifs des traits épars dans la *Storia fiorentina* de Benedetto Varchi et ceux que souligne Jacopo Nardi dans ses *Istorie della città di Firenze* (1).

Francesco Guicciardini apparaît dans l'*Histoire* de Varchi quand le duc d'Urbin, qui, après Pavie, était resté plusieurs mois dans ses terres, arrive à Vérone et se joint sur l'Ambra aux gens de l'Église : il assiste donc, lui, Guichardin, aux événements qui se déroulent de 1523 à 1526, en qualité de « commissaire et de lieutenant » du Pape (2). Varchi ajoute plus loin, dans une phrase ambiguë, que « Plaisance a été défendue gaillardement contre Bourbon par les gens de la Ligue, non sans louange de messer Francesco Guicciardini » (3). (Mais est-ce Guichardin qui a mérité la louange, ou l'a-t-il simplement donnée?) On le voit (Guichardin) mettant la main dans les intrigues de Florence, en 1527, où il fait une entrée assez

(1) *Storia fiorentina* di Benedetto VARCHI, con i primi quattro libri e col nono secondo il codice autografo; quale fu pubblicata la prima volta per cura di Gaetano Milanesi, 3 vol. in-16. Florence. Successori Le Monnier, 1888. — *Istorie dellà città di Firenze* di Jacopo NARDI, secondo il testo pubblicato per cura di Agenore Gelli, 2 vol. in-16, mêmes éditeurs et même date. — Ces deux ouvrages font partie de la remarquable « Bibliothèque économique » (ainsi nommée à cause de son bon marché) établie avec tant de soin qu'un juge aussi compétent qu'Oreste Tommasini la recommandait de préférence à toute autre.

(2) Benedetto VARCHI, ouvr. cité, t. I[er], p. 82.

(3) « *Non senza lode di messer Francesco Guicciardini.* » *Ibid.*, p. 93.

pittoresque. Il accompagne au Palais le seigneur Federigo (da Bozzolo Gonzaga) qui porte « une pétition » rédigée ou dictée par Guichardin, puis « exposée dans le Garbo *(nel Garbo)* parmi les tondeurs de draps sur le banc d'une boutique, et que les Cardinaux ont signée avec le Magnifique », démarche en suite de laquelle, au bout de beaucoup de désaccords et de difficultés, il fut finalement conclu que « tout ce qui s'était fait contre les Médicis se déferait, et que toute chose serait pardonnée (1). »

Voilà, dès lors, Guichardin politiquement situé : en faveur à Rome auprès de Clément VII (Médicis), il ne peut pas, à Florence, n'être point en faveur des Médicis. Mais il l'est prudemment et modérément, comme il fait profession d'être et de se conduire en tout, et comme sa position sociale et sa nature l'invitent à être. Les Guicciardini sont une des familles nobles de Florence, famille de la première noblesse : ce sont des *Ottimati* de naissance, avec, chez tel ou tel (et notamment chez Francesco) des habitudes, des goûts, des vertus — et des défauts — de « grands bourgeois ». On cite à l'appui messer Niccolò, fils du Gonfalonier, « qui, se donnant à croire qu'être des Guicciardini et docteur était suffisant à cela, aspirait vainement à la grandeur de messer Francesco, son oncle, et qui, au nom de son père, se rendait chez les Médicis pour se mettre en intelligence avec le Cardinal » (2).

(1) «... *la quale dettò messer Francesco Guicciardini,... colla quale scritta ritornò in palazzo il signor Federigo, e con lui andò il Guicciardino.* » — VARCHI, ouvr. cité, t. Ier, p. 118.
(2) VARCHI, ouvr. cité, t. Ier, p. 121.

Cependant messer Francesco lui-même s'était brouillé avec le duc d'Urbin, qui, retiré de l'Isola vers Todi, à vingt milles de Rome, « perdait chaque jour des hommes et de la réputation ». Tout à fait brouillé. « Non seulement il ne s'entendait plus avec le duc, mais il était devenu son ennemi ; » et peu s'en était fallu que le duc, outre qu'il l'avait aigrement injurié en paroles et lui avait reproché que tous les désordres qui s'étaient produits dans son camp étaient nés et advenus de sa faute (à lui Guichardin) et de son avarice, ne l'eût encore renvoyé, en fait chassé, littéralement « affranchi », — *manomesso* — (1). « L'avarice » de Guichardin, c'est un gros trait de son effigie morale qui ne sera pas perdu.

A l'occasion, messer Francesco, malgré sa prudence, faisait du zèle partisan. Deux des Strozzi, autre famille de la plus haute noblesse, Tommaso et Alfonso, le soupçonnaient et l'accusaient de ne vouloir, d'accord avec Ruberto Acciaiuoli, « sous une fausse apparence de bien, c'est-à-dire sous couvert de radoucir Clément (VII) et d'apaiser César, rien d'autre que d'amener la cité à ce terme que, s'étant rendue, avec raison, ennemie du Roi et de tous les autres confédérés, et non favorisée bien loin d'être aidée de César, elle en vînt plus nécessairement à tomber sous l'autorité *(arbitrio)*, et, par conséquent, sous la très cruelle supériorité (domination) des Médicis » (2).

Ligne à ligne, le portrait de Guichardin se

(1) VARCHI, ouvr. cité, t. Ier, p. 197.
(2) ID., *ibid.*, p. 238.

dessine. C'est un homme d'ordre dans l'État, mais d'abord dans sa maison. C'est un père de famille avisé et prévoyant (en quoi Machiavel ne saurait lui être égalé). Il est de bonne heure pénétré du devoir et tourmenté du désir de marier ses filles ; — nous retrouverons sur ce sujet ses confidences (1). Terrible affaire pour la paix de Florence, question municipale, et ce ne serait presque pas trop de dire « nationale », que celle de ces mariages de familles aristocratiques florentines! Combien la cité en a été remuée et déchirée! Cette fois, nous tombons dans la querelle des Capponi et des Soderini. Niccolò Capponi et Tommaso Soderini sont en guerre l'un contre l'autre parce que l'un et l'autre veut marier sa propre fille à Francesco Nasi, fils d'Alessandro, et tous les deux emploient à cette négociation Donato Giannotti (notre troisième émule ou héritier de Machiavel), qui avait mieux à faire, et qui, du reste, « appartenait tout audit Francesco Nasi ». Mais Francesco ne veut ni de l'une ni de l'autre fille, « affirmant qu'il est en lui-même décidé à ne jamais se marier », ce qu'il avait observé jusque-là. — A l'imitation du Belfagor archidiable, du conte de Machiavel, qui aima mieux retourner en Enfer que de vivre sur terre avec sa femme. — « Tommaso pensa (et je crois, dit Varchi, que c'était vrai,) que Donato avait en cela favorisé Niccolò Capponi plus que lui-même, et, depuis ce moment, il ne le regarda jamais d'un bon œil. » — Sur quoi se greffa que Niccolò, ou pour s'assurer mieux le parti des Médicis, qui était

(1) Voy. plus bas, dans les *Ricordi*.

puissant dans le [Grand] Conseil, puisqu'il y disposait ferme de quatre cents fèves, sinon davantage, ou pour toute autre raison, voulut plutôt s'apparenter avec messer Francesco Guicciardini qu'avec Tommaso (moins agréable aux Médicis), choisissant de donner pour femme à Piero, son fils aîné, une des filles de messer Francesco, et non une de celles de Tommaso (1). » Dans l'entre-deux, messer Francesco n'avait pas mal manœuvré, et paré à l'un des inconvénients que créent dans les villes fermées et dans les États trop restreints les affaires privées, qui y deviennent des affaires publiques.

Mais continuons, de ligne en ligne se dégage le portrait en pied. « Messer Francesco était, outre sa noblesse, outre sa richesse, outre son degré de docteur (ce n'était pas un docteur qui se contentait de l'être, comme son neveu Niccolò, mais un juriste recherché), outre qu'il avait été gouverneur et lieutenant du Pape, remarquable encore, et extraordinairement réputé non seulement pour la connaissance, mais pour la pratique, qu'il avait très grande, des choses du monde et des actions humaines, dont il parlait excellemment, quoiqu'il ne les mît pas certainement aussi bien en œuvre, car, sans compter qu'il était de sa nature très

(1) Il y avait peut-être encore un autre motif. Vers le même moment, Giovan-Vettorio Soderini, frère de l'ancien Gonfalonier perpétuel Piero, était revenu de Rome, ses finances en mauvais point. « Docteur ès lois, on ne pouvait lui reprocher qu'une extrême misère causée par la ruine fatale tant de sa maison que de l'État de Florence. » Ce n'était pas une condition engageante pour un mariage. — Voy. ouvr. cité, *ibid.*, p. 317.

orgueilleux et *rotto* (littéralement : rompu, cassé : peut-on traduire par « cassant »?), l'ambition bien des fois et l'avarice le portaient plus loin qu'il ne convenait à un homme *civile* (il y a dans cet adjectif une nuance que l'on est embarrassé de rendre), poli, courtois et modeste ; et de plus on savait que, parce qu'il était je ne veux pas dire ami, mais du parti des Médicis, autant que de son propre mouvement, il haïssait le parti populaire, il lui paraissait qu'il manquait au Grand Conseil beaucoup de choses; et, en somme, il aurait voulu un État sous le nom d'Optimates (*Ottimati*, un État aristocratique), mais en fait de Peu, dans lequel une très large place lui serait à bon droit revenue, pour ses nombreuses et très rares qualités. » — Là-dedans, je crois le mot d'avarice un peu trop fort et qu'il suffirait de dire extrême économie, parcimonie; messer Francesco était évidemment « intéressé, regardant à ses pièces » ; il avait peur d'être refait : lui-même, dans ses *Ricordi*, nous montrera à quel degré; mais, quant à l'ambition, elle était ce qu'elle pouvait être dans une ville comme Florence, chez un homme de race choisie, et de mérite éminent, qui n'ignorait ni son pouvoir ni son savoir, ni son crédit, ni sa valeur (1). Très tôt, il s'y joignit un renom universel de capacité, et il fut admis que « Ruberto Acciaiuoli et messer Francesco Guicciardini étaient deux des plus sages têtes d'Italie » (2).

Cette sagesse était d'abord prudence, et quand,

(1) Varchi, ouvr. cité, t. II, p. 318.
(2) Id., *ibid.*, p. 402.

en 1529, Philibert de Châlon, prince d'Orange, vint en ennemi contre Florence, à peine avait-il mis le pied sur la frontière, que notre docteur ès lois jugea « sage » de s'en aller (1). En cette circonstance, Varchi reprend et complète, ou confirme son portrait : « Messer Francesco Guicciardini, dit-il, homme, comme la plupart de ceux de cette maison, altier et superbe, et, comme docteur ès lois, injuste et avare, mais fort réputé et de très grande intelligence dans le gouvernement des États... » Il ne fut d'ailleurs ni le premier ni le seul. Baccio Valori l'avait devancé, et Ruberto Acciaiuoli, — l'autre meilleure tête d'Italie, — Alessandro Corsini, Alessandro de' Pazzi, et nombre de *palleschi*, de partisans des Médicis, l'imitèrent (2). Si tant de « sages » prirent de la distance et si le pape Clément les approuva, on peut penser que la sagesse était en effet de s'éloigner. — En ce moment de sa vie, Guichardin était mécontent de ses concitoyens, il s'en estimait mal traité. « Messer Francesco croyait, ou voulait que d'autres crussent, qu'il avait, dans l'affaire du vendredi, libéré du pillage la cité de Florence, et il lui semblait que d'un aussi grand bienfait il n'avait été, ni par le peuple, ni par les Médicis, non pas même récompensé *(remunerato)*, mais remercié *(riconosciuto)*; ce pourquoi, la parenté contractée avec Niccolò Capponi (par le mariage de sa fille) lui servant plus que le service rendu *(benefizio fatto)*, suivant ce qu'il disait, au

(1) Varchi, ouvr. cité, t. II, p. 120.
(2) Id., *ibid.*

peuple ou aux Médicis, il se tint tout ce temps où on le laissa tenir sans se mêler des affaires publiques, tantôt à Florence même et tantôt à la campagne; mais on croit que pendant une bonne partie de cette période il travailla à ses Histoires; lesquelles, par ce que j'en ai vu, et selon ce que j'en peux juger, s'il avait voulu observer autant les leçons *(ammaestramenti)* de légèrement, élégamment *(leggiadramente)*, que les règles de correctement parler et écrire, sembleraient devoir en certaines parties se comparer plutôt aux antiques que se rapporter aux modernes : je juge bien (j'ose bien dire) que l'Italie, plus que la cité de Florence, doit lui en rester obligée (1). » — Il n'empêche que messer Francesco Guicciardini fut, par un édit public, compris entre les Florentins bannis comme rebelles, avec confiscation de leurs biens sur ceux qui ne seraient pas revenus dans le délai fixé, et qui étaient au nombre de vingt-huit, la plupart des premiers hommes et des premières maisons de la Cité, Salviati, Tornabuoni, Ridolfi, Pazzi, Acciaiuoli, Valori, Rucellai, Corsini, Capponi, etc.; il y avait même parmi eux un prélat, messer Onofrio Bartoloni, archevêque de Pise (2).

Faut-il tout dire? Peut-être sent-on alors, chez ce sage irrité et dans l'amertume, comme un petit air de conspiration. « Lapo di Tovaglia, après avoir été accusé devant la Quarantie et avoir subi quelques traits de corde (avoir été « touché de la

(1) Varchi, ouvr. cité, t. II, p. 120.
(2) Id., *ibid.*, p. 132.

corde », *toccato della fune*), s'en était tiré sans avoir confessé rien, « sinon qu'il avait vu Baccio Valori et messer Francesco Guicciardini écrire une lettre avec du jus de citron » (1). Ce n'était vraisemblablement pas une page de son histoire, ni même de ses *Ricordi*, que Guichardin écrivait dans ce secret.

Le même messer Francesco, de compagnie avec Jacopo Salviati, Giovanni Corsi, Alessandro de' Pazzi et d'autres qui avaient été bannis ou s'étaient exilés de Florence, suivait la Cour pontificale (quand Clément VII était à Cesena), songeant à réconcilier le Souverain Pontife avec la République. Ils firent valoir que « le Pape n'avait pas ce mauvais esprit envers les Florentins que les Florentins eux-mêmes, mus plutôt par l'envie *(dalla voglia)* que par la raison, s'étaient imaginé; qu'il suffirait à Sa Sainteté que ses parents et ses amis pussent rester en sûreté dans Florence et jouir de leurs biens, en payant les impôts ordinaires, comme les autres citoyens, et que, si l'on trouvait un mode de gouvernement qui l'en assurât, il serait prêt et disposé à laisser la Cité libre et armée avec ses lois et sa milice » (2). Jaloux de la faveur de son ancien ami et complice Baccio Valori, il dissimula mal ses sentiments, lorsque celui-ci fut écarté de Florence et appelé, sous l'autorité du Saint-Siège, à la présidence de la Romagne, « sans beaucoup de satisfaction de sa part, — *con non molta soddisfazione sua* » (3).

(1) « *Col sugo di limone.* » Varchi, ouvr. cité, t. II, p. 136.
(2) Varchi, ouvr. cité, t. II, p. 182.
(3) Id., *ibid.*, p. 398.

Pour ce qui est de la modération, lorsqu'à son tour il fut en position de le faire, on dit que Guichardin « se montra plus cruel et plus passionné que les autres dans cette passion de proscrire, où les hommes se vendaient ou s'achetaient par les autres hommes, ainsi qu'on fait des bêtes, partie pour que, comme étant leurs amis, ils ne fussent pas bannis et partie pour qu'ils le fussent, comme étant leurs ennemis ». (Du mot *cruel*, il en est de même que, plus haut, du mot *avare*, il est excessif : sévère, rigoureux, ou, si l'on veut, dur suffirait) (1). Mais, en dépit de ces bruits désobligeants, la carrière variée et riche de Francesco Guicciardini se déroule. Il passe, au nom de Florence, une convention avec les gens d'Arezzo, pour la réfection de leur ancienne citadelle (2) ; il est fait successivement un des Vingt-quatre *Accopiatori* pour une année (3), gouverneur de Bologne, « à la grande indignation et plainte des habitants accoutumés à avoir pour chef et supérieur non un laïque, mais un prélat » (4), et, à Florence, un des premiers Quarante-huit (5).

Au milieu de ces honneurs et de ces prospérités, il ne pouvait manquer d'avoir suscité des inimitiés, et même des haines : il y en eut qui faillirent lui être fatales. « Par haine de Guichardin, alors vice-Légat de Bologne pour le pape Clément, étaient partis de cette ville messer

(1) Varchi, ouvr. cité, t. II, p. 410.
(2) Id., *ibid.*, p. 422.
(3) Id., *ibid.*, p. 431.
(4) Id., *ibid.*, p. 451.
(5) Id., *ibid.*, p. 457.

Galeazzo Castelli, le comte Girolamo de' Peppoli et messer Bernardino Mariscotti, dont l'un s'était retiré à Padoue et les deux autres à « Modana » (1) ; et, par les démarches de Giovambattista Busini banni *(fuoruscito)* florentin, surnommé Gano, réconciliés ensemble, — car les proscrits se querellaient même entre eux, — ils s'étaient mis à raisonner l'un avec l'autre de s'introduire une nuit secrètement dans Bologne, de tuer messer Francesco Guicciardini, de soulever quelque tumulte dans la ville, et de travailler ainsi l'État du Pape. De toutes ces pratiques, aucune n'arriva à fin : la première, parce qu'elle fut contredite par presque tous les *fuorusciti;* la deuxième, parce que ni messer Galeazzo Castegli *(sic)*, ni messer Bernardin Mariscotti ne voulurent se fier au comte Rosso qui devait conduire cette entreprise; et la troisième encore, avec les deux autres, n'eut point d'effet, faute d'argent (2). »

Diplomate, messer Francesco Guicciardini s'exerce en de grands et en de plus petits sujets. Il est député, avec le cardinal de Médicis (fils naturel de Julien et neveu du Pape) et avec Jacopo Salviati, pour traiter, comme représentant du Souverain Pontife, avec les représentants de l'Empereur, d'une grosse affaire, de la formation d'une Ligue (3). D'autre part, associé à Bartolommeo (4) Valori, président de la Romagne, au

(1) « Modène » se dit couramment « Modena ». Mais il n'y a pas de doute : *Modana* ou *Modona*, c'est de Modène qu'il s'agit.
(2) Varchi, ouvr. cité, t. III, p. 10.
(3) Id., *ibid.*, p. 12.
(4) Le même que Baccio, nommé ci-dessus par un diminutif (?).

nom du duc Alexandre (nous sommes en 1534), il passe avec le duc de Ferrare une convention tendant à ce qu'aucun banni ou fugitif *(confinato* ou *fuoruscito)* florentin, bolonais ou romagnol ne pût résider sur les terres du duc de Ferrare, ni aucun *fuoruscito* de Ferrare sur celles de Bologne, de Romagne, ni de Florence (1).

S'il n'est pas de l'intimité, il est du voisinage d'Alexandre de Médicis, qu'il accompagne à Naples et que, d'une commune voix avec Francesco Vettori, Ruberto Acciaiuoli et Matteo Strozzi, il exhorte à y rester. D'accord, ils lui conseillent « de ne quitter Naples pour chose du monde, lui démontrant par bonnes et vives raisons à combien de périls l'exposerait son départ en de pareilles conditions, dont l'un des principaux était que, s'il partait de cette façon, il en venait à confesser tacitement que toutes les accusations dont le chargeaient les *fuorusciti*, devant l'Empereur et publiquement, étaient vraies, et que César pouvait donc le condamner en justice; qu'il valait, en conséquence, beaucoup mieux pour lui, envoyer prier l'Empereur d'expédier son affaire, parce que perdre tant de temps à Naples, et retarder ainsi l'expédition de sa cause, lui était à grand dommage et grande honte » (2). Et Guichardin, lorsque « César », l'Empereur Charles Quint, fit solennellement son entrée dans Florence, figura, en robe d'homme de loi, en *lucco* de velours violet *(pagonazzo)* et à

(1) Varchi, ouvr. cité, t. III, p. 57.
(2) Id., *ibid.*, p. 161.

pied, bien en vue, à la gauche de Sa Majesté (1).

Messer Francesco redevint « prudent » et se découvrit moins lors de l'assassinat du duc Alexandre par Lorenzino ou Lorenzaccio, « le petit », « le mauvais » Lorenzo. Le duc avait disparu. On demanda leur avis à ces Messeri importants, dont quelques-uns étaient ou avaient été ses familiers, Francesco Guicciardini, Ruberto Acciaiuoli, Matteo Strozzi, Francesco Vettori. Mais ils se méfièrent, et dirent seulement que l'on cherchât d'abord Alexandre, qui pouvait avoir eu ses raisons de s'absenter. Toutefois, ce furent eux qui firent ouvrir la chambre. Quand on l'eut trouvé mort, ils portèrent (ou firent porter) le cadavre « roulé dans un tapis » à San-Giovannino, puis dans l'ancienne sacristie de San-Lorenzo ; « et, toute espérance leur manquant, car jusqu'alors ils avaient pensé, — comme les hommes, en semblable cas, se trompent volontiers eux-mêmes, — qu'il pouvait s'être enfermé en quelque monastère, ainsi qu'il avait coutume de le faire, ils se réunirent dans une mansarde du Cardinal, et, redoutant que le peuple ne se soulevât *tratto a tratto* et ne les occît tous, ils se résolurent à convoquer la Pratica la matinée suivante (2). »

Pour la succession, des compétitions s'affirmèrent, des partis se formèrent, on se chamailla. Messer Francesco Guicciardini et messer Francesco Vettori gourmandèrent fort Palla Rucellai, qui tint tête, si bien qu'on fut réduit, par transac-

(1) Varchi, ouvr. cité, t. III, p. 171.
(2) Id., *ibid.*, p. 193.

tion, à faire donner au Cardinal pleine autorité pour trois jours (1). Le pis était que la fiévreuse Florence était reprise d'un de ses accès. Les « classes » se dressaient les unes contre les autres, de couche à couche, ce qui est spécifiquement pré-révolutionnaire. « La chose en était à ce point que les plus petits artisans, quand il passait devant leurs boutiques quelqu'un des plus gros citoyens ou une personne d'importance, frappant de leurs instruments sur les tables, disaient très haut : « Si vous ne savez pas ou ne pouvez pas le faire, vous autres, appelez-nous, nous le ferons! » De manière que Guichardin, qui sans doute était le chef de tous les *Palleschi* (partisans des Médicis, dont l'écu portait les *palle*, les balles), mais plus encore le Cardinal et tous les courtisans, tremblaient de peur, et il n'y en avait [pas un] qui ne pensât de quelle manière il pourrait s'y prendre pour sortir de Florence et se sauver, les portes étant non seulement fermées, mais diligemment gardées (2). »

Le jeune Cosimo de' Medici crut son heure venue. Sa présence mettait du vent dans ses voiles. On s'empressait auprès de lui. Il était « visité à très grand concours et favorisé par tous les amis et les vieux soldats de son père (Jean des Bandes Noires) ». Aussi messer Francesco Guicciardini et les autres chefs, qui avaient recouvré le souffle et s'étaient enhardis, pour ne pas donner le temps aux *fuorusciti* d'intervenir, tinrent une Pratique

(1) Varchi, ouvr. cité, t. III, p. 197.
(2) Id., *ibid.*, p. 198.

très secrète à six heures de nuit avec le Cardinal et avec Vitello et conclurent que, le lendemain matin, les Quarante-huit se réuniraient à la même heure, dans le même lieu; qu'on créerait de toute manière, quand on devrait employer la force, le seigneur Cosimo non pas duc, mais chef de la République florentine, à certaines conditions que l'on dirait; et lorsqu'ils eurent ordonné ce que l'on aurait à faire et comment, ils se séparèrent » (1).

A la réunion du lendemain, Guichardin et Vettori réprimandèrent à nouveau Palla Rucellai. « Au moment d'en venir aux opinions, les principaux personnages ne consentaient pas tout à fait, ne refusaient pas tout à fait, mettaient en avant considérations et difficultés, jusqu'à ce que Palla, s'en tenant à sa même résolution, eût dit qu'il ne voulait plus ni république, ni ducs, ni princes, ni seigneurs; et, pour prouver « qu'il n'avait pas la langue différente du cœur, ni les actes en désaccord avec les paroles, prît une fève blanche (vote négatif) et, la montrant à tous, dît : Voilà mon opinion. Alors Guichardin et Vettori commencèrent, comme ils avaient fait le jour précédent, à l'avertir et le reprendre en disant que sa fève ne valait pas plus que pour une; pour quoi il leur répondit : « *Si vous aviez tenu conseil entre vous, et délibéré ce que vous vouliez faire, il ne fallait pas m'appeler.* » Et il se leva pour sortir. Mais le Cardinal, le retenant avec « une douce force », et lui disant qu'il considérât parmi combien d'armes (de gens armés) ils se trouvaient, et ce qu'il en pourrait

(1) Varchi, ouvr. cité, t. III, p. 199.

arriver, il répondit qu'*il avait passé soixante-deux ans et qu'ainsi ils ne pouvaient désormais lui faire que peu de mal.* Entre ces altercations, messer Francesco et les trois autres, et avec eux messer Matteo Niccolini, se retirèrent, comme il était convenu, dans une chambre, et là ils arrêtèrent les conditions, qui furent : *Que le Seigneur Cosme, fils du seigneur Jean de Médicis, devrait s'appeler non pas duc, mais chef et gouverneur de la République florentine* (1) ; *qu'il devrait, quand il se tiendrait hors de la Cité, y laisser son lieutenant, qui serait non étranger, mais florentin* (2) ; *qu'on devrait lui payer pour son plat chaque année douze mille florins d'or et pas davantage ;* « sur quoi, Guichardin, *abaissant le visage et levant les yeux* (on voit la scène), *dit : Douze mille florins d'or, c'est un beau denier pour la dépense!* (Littéralement : *C'est un beau dépenser : È un bello spendere!* » L'homme, économe, intéressé, n'avait pu, d'un coup, « digérer » la somme.) Et l'on élut huit citoyens pour conseiller Cosimo, parmi lesquels Francesco Guicciardini et Francesco Vettori. Tout fut aussitôt accepté par le seigneur Cosimo (3). »

« Bien des choses, remarque Varchi, pourraient être considérées dans cette élection, mais celle-ci surtout : comment tant de citoyens d'*une telle prudence,* et spécialement messer Francesco (Guichardin), qui en fait conduisait tout, *se laissait tant aveugler et transporter ou par l'ambition ou par l'avarice, ou par l'une et l'autre ensemble,* qu'il ne

(1) Non pas un *duca,* mais un *duce,* déjà.
(2) Pas de *podestà* venu d'ailleurs.
(3) Varchi, ouvr. cité, t. III, p. 202.

vît pas ce qui se faisait et ce qui se donnait à croire, qu'un jeune homme de tant et de telles qualités voulût servir à leurs cupidités et commodités, non autrement que font les lierres aux tavernes; parce que son intention principale (à messer Francesco, à Guichardin) était celle-ci : que « Cosimo di mona Maria » (comme disaient quelques-uns d'entre eux) s'attachât, avec ses douze mille ducats, à se donner du bon temps *(un bel tempo)*, et s'occupât tout dans les plaisirs, tantôt de chasser, tantôt « d'oiseler » *(uccellare)*, et tantôt de pêcher, desquelles choses il se délectait souverainement, et lui (Guichardin), avec peu d'autres, à gouverner, à s'emplir (littéralement : *se goinfrer*, *papparsi, et se sucer l'État*, *succiarsi lo Stato*) ; pourquoi il n'avait pas voulu qu'on appelât Cosimo « le duc », bien que, sous une honnête et colorée raison, il eût dit que c'était afin que l'Empereur ne s'acquît pas de droit, de titre ou de prétexte sur la liberté de Florence; qu'il suffirait que Cosme eût à approuver et confirmer ce que ses conseillers, — les Huit, — délibéreraient, et non pas eux ce qui serait délibéré par lui; mais, comme dit le vulgaire en ce proverbe plébéien : « Le glouton fait un compte, et un autre le tavernier. » Car, ce jeune homme, qui était tenu par tous de très bonne et « posée » (sérieuse) nature, était [doué] d'une suprême prudence et très excellent en toutes choses, ainsi que les effets le montrèrent. Il y eut quelqu'un qui dit : Dieu, avec le principat, lui a encore accordé le savoir; nous ne nions pas que ç'eût été possible, et nous affirmons que, selon ce qu'ont maintes fois rapporté ceux qui

l'eurent en garde, il donna dès ses premiers ans de nombreux et très manifestes signes, et par des paroles et par des faits, de devoir être ce qu'il fut depuis et ce qu'il est à présent (1). » Chance que les précepteurs des princes, les professeurs de politique et tous les maîtres de sagesse, seraient plus sages encore de ne pas négliger dans leurs calculs (2).

Orgueilleux, ambitieux, avare (très près de ses sous »), cruel (sévère), prudent, savant en droit,

(1) Varchi, ouvr. cité, t. III, p. 204-205.

(2) Le même historien nous fait voir, en outre, messer Francesco Guicciardini « chef des Seigneurs Huit » de pratique (sans doute les Huit auxquels il est fait allusion ci-dessus), — *ibid.*, p. 230 ; puis élu, avec cinq autres : Matteo Niccolini, Ruberto Acciaiuoli, Francesco Vettori, Matteo Strozzi et Giovanni Corsi, — tous les six, excepté Corsi, du Conseil secret, un Directoire, — chargés de traiter les affaires d'État, de concert avec Ottaviano de Médicis, désigné par le *duca* (ou *duce*) Cosme.

Jacopo Nardi ajoute peu de chose à ce que nous a appris Benedetto Varchi. Il parle pourtant de Guichardin, mis, par erreur, parmi les ambassadeurs envoyés à Louis XII. *Istorie della città di Firenze*, édition Gelli, t. Ier, p. 174 ; — Guichardin ambassadeur en Espagne ; quel avis il donne à la Seigneurie de Florence, *ibid.*, 419 ; — gouverneur de Modène et Reggio, t. II, 50 ; — commissaire général de l'armée impériale, *ibid.*, 52 ; — commissaire du Pape dans l'armée de la Ligue, 112 ; — Guichardin va au Palais pour négocier l'accord avec la Seigneurie. 120. — Il se montre « *più crudele*, plus cruel que les autres *nel confinare* », 224 ; — son avis sur la réforme du gouvernement de Florence, 229 ; — accompagne le duc Alexandre à Naples, 259 ; — auteur de la réponse aux accusations que les *fuorusciti* florentins portaient contre le duc Alexandre, 264 ; — par son autorité, fait décider l'élection de Cosme de Médicis comme duc de Florence, 287 ; — pour quelles raisons il l'a fait, *ibid.* — Nardi et Varchi, ayant à raconter les mêmes faits, se suivent presque nécessairement, et, en général, s'appuient l'un l'autre.

un peu intrigant au besoin (1), et au besoin un peu conspirateur, tel jusqu'ici, point par point, nous est présenté Guichardin (2). Mais au portrait il manquerait l'essentiel, si l'analyse de ses œuvres et le souvenir de son action n'invitaient pas à s'arrêter sur la grande qualité de son esprit, et à tenir compte même de certaine « vertu » de son caractère.

(1) Il faudrait ajouter encore « rancunier ». — Cf. Gabriel Maugain, *Mœurs italiennes de la Renaissance. La vengeance*, un vol. in-16, Paris, Les Belles Lettres, 1935, p. 42 : « Tout Florence exulte lorsqu'en 1537, Maurizio Albertani est jeté en prison. Au temps d'Alessandro, le duc assassiné, il a été greffier des *Otto*. Plus puissant qu'eux, il prenait sur lui de torturer les gens et de les mettre à mort. Il comptait sans la rancune tenace de Guichardin. L'historien, offensé autrefois par lui, devient maintenant l'instigateur principal de son arrestation. Maurizio est-il libéré ou s'évade-t-il? En tout cas, il ne tarde pas à être assassiné pour la plus grande joie du public. » — Source indiquée : Paoli-Casanova, *Cosimo I de' Medici e i fuorasciti del 1537*, dans *Arch. stor. ital.*, s. V, t. XI, p. 313 et suiv.

(2) La *Storia fiorentina* de Guichardin lui-même ne va que des temps de Cosme (Ier) de Médicis à ceux du Gonfalonier Soderini (1502-1512) et ne dépasse pas la défaite des Vénitiens à la Ghiaradadda.

CHAPITRE VII

« CONSIDÉRATIONS » DE GUICHARDIN SUR LES « DISCOURS » DE MACHIAVEL

La vie publique de Guichardin commença l'année même (1512) où cessa celle de Machiavel, après la mort de qui elle continua sept ans encore pour durer en tout vingt-deux ans et s'achever en 1534. On le trouve successivement chargé de la Légation d'Espagne, puis, sous les papes Léon X et Clément VII, gouverneur de Modène et de Reggio [d'Emilia], puis aussi de Parme; commissaire général, président de la Romagne, lieutenant plénipotentiaire du Souverain Pontife en Italie, gouverneur de Bologne; enfin, pendant six années encore, jusqu'à sa mort en 1540, dans une sorte d'honorariat parfois occupé d'affaires importantes. Ne serait-ce que par les fonctions qu'il remplit, mais aussi par la famille, il est certainement le personnage le plus considérable des quatre Florentins qui paraîtront ici. Et s'il n'est pas le premier par l'influence (car la postérité a placé Machiavel de loin avant lui), il est au moins le deuxième par le mérite. On a voulu comparer, en les y égalant, ses écrits à ceux mêmes du Secrétaire. Tout ce que j'en dirai se résumera en six

mots : « Ce ne sont pas les mêmes qualités, » ou, pour être plus exact, absolument : « Ce n'est pas la même qualité. »

Selon Giuseppe Canestrini, qui, à la requête des comtes Piero et Luigi Guicciardini, entreprit la publication des Œuvres inédites de leur illustre ancêtre Francesco, et qui, en 1857, fit précéder les *Considerazioni* d'une préface très soignée sur « l'École des hommes d'État italiens (1) », cette école serait sortie d'une institution qui avait pris en Italie une forme et acquis une vigueur particulières, la Commune. A cette origine municipale, elle aurait emprunté le caractère qu'elle garda longtemps, un peu terre à terre, le goût de la « vérité », de la « réalité », son « réalisme » pratique, sans cesse aux prises avec les difficultés quotidiennes. Niccolò Machiavelli a toujours été tenu avec justice pour le chef de cette école dont Canestrini dit qu'elle s'étend de la Renaissance au Risorgimento, de Machiavel et de Guichardin à Balbo et à Gioberti, pour le maître « inarrivable » (inégalable, incomparable) dans les doctrines (j'aimerais mieux : « dans les maximes ») duquel s'était transfusée, au début du seizième siècle, toute la sagesse politique des Italiens, qui, acceptée dans la pratique comme une règle sûre,

(1) Rapprocher de cette préface de Canestrini aux *Considerazioni, Ricordi et Discorsi politici*, celles de huit autres volumes des Œuvres inédites (sur dix) : d'abord au *Reggimento di Firenze* (sur les *Statisti*, les hommes d'État italiens), et à la *Storia fiorentina*; à la *Legazione di Spagna*; aux *Scritti vari*; aux *Lettere e istruzioni* (tome premier); à la *Prigionia di Clemente VII*; à la *Presidenza della Romagna*; à la *Legazione della Emilia*.

n'avait pourtant pas jusque-là « reçu cette formule claire, splendide et efficace que lui donna le Secrétaire florentin ».

Après Machiavel, les écrivains et les publicistes italiens et étrangers ont reconnu et admiré Guichardin comme profond politique et homme d'État habile, « non pas tant, disait Canestrini, que dans ses Œuvres publiées jusqu'ici se trouvât un système complet de doctrines politiques (il n'y en a d'ailleurs pas plus dans Machiavel) qu'à cause de ce que laissaient entrevoir les sages maximes répandues dans ses Histoires et dans ses écrits mineurs ». Et M. Canestrini vantait, non sans raison, les ouvrages inconnus qu'il allait mettre au jour : « La publication des Œuvres inédites de Guichardin le placera à bon droit parmi les plus grands penseurs politiques de l'âge moderne... (C'est peut-être un peu lyrique.) Elle servira à éclairer les doctrines mêmes de Machiavel, avec les leçons de qui il est d'accord sur les vérités fondamentales. (Et c'est parfaitement, entièrement juste.)... Que cette conformité d'idées et de jugements, et l'autorité d'un homme qui « à la souveraine grandeur de l'esprit » (encore un peu oratoire) joignait la longue expérience d'une vie laborieuse et dépensée toute au maniement des affaires publiques en des temps très graves et des événements extraordinaires (encore parfaitement vrai) soient un nouvel argument contre les détracteurs italiens et étrangers de la réputation de Machiavel. »

Ainsi se relient les trois plus grands hommes d'État florentins, Machiavel, Guichardin, que

leurs œuvres qualifient, et Francesco Vettori, dont la correspondance avec Machiavel nous instruira de ce qu'il valait, — je ne dis pas : nous « édifiera ». — Et ainsi « s'entrelace » (se tisse, *s'intreccia*) la « *polizia nuova* », la « politique nouvelle » de Dante, par « l'intermédiaire » de Pétrarque, avec les *sommi Statisti* du Cinquecento, Machiavel et Guichardin, chênes royaux qui jettent une branche sur l'École vénitienne illustrée par Paruta à la fin du seizième stècle, mais surtout, au dix-septième, par Frà Paolo Sarpi.

Les *Considerazioni* de Guichardin se composent d'une quarantaine de chapitres qui correspondent à autant de chapitres des *Discours* de Machiavel *sur la première décade de Tite-Live.* Quelquefois, une « Considération » déborde sur le chapitre précédent ou sur le suivant, si le second peut être tenu presque pour un corollaire du premier. Par exemple, le chapitre XXXIX du livre premier (sur les deux autres livres des *Discours*, il n'y a, en petit nombre, que des chapitres détachés : manifestement Guichardin n'a terminé que l'examen du premier livre) : « *En divers peuples se voient souvent les mêmes accidents*, » qui continue : « *Les républiques faibles sont mal résolues, et ne savent pas se décider.* » Ou le XLIX avec le L : « *Un Conseil ou une magistrature ne doit pas pouvoir arrêter les actions de la Cité,* » ou le LVIII : « *La multitude est plus sage ou plus constante qu'un prince,* » qui se réfère aussi au LVII : « *La plèbe assemblée (insieme) est gaillarde (hardie ou forte), et par elle-même faible.* » Ou encore XIX du

livre III, qui s'applique, en outre, à XX, XXI et XXII. La « Considération » sur le chapitre XXIV de ce troisième livre est la dernière de l'ouvrage.

Machiavel produisit ses *Discours* vers 1516, sous forme de ce que nous appelons aujourd'hui des « conférences », dont il lut quelques-unes dans les jardins Rucellai, qui faisaient à Florence une espèce d'Académie. Dans son *Proemio*, son Avant-propos, son Introduction, il appelle à son aide des collaborateurs et des critiques : « Bien que cette entreprise soit difficile, avoue-t-il, néanmoins aidé de ceux qui m'ont encouragé à soulever ce fardeau, je crois le porter de sorte qu'il restera à un autre peu de chemin à faire pour le conduire au lieu [où il est] destiné. » Il semble donc que, parmi les contemporains de Machiavel, Guichardin soit le seul qui ait directement répondu à l'invitation « en écrivant ces *Considérations* dans lesquelles abondent la vertu synthétique, la profondeur *pellegrina* (littéralement *pèlerine* = qui fait le tour) des idées, et le sens des jugements *(giudicati)*, qui sont, à l'opinion de Gioberti, les dons les plus éminents des esprits spéculatifs (1) ». Mais, par-dessus tout, *le bon sens :* c'est ce qui m'a le plus vivement, et ce qui m'a partout et toujours frappé. A ce point que, pour moi, la préface de l'éditeur eût pu tenir en une seule ligne imitée de Montaigne : « Ceci est un livre de bon sens, Lecteur. »

Canestrini relève qu'entre les nombreuses observations de Guichardin sur les différentes

(1) Préface de Giuseppe CANESTRINI aux *Considerazioni intorno ai Discorsi del Machiavelli sopra la prima deca di Tito Livio*, 1857.

formes de gouvernement, sur les garanties de la liberté, et sur les conditions et qualités nécessaires d'un gouvernement régulier et fort, sont très belles celles sur le principat réglé par les lois, mis en comparaison *(a confronto)* avec le gouvernement populaire, et sur le gouvernement des « optimates » par naissance ou par hérédité qui, suivant lui, est le pire de tous. Plus enclin au gouvernement d'Un seul, quand il est tempéré par les lois, qu'au populaire, il s'éloigne en cela de l'opinion de Machiavel, et c'est, je pense, l'un des points où la différence de leurs jugements se fait le plus sensible. D'autre part, sur les relations de la Papauté temporelle avec l'Italie, il remarque comment deux faits contradictoires, le prestige de la puissance morale et le discrédit de la « gouvernative » *(governativa)*, ont concouru au détriment de l'unification et de l'autonomie italienne. »

Mais, particulièrement, Guichardin loue « le gouvernement mixte » dont il donne une formule cicéronienne, calquée sur le *permixtum tribus*. En cela, il se rencontre avec Machiavel, et l'on peut dire avec tous les politiques florentins de leur temps, notamment avec Vettori et Giannotti. Aussi Canestrini est-il fondé à retenir que « dans ces *Considérations autour des Discorsi* « se trouvent « réunis les deux plus grands esprits politiques « qu'ait connus l'École italienne, et qu'on y voit « discutées et décidées les questions les plus « ardues que posent la science et l'art de l'État. »

La grande qualité qui s'affirme et domine dans les *Considérations* de Guichardin, répétons-le, est,

et elle est éminemment, « le bon sens ». — Rien de plus parfaitement « raisonnable », de cette raison un peu basse, un peu plate et sans ailes, qui ne connaît pas l'essor, mais ne connaît pas non plus la chute. Et c'est « du Guichardin », ce n'est pas du tout « du Machiavel »; même quand ils sont d'accord, comme ils le sont le plus souvent (du moins en général et sur les principes); ce qui n'implique pour Guichardin aucune infériorité : il n'y faut voir qu'une différence. Dès le CHAPITRE II, *De combien d'espèces sont les républiques et de laquelle fut la République romaine,* cette différence est marquée de la manière la plus nette, et ce chapitre même est *pratiquement* supérieur au chapitre correspondant de Machiavel, qui reste pourtant d'une autre classe *comme force ou étendue de la pensée et comme éclat du style.* — Au passage où Guichardin met en balance « le roi élu » et le « roi héritier » ou héréditaire, on peut remarquer que l'élection n'est point un remède assuré contre l'insuffisance possible de la personne, qu'elle ne la supprime pas, qu'elle n'en garantit pas (si, par exemple, consciemment ou non, l'on « vote pour le plus bête »), et qu'ainsi l'argument tiré si volontiers de cette insuffisance possible ne porte pas moins contre la république présidentielle que contre la monarchie constitutionnelle. — Venant aux éléments du meilleur des gouvernements, du plus complet, du « gouvernement mixte », au sommet desquels est « un consul à autorité royale », Guichardin fait observer que, dans la règle, cette autorité n'est pas perpétuelle, mais annuelle; si « le prince » véni-

tien, le Doge est perpétuel, il est élu, et son autorité est très limitée. Les « optimates », s'ils sont honorés, devraient se tenir en paix; mais, s'ils sont mécontents, ils peuvent aisément troubler la république, et ç'a été en effet, semble-t-il, la cause de beaucoup de malaises et de mouvements dans Florence, qu'ils ne s'y soient pas trouvés assez écoutés. — Il est nécessaire de renouveler les aristocraties pour utiliser les élites. Guichardin recommande un Sénat qui soit « la fleur des hommes sages, nobles et riches de la Cité, à mandat perpétuel ou du moins très long, et assez nombreux pour qu'on puisse espérer qu'en soit quiconque mérite d'en être. S'il s'y glisse quelque incapable, c'est un moindre mal que si quelqu'un de capable en était exclu. — Le gouvernement populaire a ses qualités : tant qu'il dure, il n'y a point de tyrannie (il n'y a pas la tyrannie d'un tyran, mais il y a celle du nombre, qui est pire et irrémédiable, même au remède extrême); les lois y peuvent plus que les hommes, et la fin de toutes les délibérations est de viser au bien universel ou général. (Ce sont des phrases, Guichardin le confesse, car voici un *mais*.) Mais ces prétendues qualités ou sont fausses, ou, à la longue, deviennent contestables et peu sûres. — Somme toute, ce qu'on peut laisser au peuple, c'est l'élection des magistrats et l'approbation des lois (encore ne faut-il pas perdre de vue ce qu'à Florence ou à Venise on appelait le peuple, en fait le Grand Conseil, deux mille à trois mille citoyens). En ordonnant bien ce gouvernement, peut-être obtiendra-t-on, atteindra-t-on le mélange, la *mis-*

tizia, le gouvernement *permixtum,* dont fait mention le *Discours* (de Machiavel), et qui, réalisé et maintenu, serait l'idéal des gouvernements.

LIVRE PREMIER

Dans le CHAPITRE III du LIVRE PREMIER : *Quels accidents firent créer à Rome les tribuns du peuple et ce qui fit la République plus parfaite,* Machiavel pose un principe trop absolu. C'est chez lui une habitude; c'est un travers de son esprit, c'est le revers de ce grand esprit. Si je l'osais, je dirais que Guichardin est couramment « plus sensé » que Machiavel. Il n'en a pas l'ampleur ou l'envergure; il n'en a pas le vol, la force ascensionnelle; il n'en a pas le coup d'œil, il ne voit ni aussi vite, ni aussi profondément, ni aussi haut, ni aussi loin; mais il voit juste, et quelquefois plus juste. A l'ordinaire, il serait plutôt optimiste où Machiavel serait plutôt pessimiste; mais, alors, il lui arrive de tomber dans l'exagération contraire, car, en bien des cas, l'optimisme n'est pas mieux fondé que le pessimisme. Pour Guichardin, l'homme n'est pas naturellement mauvais, comme il l'est pour Machiavel : il est doux, incliné au bien, mais sa volonté est fragile, et s'il est excessif de le tenir et de le reprendre durement, sa faiblesse a quand même besoin d'être soutenue. — Tels sont le fondement et le motif des peines et des récompenses.

CHAPITRE IV : *Que la désunion de la plèbe et du Sénat romain fit libre et puissante cette république.*

Un pareil titre, considéré dans sa lettre, a une allure de paradoxe. Guichardin explique : pour apaiser les dissentiments, les Romains élisaient quelquefois des plébéiens au rang des patriciens (on renouvelait l'aristocratie, on « faisait des lords »), ce qui avait pour résultat que les autres toléraient plus facilement « ce degré », cette distinction, auquel ou à laquelle ils espéraient pouvoir aussi parvenir. — La discipline militaire fut à Rome « une chose très excellente », dont la vertu contrebalança tous les autres défauts du gouvernement; car ces défauts importent moins dans une cité qui se régit par les armes que dans « celles qui se gouvernent par l'industrie, par *les girandoles* et par les arts de la paix. »

Chapitre v. — *Où l'on met le plus sûrement la garde de la liberté...* « Je n'entends pas bien, note Guichardin, le titre de ce chapitre, ce que signifie « *la garde de la liberté, dans le peuple ou dans les* « *grands.* » Il déclare et de nouveau affirme sa préférence pour le *gouvernement mixte,* car, pardessus tout ce qu'il n'est pas, il n'est pas « démocrate ». Mais, « si l'on était obligé d'instituer dans une cité ou un gouvernement purement de nobles ou un gouvernement de plèbe, je crois, dit-il, que ce serait une moindre erreur de le faire de nobles (d'ailleurs, il l'est lui-même); parce que, ayant plus de prudence et plus de qualités, on peut espérer davantage qu'ils se mettent en quelque forme raisonnable [plutôt] qu'une plèbe dont, étant pleine d'ignorance et de confusion et de mauvaises qualités, on ne peut attendre rien

sinon qu'elle précipite et casse *(conquassi)* toute chose. — Je ne procéderai pas par cette distinction : ou tu veux faire une république qui acquière, ou une qui conserve; car le gouvernement de la plèbe n'est ni pour acquérir, ni pour conserver, et le gouvernement de Rome était mixte, non plébéien. — Et cette conclusion est selon la sentence de tous ceux qui ont écrit sur les républiques : ils préfèrent le gouvernement des « optimates » à celui de la multitude. »

Chapitre vi. — *Si l'on pouvait à Rome ordonner un État qui coupât la route aux inimitiés entre la plebe et le Sénat.* — Sur le fond, Guichardin partage l'opinion de Machiavel *(« Io credo esser vero »),* qui, d'après la note de Canestrini, se résume ainsi : « A vouloir que Rome se tînt tranquille et ne pas employer la plèbe à la guerre, comme ont fait les Vénitiens, il était nécessaire de faire une de ces deux choses : ou ne pas accepter d'étrangers dans la république, comme avaient fait les Spartiates, ou, ce qui est mieux, suivre l'ordre romain, et non celui des autres républiques, c'est-à-dire se servir de l'un et de l'autre modes ci-dessus rappelés, ce qui donna à la plèbe force et accroissement et d'infinies occasions de se soulever; et il (Machiavel) encourage à tolérer ces inimitiés qui naîtraient entre le peuple et le Sénat, les prenant pour un inconvénient inévitable à [qui veut] parvenir à la grandeur romaine. » Mais, le tribunat, « cette magistrature, qui, la Cité une fois pacifiée, fut armée d'une

si grande autorité, fut plutôt dommageable qu'utile ». (Guichardin.)

CHAPITRE VII. — *Combien les accusations sont nécessaires dans une république pour maintenir la liberté.*

Guichardin constate lui-même son accord avec Machiavel : « Il est très vrai que... » Pourtant, il est d'avis qu'il est « trop dangereux de faire juge des accusations le peuple qui n'entend pas et qui n'examine pas bien les choses, et qui est facile à s'émouvoir de rumeurs et de calomnies fausses ». (1)

CHAPITRE VIII. — *Autant les accusations sont utiles aux républiques, autant les calomnies sont pernicieuses.*

Accord de Guichardin : « C'est une conclusion vraie que les calomnies sont détestables. » ...Mais [elles sont] si naturelles dans une cité libre, qu'il est difficile et peut-être impossible de les empêcher.

CHAPITRE IX. — *Comment il est nécessaire d'être seul pour vouloir* (quand on veut) *ordonner à nouveau une république, et la réformer tout à fait en dehors de ses anciennes institutions.*

(1) [Aussi avait été instituée à Florence la *Quarantie,* imitée des Quaranties de Venise, Piero Soderini étant gonfalonier, sous l'influence probable de son frère Pagolantonio, ambassadeur ou ancien ambassadeur à Venise. Il y avait à Venise trois Quaranties : deux pour les causes civiles, une pour les criminelles. — Note de Canestrini.] — Cf. Donato GIANNOTTI, *Libro della Repubblica de' Viniziani, Opere,* tome premier, p. 128 à 152.

« Il n'y a pas de doute qu'un seul puisse mettre dans les choses un meilleur ordre que ne le font beaucoup... Mais il faudrait considérer de plus près la vie [l'exemple] de Romulus... » (Guichardin.)

CHAPITRE X. — *Les fondateurs d'une république ou d'un royaume sont aussi dignes d'éloge que le sont de blâme ceux d'une tyrannie.*

Guichardin : « Le titre de ce discours est très vrai. »

CHAPITRE XI. — *De la religion des Romains :*

Guichardin : « Il est certain que les armes et la religion sont les fondements principaux de la république et des royaumes. »

CHAPITRE XII. — *De quelle importance il est de tenir compte de la religion, et comment l'Italie, pour en avoir manqué par l'entremise* (mediante) *de l'Église romaine, a été ruinée.*

Observations piquantes de Guichardin, dont le développement est : « On ne peut pas dire tant de mal de la Cour romaine qu'elle ne mérite pas qu'on n'en dise davantage (1). » — Machiavel avait conclu, sur ce chapitre, en énumérant « les obligations » de l'Italie envers la Cour de Rome, cause, comme il l'affirme de la ruine de l'Italie, parce que « l'Église a tenu et tient cette [nôtre]

(1) *Non si può dire tanto male della Corte romana che non meriti se ne dica più, perchè è una infamia, uno esemplo di tutti e vituperii e obbrobrii del mondo.* — GUICHARDIN, *Considerazioni.* Opere inedite, édition Canestrini, tome premier, 1857, p. 27.

province (l'Italie) divisée (ce pays divisé). Elle (l'Église, ou plutôt la Cour romaine) a été cause qu'elle (l'Italie) n'a pas pu se réunir (venir = *venire*) sous un chef, mais a été (est restée) sous plusieurs princes et seigneurs, desquels est né tant de division et de faiblesse qu'elle a été conduite à être la proie non seulement de barbares puissants, mais de quiconque l'attaque. »

Ce n'est pas le même langage, mais qui l'eût cru? Celui de Guichardin, homme prudent de nature, modéré d'habitude, « juste milieu » de situation, est beaucoup plus violent, plus brutal, comme dans tous les endroits où ce haut fonctionnaire civil du gouvernement pontifical parle de l'Église, pouvoir temporel, et des prêtres. Jamais, je crois, Machiavel n'a écrit de cette encre. Son motif n'est d'ailleurs pas le même, il est purement politique ou historique. D'après l'auteur des *Discours,* la puissance (en réalité, l'impuissance) temporelle de l'Église a fait obstacle à l'unité italienne, et c'est ce qu'il ne lui pardonne pas, sans lui reprocher ni *vituperii*, ni *obbrobrii*. — Néanmoins, si ce n'est pas à Machiavel seul, c'est à lui surtout qu'on s'en est pris. — Parce que, dans un tout autre genre, il a eu (comme, deux siècles et demi plus tard, Jean-Jacques Rousseau) le malheur d'être un très grand écrivain. — Il reste qu'il n'a dit nulle part, je crois, ni de l'Église (même au temporel), ni des prêtres, le quart de ce qu'en a écrit, avec une sorte de rage froide, Guichardin, commissaire, gouverneur et lieutenant-général du Pape.

Sur le passage de cette « considération » relatif à la préférence à donner soit à la république, soit

à la monarchie, se greffe une note intéressante : « Nous voyons la France et beaucoup d'autres provinces vivre heureuses sous un roi. » Mais la raison, le grief de Machiavel contre la politique italienne de l'Église n'est pas retenu par Guichardin, qui dit au contraire : « Si l'Église romaine s'est opposée aux monarchies, je ne conviens pas facilement que ç'ait été le malheur de cette province (de ce pays, l'Italie), puisqu'elle l'a conservée dans cette manière de vivre qui est davantage selon sa très antique coutume et inclination. » A ce propos, l'éditeur Giuseppe Canestrini fait remarquer : « Comment elle l'y a conservée, chacun le sait; puisque les grands États, les puissantes armées et les formidables puissances, que l'on voyait surgir hors et près de l'Italie, avaient conseillé, sur le déclin du quinzième siècle, ou la confédération ou l'unité de l'Italie, et la création de la milice propre. Bien plus, tout cela s'était tenté même auparavant. Signe évident que pour l'Italie le péril était réel et prochain (voisin, *vicino*) d'être « entamée » *(manomessa)*, comme elle le fut, à partir d'alors et dans la suite, par les Français, les Espagnols, les Impériaux, appelés par les princes italiens, et le plus souvent (ou pour la plupart, *per lo più*) par l'Église (1). »

CHAPITRE XVI. — *Un peuple habitué à vivre sous un prince, si par quelque accident il devient libre, a peine à maintenir la liberté.*

(1) Note de Giuseppe CANESTRINI, ouvr. cité, p. 30.

Guichardin distingue. Il fait, dit-il, dans ce discours, « une grande différence entre un peuple qui n'a jamais été libre et un peuple qui l'a quelquefois été, mais à qui quelque accident a fait perdre la liberté ». — Longue dissertation, sans intérêt ici.

CHAPITRE XXIII. — *Qu'on ne doit pas mettre au péril toute sa fortune et non* [ne pas y mettre] *toutes ses forces; et, pour cette raison, qu'il est souvent dangereux de garder les passages.*

Guichardin : « Je ne crois pas que, sur la conclusion de ce *Discours,* encore qu'elle soit très vraie, on puisse blâmer le parti que prirent d'abord les Albains et les Romains... »

CHAPITRE XXIV. — *Les républiques bien ordonnées constituent des récompenses et des peines pour leurs concitoyens, et ne compensent jamais l'une par l'autre.*

Guichardin file une autre dissertation sur le cas du jeune Horace : « On peut dire qu'il fut absous non pas tant en considération de ses mérites que parce qu'il ne parut pas que ce fût une *erreur* de tuer une sœur (1) qui se lamentait de ce qui était cause du salut et de la liberté de la patrie, et qui insultait un frère auteur de tant de bien... »

CHAPITRE XXV. — *Qui veut réformer un État ancien et une Cité libre, retienne au moins l'ombre des anciennes coutumes.*

(1) « *Quanto perchè non paressi errore ammazzare una sorella...* » *Ibid.*, p. 39.

Guichardin pense que la conclusion du *Discours* « est plus nécessaire » (s'impose davantage) à qui ne change pas l'espèce (les espèces = *spezie*) du gouvernement, mais [simplement] le réforme ; par exemple, à qui veut introduire de nouvelles institutions dans une Cité libre.

Chapitre xxvi. — *Un prince nouveau, dans une cité ou province prise par lui, doit faire toute chose nouvelle.*

Danger ou difficulté d'user de remèdes violents, suivant Guichardin. « Mais il faut que le prince ait l'esprit à user de ces [moyens] extraordinaires, et cependant qu'il soit si prudent qu'il ne laisse échapper aucune occasion qui se présente à lui d'établir les choses par la douceur *(l'umanità)* et les bienfaits : « ce qui est « moyen terme », et « pas très franc » ; mais Guichardin n'accepte pas pour règle absolue ce que dit l'Auteur *(lo Scrittore)*, « *à qui plaisent toujours par-dessus tout les remèdes extraordinaires et violents.* » (Mais si, dans certains cas, quasi désespérés, c'étaient les seuls remèdes?)

Chapitre xxviii. — *Pour quelle raison les Romains furent moins ingrats à leurs concitoyens que les Athéniens.*

« Si Rome, dit Guichardin, n'avait jamais, depuis l'expulsion *(la cacciata)* des rois, perdu sa liberté, on pourrait peut-être approuver la raison considérée dans ce Discours, que les Athéniens ont été plus disposés que les Romains à battre *(battere)* leurs concitoyens que ne le furent les Romains. » Arguments historiques qui font que Guichardin

n'est pas complètement, sur ce sujet, de la même opinion que Machiavel.

Chapitre xxix. — *Quel est le plus ingrat, ou un peuple, ou un prince.*

C'est une des fameuses questions machiavéliques. Souvenir encore tout chaud de « l'ingratitude » soufferte *post res perditas*, lorsque les Discours furent prononcés ou écrits. Guichardin discute, épilogue. « Si l'ingratitude se pratique quelquefois par avarice, quelquefois par soupçon, elle se pratique aussi par un autre motif, comme par ignorance ou par malignité, qui a pour racine l'envie... Certes, les exemples sont infinis et des républiques et des princes qui par soupçon ont pratiqué l'ingratitude ; si Rome s'est moins trompée que les autres républiques, elle a pourtant erré plus que ne le dit le Discours,... et les exemples de Camille et de Scipion ne sont pas excusables *(per questa via)* de cette manière. Je confesse bien qu'en ce cas les morsures des princes sont plus dures *(più gagliardi)*, parce qu'ils (en) viennent bien *(assai)* plus facilement au couteau et aux exécutions fortes, que ne fait le peuple...

« Et je ne veux pas omettre que ce que dit le Discours est très étranger *(alieno)* à la vérité, que dans une république non encore corrompue il est utile que le peuple *offenda*, offense quelquefois celui (un homme) qu'il devrait récompenser et suspecte celui en qui il devrait avoir confiance; parce que toute ingratitude, toute injustice est toujours pernicieuse, et la république doit être

temperata, modérée, gouvernée de façon que toujours les bons soient honorés et les innocents non épouvantés *(spaventati)*, le mot est très fort. J'avoue (du reste) que c'est une moindre erreur de s'abstenir quelquefois de se confier aux bons que de se remettre en la main des mauvais; mais cette raison ne fait pas que le moindre mal soit (un) bien, quand il n'y a pas nécessité de choisir l'un ou l'autre. »

CHAPITRE XXX. — *Quels moyens doit employer un prince ou une république pour fuir ce vice de l'ingratitude.*

Guichardin : « Je loue qu'un prince aille personnellement aux expéditions, parce qu'alors elles procèdent avec une autre réputation; et il est autrement servi par tous les siens que lorsqu'il les dirige *(amministra)* par capitaines; et je crois que la remarque *(ricordo,* le souvenir) de ce Discours est peut-être nécessaire à un tyran ou à qui n'a pas son État bien ferme; mais de peu de fruit à un roi grand et naturel. »

[Voilà l'homme qui a mis la main aux affaires. Et c'est ce que ne donnera jamais le travail le plus consciencieux de l'écrivain de métier ou du professeur assis à sa table devant trois piles de livres, de fiches et de cahiers de notes.]

CHAPITRE XXXII. — *Une république ou un prince ne doit pas différer de faire du bien* (beneficare) *aux hommes dans leurs nécessités.*

« Il est beaucoup plus facile, dit Guichardin, de se faire *plus ami* un homme qui vous est à l'ordinaire *ami*, que de s'en gagner un qui vous soit

totalement ennemi... Mais je ne blâme pas celui qui n'a pas eu la prudence d'y pourvoir d'abord, si, réduit à la nécessité, il tente ce remède, car, s'il y a peu d'espérance qu'il serve, il n'y a pas non plus en lui-même de danger qu'il nuise. »

Chapitre xlvii. — *Les hommes, encore qu'ils se trompent dans les choses générales, ne se trompent pas dans les particulières (sur les points particuliers).*

Guichardin est en somme d'accord avec Machiavel, mais sans l'être tout à fait. « Ce que dit ce Discours, que les hommes se trompent plus facilement dans les choses générales que dans les particulières, se peut dire d'une autre façon : que l'expérience détrompe souvent les hommes de ce qu'ils s'étaient imaginé avant de mettre la main dans la plaie, parce qu'il n'est pas étonnant que celui qui ne savait pas les détails des choses change d'avis quand ensuite il les a sus et vus en face...

« L'autre conclusion du Discours, que le peuple se trompe moins dans la distribution des honneurs et des magistratures que dans les autres choses, je crois qu'elle est vraie... Je n'accepte certes pas qu'en cela le peuple ne se trompe point, ou du moins plus rarement, que ne le font *les Peu* (*e pochi* = un gouvernement de Quelques-uns, une Aristocratie), parce que le peuple se décide en ce jugement non avec (par) la connaissance particulière, mais par les opinions universelles, n'examine ni ne distingue subtilement, en sorte que souvent il se trompe, surtout dans ces élec-

tions dont peu sont capables; il croit à des rumeurs fausses; il se meut sur des fondements légers, et en effet (en réalité) quant à l'ignorance, il (son jugement) est beaucoup plus dangereux que le jugement de Peu (de Quelques-uns). »

Chapitre xlix. — *Si ces cités qui ont eu « le commencement libre », comme Rome, ont difficulté à trouver des lois qui les maintiennent.*

« Ce Discours et beaucoup d'autres montrent ce que j'ai dit autre part, contre l'opinion de l'Auteur (Machiavel) qu'excepté la discipline militaire, le gouvernement romain était, en bien des parties, défectueux, *defettivo;* traduisons : imparfait, critiquable, avait ses défauts. »

A mesure qu'il avance dans son examen, on dirait que Guichardin prend plus de liberté, plus de hardiesse. Il va le faire voir clairement dans ses « Considérations » sur le

Chapitre lviii. — *La multitude est plus sage et plus constante qu'un prince.*

« C'est une entreprise difficile et très étrangère à (très éloignée de) l'opinion des hommes, qui attribue au peuple (1) la constance et la prudence, et qui, en (pour) ces deux qualités, le préfère aux princes; quand ils sont réglés par les lois, personne qui a (qui ait) écrit (des) sur les choses poli-

(1) Longue note de Canestrini sur ce que Guichardin entend par « le peuple », c'est-à-dire « la plèbe », la multitude, non pas « le peuple » au sens politique du mot chez les Romains et dans les républiques italiennes des quatorzième, quinzième, seizième siècles.

tiques n'a jamais douté que le gouvernement d'Un seul ne fût meilleur que celui d'une multitude même (elle aussi) réglée par les lois, à laquelle est préféré *(preposto)* non seulement le gouvernement d'un prince, mais celui des « optimates ». — Parce que, où est le petit nombre, la « *virtù* » est plus unie, et plus habile à produire ses effets; il y a plus d'ordre dans les choses, plus de pensée et d'examen, plus de résolution dans les affaires (les négociations) ; mais, là où il y a multitude, là il y a confusion, et dans une si grande « dissonance de cervelles » où sont différents jugements, différentes pensées, différentes fins, ne peut être ni discours raisonnable, ni résolution fondée, ni action ferme...

« Les exemples sont si nombreux et si connus qu'il n'y a pas lieu de les répéter, et tels qu'à bon droit ils ont engendré cette opinion très ancienne et commune de tous les écrivains que dans la multitude il n'est ni prudence ni constance. A laquelle ne s'opposent pas *(non repugnano)* [pour] qui considère bien, ni les raisons ni les exemples allégués par l'Auteur du Discours; parce que, en tant qu'il allègue qu'en un peuple réglé par les lois il n'y a pas moins de « *virtú* » ou de prudence qu'en un prince réglé par les lois, et il donne pour exemple le peuple romain, je dis principalement que ni sa raison, ni son exemple, ne vaut en ce cas (ne s'applique à ce cas = *fa a proposito*) ; parce qu'autre chose est de considérer une multitude qui délibère par elle-même, autre chose un gouvernement populaire ordonné en sorte que les délibérations graves et impor-

tantes aient à êtrefaites par les plus prudents (1)...

« Mais ensuite, quand bien même nous appellerions les délibérations des Romains délibérations de la multitude, qu'on « prenne à la rencontre », — *al riscontro* — (qu'on mette en regard) un prince qui soit parmi les autres princes en ce degré de « vertu » où fut le peuple romain parmi les autres peuples : je crois sans doute qu'il procédera en toutes ses affaires avec une plus grande prudence et une plus grande constance que ne procéderait le peuple romain; parce que, pour les raisons ci-dessus dites, si les termes sont égaux (à termes égaux), il y a plus d'ordre, plus de distinction (c'est la première qualité de l'intelligence selon Guichardin : il faut « distinguer »), plus de résolution, plus de fermeté dans un seul que dans beaucoup. Et, au contraire, si l'on a un

(1) Ici l'éditeur CANESTRINI note : « Machiavel discourt non de la multitude *sciolta*, déchaînée en liberté, mais de celle [qui est] réglée par les lois, et démontre que des défauts dont on l'accuse se peuvent accuser tous les hommes, et surtout tous les princes; mais qu'on ne doit pas inculper plus la nature de la multitude que [celle] des princes. Et il conclut et prouve par beaucoup d'exemples et de raisonnements, contre l'opinion de ceux qui assurent que les peuples, quand ils gouvernent, sont divers, changeants et ingrats, que ces défauts sont aussi dans les princes; et, quant à la prudence et [à la] stabilité, qu'un peuple est plus prudent, plus stable et de meilleur jugement qu'un prince. »

C'est beaucoup dire, et, en tout cas, c'est ne considérer dans le Prince que la personne, que l'individu; et, en tout cas, c'est que, d'une manière générale, on peut reprocher à Machiavel : d'avoir « *négligé la Série* », la Succession, la Dynastie, du type Maison de France, princes de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, et formant, par-dessus les individus, une personne, la Personne Royale, qui se perpétue, de mort en vif, au point presque de ne pas mourir.

peuple délié *(sciolto)* des lois et un prince libre et délié, tels qu'ils sont presque tous, et même *(ancora)* ceux de France que notre Auteur (Machiavel) appelle « liés » — *legati*, — en la puissance desquels il est dans leur royaume de faire ce qu'ils veulent (1), je dis qu'en un prince on pourra trouver peut-être plus d'autres vices qu'en un peuple, et plus de *prontezza*, de disposition, d'inclination à les suivre *(eseguirli)* que n'en a un peuple; — et, lorsque l'Auteur en discourt, il s'écarte *(si parte)* des termes de sa question —; mais communément on trouvera plus de prudence et plus de constance, — ce qui est proprement le titre de l'Auteur, — qu'on n'en trouvera dans une multitude, dans laquelle, quand elle est déchaînée, on ne verra jamais qu'imprudence et inconstance, appétit de choses nouvelles, soupçon immodéré, envie infinie contre tous ceux qui ont richesse *(facultà)* ou qualité. Et, s'il est vrai que, des princes, il s'en trouve de très imprudents, et que leur imprudence, quand elle est de cette dernière espèce, est peut-être plus pernicieuse que celle de la multitude, je dis que, prenant, par exemple, deux cents ans [de la vie] d'un royaume (voilà,

(1) Voir la note de Canestrini sur la déclaration, fort importante et répétée, de Machiavel, que « le royaume de France est plus modéré par les lois qu'aucun autre royaume dont on ait connaissance de notre temps ». — *Considerazioni*, p. 58. — Le texte exact de Machiavel *(Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, livre Ier, chap. XVII) est : « Le Royaume de France est un royaume réglé par une infinité de lois : les Rois n'y disposent que des armes et de l'argent; pour tout le reste, ils n'en peuvent user que selon les dispositions des lois. » — Cf. Charles Benoist, *la Monarchie française*, 2 volumes in-16. Paris, Dunod, 1935, tome II, p. 590.

chez Guichardin, introduites l'expérience, la contre-épreuve, et la notion de continuité, de perpétuité dont Machiavel n'a peut-être pas fait assez grand cas), on trouvera des rois prudents et d'imprudents, mais que, prenant deux cents ans [de la vie] d'une multitude, on trouvera deux cents ans d'imprudence et de diversité *(varietà)*... Si tu me donnais cinquante ans d'un bon gouvernement populaire et autant d'un prince également bon, je ne doute pas que le plus grand progrès (accroissement = *augumento*) se ferait sous un prince. Mais le fait que les successeurs ne sont pas toujours semblables fait que le progrès (l'augmentation du gouvernement populaire) va continuant davantage (plus) que celui d'un principat, — *hasard ou chance* (1) ; — et il peut très bien arriver que ce soit une meilleure fortune pour une cité de tomber dans un gouvernement populaire que sous les princes (mais ce n'est pas ici la question, ce point n'est pas celui du débat) ; et néanmoins qu'ordinairement il y ait plus d'imprudence et plus d'inconstance dans un peuple que dans un prince. »

LIVRE II

Proemio (Avant-Propos). Guichardin confirme généralement son accord avec Machiavel, mais avertit : « La conclusion est très vraie que souvent les temps antiques sont loués plus qu'il ne se devrait, et les raisons en sont bien considérées

(1) Cette incidente est de moi (CH. B.).

par l'écrivain... » — « C'est donc la vraie conclusion que les temps anciens ne doivent pas toujours être préférés aux présents, mais il n'est certes pas vrai de nier qu'un âge (une époque) soit quelquefois plus corrompue ou plus vertueuse qu'une autre. »

CHAPITRE X. — *L'argent n'est pas le nerf de la guerre selon la commune opinion.*

On connaît l'avis de Machiavel, que l'argent n'est pas vraiment le nerf de la guerre, que son vrai nerf, ce sont « les armes à soi », « *le armi proprie* », « les armes fidèles » ; ce sont « de bons soldats ». Il est peut-être, comme souvent, au moins dans la forme, un peu trop absolu. Guichardin fait la mise au point : « Celui, dit-il, qui fut l'auteur de cette sentence, que l'argent est le nerf de la guerre, et celui qui l'a ensuite adoptée, n'ont pas entendu que l'argent seul suffise à faire la guerre, ni qu'il fût plus nécessaire que les soldats ; car ce serait une opinion non seulement fausse, mais encore très ridicule. (Il touche ici et découvre le défaut du style tranchant de Machiavel, et de son penchant à *l'expression forte*.) Mais il a entendu que qui fait la guerre a un très grand besoin d'argent, sans quoi il est impossible de la soutenir... [En tout cas], il est plus facile, avec de l'argent, de trouver des soldats, qu'avec des soldats de trouver de l'argent. Qui donc interprêtera cette sentence selon le sens de celui qui l'a dite, et selon qu'elle est communément entendue, ne s'en étonnera pas, ni ne la condamnera en aucune façon »

Mais que restera-t-il de « la thèse » de Machiavel, qui est au fond la nécessité des armes propres, des armes nationales, beaucoup plus que le choix entre des armes quelconques et l'argent?

CHAPITRE XII. — *S'il est mieux, quand on craint d'être assailli, de porter ou d'attendre la guerre.*

Guichardin : « Si, dans le présent Discours, se trouvent beaucoup (pas mal : *assai*) d'exemples de l'une et de l'autre opinion, il y a aussi beaucoup de raisons qui font le cas si douteux qu'il n'est pas facile de le résoudre; et, à vouloir en délibérer bien, il a besoin de beaucoup de considérations qui ont été omises par l'auteur... »

Différence des deux méthodes : Guichardin, homme de moins ample vue ou vol, est, en revanche, homme de réflexions accumulées et lentes qui s'attachent beaucoup plus aux détails. Il *induit* moins et *déduit* plus.

CHAPITRE XIV. — *Les hommes se trompent bien souvent en croyant vaincre la superbe par l'humilité.*

Les *Considérations* relèvent une contradiction de Machiavel, à qui l'on en a reproché de nombreuses, et qui, en effet, n'en manque pas, mais s'en soucie peu, dans l'abondance de ses idées : « La conclusion de ce discours est en partie contraire à ce qu'il (Machiavel) a dit ailleurs (1). »

CHAPITRE XV. — *Les États faibles sont toujours ambigus à se résoudre, et toujours les délibérations lentes sont nuisibles.*

(1) *Discorsi...*, livre Ier, chap. XXXIII.

« Des deux raisons dont procèdent les ambiguités des délibérations, remarque Guichardin, l'une de la faiblesse de ceux qui ont à décider, — je ne dis pas faiblesse des forces et de la puissance, mais faiblesse de prudence et d'esprit, — cette raison peut tomber tout aussi bien dans un prince que dans une république; et je crois que, quand le Discours dit « les États faibles », il entend faibles de prudence, quoique la débilité des forces puisse en partie accroître l'irrésolution. »

Sur « la neutralité » résultant de la difficulté de se décider, il y a à noter que « rester neutre peut provenir aussi bien de résolution que d'hésitation *(suspensione)*; dans le second cas, la neutralité est répréhensible; dans le premier, elle peut être utile ou pernicieuse selon la qualité des cas; (mais « c'est une question que nous n'avons pas à traiter ici »).

Chapitre xix. — *Que les acquisitions (les conquêtes =* acquisti*), dans les républiques qui ne sont pas bien ordonnées, vont à leur ruine, et non à leur exaltation.*

Guichardin : « Qui doute que la cité de Florence, que la république de Venise seraient plus faibles et de moindre puissance, si elles avaient renfermé leurs territoires dans des limites plus étroites [qu'elles ne l'ont fait?]. » — Pour Venise, sur la terre ferme on en a douté.

(Développement : raisons militaires et politiques à l'appui.)

Sur « les armes auxiliaires et mercenaires ». —

« Mieux vaut encore être défendu par celles-ci que par rien... Je confesse qu'une république qui a ses armes propres est plus puissante et fait plus de profit de ses acquisitions *(più capitale)*; mais je ne confesserai certes pas que plus une république désarmée acquiert, plus elle devient faible.

(Ainsi se dégage le caractère des *Considérations*, et l'esprit même de Guichardin : il rappelle, sur plus d'un point, Machiavel au « bon sens », à « la mesure » que l'emportement de son génie l'entraîne parfois à oublier...)

« ...Ni, par exemple (je ne confesserai pas), que Venise, qui maintenant ne craint plus des rois, ni des empereurs, si elle était sans domination sur terre et sur mer, serait plus en sûreté qu'elle ne l'est à présent. Si c'était vrai, je ne sais pas pourquoi le Discours se restreindrait seulement aux républiques; parce que, pour les mêmes raisons, un prince qui n'aurait pas d'armes propres retirerait de ses conquêtes et de l'agrandissement de sa domination faiblesse et non puissance : ce que démontrent largement être très faux et les raisons et l'expérience. »

CHAPITRE XXIV. — *Les forteresses sont généralement plus dommageables qu'utiles.*

« On ne doit pas, pense Guichardin, louer l'antiquité à ce point que l'on blâme tous les ordres (toutes les institutions modernes) qui n'étaient pas en usage chez les Romains. « Quant à l'utilité des forteresses *à l'intérieur*, « cette raison que l'on ajoute dans le Discours, qu'elles donnent courage aux princes d'être insolents

et de mal se comporter, est très frivole... »

(Il est vrai qu'elle n'est pas très forte, ou peut-être qu'elle est bien alambiquée; mais il y en aurait d'autres que Guichardin ne développe pas. — Il conclut « qu'en bien des cas et en bien des temps les forteresses ne servent point... mais que souvent elles sont utiles à qui les tient, pour s'assurer contre les conjurations — exemple : Catherine Sforza et ses *rocche*, — pour fuir les rébellions et récupérer les terres ou les villes *(terre)* perdues... »).

LIVRE III

Chapitre xvii. — *Qu'il ne faut pas offenser quelqu'un, puis l'envoyer dans une administration ou gouvernement d'importance.*

Sur ce sujet, retour probable des réflexions de Guichardin à lui-même. Il repousse avec énergie l'exemple de « Claude Néron » allégué dans le Discours de Machiavel : « C'est chose ridicule à croire que, pour avoir été calomnié au temps on il était en Espagne, et même avec quelque raison, il en ait éprouvé tant de dédain qu'il pût désirer être battu *(rotto)*; et, en tout cas, les mots dont l'écrivain (Machiavel) dit qu'il usa ne sont pas ses paroles à lui, mais celles du Salinatore (Marco Livio, consul en même temps que Claude Néron), qui, après son consulat, avait été condamné par le peuple. »

(Encore un trait qui ressort : Machiavel est « un politique qui fait de l'histoire »; Guichardin, un historien qui fait de la politique »).

CHAPITRE XXIV. — *La prolongation des commandements fit Rome serve.*

Guichardin : « Il n'y a pas de doute que la prorogation des commandements fut une grande occasion à qui voulut s'emparer de la république... Mais je conclus que, tant que Rome ne fut pas corrompue, la prorogation des commandements et la continuation du consulat, dont on usa bien des fois dans les temps difficiles, furent chose utile et sainte; mais, quand la cité fut corrompue, surgirent les guerres civiles, et les semences des tyrannies *(etiam)* même sans la prorogation des commandements. Et l'on peut donc conclure que, même s'il n'y avait pas eu ces prorogations, il n'aurait manqué, ni à César ni aux autres qui s'emparèrent de la république, ni pensée ni faculté de la travailler *(travagliarla)* par d'autres moyens. »

(Au reste, Machiavel n'a pas dit le contraire, et ce qu'il en a dit n'en demeure pas moins vrai. — A tout le moins, il y a eu là un « moyen » et une « occasion ».)

CHAPITRE VIII

RICORDI POLITICI E CIVILI DE GUICHARDIN

> « Lisez souvent et considérez bien
> « ces *Ricordi,* parce qu'il est plus
> « facile de les connaître et de les
> « entendre que de les observer (de
> « les suivre); et cela se facilite en
> « en prenant une telle habitude
> « qu'on les aît frais dans la mé-
> « moire (1). »
>
> *Ricordo* IX.

J'ai lu et relu à plusieurs reprises les *Ricordi* de Guichardin, moitié souvenirs personnels, retours sur soi, et moitié, eux-mêmes, « considérations »

(1) Une partie de ces *Ricordi* étaient connus dès la seconde moitié du seizième siècle. On en avait publié de cent à cent cinquante sous le titre de : *Avvertimenti di messer Francesco Guiciardìni.* Mais les compilateurs en avaient usé à leur guise, les avaient « tripotés » et gâtés, en avaient ajouté d'apocryphes, et de la sorte étaient arrivés à deux cents. C'était, par exemple, le cas d'un neveu de l'auteur, ce Luigi Guicciardini qui a écrit sur les Flandres et sur la Zélande, et qui en fit imprimer un recueil dont il dit avoir « tiré les éléments des Œuvres originales, *o poco altro*, de messer Francesco Guicciardini ». (*I Precetti e Sententie di F. G.* Anvers, 1583.)

Ainsi encore Corbinelli, *Consigli e Avvertimenti*, Paris, 1576; Francesco Sansovino, *Concetti politici*, Venise, 1578; Remigio Nannini (Frà Remigio Fiorentino) *Considerazioni civili*, Venise, 1582, réimprimé en 1603; une deuxième compilation de

sur les choses, sur « le jeu de ce monde ». Je ne puis pas dire que j'aie cherché à analyser ces quatre cents notes détachées l'une de l'autre, car ç'eût été vouloir analyser l'analyse. Mais je me suis attaché, au contraire, à en faire une sorte de synthèse, à y mettre de l'ordre, à les réunir par groupes. Je les ai rapprochées, rassemblées, en formant ainsi quatre ou cinq familles, qui présenteront successivement : 1° les maximes tirées ou empruntées de Machiavel, qu'on pourrait taxer de « machiavéliques », et celles, par opposition, — dont les formules vont contre Machiavel ou diffèrent des formules de Machiavel, « anti-machiavéliques » ; 2° les maximes de politique où Machiavel n'est pour rien, et de morale politique; 3° les maximes de morale privée ou domestique; 4° les maximes qu'il faut bien appeler « anti-cléricales », quelques-unes même peu religieuses, si libres, si étranges, faisons-le observer encore, dans la bouche et sous la plume d'un haut fonction-

Sansovino, d'après celle de Frà Remigio, 1598 (?) réédité à Venise, en 1608; Ciro SPONTONE, *Avvertimenti dell'Istoria*, Bergame, in-4°; Girolamo CANINI, *Aforismi politici*, Venise, 1625. — A joindre l'édition par « un amateur des lettres » (R. NANNINI) (?) de la copie donnée par Piero di Niccolò Guicciardini à Don Flavio Orsini, plus tard cardinal. Venise, 1583. — Et à noter que presque toutes ces publications furent faites à Venise, fin du seizième siècle, oommencement du dix-septième. C'est le moment où l'école vénitienne « rivalise » avec l'école politique florentine et tend à la « supplanter ». — Tels qu'on les connaissait et plus ou moins authentiques, ces *Ricordi* avaient eu un si grand succès que BISCIONI, continuateur de la *Toscana litteraria* de CINELLI les a, après tant d'autres, qualifiés d'*aurei*. — Je cite toujours d'après l'édition de Giuseppe CANESTRINI, *Opere inedite di Francesco Guicciardini*, autorisée par les comtes Piero et Luigi Guicciardini, volume primo, Florence, 1857.

naire pontifical. Cet essai de classement servira au portrait de Guichardin, aidera à mieux connaître sa figure, son caractère, son esprit, et, ce qui est ici notre objet principal, permettra de le situer mieux par rapport à Machiavel et au « machiavélisme ».

I. — *Pensées de Guichardin en rapport avec la pensée machiavélique* (1).

II. — Si les princes doivent communiquer leur secret.

III. — Des qualités d'un ministre. — Un prince en doit pas se réduire à vivre au jour le jour. Il lui faut « préparer ses ministres », parce qu'il ne peut les trouver « tout faits ». Un prince séculier aura toujours plus abondance *(copia)* de ministres qu'un Pape, parce qu'il dure plus longtemps et qu'il aura pour successeur quelqu'un qui lui ressemble.

[*Ce n'est pas toujours vrai : l'histoire de Guillaume II et de Bismarck nous l'a montré. Il y aurait là un bel exemple de « l'ingratitude des princes »*].

VI. — « C'est une grande erreur de parler des choses du monde indistinctement et absolument,

(1) Recueil ou cahier commencé « le septième mois du siège de Florence » (par le prince d'Oranges (*sic* VARCHI), en 1529) (?). Je mets un point d'interrogation, car plus loin on nous dira que le deuxième cahier, recopié en 1528, comprenait des maximes écrites déjà avant 1525. Mais peut-être n'y a-t-il pas entre les cahiers plus d'ordre chronologique qu'entre les maximes elles-mêmes dont bon nombre sont répétées à peu près littéralement.

et, pour ainsi dire, par règle, parce que presque toutes ont (supportent, demandent) distinction et exception par la variété des circonstances dans lesquelles elles ne se peuvent arrêter en une même mesure; et ces distinctions et exceptions ne se trouvent pas écrites dans les livres, mais il faut que la discrétion les enseigne. »

[*Cette flèche pourrait bien être dirigée contre Machiavel, qui avait une* [*trop*] *grande tendance à rédiger ses observations en forme de maxime générale.*]

XVIII. — « Corn. Tacite enseigne très bien à qui vit sous les tyrans la manière de vivre et de se gouverner prudemment, tout comme il enseigne aux tyrans les moyens de fonder la tyrannie. »

[*Vise évidemment le Livre du Prince. — Et c'est pourquoi on (Frédéric II, entre autres) a accusé Machiavel d'avoir plagié Tacite.*]

XIX. — « On ne peut faire les conjurations sans compagnie d'autrui; et c'est pourquoi elles sont très dangereuses. » (Cf. MACHIAVEL, *Discorsi*..., III, VI.)

XX. — *De même.* (Cf. MACHIAVEL, *Discorsi*..., livre III.)

XXV. — *Sur les bienfaits et les injures.* — Cf. MACHIAVEL.

XXVII. — *Vaut-il mieux être craint qu'aimé?* — Cf. MACHIAVEL : « *La discrezione d'altri*, à laquelle il ne faut pas s'en remettre. »

XXXI. — Cf. MACHIAVEL. Sur la prudence, la « *virtù* » et la « *fortuna* ». Exemple de Fabius Maximus.

[*En somme, sauf, quelquefois, dans l'expression, Guichardin est peu original. Ou plutôt il y a comme un fonds commun à tous les politiques florentins. Et, par Donato* GIANNOTTI, *il en passera une part à Venise (?)*]

XXXV. — *La théorie et la pratique.* — « Combien y en a-t-il qui entendent bien les choses, et qui ne s'en souviennent pas ou ne savent pas les mettre en pratique! Et, à qui fait ainsi, cette intelligence est inutile; parce que c'est comme avoir un trésor dans un coffre avec obligation de ne jamais l'en tirer. »

[*Guichardin aurait-il pensé malignement à son ami messer Niccolò, qui peut-être tirait un peu trop facilement ses trésors de ses coffres.* (En particulier, à propos de l'*Arte della Guerra?*]

XLI. — *Ceci est du Machiavel à peine modifié.*

« Si les hommes étaient bons et prudents, celui qui est préposé aux autres légitimement aurait à user de douceur plus que de sévérité; mais, la plupart étant ou peu bons ou peu prudents, il faut se fonder davantage sur la sévérité : et qui l'entend autrement se trompe. J'avoue bien que qui pourrait mêler et fondre l'un avec l'autre ferait cette admirable concentration et harmonie, telle qu'il n'en est aucune de plus suave; mais ce sont des grâces que le Ciel généreux *(largo)* destine à peu de gens, et peut-être à personne. »

XLIII. — Temporiser. User le venin des choses par la longueur du temps. Donner du temps au temps. Avis fondé sur l'expérience : « J'ai observé dans mes gouvernements... » — *Plutôt contraire à la doctrine machiavélique.*

XLIV. — *Les apparences de la vertu...* Cf. MACHIAVEL. « Donner l'impression que l'on est bon; mais les opinions fausses ne durent pas. » Le père de Guichardin le lui disait déjà.

XLIX. — *Dans le sens machiavélique. Nécessité du secret* (1).

L. — *De même.* Supporter les gouvernements médiocres, ou même mauvais, tant qu'ils ne sont pas vraîment intolérables. A quoi bon changer... « Ôter de la maison des Médicis ser Giovanni da Poppi, si, à sa place, y entre ser Bernardo de San Miniato, homme de la même qualité et condition? »

LII. — Disgrâce des ministres, ou, d'un autre point de vue, ingratitude des princes. (Cf. MACHIAVEL, *Capitolo dell' Ingratitudine.*) « Mais peut-être aussi un Tel, qui croit avoir mérité beaucoup, veut-il aussi plus qu'il ne lui appartient. » — [*Ainsi Bismarck et, a-t-on dit, Canovas.*]

LXVIII. — *Sur la neutralité.* — « La neutralité dans les guerres (des autres) est bonne à qui est assez puissant pour n'avoir point à craindre de celui d'entre eux qui restera vainqueur *(supe-*

(1) Cf. plus bas, *Ricordo* LXXXVIII.

riore); car il se conserve sans effort *(travaglio)* et peut espérer gagner aux désordres d'autrui; hors de ce cas, elle est inconsidérée et dommageable, parce qu'on reste la proie du vainqueur et du vaincu. *(Ce sont les propres termes dont use Machiavel.)* Et la pire de toutes est celle que l'on garde *(qui se fait)* non par jugement, mais par irrésolution; c'est-à-dire quand, en ne te résolvant pas si tu veux être neutre ou non, tu te gouvernes de façon que tu ne satisfais pas même celui qui dans le moment *(per allora)* se contenterait que tu l'assurasses d'être neutre. Et dans cette dernière espèce tombent plus les républiques que les princes, parce que cela provient souvent de ce que sont divisés ceux qui ont à délibérer, de sorte que, l'un conseillant ceci, l'autre cela, il ne s'en accorde jamais tant ensemble qu'ils suffisent à faire prévaloir une opinion plutôt que l'autre : et ce fut proprement le cas de l'État de 1512 (1). »

LXXIX. — *Le sage doit jouir du bénéfice du temps.* « Sans doute, quand te vient ce que tu désires, qui perd l'occasion ne la retrouve pas à son gré, et en bien des cas est nécessaire la célérité à se résoudre et agir; mais, quand tu es devant un

(1) Quand les Espagnols menaçaient Florence, lors de la chute de Soderini et de la disgrâce de Machiavel, « dont les principes de politique peuvent se résumer en ces termes : Gare aux désarmés! Gare aux neutres! parce qu'il arrive des cas spéciaux, et en certains États se rencontrent de telles conditions territoriales et politiques, que la neutralité devient funeste et même quelquefois impossible à observer. » (Note de Giuseppe Canestrini.)

parti difficile, ou devant des choses qui te sont pénibles, allonge et attends autant que tu le peux, parce que souvent cela t'éclaire et te libère. »

[*Ainsi l'avis du « prudent » Guichardin incline, au moins dans ce dernier cas, contre l'opinion plus générale de Machiavel, pour qui « l'imprudence » consiste précisément à fuir « la difficulté », à s'épargner « la peine », et à attendre, sans se décider, la circonstance heureuse qui ne se produira peut-être pas.*]

LXXXIII. — Machiavel est un homme d'intuition, d'inspiration, d'imagination, si l'on veut, d'impulsion, de premier mouvement. Guichardin ne s'émeut pas et ne se meut pas aussi vite. *Bien réflechir et tout peser.* « J'ai été jadis d'opinion que ce qui ne se présentait pas à moi tout d'un trait ne me revenait jamais plus : en y pensant, j'ai vu, dans le fait, en moi et en les autres, le contraire; que, d'autant et mieux l'on pensait aux choses, d'autant mieux elles se comprennent et se font. »

LXXXVIII. — *Le Secret* (1). — « Un prince, ou quiconque est dans de grandes affaires, non seulement doit tenir secrètes les choses qu'il est bon que l'on ne sache pas, mais encore accoutumer *(avvezzare)*, lui et ses ministres, à taire toutes les choses même minimes et qu'il semble qui n'aient pas d'importance, sauf celles qu'il est bon qui soient

(1) Voir plus haut, *Ricordi*, II, XLIX.

connues. Ainsi ni ceux qui sont dans ton entourage, ni tes sujets, ne sachant ce que tu fais [tes affaires : *e fatti tuoi*], les hommes sont toujours suspendus et comme étonnés, et ton plus petit mouvement et pas est observé. »

Pleinement machiavélique.

CIV. — *La Simulation.* — « Est loué beaucoup *(assai)* parmi les hommes, et il est agréable à tous que l'on soit (d'être : *lo essere)* de nature « libres et réels » *(liberi e reali)* et, comme on dit à Florence, francs *(schietti)*; est blâmée, d'un autre côté, et est odieuse la simulation, mais elle est beaucoup plus utile à soi-même [à celui qui l'emploie]; et cette *réalité* (sincérité) sert plutôt aux autres qu'à soi. Mais comme on ne peut nier qu'elle soit belle, je louerais qui, à l'ordinaire, aurait son train *(avessi il traìno suo)* de vivre libre et net, usant seulement de la simulation en certaines choses très importantes qui arrivent rarement. Ainsi acquerras-tu le renom d'être libéral et réel, et t'attireras-tu (derrière = *ti tireresti dietro)* cette grâce qu'a celui qui est tenu de telle nature; et néanmoins, dans les choses qui importent davantage, tu tireras utilité de la simulation, et d'autant plus grande qu'ayant la réputation de n'être pas simulateur, il serait plus facilement cru à tes artifices *(alle arti tue)*. »

N'est-ce pas l'équivalent de la maxime machiavélique sur la vertu et l'apparence de la vertu, transposée par un homme du juste milieu et raffinée jusqu'à ajouter à la force de la simulation elle-même le

crédit que donne la réputation de n'être pas simulateur? (1).

CX. — « Combien se trompent ceux qui, à chaque mot, allèguent les Romains! Il faudrait avoir une cité « conditionnée » comme était la leur, et puis se gouverner selon cet exemple, lequel, à qui a les qualités « disproportionnées », est aussi « disproportionné » qu'il le serait de vouloir qu'un âne fît la course d'un cheval. »

Directement contre les Discorsi? — *Guichardin est un moins « grand esprit » et surtout un moins grand écrivain que Machiavel : c'est entendu ; mais il est plein de sens ; il est parfaitement, admirablement sensé. Et, de temps en temps, quand son langage est libre, quand sa « prudence » ne l'enchaîne pas, il trouve une expression pittoresque et savoureuse.*

CXIV. — *Ceux qui jugent* in scriptis. — « Il y en a certains qui sur les choses qui se présentent font *in scriptis* des discours de l'avenir... Mais on ne peut juger les choses de ce monde de si loin, il faut les juger et les résoudre jour par jour. »

[*Serait-ce encore « une pierre dans le jardin » de Machiavel?*]

CXVII. — *Et ceci?* « Il est très faux de juger par les exemples; parce que, s'ils ne sont pas semblables en tout et pour tout, ils ne servent pas :

(1) Cf. MACHIAVEL, *Le Livre du Prince*, chapitre XVIII. — CHARLES BENOIST, *Le Machiavélisme*, tome II, *Machiavel*, p. 131.

toute petite différence dans le cas peut être cause d'une très grande différence dans l'effet; et discerner ces différences, quand elles sont petites, exige un œil bon et perspicace. »

CXCI. — *Les « résolutions lentes »*. — « On ne peut blâmer les hommes qui sont lents à se résoudre, parce que, s'ils sont en faute dans les choses où il est nécessaire de délibérer vite, pourtant, à l'ordinaire, celui-là se trompe plutôt qui délibère vite que celui qui délibère tard; mais ce qu'il faut blâmer suprêmement *(sommamente)*, c'est la lenteur (le retard) de l'exécution, après que la résolution est prise, dont on peut dire qu'elle nuit toujours et ne sert jamais, sinon par accident; et je vous le dis pour que vous vous en gardiez, attendu qu'en cela beaucoup pèchent, ou par lâcheté, ou pour fuir des ennuis, ou pour autre raison (1). »

[*Contre ce que dit Machiavel des républiques aux délibérations lentes?*]

CXCIII. — *Sur les conjurations* (2). — « Que celui qui conspire *(tiene pratiche)* contre les États prenne bien garde à ne pas se confier à des lettres, parce qu'elles sont souvent interceptées et rendent un témoignage que l'on ne peut pas nier; et, quoiqu'il y ait aujourd'hui bien des moyens (*cauti* : prudents, rusés) d'écrire, il y a aussi bien des moyens de s'y retrouver. »

(1) Cf. plus haut *Ricordo*, XLIII.

(2) Cf. MACHIAVEL, *Discorsi*, le célèbre chapitre VI du livre III. — Voyez CHARLES BENOIST, *Le Machiavélisme*, t. II, *Machiavel*, p. 213-224.

[*Ce qui n'empêchait pas Guichardin lui-même d'écrire « au jus de citron »*] (1).

CCI. — « *Si tous les hommes étaient bons...* (2). » — « Cela paraîtra peut-être une parole maligne et soupçonneuse, mais Dieu voulût qu'elle ne fût pas vraie : il y a plus de méchants hommes que de bons... En dehors de ceux que, par expérience ou relation, vous connaissez bons et avec qui l'on ne peut se tromper à traiter « tous les yeux bien ouverts », c'est bien de l'adresse *(destrezza)* de le faire de façon à ne pas s'attirer le nom de « méfiants » *(sfiduciati)*; mais il est substantiel (essentiel) que vous ne vous fiiez pas, si vous ne voyez pas pouvoir le faire. »

CCXIII. — *Se résigner au moindre mal.* — « Peser les inconvénients de chaque parti, se résoudre à ceux qui pèsent le moins; se rappeler qu'on ne peut prendre de parti qui soit net et parfait de tout point. »

CCXV. — *Les « délibérations lentes »* (ou plutôt : « *Les résolutions réfléchies.* »). — Ne pas trop se presser de décider. « Ne courez pas à blâmer ou à recommander selon la surface des choses; et ce qui vous apparaît aux yeux, il faut le considérer plus en dedans, si vous voulez que votre jugement soit vrai et pesé (3). »

(1) Voir plus haut. Cf. Benedetto VARCHI, *Storia fiorentina*, t. II, p. 136.

(2) Voir plus haut. *Ricordo* XLI. — Cf. MACHIAVEL, *Le Livre du Prince*, ch. XV. — Cf. CHARLES BENOIST, *Le Machiavélisme*, tome II, *Machiavel*, p. 124.

(3) Voyez plus haut, les *Ricordi* XLIII, CXCI. — Nous sortons

CCXXIV. — Guichardin : « Celui qui n'est pas en vérité bon citoyen ne peut longtemps être tenu pour bon ; mais, encore qu'ils [les citoyens] désirent plutôt paraître bons que l'être, il faut qu'ils s'efforcent de l'être ; autrement, à la fin, ils ne peuvent le paraître.

CCXXVII. — « Il y a de grands défauts dans un régime populaire, et néanmoins dans notre cité les sages et bons citoyens l'approuvent pour moindre mal. »

[C'est le conseil machiavélique.]

CCXXXVII. — *La neutralité*. — Exemple de Florence restée neutre « dans la guerre que le pape Jules (II) et le roi catholique d'Aragon eurent avec Louis roi de France (1). »

CCXXVIII. — *Id*. — « Si donc tu veux rester neutre, négocie (capitule = *capitola*) au moins ta neutralité avec cette partie [ou ce parti] qui la désire, parce que c'est une manière de s'y rattacher ; et si elle (cette partie) est victorieuse, elle aura peut-être quelque frein et vergogne à t'attaquer. » (Cf. MACHIAVEL).

de la première série, et nous entrons dans la deuxième, celle des *Ricordi* « écrits avant 1525 sur d'autres cahiers, mais rapportés ici, au commencement de l'an 1528, dans le très grand loisir que j'avais », dit l'auteur (ce sont « les loisirs » que lui avaient faits les événements de 1527 à Rome et à Florence) « en même temps que la plupart de ceux qui sont derrière dans ce cahier ». [Note de GUICHARDIN]. — « Dans cette seconde série, tirée d'un autre authographe, on lit différents *Ricordi*, semblables, quant au fond, à quelques-uns des précédents, mais différents dans la forme. » [Note de l'éditeur CANESTRINI].

(1) Cf. plus haut, LXVIII.

CCXLIII. — *Supporter un régime médiocre.* — Dans une république, quand l'État, quoique défectueux, est tolérable, qu'on ne cherche pas à le changer pour en avoir un meilleur, car presque toujours on le rend pire : il n'est pas au pouvoir de celui qui le change de faire que le gouvernement soit à point selon son dessein et sa pensée (1). »

CCXLVI. — *Si le prince doit s'ouvrir de son dessein à son propre ambassadeur.* — « Celui, du prince ou du particulier, qui veut persuader à un autre le faux par le moyen de son ambassadeur ou d'autres doit d'abord tromper l'ambassadeur, parce qu'il opère et parle avec plus d'efficacité, croyant que l'esprit de son prince est ainsi, qu'il ne ferait s'il savait que c'est simulation (2). »

CCLV. — *Sûretés contre l'ennemi.* — « Toutes les sûretés que l'on peut prendre contre l'ennemi sont bonnes, de foi, d'amis, de promesses et d'autres assurances; mais, par la mauvaise condition des hommes et variation des temps, aucune n'est meilleure et plus ferme que d'arranger les choses de façon que le fondement de ta sécurité consiste plus sur ce que ton ennemi ne puisse pas t'attaquer que sur ce qu'il ne veuille pas. »

[Cf. MACHIAVEL. — Redisons-le sans nous lasser : le malheur de Machiavel est peut-être (et même

(1) Cf. L. — Conforme au conseil de MACHIAVEL. Voir *Discorsi,* livre III, ch. VI.

(2) Mais quelle « position » pour l'ambassadeur! — Cf. plus haut LXXXVIII.

sûrement) d'avoir été un très grand « écrivain », — une espèce de Rousseau, quoique en tout point différent de Rousseau, mais c'est la même aventure. — Pour le fond des choses, bien d'autres en ont dit autant que lui, il a eu le tort de les dire autrement et de couler définitivement la pensée dans ce moule qui n'était qu'à lui seul.]

CCLVI. — « Tu ne peux selon la coutume *(il vivere)* du monde avoir de plus grand bonheur que de voir ton ennemi prosterné devant [toi] à terre et à ta discrétion; et donc, pour obtenir (*avere* = avoir) cet effet, on ne doit oublier rien. Le grand bonheur consiste en cela; mais plus grande encore est la gloire d'user d'une telle fortune *(laudabilmente)* louablement, c'est-à-dire d'être clément et de pardonner : chose propre aux esprits généreux et élevés. »

[*Atténuation à* MACHIAVEL. *Toujours le « modéré ». Et cela peut être, dans beaucoup de cas, politique; mais, dans certains, cela peut aussi ne pas l'être. Au fond, c'est toujours la querelle de la politique pure, à la Machiavel, séparée et vidée de toute considération étrangère, morale ou autre. Ce que l'on peut discuter, c'est le droit de le faire, de l'en séparer et de l'en vider. Mais, une fois la donnée posée, il faut,* POLITIQUEMENT, *suivre la règle et jouer le jeu, afin de gagner la partie. Dira-t-on qu'on ne la gagne pas toujours en la jouant? Sans doute, c'est un jeu, et l'on peut perdre; mais, alors, c'est mal joué.*]

CCLXIII. — *Les vieilles injures et les nouveaux bienfaits.* — Cf. MACHIAVEL.

CCLXIV. — « Les hommes ne sont pas reconnaissants; si donc vous ne voulez pas vous tromper, faites vos calculs d'après cette mesure. »

[Cf. MACHIAVEL, *Capitolo dell' Ingratitudine; quoique la question ne soit pas posée du tout de la même manière : pour Machiavel, il s'agit d'ingratitude publique et non privée, d'un « Prince » ou d'un « Peuple »*.]

CCLXVII. — *La vertu et les apparences de la vertu.* « Celui qui est de nature vraie et libre plaît universellement; mais parfois cela lui nuit; d'un autre côté, la simulation est utile, et souvent même nécessaire pour les mauvaises natures des autres, mais elle est détestée et elle a du mauvais *(è odiata e ha del brutto)*; je ne sais donc ce qu'il faut choisir *(quale sia da eligere)* : ordinairement, user de la première, pour s'acquérir la réputation de personne libre... Néanmoins, dans certains cas importants et rares, employer la simulation, qui est d'autant plus utile et réussit d'autant mieux à celui qui vit ainsi que, pour avoir le renom du contraire, il est plus facilement cru (1). »

Cf. MACHIAVEL. *C'est du machiavélisme raffiné, du « sur-machiavélisme »*.

CCLXVIII. — *Conclusion sur ce chapitre :* « Pour les raisons ci-dessus je ne loue pas toujours celui qui vit toujours avec simulation et avec art (ou artifice = *con arte*), mais j'excuse celui qui quelquefois en use. »

(1) Voir XLIV, CIV, CCXXIV.

[*C'est bien par là que devait conclure le « prudent » Guichardin, le « modéré », l'homme du « juste milieu » : Oui, mais non; non, et pourtant oui.*]

CCLXX, CCLXXI. — *Le secret.* Cf. MACHIAVEL (1).

CCLXXIV. — *La part de* « la fortuna ». — Cf. MACHIAVEL (2).

CCLXXV. — « Je ne veux certainement pas retenir ceux qui, enflammés de l'amour de la patrie, se mettraient en péril pour la ramener à la liberté; mais je dis que celui qui dans notre cité cherche le changement de l'État pour son intérêt propre n'est pas sage, parce que c'est chose périlleuse et qu'on voit en effet très rarement réussir. »

[*Guichardin conseille donc l'extrême prudence qui conduit à l'abstention; et c'est aussi le conseil de Machiavel.*]

CCLXXVI. — « Ne vous fatiguez pas dans les mutations qui ne font pas autre chose que de changer les visages : car quel bénéfice en retires-tu, si, ce même mal que te faisait Pierre, c'est Martin qui te le fera? Par exemple, quel plaisir peux-tu avoir de voir s'en aller messer Goro, si en sa place entre un autre de même sorte (3)? »

CCXCIV. — *Sur « la libéralité » du Prince.* — Cf. MACHIAVEL.

(1) Voir II, XLIX, LXXXVIII, CCXLVI.
(2) Cf. *Discorsi*, liv. II, ch. XXIX.
(3) Répétition. — Voir plus haut, L. — Messer Goro remplace simplement ici ser Giovanni da Poppi, suivi de ser Bernado de San Miniato.

CCXCVII. — *Les délibérations lentes.* — « Croire que l'on ne verra pas plus [en réfléchissant] que l'on n'a vu du premier coup d'œil est une erreur (1)... » Mais...

CCXCVIII. — ...Mais il y a l'occasion qu'il faut saisir, de faire, sans différer, la chose que tu désires. En sens contraire, différer le plus qu'on le peut celles qui déplaisent. « C'est ainsi qu'il faut entendre le proverbe que les sages ont, dit-on, dans la bouche; que l'on doit jouir du bienfait [ou du bénéfice] du temps. »

CCCXV. — Encore « la libéralité » du Prince (2).

CCCXLIV. — *Qualités d'un capitaine d'armée.* — « Il faut qu'il ait plus que les yeux d'Argos. » Pardessus tout : la prudence. « J'estime qu'en comparaison d'elle, tout autre poids est léger (3). »

CCCLXXI. — « Une cité qui sort de la tyrannie n'a jamais sa liberté bien sûre, si elle n'éteint toute la race et descendance des tyrans... »

[*C'est la maxime machiavélique. Mais Guichardin atténue ou précise :* « Je le dis quant aux mâles absolument, mais quant aux femmes je distingue selon les cas, et selon leurs qualités (leurs conditions) et celles des choses. »

CCCLXXII. — Se rapporte aussi au *machiavélisme.* — « J'ai dit plus haut qu'on n'assure pas les États en coupant les têtes, parce que les ennemis multiplient plus vite, comme on le dit de l'hydre;

(1) Voir LXXIX, CXCI, CCXV.
(2) Rapprocher de CCXCIV. — Cf. MACHIAVEL.
(3) Cf. MACHIAVEL, *Discorsi*, livre III, *in fine*.

mais il y a beaucoup de cas où les États se lient (se cimentent = *si legano*) ainsi par le sang, comme les édifices par la chaux *(con la calcina)*. »

CCCLXXV. — *L'attaque préventive.* « Il est aussi juste de se défendre pour n'être pas attaqué que de se défendre après l'attaque reçue. » Seulement il faut bien distinguer les cas, ne pas agir par crainte vaine, ni par cupidité ou malignité (méchanceté), où tu ne peux être suspecté de vouloir, en alléguant cette crainte, justifier la violence que tu fais. »

[Dans le plan ou dans la ligne de MACHIAVEL.]

CCCLXXXI. — *Sur la nature des papes Jules et Clément* (Jules II et Clément VII). (Cf. MACHIAVEL, sur la diversité des temps et l'opposition des temps et des hommes) (1).

CCCXCI. — *De la défense des places.* (Cf. MACHIAVEL, sur les forteresses) (2).

2. — *Maximes de politique ou de morale politique.*

XVII. — « Ne croyez pas ceux qui font profession d'avoir quitté les affaires et les grandeurs volontairement ou par amour du repos, car on voit par expérience que presque tous, dès qu'il s'ouvre un soupirail *(spiraglio)* pour retourner à la vie d'auparavant, laissant le repos si vanté, s'y jettent

(1) Cf. *Discorsi*, livre III, chap IX.
(2) *Ibid.*, livre II, chap. XXIV.

avec cette furie que fait le feu aux choses bien ointes et sèches. »

[*On pourrait traduire ou résumer, par un même jeu d'esprit : « Jeu de serments, feu de sarments.* »]

XXI. — « J'ai dit et écrit d'autres fois que les Médicis ont perdu l'État en 27 pour l'avoir gouverné en bien des choses « à usage de liberté » et que je craignais que le peuple ne perdît la liberté pour la gouverner en bien des choses « à usage d'État » *(a uso di Stato)* (1).

Ce *Ricordo* est long. En voici le sens, l'intention ou la tendance : « Un bon gouvernement doit tout acheminer avec justice et égalité; de quoi naît la sûreté de tous, et s'ensuit en grande partie la satisfaction universelle et le fondement de conserver le gouvernement populaire, non avec peu de partisans qu'il n'est pas capable de diriger, mais avec d'infinis (innombrables) amis... »

[*Le commentaire et les rapprochements seraient faciles. Retenons simplement que la politique contraire est absurde et funeste de la part d'un gouvernement qui se prétend démocratique.*]

XXIII. — *Sur « les choses futures »*. — [Qu'on se trompe, à vouloir prédire les événements.]

(1) « Gouvernement *à usage d'État* signifie, dans le langage des politiques florentins, « gouvernement de parti, » c'est-à-dire renfermé seulement dans les mains du parti devenu maître du palais et de la Seigneurie : donc exclusion du parti contraire de tous les honneurs, utilités et bénéfices de l'État. » — (Note de Giuseppe Canestrini, p. 93.) D'où, nous qui avons subi depuis trente ans un parti qui gouvernait *a uso* (et même *a abuso di Stato)*, il nous faudrait convenir que nous avons « perdu la liberté ».

XXXII. — Qu'il y a une « bonne » et une « mauvaise » ambition.

LIX. — « J'ai dit jadis au pape Clément (VII), qui s'épouvantait de tout péril, qu'une bonne médecine pour ne pas craindre aussi légèrement était de se rappeler de combien de choses semblables on s'était effrayé en vain; je ne veux [pourtant] pas que ce mot serve à faire que les hommes ne craignent jamais, mais qu'il les accoutume à ne pas craindre toujours. »

LXXI. — *Les choses ne vont pas aussi vite qu'on le croit.* « Si vous voyez aller en chemin la déclinaison d'une cité, le changement d'un gouvernement, l'augmentation d'un empire nouveau et choses semblables, que l'on voit quelquefois devant soi presque certaines, *prenez garde de ne pas vous tromper sur les temps,* parce que les mouvements des choses sont par leur nature et par divers empêchements beaucoup plus lents *(più tardi)* que les hommes ne se l'imaginent; et te tromper en cela peut te faire le plus grand tort; prenez bien garde que c'est un pas où souvent l'on s'empêtre *(si inciampa).* Il en est de même aussi dans les choses privées et particulières; mais beaucoup plus dans celles [qui sont] publiques et universelles; parce qu'elles ont par [ou *pour*] essence une plus grande masse, leur mouvement est plus lent, et, en outre [*anche*], elles sont soumises à plus d'accidents. »

[*A méditer en toute circonstance, et plus que jamais aux jours où l'on se croit tout près de grands changements dans l'État.*]

XCI. — *Bien mal acquis...* — « Difficilement j'ai pu jamais me laisser entrer dans la tête que la justice de Dieu comporte que les fils de Lodovico Sforza aient à jouir de l'État de Milan qu'il a acquis par scélératesse (*sceleratamente* = criminellement), et qui, pour l'acquérir, fut cause de la ruine du monde. »

[*Traduction médiocre, mais je n'en trouve pas de plus satisfaisante.*]

XCIII. — « Plus un particulier pèche envers le prince et commet *crimen lesæ majestatis*, en voulant faire ce qui appartient au prince, autant pèche un prince et commet-il *crimen lesi populi*, en faisant ce qu'il appartient de faire au peuple et aux particuliers : aussi le duc de Ferrare a-t-il mérité une grande répréhension (*reprensione* = un grand blâme) en « faisant des marchandises » (*mercatanzie* = du commerce), des monopoles et autres choses mécaniques qu'il appartenait aux particuliers de faire. »

[*On voit que* « l'étatisme » *n'est pas chose nouvelle; mais il est juste et opportun de dédier cette maxime aux gouvernements qui, pour se faire de plus en plus* « *démocratiques* » , *commettent, d'une conscience sourde et muette, le* « *crime de lèse-peuple* » .]

CVII. — « Il est à désirer de ne pas naître sujet; et pourtant ayant à l'être, il est mieux de l'être d'un prince que d'une république (1); parce que

(1) Note de CANESTRINI : « Dans les républiques antiques et du Moyen-Age, à la différence des États modernes, les droits

la republique déprime tous les sujets et ne fait aucune part de sa grandeur sinon à ses citoyens : le prince est plus commun à tous, et a également pour sujet l'un comme l'autre; chacun peut donc espérer d'être *beneficato* (bien traité, mais ce n'est pas assez dire : bénéficié) et employé *(adoperato)* par lui. »

CIX. — « Ce n'est pas le fruit des libertés, ni la fin pour laquelle elles furent trouvées, que chacun gouverne; car ne doit gouverner que celui qui y est apte et qui le mérite (1): mais l'observation des bonnes lois et des bons ordres qui sont plus sûrs dans le régime libre (dans « le vivre libre » = *nel vivere libero)* que sous la puissance d'Un [seul] ou de Peu. Et c'est là la duperie *(lo inganno)* qui fait tant travailler (souffrir) notre cité, parce qu'il ne suffit pas aux hommes d'être libres et sûrs, mais ils ne s'arrêtent pas *(non si fermano* = ne se reposent pas) si encore ils ne gouvernent. »

CXII. — « Messer Antonio da Venafro disait, et il disait bien : « Mettez six ou huit sages ensemble, ils deviennent autant de fous : parce que, ne s'accordant pas, ils mettent les choses plutôt en dispute qu'en résolution. »

politiques étaient réservés (restreints = *ristretti)* aux citoyens de la seule [cité] dominante. » — [*Exemple : Berne. — Le mot* sujets *doit s'entendre comme l'entendait l'ancienne Confédération helvétique vis-à-vis des* « États sujets ».]

(1) *Mais comment faire pour que, dans la démocratie, le gouvernemeet soit au plus capable et au plus digne?*

CXVI. — « Que celui qui gouverne les États ne s'épouvante pas pour les périls qui se montrent; parce que, comme dit le proverbe, « le diable n'est pas aussi mauvais qu'on le peint. » Les choses ne tournent jamais aussi mal qu'on a pu le craindre; « et, ce *Ricordo* bien considéré, tout jour vient en fait (1). »

CXXXI. — « C'est une grande différence [pour un Prince ou pour un État] d'avoir ses sujets mécontents ou de les avoir désespérés. Le mécontent, s'il désire bien te nuire, ne se met pas en péril à la légère, mais il attend les occasions, qui quelquefois ne viennent pas; le désespéré va les cherchant et sollicitant, et il entre précipitamment dans l'espérance et les pratiques de faire des nouveautés; et tu as donc à te garder de celui-là très rarement, de celui-ci il est nécessaire de te garder toujours. »

CXXXIV. — « Les hommes sont tous par nature inclinés plus au bien qu'au mal, et il n'en est aucun qui, si une autre considération ne le tire pas en sens contraire, ne fît plus volontiers bien que mal; mais la nature des hommes est si fragile, et si fréquentes dans le monde les occasions qui invitent au mal, que les hommes se laissent souvent dévier du bien. Et c'est pourquoi les sages législateurs ont trouvé les récompenses et les peines, ce qui ne fut rien d'autre que de vouloir, par l'espérance et par la crainte, tenir fermes les hommes dans leur inclination naturelle. »

(1) Voir plus haut, LIX.

[*Optimisme modéré; mais qui, si modéré qu'il soit, avec toutes ses restrictions et réserves, est encore trop fort au regard du pessimisme machiavélique.*]

CXXXVI. — *La « fortune » et la raison.* — « Il arrive que quelquefois les fous font de plus grandes choses que les sages : cela vient de ce que le sage, s'il n'y est pas forcé, s'en remet beaucoup à la raison et peu à la fortune; le fou, beaucoup à la fortune et peu à la raison; et les choses apportées par la fortune ont parfois des fins incroyables. Et les sages de Florence auraient cédé à la tempête présente (1); les fous, ayant, contre toute raison, voulu s'y opposer, ont fait jusqu'à présent ce qu'on n'aurait pas cru que notre Cité pût faire en aucune façon; et c'est ce que dit le proverbe : *Audaces fortuna juvat.* »

CXXXVII. — « Si le dommage qui résulte des choses mal gouvernées se découvrait chose par chose, celui qui ne sait pas, ou bien s'ingénierait à apprendre, ou volontairement se laisserait gouverner par qui saurait davantage; mais le mal est que les hommes, et les peuples surtout, par leur ignorance, n'entendant pas la raison des désordres, ne les attribuent point à cette erreur qui les a produits; et ainsi, ne reconnaissant pas de combien de mal est cause [le fait] d'être gouvernés par qui ne sait pas gouverner, ils persévèrent dans leur erreur ou de faire eux-mêmes ce qu'ils ne savent

(1) Canestrini remarque que « Guichardin écrivait ce *Ricordo* dans les premiers mois du siège ».

pas ou de se laisser gouverner par des incapables : d'où naît souvent la ruine dernière *(ultima)* de la Cité. »

CXXXVIII. — « Ni les fous ni les sages ne peuvent finalement résister à ce qui doit être; mais je n'ai jamais lu chose qui me parût mieux dite que celle qui dit : *Ducunt volentes fata, nolentes trahunt.* »

[*A rapprocher de* CXXXVI. — *Ainsi sagesse et folie conduisent* fatalement *au même résultat. C'est* « la fortuna » *contre* « la virtù ». *Mais qu'est devenu l'optimisme?*]

CXL. — « Qui dit un peuple dit vraiment un animal fou, plein de mille erreurs, de mille confusions, sans goût, sans plaisir *(senza diletto)*, sans stabilité. »

[*Voilà, de ce coup, le pessimisme absolu. Comment l'accorder avec l'optimisme foncier de la maxime* CXXXIV?]

CXLI. — Ne pas s'étonner qu'on ne sache pas les choses du passé ou celles des pays lointains; on ne connaît pas vraiment les présentes ni les tout proches; « et souvent entre le palais et la foule il y a une nuée si épaisse, ou un si gros mur, que, l'œil des hommes n'y pénétrant pas, le peuple en sait autant de ce que fait celui qui gouverne, ou de la raison pour laquelle il le fait, que des choses qui se font dans l'Inde; et c'est pourquoi le monde s'emplit facilement d'opinions erronées et vaines (1). »

(1) Ces observations, notées au premier quart du seizième

CXLII. — « Une des plus grandes fortunes que puissent avoir les hommes est d'avoir l'occasion de pouvoir montrer qu'aux choses qu'ils font par intérêt propre (personnel), ils ont été mus pour cause de bien public. C'est ce qui fit glorieuses les entreprises du roi Catholique; lesquelles, faites toujours pour sa sécurité ou pour sa grandeur, paraissent souvent faites ou pour l'augmentation de la foi chrétienne ou pour la défense de l'Église (1). »

CXLVII. — « Celui qui croit que la victoire (le succès) des entreprises tient à ce qu'elles sont justes ou injustes se trompe, parce que tous les jours on voit le contraire, que ce n'est pas la raison, mais la prudence, les forces et la bonne fortune qui les font réussir. Il est bien vrai qu'en celui qui a raison naît une certaine confiance que Dieu donne la victoire aux entreprises justes; laquelle fait les hommes hardis et obstinés; desquelles deux conditions naissent quelquefois les victoires. Ainsi avoir la cause juste peut indirectement aider, mais il est faux qu'elle le fasse directement. »

[*Il eût été bon de s'en souvenir pendant la guerre, et il est bon d'y penser encore dans les difficultés de cette prétendue paix.*]

siècle, ne sont-elles pas encore aujourd'hui de la plus parfaite « actualité »?

(1) Guichardin savait bien ce dont il parlait, ayant rempli une ambassade auprès de Ferdinand le Catholique. — Voyez *Opere inedite*, — *La Legazione di Spagna*.

CLIII. — « Il semble que les ambassadeurs prennent souvent le parti de ce prince auprès duquel ils sont envoyés; ce qui les rend suspects ou de corruption ou d'espoir de récompenses *(premii)*, ou du moins les caresses et les politesses qu'on leur a faites les ont fait devenir leurs partisans; mais il peut arriver aussi qu'ayant continuellement devant les yeux les affaires de ce prince [auprès de qui] ils sont, il leur semble en [devoir] tenir plus de compte qu'en vérité cela n'est; laquelle raison ne militant pas dans leur [propre] prince qui a également connu le tout, il découvre facilement la tromperie *(la fallacia)* de son ministre et attribue souvent à malignité ce qui plutôt est causé par quelque imprudence; et donc, que celui qui va comme ambassadeur y prenne bien garde, parce que c'est chose qui importe beaucoup. »

[*Exact, et cela n'a pas changé. Ajoutez aussi le désir inconscient de se faire bien voir du prince auprès de qui l'on réside, et d'avoir à sa cour une position agréable.*]

CLXXI. — « Le duc Ludovico (ou Lodovico) Sforza disait qu'une même règle sert à faire connaître les princes et les arbalètes. Si l'arbalète est bonne ou non, on le reconnaît aux flèches qu'elle tire; ainsi la valeur des princes se connaît par la qualité des hommes qu'ils envoient au dehors. On peut donc conclure *(arguire)* quel gouvernement fut celui de Florence, quand dans un même temps il employa pour ambassadeurs Carduccio en France, Gualterotto à Venise, messer

Bardo à Sienne, et messer Galeotto Giugni à Ferrare (1). »

CLXXVII. — « Presque toujours à Florence, par le peu de valeur *(dapocaggine)* des hommes, lorsque quelqu'un a fait avec violence un scandale public, on n'a pas essayé de le punir, mais rivalisé à tenter de lui procurer l'impunité, pour qu'il dépose les armes et n'en fasse pas davantage; moyen non de réprimer les insolents, mais de faire devenir lions les agneaux (2). »

[*Applicable à d'autres gouvernements que celui de Florence, en d'autres temps et en d'autres pays. Et c'est pourquoi, dans ces* Ricordi, *on peut, aujourd'hui encore, trouver de bonnes leçons.*]

CLXXXVIII. — « Sachez que qui gouverne au hasard se retrouve à la fin au hasard; la ligne droite *(la diretta)* est de peser, d'examiner, de bien considérer toute chose, même minime; et,

(1) De tous ces personnages, sauf Carduccio (Baldassare, frère du gonfalonier Francesco), « jurisconsulte très réputé et homme d'une grande droiture, » — mais le contraire d'un diplomate, — trois sont insignifiants, comme Bartolomeo Gualterotti, ou un peu ridicules, comme Galeotto Giugni, « *uomo barbaro e zotico di natura, rotto e iroso molto;* » — pourtant, « *per avere l'animo grande, libero e lontano di ogni avarizia,* » il se relevait dans l'estime publique, « car il aimait ardemment la liberté et était attaché au gouvernement populaire. » — Quant à messer Bardo, d'après Busini, il était connu « *per un tristanzuolo (tristazzuolo*, un mauvais sujet), *e per ciò fù sempre sbattuto.* » — Note de Canestrini, *Ricordi*, p. 146 et 147.

(2) Serait-ce sur cette disposition à la sévérité qu'aurait été fondée la réputation de « cruauté », de dureté, faite couramment à Guichardin, dans une république où beaucoup avaient intérêt à ce qu'on ne fût pas trop rigoureux?

même en vivant ainsi, les choses se conduisent avec peine *(con fatica)*; pensez comment elles vont pour qui se laisse porter au cours de l'eau. »

CLXXXIX. — « Toutes les cités, tous les États, tous les royaumes sont mortels; toute chose, ou par nature ou par accident, se termine et finit une fois; mais un citoyen qui assiste à la fin de sa patrie ne peut pas tant s'attrister *(dolersi)* du malheur de celle-ci, et l'appeler mal fortunée, que du sien propre; parce qu'à la patrie il est arrivé ce qui de toute manière devait lui arriver; mais le malheur a été pour cet homme de se rencontrer (*battersi*, se heurter) à naître en ce temps où devait se produire une telle infortune. »

[*Qu'est devenu, il faut le redemander, « l'optimisme philosophique » de Guichardin?*]

CXCVII. — *Diviser les difficultés. — Piero Soderini et la Quarantia.* — « ... Ce *Ricordo*, de faire avaler les viandes amères, quand il se peut, en plus d'une bouchée, sert souvent non moins dans les choses privées que dans les publiques. »

CXCVIII. — « Croyez que, dans toutes les affaires et publiques et privées, l'importance de l'expédition (la manière de les expédier avec succès) consiste à savoir prendre le côté, et donc, dans une même chose, la ménager *(maneggiare* = manier, traiter) d'une manière ou d'une autre signifie (contient, implique = *importa)* la réussir ou ne pas la réussir. »

CCXII. — Guichardin ne paraît pas avoir été favorable à l'idée d'une réforme « à la vénitienne »,

comme l'avaient désirée et préparée Pagolantonio Soderini et Donato Giannotti dans son mémoire (qui est, avec tous les détails, un projet ou un programme d'application) : *Libro della Repubblica de' Viniziani.* — (Entre autres institutions, à la base, le Grand Conseil) :

« Des trois espèces de gouvernements, d'Un seul *(la Monarchie)*, de Peu *(l'Aristocratie)*, ou de Beaucoup *(le Populaire)*, je crois qu'à Florence [le deuxième], celui des « *Ottimati* » serait le pire de tous, parce qu'il n'y est pas naturel, et n'y peut être agréable *(accetto)*, comme ne l'est pas non plus la tyrannie; et, par l'ambition et leurs discordes, ils feraient tous les maux que fait la tyrannie, et peut-être vite ils diviseraient davantage la cité, et des biens que fait le tyran, ils n'en feraient aucun. »

[*Or, s'en souvenir : Guichardin était d'une des familles aristocratiques de Florence.*]

CCXIX. — *Conseil : « Ne pas changer* (publiquement) *d'opinion,* même si, avant l'événement, vous croyez vous être trompé : car il arrivera toujours le contraire de ce que vous aurez dit soit au commencement, soit à la fin; et, si vous vous en tenez à votre premier avis, il apparaîtra *(pure)* véridique dans le cas où cet avis serait confirmé par le fait *(succedessi) :* ce qui pourrait encore se produire. »

[*C'est pousser au bout « la prudence » .*]

CCXLII. — « (1) La chaux avec laquelle on bâtit les États des tyrans est le sang des citoyens; mais

(1) Deuxième série. Cahier de 1525-1528.

chacun devrait s'efforcer que dans sa cité on n'ait pas à bâtir de tels palais. »

[*Guichardin est « anti-tyran » et, à sa manière, bourgeois, libéral et « parlementaire », « centre droit » le plus souvent, et parfois un peu « centre gauche ».*]

CCXLVII. — « De faire ou ne pas faire une chose qui paraît minime dépendent souvent des mouvements (remuements) de choses très importantes : aussi doit-on, même dans les petites choses, être averti et considéré. »

CCL. — Ne pas perdre les occasions, parce qu'elles passent vite.

CCLII. — « Le marquis de Pescaire me disait jadis que les choses qui sont universellement désirées ne réussissent que de rares fois : si c'est vrai, la raison en est que ce sont les Peu (ceux qui sont peu) qui communément donnent le mouvement aux choses, et les fins des Peu sont presque toujours contraires aux fins et appétits des Beaucoup (1). »

CCLVII. — *Guichardin y pense tout à coup :* « Ces *Ricordi* sont des règles qui se peuvent écrire dans des livres; mais les cas particuliers, qui, pour avoir une raison différente, ont à se gouverner autrement, se peuvent mal écrire ailleurs que dans le livre de la discrétion. » Aussi :

(1) Je conserve, quoique inusitées, ces expressions les « Peu » et les « Beaucoup », parce que ce sont les seules qui rendent exactement le texte de Guichardin.

CCLX. — « Celui qui a gouvernement de cités ou de peuples, s'il veut les tenir corrects, il faut qu'il soit sévère à punir tous les délits, mais il peut user de miséricorde dans la qualité des peines, parce que, en dehors des cas atroces et de ceux qui ont besoin d'exemple, c'est très ordinairement si les autres sont punis à quinze sous pour livre [au rabais]. » — (Cf. plus haut, CCLXXVII.)

[Remarquez que les historiens de Florence, NARDI, VARCHI, ont noté « la dureté » de Guichardin « *nel confinare* », et qu'ils en rapportent des preuves.]

CCLXXII. — (*Les* Ricordi *mélangent aux règles de conduite politique les règles de conduite privée. Il n'est pas toujours aisé de les distinguer.* Pourtant :)

CCLXXIII. — *La préparation de l'action.* — « J'ai observé quand j'étais ambassadeur en Espagne auprès du roi Ferdinand d'Aragon, prince sage et glorieux, que, lorsqu'il voulait faire une entreprise nouvelle ou autre chose d'importance, il ne la publiait pas d'abord et ensuite la justifiait, mais il se gouvernait au contraire, procurant artificieusement (en sorte) qu'avant que l'on entendît ce qu'il avait en l'esprit, il se répandît que, pour telles raisons, le roi devait faire ceci; et puis, le publiant ensuite, il parût qu'il voulait faire ce que déjà auparavant chacun avait estimé juste et nécessaire : et il est incroyable avec quelle faveur et quel éloge étaient reçues ses délibérations. »

CCLXXVII. — *L'élaboration et l'exécution des traités.* — Ne pas trop les retarder, pour les vouloir plus sûrs.

CCLXXXII. — « La grandeur de l'État est désirée universellement. » On n'en voit que les avantages, et non les périls ou les inconvénients. « Mais ce qui par aventure la rend désirable même aux esprits « purgés », — *agli animi purgati,* — est l'appétit que chacun a d'être supérieur aux autres hommes, attendu surtout qu'en aucune autre chose nous ne pouvons ressembler à Dieu. »

[Cf. *l'aphorisme de Machiavel, sur l'amour de la liberté chez certains hommes qui, tandis que les plus sages (ou les plus modestes) ne la veulent que « pour être tranquilles », ne la veulent, eux, que « pour opprimer autrui »*.]

CCLXXXIII. — « Les choses non préméditées émeuvent sans comparaison plus que les [choses] prévues : j'appelle donc esprit grand et imperturbé (*imperterrito* = non effrayé) celui qui gouverne et ne s'épouvante pas pour des périls et accidents soudains; chose qui, à mon jugement, est très rare. »

CCLXXXIX. — « Je ne blâme pas entièrement la justice du Turc, qui est plutôt précipitée que sommaire; mais, avec les lenteurs et les complications de celle de Florence, mieux vaudrait souvent pour qui a raison avoir été condamné le premier jour. »

CCXCVI. — *Sur l'étendue de la puissance.*

CCC, CCI. — *Le « Tacitisme »*. Tacite et la tyrannie.

CCCIII. — *Comment se conduire vis-à-vis des tyrans :* se surveiller; se taire, même dans l'intimité;

avoir toujours fixé dans l'esprit que le tyran, autant qu'il le peut, « t'environne », te circonvient pour te découvrir.

CCCIV. — *Peu de règles certaines* envers un tyran « sanguinaire ou bestial », sinon de se dérober par l'exil. — Mais si l'on reste, s'efforcer d'être tenu « pour quelqu'un, et de courageux, mais de nature tranquille, non désireux de changement s'il n'y est pas forcé ». *(« Prudence » de Guichardin, que, sur ce point, ne désavoue pas Machiavel.)* — Alors, le tyran caressera. S'il te savait « inquiet » et si l'on croyait que tu ne puisses rester en paix, il penserait toujours, nécessairement, à [trouver] l'occasion de t'éteindre. »

CCCV. — « Ne pas être [néanmoins] des plus confidents du tyran, » quand « on a une grande condition dans sa patrie. C'est un moyen de partager sa grandeur tant qu'il conserve le pouvoir, et de devenir [plus] grand lorsqu'il se ruine.

CCCVI. — *Différence entre les sujets « désespérés » et les « mécontents »* (1).

CCCVII. — *Sévérité et même dureté de Guichardin, recouverte pourtant par une apparence de nécessité ou de salut public.*

CCCXIV. — « Les princes n'ont pas été inventés pour se faire du bien à eux-mêmes, car personne ne se serait mis en servitude (*in servitù) gratis,* mais dans l'intérêt des peuples, pour qu'ils fussent

(1) Voir plus haut, CXXXI.

bien gouvernés; lorsque le prince n'a plus égard aux peuples, il n'est plus prince, mais tyran. »

CCCXVI. — « Le duc de Ferrare, qui fait marchandise, non seulement fait chose honteuse, mais de tyran, faisant l'office des particuliers et non le sien... » Inversement, les peuples, etc. (1)...

CCCXIX. — *Erreur dans les jugements et les prévisions*. — Une cause d'erreur dans « les discours d'État » est que « l'on examine ce que *raisonnablement* devrait faire tel ou tel prince », et non ce qu'il fera « selon la nature et son cerveau »; pour savoir ce que fera, par exemple, le roi de France, il faut avoir plus d'égard à ce qu'est la nature et la coutume d'un Français qu'à ce que devrait faire un *prudente* (un homme prudent, un sage). »

[*Ce serait du reste encore insuffisant : il faudrait ajouter « le coefficient personnel »*.]

CCCXXIII. — *Sur la servilité*. — « Les Romains habitués à dominer le monde et à vivre dans tant de gloire servaient si lâchement sous les empereurs que Tibère, homme tyrannique et superbe, avait la nausée de tant de platitude (médiocrité, nullité, avilissement = *dapocaggine*). »

CCCXXV. — Les choses vont plus lentement qu'on ne le croit (2).

CCCXXVI. — *Ne pas trop s'abandonner* (littéralement : « *ne pas se laisser enlever à cheval = non si*

(1) Voir plus haut, XCIII.
(2) *Ibid.*, LXXI.

lasci levare a cavallo ») par les caresses et les démonstrations superficielles des grands.

CCCXXVII. — Si l'on tient compte de l'honneur, on ne craint pas les périls, on ne fait rien de mal, tout devient facile, tout réussit. « *Expertus loquor.* »

CCCXXVIII. — *Les « prêcheurs de liberté » (questi che predicano la libertà).* — Moquez-vous d'eux, « car, s'ils espéraient avoir mieux dans un *État étroit,* ils y courraient en poste ; » le grand ressort, pour presque tous, est l'intérêt particulier.

CCCXXIX. — *Bien mal acquis.* « Il m'a toujours été difficile de croire que Dieu doive permettre que les fils du duc Lodovico aient à jouir de l'État de Milan (1)... »

CCCXXX. — *Relations d'un bon citoyen avec un tyran ;* il peut, par ses conseils, faire du bien à sa patrie ou empêcher du mal, « et ceux qui le blâment sont fous, parce que la Cité serait fraîche, et eux-mêmes *(familiarité du tour)* si le tyran n'avait autour de lui que des méchants ! » (de mauvaises gens, *tristi).*

CCCXXXI. — *Avantage d'avoir à Sienne un État sage,* quand nous sommes en des conditions telles que nous ne puissions espérer de la subjuguer... « Mais, à présent, avec les Papes, il serait mieux pour nous qu'il y eût un État désordonné, parce qu'il nous sauterait plus facilement dans la bouche. »

(1) Voir plus haut, XCI.

CCCXXXII. — « Qui ne sait que, si le Pape prend Ferrare, ce sera toujours l'objet des futurs Pontifes de se rendre seigneurs de la Toscane? parce que le royaume de Naples (qu'ils auraient pu vouloir) présente trop de difficultés, étant en la main des puissants. »

CCCXXXIV. — « Dans un État populaire, il est de l'intérêt des maisons semblables à la nôtre que les Maisons qu'on appelle « *di famiglia* » se conservent; parce qu'étant odieuses au peuple, nous en recevons faveur de tous (du peuple); mais, si elles étaient annihilées, la haine que le peuple a contre elles se tournerait contre nos égaux (1). »

CCCXXXIV. — « Ce fut un très beau conseil que celui de mon père à Piero Soderini, de rappeler de nous-mêmes les Médicis *fuorisciti,* comme *citoyens privés :* parce qu'on s'enlevait les *fuorusciti,* chose telle qu'il n'en peut être de pire contre un État, et à eux on enlevait la réputation au dedans et au dehors.

[*L'opinion de Guichardin sur Piero Soderini ne diffère guère, au fond, de celle de Machiavel.*] « Mais ce conseil, je ne sais pas s'il pouvait réussir bien (bon = *buono),* n'ayant pas un gonfalonier plus vif et plus courageux *(animoso)* que Piero Soderini. »

CCCXXXV. — Il ne faut pas encourager les ambitions des peuples. Comme les particuliers, « plus

(1) Quelles étaient les Maisons dites « *di famiglia* »? — Les Médicis? Peut-être les Soderini? — V. Scipione AMMIRATO, *Le Famiglie...*

on leur donne à boire, plus on leur augmente la soif. »

CCCXXXVI. — *De l'utilité de la connaissance du passé* pour la prévision de l'avenir « car le monde fut toujours d'une même sorte ».

[Ou : *De l'utilité de l'histoire, à la condition d'être historien.*]

CCCXLI. — *La « dureté » de Guichardin.* — « Ce n'est pas grand' chose qu'un gouverneur, usant souvent d'âpreté *(asprezza)* et d'effets de sévérité *(effetti di severità)*, se fasse craindre. Mais je loue ces gouverneurs qui en [déployant] peu de sévérité et faisant peu d'exécutions, savent acquérir et conserver le [re]nom de terribles. »

CCCXLII. — « Je ne dis pas que qui tient les États ne soit pas forcé de mettre quelquefois la main dans le sang, mais je dis bien qu'il ne doit pas le faire sans grande nécessité. »

CCCXLV. — « Qui dit un peuple dit vraiment un fou; parce que c'est un monstre plein de confusion et d'erreurs, et ses opinions vaines sont aussi loin de la vérité que, selon Ptolémée, l'Espagne l'est de l'Inde (1). »

CCCLIV. — « Le gouvernement d'un seul, quand il est bon, est le meilleur... Mais il devient mauvais plus facilement que les autres; et mauvais, il est le pire de tous, d'autant plus qu'il est héréditaire, car il est rare que le fils ressemble au père

(1) Voir plus haut, CXL.

bon et sage... Aussi voudrais-je que les politiques m'eussent déclaré, ayant considéré toutes ces conditions et ces périls, ce qui est le plus à désirer pour une cité qui naît d'être organisée *(ordinata* = ordonnée) en gouvernement d'un seul, ou de beaucoup, ou de peu. »

[*Mais ce à quoi Guichardin n'a pas pensé, c'est que, par la « dynastie », s'établit une moyenne qui marque la valeur et donne la mesure de la Monarchie.*]

CCCLXIV. — *User des occasions.* — Très fortunés ceux à qui elles se présentent deux fois, parce que « c'est un homme de bien peu *(è bene da poco)*, celui qui la seconde fois ne sait pas en user. » (1)

CCCLXXVI. — *Souvenir de Savonarole et du gouvernement de Piero Soderini.* — « La mémoire du régime populaire qui s'est continué de 1494 à 1512 s'est tant enracinée dans le peuple qu'excepté le peu de gens qui dans un « État étroit » croient pouvoir surpasser les autres *(soprafare gli altri)*, le reste est ennemi de qui est maître de l'État, qui leur semble avoir été enlevé à eux-mêmes. » (2)

CCCLXXVII. — « Que personne ne pense, à Florence, pouvoir se faire chef de l'État, s'il n'est pas de la lignée de Cosme, qui a encore, pour s'y maintenir, besoin « des papautés » (Léon X, Clément VII)... (Exemple : Piero Soderini, porté par

(1) Voir plus haut, CCXCVIII.
(2) Voy. la note historique de CANESTRINI.

un régime populaire.) Qui donc aspire à ces degrés *(questi gradi)* et qui n'est pas de la lignée des Médicis, qu'il aime le gouvernement du peuple *(il vivere del populo)* (1) ».

CCCLXIX. — Sur les dangers que l'on court à Florence, à vouloir se faire chef de l'État. — Point de partis comme, à Gènes, ceux des Adorni et des Fregosi. Risquer le bannissement et ses misères, « sans réputation, sans ressources, mendier sa vie? » Exemple de Bernardo Rucellai? — Non : temporiser, amadouer le chef de l'État, ne pas lui donner motif de vous avoir pour ennemis et pour suspects.

[*C'est de la sagesse pratique, mais un peu vile. Jamais Machiavel n'a posé la question d'une manière aussi « privée », si égoïste, et, pour tout dire sans ménagement, si basse.*]

CCCLXXXIII. — *Sur la manie de l'égalité.*

CCCLXXXIX. — *Des bienfaits publics et privés.* — « Toutefois ne méprisez pas tant de faire du bien aux peuples, que, quand l'occasion se présente de le faire, vous la perdiez, parce qu'on en vient en bon renom et en bonne idée, ce qui est un fruit suffisant (appréciable = *assai*) de votre fatigue (ou peine). »

CCCXCVII (2). — Plus les gouvernements populaires veulent fuir la tyrannie, plus ils s'approchent de la licence, plus ils tombent dedans; « mais nos Florentins *(e nostri da Firenze)* n'entendent pas

(1) Voyez plus haut CCCXXXIV, sur les Maisons « *di famiglia* ».
(2) Troisième série des *Ricordi.* — *Aggiunta* commencée en avril 1528.

cette grammaire » *(non intendono questa grammatica.)* »

CCCXCVIII. — « C'est notre ancien usage, quand nous voulons parer à une loi ou autre chose qui nous déplaît, d'y remédier en faisant ordonner tout le contraire; où, trouvant d'autres défauts, parce que tous les extrêmes sont vicieux, il nous faut faire [encore] d'autres lois et d'autres ordonnances *(ordini)*; et c'est une des causes que tous les jours nous faisons de nouvelles lois, car nous nous attachons plus à fuir les maux qui se présentent qu'à trouver le remède contre eux(1) ».

(1) Dante s'en était plaint déjà ; et, dès le treizième siècle, on avait fait une loi pour empêcher de faire trop de nouvelles lois, en limitant le nombre des propositions qui pourraient être présentées en un même jour. (Note de Canestrini.) — Voici le passage célèbre de Dante auquel il est fait allusion :

Or ti fa lieta, che tu hai ben onde;
Tu ricca, tu con pace, tu con senno;
S' io dico il ver, l'effetto non 'l nasconde.

Atene e Lacedemona, che fanno
L'antiche leggi e furon si civili,
Fecero al viver bene un picciol cenno,

Verso di te che fai tanto sottili
Provvedimenti, ch'a mezzo novembre
Non giugne qual che tu d'ottobre fili.

Quante volte, del tempo che rimembre,
Legge, moneta ed officio e costume
Hai tu mutato, e rinnovato membre!

E se ben ti ricordi e vedi lume,
Vedrai tu simigliante a quella inferma
Che non può trovar posa in sulle piume,

Ma con dar volta suo dolore scherma.

Cité par Donato Giannotti. *Della Republica fiorentina* libri quattro, libro secondo, chap. 18.

CDI. — « On est un très bon citoyen quand on est *zelante* du bien de la patrie, et qu'on se garde de tout ce qui nuit à un tiers : et aussi *(pure)* qu'on ne méprise point la religion et les bonnes mœurs. Cette bonté superflue « des nôtres de San Marco (*de' nostri di San Marco,* des frères de Savonarole) ou bien est souvent de l'hypocrisie, ou bien, si même elle n'est pas simulée, n'est pas de trop *(troppa)* chez un chétien, mais ne sert en rien au bien-être de la Cité. » *(non giova niente al buono essere della Città.* »

CDII. — « Les Médicis se trompèrent à vouloir gouverner leur État en beaucoup de choses selon les modes de la liberté;... car, ne pouvant plus maintenir un « État étroit » dans Florence sinon par la faveur de Peu, ces manières ne leur valurent pas l'amitié du peuple, ni le dévouement partisan du Peu ».

(*Cette traduction n'est certainement pas élégante, mais je me préoccupe surtout de ne pas altérer et de tâcher de rendre « les nuances » du texte.)*

3. — Maximes de morale privée ou d'économie domestique.

[Essayons maintenant de surprendre Guichardin chez lui, et comme dans l'administration de sa vie et de son patrimoine, cet administrateur qu'on dit, par-dessus tout, « prudent, » « raisonnable », soucieux de l'avenir des siens, économe jusqu'à l'avarice. Puisque nous avons un moyen d'examiner ses

« pensées », étudions-les. Cette recherche nous éclairera, achèvera le portrait, équilibrera, par le caractère de l'homme privé, la figure de l'homme public.

XIV. — « Il n'est pas de plus précieuse chose que les amis; aussi, quand vous le pouvez, ne perdez pas l'occasion d'en faire; parce que les hommes se rencontrent souvent, et les amis servent, et les ennemis nuisent en des temps et des lieux que vous n'auriez jamais attendus. »

[*Point de doute : c'est l'utilité qui est à la base de cette morale ; c'est la morale utilitaire.*]

XVI. — « D'autant plus les hommes sont honorés, révérés et adorés, d'autant plus il paraît qu'ils s'approchent de Dieu : à qui, quel est celui qui ne voudrait pas ressembler (le texte est : *assomigliarsi*)? » — [*Jeu d'esprit.*].

XXXIII. — *Bien mal acquis* ne profite jamais. « N'en jouit pas le troisième héritier. » — Le père de Guichardin le disait à son fils : il y voyait la punition du mal, de l'origine mauvaise. Francesco répondit que « cela pouvait s'expliquer aussi par la variation naturelle des choses du monde; qui fait qu'où était la richesse, vient la pauvreté ; et que, plus le temps est long, plus la mutation est facile. »

[*Explication qui rejette « la morale » à l'arrière-plan.*]

XXXIV. — « Tout ce qui doit finir non par assaut de violence, mais de consomption, a beaucoup plus longue vie qu'on ne se l'imagine dès l'abord. »

XXXVI. — « Quand on te demande quelque chose, ne refuse pas précisément, ne fais que des réponses trés générales » ; car il arrive que celui qui te demande n'ait plus par la suite besoin de ton aide, ou qu'il survienne aussi des empêchements qui rendent ton excuse très valable. »

[*Bonne règle de conduite « électorale »*.]

XLV. — *Contre l'excès de libéralité.* [*Machiavélique, jusqu'à un certain point ; mais pour la parcimonie, « l'économie. »*] — « Un ducat que tu as dans ta bourse te fait plus d'honneur que dix que tu as dépensés. »

LVII. — « Que les astrologues sont plus heureux que les autres hommes ! Parce que sur cent *bugie* (*traduisons correctement par* mensonges), ils disent une vérité, ils acquièrent tant de confiance qu'on croit d'eux même le faux ; tandis que les autres, si, entre beaucoup de vérités, ils disent une chose fausse, on ne croit plus d'eux même le vrai. Cela vient de la curiosité des hommes qui, désireux de connaître l'avenir et n'en ayant pas d'autre moyen, courent à ceux qui promettent de savoir le leur dire. »

LXI. — « Les natures des hommes sont diverses : certains espèrent tant, qu'ils tiennent pour certain ce qu'ils n'ont pas ; d'autres craignent tant, qu'ils n'espèrent jamais s'ils n'ont pas en main. Je me rapproche plus de ces seconds que des premiers ; et qui est de cette nature se trompe moins, mais il vit avec plus de tourment. »

LXXVIII. — *Il faut faire chaque chose en son temps.* — « Ne courez pas si furieux aux choses, ne les précipitez pas, attendez leur maturité, leur saison. »

[*Modération de l'homme du « juste milieu », bien sensé, bien posé, maître de ses résolutions*].

LXXXIX. — *Raisons de ne pas croire.* « Je crois lentement, tant que je n'ai pas d'auteur certain, les nouvelles vraisemblables : parce qu'étant déjà dans la pensée des hommes, il se trouve facilement qui leur donne une forme ; on ne figure pas aussi facilement celles qui ne sont pas vraisemblables et ne sont pas attendues ; et c'est pourquoi, quand j'en entends quelqu'une sans auteur certain, j'y reste plus suspendu *(sospeso)* qu'à ces autres. »

CXXII. — [*L'homme et la besace (La Fontaine : Pour ses propres péchés, la poche de derrière. La poche de devant, pour les défauts d'autrui.*]

CXXVI — « Il serait à désirer de pouvoir faire et conduire ses affaires au point, c'est-à-dire de manière qu'elles fussent sans le moindre désordre ou scrupule ; » mais il ne faut pas trop « s'occuper à les lécher, » parce que les occasions fuient.... « Il faut donc se résoudre à prendre les choses comme elles sont, et à tenir pour bon ce qui a en soi le moindre mal. »

CXXXII. — « J'ai été de [ma] nature très libre et très [*assai*] ennemi des marchandages : a donc eu très grande facilité celui qui a eu à traiter avec moi [*c'est lui qui le dit*] ; néanmoins j'ai connu

qu'en toute chose il est de grande utilité de négocier avec avantage : la somme en consiste en ceci, de ne pas en venir tout à coup aux derniers partis, mais, en s'établissant loin, de se laisser tirer de pas en pas et avec difficulté. — Qui fait ainsi obtient bien souvent plus que ce dont il se serait contenté : qui négocie comme je le fais, moi, n'a jamais que ce sans quoi il n'aurait pas conclu. »

CXXXVIII. — Utilité *de dissimuler ce qu'on pense des gens : il arrive qu'on ait d'heureuse surprises.*

CLLXIII. — « Les industries et les professions [*arti*] où l'on gagne sont les meilleures alors que tout le monde ne les sait pas encore bonnes ; mais, quand elles viennent à être connues pour telles, elles déclinent ; parce que, beaucoup s'y tournant, la concurrence fait qu'elles ne sont plus si bonnes : aussi est-ce un grand avantage en toutes choses que de se lever de bonne heure. »

CLXXXI. — « J'ai été onze ans de suite dans les gouvernements de l'Église, et avec tant de faveur auprès de mes supérieurs et des peuples *(e i populi)* que j'étais pour y rester longtemps si ne s'étaient pas produits les événements (les malheurs = *casi*) qui arrivèrent (*nel 27)* en 1527 à Rome et à Florence ; et je n'ai rien trouvé qui m'y fixât autant (rien ne m'y a autant attaché, *(nè trovai cosa alcuna che mi vi confiscassi dentro*) que de faire comme si je ne me souciais pas d'y rester ; parce que sur ce fondement je faisais sans égard *(rispetto)* et soumission ce qui convenait à la charge que j'occupais ; ce qui me donnait tant de réputation que celle-ci

seule me valait plus de faveur, et avec plus de dignité, que tout entretien (*intrattenimento*), amitié et industrie dont j'aurais usé. »

CLXXXII. — Ne pas trop peser deux ou trois cas qui peuvent se présenter, ni fonder sur eux sa délibération, comme si c'était nécessairement l'un d'eux qui doive se produire, parce qu'il en peut venir un troisième ou un quatrième que l'on n'aura pas considéré : en conséquence, se résoudre le plus sûrement que l'on peut, en n'oubliant pas que le cas qui se produira pourrait bien être celui que l'on avait cru qui ne se produirait pas.

CCLXI. — *Guichardin et ses domestiques. — Parcimonie.* — « Si les serviteurs étaient discrets et reconnaissants, il serait honnête et dû que le patron leur fît du bien autant qu'il le pourrait; mais, comme ils sont d'une autre nature, et, quand ils sont comblés (*quando sono pieni*), qu'ils te quittent ou ils te fatiguent (*ti straccano*), il est donc plus utile d'aller avec eux la main étroite (*con la mano stretta*), et, les entretenant par l'espérance, leur donner juste ce qui suffit pour qu'ils ne désespèrent pas. »

CCLXII. — Mais « prudence ». Attention, car, si l'on se faisait la réputation de n'être pas « *benefattore* », on ne trouverait plus de serviteurs.

CCLXV. — *Guichardin explique et excuse à demi ce qu'il vient de dire sur la façon de traiter les domestiques; mais en cela aussi, il peut être soupçonné de quelque « dureté »*.

CCLXVI. — *Pourquoi, selon lui, il faut avoir des amis.* — « Ingéniez-vous à avoir des amis, parce qu'ils sont bons dans des temps, lieux et cas où tu n'aurais pas pensé [qu'ils pussent l'être]. Ce *Ricordo* est publié (divulgué = *vulgato*) ; mais celui à qui il n'est pas arrivé d'en faire (d'en sentir = *sentirne*) l'expérience en quelque affaire importante ne peut considérer profondément combien il vaut (1). »

CCLXIX. — « Sois certain que, si tu désires qu'on ne sache pas que tu as fait ou tenté quelque chose, encore que ce soit presque découvert et public, il est toujours à propos de le nier ; parce que la négation efficace, quand bien même elle ne persuade pas qui a des indices ou croit le contraire, lui met au moins la cervelle *in partito* (lui trouble au moins la cervelle). »

CCLXXVIII. « Ne faites pas de desseins sur ce que vous n'avez pas et ne dépensez pas sur les gains futurs qui peut-être ne rentreront pas.

[*Toujours le mélange des points de vue « public » et « privé », où, pour sa part, Machiavel ne tombe pas.*]

CCLXXIX. — « Ne croyez pas ceux qui proclament qu'ils ont quitté les affaires par amour du repos (2). »

CCLXXX — *Conseil à un accusé :* « Si vous avez failli, pesez bien et mesurez bien [la faute] avant que vous entriez en prison ; car, encore que le cas

(1) Voir plus haut.
(2) Répétition. Voir plus haut, XVII.

soit trés difficile à découvrir, il est incroyable à combien de choses pense le juge diligent et désireux de trouver; et le moindre soupirail est suffisant pour tout faire venir au jour (1). »

[*C'est un conseil pour « égarer » le juge, et ce n'est pas d'une « morale » irréprochable.*]

CCLXXXVI. — « ... Plus l'homme vieillit, plus il lui paraît pénible de mourir, et il vit toujours davantage avec [par] les actions et les pensées, comme s'il était certain que sa vie dût être perpétuelle. »

[*La sagesse, au contraire, est de mesurer ce qu'on peut encore faire, et de ne plus entreprendre autre chose.*]

CCLXXXVIII. — « On ne peut blâmer l'appétit [le désir] d'avoir des enfants, parce qu'il est naturel, mais je dis bien que c'est une espèce de bonheur de n'en pas avoir; parce que même qui les a bons et sages en a sans doute beaucoup plus de déplaisir que de consolation. J'en ai vu l'exemple en mon père qui de ses jours [de son temps] était l'exemple dans Florence d'un père bien doté [bien partagé] en ses fils : jugez donc ce qu'il en est de celui qui les a de mauvaise sorte. »

CCXCI. — « On voit par expérience que les maîtres tiennent peu de compte des serviteurs... Aussi les serviteurs sont-ils sages qui font la même chose envers les maîtres, mais en conservant toujours leur foi et l'honneur (2). »

(1) Cf. ci dessus, CCLXIX.
(2) Voir plus haut, CCLXI, CCLXII, CCLXV.

[*Guichardin a dit plus haut à peu près le contraire. Dans la crainte d'être allé trop loin (et d'en avoir à supporter les conséquences), il offre ici une manière de revanche aux serviteurs mal traités ou trop négligés*].

CCXCII. — *L'expérience.* — « Que les jeunes gens croient que l'expérience enseigne beaucoup; et plus dans les grands cerveaux que dans les petits; et qui y réfléchira bien en trouvera aisément la raison. »

CCXIII. — Mais « qui a ménagé bien des affaires [l'appréciera mieux encore], parce que, par l'expérience même, il aura appris combien vaut et est bonne l'expérience ».

CCCVIII. — *Bons effets des « caresses » et des « politesses » (umanità).*

CCCIX. — *Paurquoi l'on peut promettre.* — « Il intervient souvent des cas où tu n'as pas à faire expérience de ce que tu as promis; et ainsi tu as satisfait, fait plaisir avec rien; et si pourtant il faut en venir à l'acte, souvent les excuses ne manquent pas. »

CCCX. — Se taire.

CCCXI. — Ne pas s'exposer sans connaître les périls.

CCCXII. — Que de connaître les périls n'empêche pas le sage d'être courageux. D'ailleurs, tout ce qui [menace] n'arrive pas. Faire son compte avec ce qui n'arrive pas. « Ne pas se retirer des entre-

prises viriles et honorables par peur des dangers que l'on sait avoir à courir. »

CCCXVIII. — *Incertitude de l'avenir.* — La sagesse est de penser : *Di cosa nasce cosa.* « Une chose naît de l'autre » ; toujours parce que tout ce que l'on a craint ne se produit pas.

[*C'est une manière de « se rassurer par la peur »*, *ou du moins, de « s'assurer contre la peur »*.]

CCCXX. — « Un esprit capable [*capace*] et qui sait faire capital du temps » ne doit pas se plaindre que la vie est brève : en sachant dépenser son temps, il gagne du temps.

CCCXXI. — *Ne pas se laisser déposséder des affaires*, car l'une naît de l'autre, et la première donne accès à la seconde ; *di cosa nasce cosa* (1).

CCCXXII. — Souvent l'homme connaît, mais ne met pas en acte.

CCCXXIV. — « Si vous êtes mécontent de quelqu'un, faites attention qu'il ne s'en aperçoive pas, pour ne pas le détourner tout à fait de vous, » parce qu'il y a des occasions, etc... J'en ai fait l'expérience à mon avantage (à mon profit = *con mia utilità...)* parce que j'avais un certain temps été de mauvais esprit envers quelqu'un qui, ne s'en apercevant pas, m'a depuis en l'occasion bien servi, et m'a été bon ami. »

Guichardin s'en vante ou du moins s'en applaudit. — Il continue d'y avoir, dans tous ces Ri-

(1) Voir ci-dessus, CCCXVIII.

cordi, *des retours à sa personne et à ses propres affaires (1).*]

CCCXXXVII. — Les « esprits positifs » et les « esprits élevés ». — Les premiers sont « les plus heureux en ce monde, mais participent plus de l'animal que de l'homme; les autres « dépassent le degré humain et s'approchent de la nature céleste ».

CCCLII. — « Je ne sais ni me faire beau, ni me donner réputation de ces choses qui en vérité ne sont pas, et pourtant il est utile de faire le contraire; car il est incroyable combien servent la réputation et l'opinion qu'ont les hommes que tu sois grand, parce que sur ce seul bruit, ils courent après toi sans que tu aies à en venir à l'épreuve. »

[*Machiavel* (redisons-le toujours) *n'est pas « si personnel », ne ramène pas si constamment en tout sa pensée à soi-même. »*

CCCLVIII. — [*Nouvelle preuve que ces « notes » sont bien des* Ricordi politici e civili : *les réflexions sur l'État y sont mêlées à celles sur la façon de se comporter avec les domestiques. — Politici :* l'État; *civili,* les domestiques.]

CCCLXII. — La fortune « existe et compte bien; mais elle est changeante suivant les temps et suivant les choses » — *Indication biographique intéressante :* « Pour ma part, j'ai eu jusqu'à ce jour, 3 février 1523, en beaucoup de choses bonne fortune, mais je ne l'ai pas eue semblable dans les

(1) Voir plus haut, *passim*.

marchandises ni non plus dans les honneurs que j'ai cherché à avoir : car ceux que je n'ai pas cherchés m'ont couru d'eux-mêmes après, mais ceux que j'ai cherchés, il a paru qu'ils s'éloignassent. »

[*Écrit le* 3 *février* 1523 *(1524)*.]

CCCLXVI. — *Sur les nouvelles vraisemblubles et les nouvelles inattendues.* — Répétition de LXXXIX.

CCCLXVII. — *Chance des astrologues*, à qui l'on ajoute foi parce qu'ils pronostiquent une vérité sur cent. — Répétition de LVII.

CCCLXVIII. — *Ne pas se trouver où l'on perd.* « Priez Dieu de ne pas vous trouver où l'on perd, car, sans qu'il y ait de votre faute, vous en aurez toujours la « charge. »

CCCLXXXIV. — CCCLXXXV. — CCCLXXXVI. *Ricordi civili*, Maximes d'économie domestique.

CCCLXXXVII, CCCLXXXVIII. — Sur la difficulté de « marier ses filles », grand travail et souci de Guichardin. — Du rôle politique des mariages à Florence. Cf. MACHIAVEL, NARDI, VARCHI, *Histoires florentines*.

CCCXCIII. — Ne pas s'encombrer l'esprit des détails, dont la connaissance peut quelquefois servir, mais le plus souvent nuit à un bon jugement.

[*On voit que l'on approche de la fin. Cela se disperse et s'affaiblit. Le souffle est court. C'est un « repêchage »*.]

CCCXCIV (1). — « Périlleux de distinguer d'avance selon les cas : s'il arrive ceci, je ferai ceci; cela, je ferai cela; car il peut y avoir un troisième cas et un quatrième; et tu te trompes, car il te manque le fondement de ta résolution. »

4. — Maximes « anticléricales ».

Voici enfin un chapitre surprenant et dirai-je un peu « scandaleux »? Je me rappelle l'étonnement que j'ai éprouvé jadis en trouvant dans les contes et nouvelles de l'Italie, — qui était pourtant « l'Italie mystique », l'Italie de saint François d'Assise et de Joachim de Flore, — un ton de hardiesse et de licence que les écrivains français des siècles les plus libres n'ont jamais dépassé ni peut-être atteint. Cet étonnement a été le même quand, pour la première fois, j'ai lu, dans les *Ricordi* de Guichardin, gouverneur de province et lieutenant du Pape, quelques traits que la curiosité seule ne m'eût pas décidé à rassembler ici, mais que leur importance caractéristique, pour le portrait de l'homme d'abord, mais aussi pour le tableau du temps, m'ôtait le droit de laisser perdre. Je ne sais à quel moment ils ont été connus et n'ai pu vérifier s'ils étaient, ou si du moins il y en avait quelques-uns dans les cent cinquante *Consigli e Avvertimenti* recueillis par Corbinelli, Paris, 1576, dans les deux cents *Precetti e Sententie* publiés à Anvers en 1585 par

(1) Troisième série, *Aggiunta cominciata d'aprile 1528.*

Luigi Guicciardini, dans les compilations de Frà Remigio, de Sansovino, de Ciro Spontone, de Canini, puis de Rosini et de Pomba, qui n'en contiennent pas plus de cent quarante-cinq. Mais Canestrini les a imprimés tout vifs, dans la grande collection des *Œuvres inédites* commencée en 1857 et qui est comme un monument pieux élevé à la mémoire de Francesco Guicciardini par les soins de ses descendants, les comtes Piero et Luigi. Ce n'est donc pas trahir cette mémoire ni la desservir que de les y prendre, et, en les groupant, de les mettre en une meilleure lumière, pour attirer sur eux l'attention que leur singularité elle-même, n'y eût-il qu'elle, est faite pour leur mériter.

XXVIII. — « Je ne sais à qui déplaisent plus qu'à moi l'ambition, l'avarice et la mollesse des prêtres; soit parce que chacun de ces vices lui-même est odieux, soit parce que chacun et tous ensemble conviennent peu à qui fait profession de vie dépendante de Dieu; et encore parce que ce sont des vices si contraires qu'ils ne peuvent se trouver réunis que dans un sujet fort étrange.

« Néanmoins la faveur dont j'ai joui auprès de plusieurs pontifes m'a obligé d'aimer, pour mon compte particulier, leur grandeur, et, s'il n'y eût pas eu cette considération, j'aurais aimé Martin Luther autant que moi-même, non pour me libérer des lois édictées par la religion chrétienne dans la manière dont elle est interprétée et entendue communément, mais pour voir réduire cette troupe de scélérats aux termes convenables,

c'est-à-dire à rester sans vices ou sans autorité (1). »

[*C'est le premier* Ricordo *où éclate « l'anti-cléricalisme » de Guichardin, au sens propre du mot (et encore il me semble que le mot est trop fort, ou trop général). Il y en a d'autres, plusieurs autres, mais celui-ci est le plus net, le plus explicite. Tel quel, et quoi qu'il en soit, cet « impie », cet « athée » de Machiavel n'en a point écrit autant.*]

Une deuxième note nous livre le secret de cette animadversion :

XLVIII. — « On ne peut tenir les États selon la conscience, parce que, si l'on considère leurs origines, tous sont violents : excepté les républiques dans leur propre patrie, et non ailleurs : de cette règle je n'excepte pas l'Empereur, et moins [encore] les prêtres, dont la violence est double, *parce qu'ils emploient* (ils s'efforcent avec = *si sforzano con*) *les armes temporelles et les spirituelles* (2). »

CXXIII. — *Sur les miracles.* — « Je crois facilement que, dans tous les temps, les hommes ont tenu pour des miracles des choses qui ne s'en approchaient pas *(non vi si appressavano)*; mais il est très certain que toute religion a eu ses miracles; en sorte que de la vérité d'une foi ou d'une autre le miracle est une faible preuve. Les

(1) *Considerazioni*, *Ricordi*, *Discorsi*, édition CANESTRINI, p. 96-97.

(2) Même observation que pour le *Ricordo* précédent (XXVIII), applicable également aux suivants.

miracles montrent bien peut-être la puissance de Dieu, mais non pas plus de celui des Gentils que de celui des Chrétiens ; et même ce ne serait peut-être pas péché de dire que ceux-ci (les miracles) tout ainsi que les prédictions ou prophéties *(vaticinii)* sont des secrets de la nature, aux raisons desquelles (prédictions) les intelligences des hommes ne peuvent atteindre. »

Comme on le voit, il ne s'agit plus seulement « d'anticléricalisme », ni dans ce Ricordo CXIII, *ni dans les suivants. Ils vont beaucoup plus loin et portent sur le fond même du sentiment religieux et sur le fondement même de la foi.*

CXXIV. — « J'ai observé que, dans toute nation et presque dans toute cité, il y a des dévotions qui font les mêmes effets : à Florence, Santa-Maria Impruneta fait la pluie et le beau temps (1). En d'autres lieux, j'ai vu des Vierges Maries et des Saints faire la même chose : signe manifeste que la grâce de Dieu secourt tout le monde, et peut-être que ces choses sont causées plutôt par l'opinion des hommes que parce qu'en vérité on en voit l'effet. »

CXXV. — « Les philosophes et les théologiens et tous les autres qui écrivent sur les choses surnaturelles et qui ne se voient pas disent mille folies, parce qu'en effet les hommes sont *dans le noir (al bujo)* des choses et cette recherche *(indagazione)* a servi et sert plus à exercer les esprits qu'à trouver la vérité. »

(1) Dans toute grande occasion, on promenait en procession sa statue à travers la ville.

CCXXXVI. — « Je désire voir trois choses avant ma mort; mais je crains, encore que je vive beaucoup, de n'en voir aucune : un régime de république bien ordonné dans notre cité, l'Italie délivrée de tous les Barbares et le monde délivré de la tyrannie de ces scélérats de prêtres *(e liberato il mondo della tirannide di questi scellerati preti).* »

[*C'est une sorte de phobie où s'obstine Guichardin, haut fonctionnaire pontifical, dévoué d'ailleurs à Clément VII, et attaché à sa fonction.*]

CCLI. — « Comme la fin des marchands le plus souvent est la faillite, celle des navigateurs de se noyer, ainsi, souvent, celle de qui gouverne longuement des terres d'Église est de finir mal *(capitare malè).* »

[*Plus d'amertume dans cette note qu'à l'ordinaire. — Rapprocher* CCLIII.]

CCLIII. — « Ne combattez jamais avec la religion, ni avec les choses qui, semble-t-il, dépendent de Dieu; parce que cet objet a trop de force dans l'esprit *delli sciocchi.* » — (Le Dictionnaire donne pour ce mot : *Sots* et *bêtes)* (1).

(1) Note des « *Editori-Tipografi* » : « Il semble que l'auteur ait voulu dire ici que non seulement on ne doit jamais combattre avec la religion, mais non plus avec ces choses que, quoiqu'elles procèdent de l'humaine malice et d'autres raisons, certains ignorants font dépendre de Dieu : cette interprétation nous semble d'autant plus conforme à l'esprit de l'Auteur que, dans le *Ricordo* suivant et dans les autres Œuvres que nous publierons, surtout dans les *Mémoires autobiographiques*, Guichardin professe ouvertement des sentiments de vraie religion. »
Les « *Editori-Tipografi* » se sont manifestement inquiétés de

CCLIV. — « On a dit véritablement que l'excès de religion *(la troppa religione)* gâte le monde, parce qu'elle efféminé les âmes (ou « les esprits », *gli animi)*, enveloppe les hommes en mille erreurs, et les détourne de beaucoup d'entreprises généreuses et viriles; et *je ne veux pas pour cela déroger à la foi chrétienne et au culte divin* [je veux], *au contraire, le confirmer et l'augmenter,* discernant le trop de ce qui suffit, et excitant les esprits à bien considérer ce dont il doit être tenu compte et ce qui sûrement peut être méprisé. »

[Cf. MACHIAVEL (1). — *En religion comme en politique, et d'ailleurs en toute chose, Guichardin est un « homme de juste milieu, de raison ou de raisonnement, de bon sens, un « modéré ». Mais, comme chez bien des modérés, il y a des points sur lesquels il devient facilement « enragé ».*]

CCCXLVI. — « J'ai toujours désiré naturellement la ruine de l'État ecclésiastique, et la fortune a voulu qu'il y eût deux pontifes (Léon X et Clément VII) tels que j'ai été forcé de désirer leur grandeur et de me fatiguer pour elle; s'il n'y avait pas eu cette considération, j'aimerais Martin Luther plus que moi-même, parce que j'espérais que sa secte pût ruiner cette scélérate tyranuie des prêtres, ou du moins [lui couper les ailes] (2). »

ces audaces; et il faut reconnaître que sans contester les « sentiments de vraie religion » qu'a professés Guichardin, quelques-unes dépassent le « libéralisme » ou même « l'anticléricalisme » politique.

(1) *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, livre premier, chapitres XI à XV.

(2) Cf. plus haut, XXVIII.

CCCLVII. — « Ces frères me paraissent fous qui prêchent la prédestination et les articles de la foi, parce qu'il vaut mieux ne pas donner motif aux peuples de penser aux choses dont ils se font difficilement capables, que d'élever dans leur esprit un doute, pour avoir à se ramener à les apaiser en disant : Ainsi dit notre foi, ainsi faut-il croire. »

[*C'est ce que Machiavel, à ma connaissance, n'a jamais fait, et pourtant on l'a traité « d'athée ». Pour Guichardin, haut fonctionnaire pontifical, il a été épargné, et pourtant il s'était attaqué au « spirituel ». Mais il faut avoir toujours à l'esprit qu'on ignorait au moins une partie des* Ricordi, *dont l'ensemble n'a été imprimé méthodiquement que trois siècles plus tard (1857).*

J'en ai du reste bien assez dit sur ce chapitre, et peut-être même était-ce déjà trop en dire (1).]

(1) Voyez : GUICHARDIN, *Pensées et portraits*, choix et traduction de Mlle Juliette BERTRAND, avec une étude (vive et excellente) de M. Jacques BAINVILLE. Un vol. in-16, Paris, Denoël et Steele. Sans date, mais, je crois, 1933 ou 1934. Ce recueil renouvelle et continue fort intelligemment, en langue française, les anciens florilèges des Corbinelli, Lodovico Guicciardini, Sansovino, Ciro Spontone, etc...

CHAPITRE IX

« *DU GOUVERNEMENT DE FLORENCE* » (1)
« *STORIA FIORENTINA* »

Cet ouvrage de Guichardin, — l'un des plus remarquables assurément et sans doute le plus profond sur la politique considérée sous le rapport essentiel des vertus et des vices comparés des différentes formes de gouvernement et des raisons de les préférer ou de les écarter à Florence, — porte le sous-titre de « Dialogue » et est en réalité un entretien à quatre personnages. — Personnages qui n'étaient pas fictifs ou imaginaires, mais bien en corps et en esprit, notoires et honorés. Ce n'étaient ni des philosophes ni des docteurs. Le seul qui convînt de s'être frotté à la philosophie s'en excusait en disant qu'il n'avait fait que s'intéresser à la conversation d'un philosophe, et, pour la doctrine, ni l'un ni l'autre des quatre n'eussent songé à en tirer orgueil auprès des gens pratiques, dans cette république marchande, quoique curieuse, artiste et même, assez bas, « non illettrée ».

Bernardo del Nero, le premier, « homme de

(1) *Del Reggimento di Firenze, Dialogo*, Opere inedite di Francesco GUICCIARDINI. — in 8°, Florence, 1858.

gravité et de grande autorité (1), » ami de Laurent le Magnifique et de Pierre de Médicis, accusé d'avoir été au courant (*consapevole*) de la conjuration pour faire rentrer Pierre à Florence, étant alors gonfalonier de justice, devait être décapité dans les premières années du gouvernement populaire. — Piero Guicciardini, père de Francesco, envoyé en ambassade au duc de Milan et à l'empereur Maximilien, fut, en 1494, « l'un des fauteurs de la liberté. » — Paolo Antonio ou Pagolantonio Soderini, « un des principaux et des plus prudents citoyens de la République » (2), avait été, de son côté, ambassadeur à Venise, où il avait vécu dans l'admiration des institutions, et en particulier du Grand Conseil, qu'à son retour il s'était voué à faire copier par sa patrie. — Piero Capponi, enfin, appartenait à l'histoire et presque à la légende. Plusieurs de ses mots avaient été frappés et circulaient en médailles. Au bruit des trompettes dont le menaçait Charles VIII, il avait répondu par le son des cloches florentines. Sa fière attitude, disait-on, avait sauvé la Ville de *la prepotenza* du Roi. Il était « bon connaisseur des Français qui par nature consentent à toute action résolue et se plaisent avec les hommes hardis » (3). Quand s'approchait l'armée royale (contre Pierre de Médicis) il avait soutenu, par une proclamation en une phrase, le

(1) V. Giuseppe Canestrini, Préface au *Risorgimento*. — Cf. Francesco Guicciardini, *Historia d'Italia*, livre III.

(2) Guicciardini, *Historia d'Italia*, livre IV. « *Uno dei più principali e dei più prudenti cittadini della Republica.* »

(3) Canestrini, Préface. — Cf. *Vita di Piero Capponi*, scritta da Vincenzio Acciaiuoli, *Archivio storico*, t. IV. parte II. — Citation de Gino Capponi, *Storia del* Pitti.

courage des habitants : « Il est temps désormais, avait-il dit, de sortir du gouvernement des enfants et de recouvrer la liberté » (1).

Je ne puis ni ne veux aborder au fond, ici, à propos des relations de Machiavel et de Guichardin, l'analyse de cet admirable Dialogue, un des plus beaux morceaux de science et d'art politiques qui aient jamais été écrits d'une main d'homme, et dans son genre, à mon avis, le plus fort, le plus « efficace ». Mais je souhaite vivement que quelqu'un le fasse, dans le cadre de nos difficultés présentes, « car les hommes et les choses changent beaucoup plus lentement et beaucoup moins qu'on ne le croit. » — Pour nous en tenir à la préface de Canestrini qui est loin d'être indifférente, c'est un bon vestige de l'époque ou de la saison du « libéralisme ». Le ton en est, par places, désuet aujourd'hui. (Il y a toujours un peu de cette « phraséologie », même chez l'Italien « réaliste » des années Cinquante à Soixante). De la Renaissance, l'éditeur patriote descend jusqu'au Risorgimento, et, de Guichardin à Gioberti, Balbo, Boncompagni (2), rassemble toute la politique italienne en une seule école, à travers les âges, dans toutes les provinces. Mais, bien entendu, premièrement la Florence des Machiavel, des Guichardin, des Vettori; en face d'elle, la Venise, les Vénitiens, et les Napolitains, et les Milanais, et, ensuite, l'apport du Piémont. Chaque ville y a son banc et son rang.

(1) Canestrini, Préface.

(2) Je copie l'orthographe. — Cf. *Introduzione alla Scienza del Diritto ad uso degli Italiani* (ce titre laisse deviner tout); particulièrement, le chapitre *Della Monarchia rappresentativa*.

Nous l'avons vu, aux heures de crise, c'est Venise, dont la surface calme comme ses eaux dormantes attire les regards, et suscite, avec l'envie, des désirs d'imitation. « Seule Venise, remarque Canestrini (1) comptait une classe d'hommes très nobles par la générosité des sentiments, par la grandeur d'âme, par de magnanimes entreprises; par quoi cette République fut en état de conserver, même durant les siècles de servitude pour le reste de l'Italie, la liberté et l'indépendance, la sagesse civile et l'honneur du nom italien. Mais cette République était d'essence aristocratique. Elle reposait toute sur « les familles » et se mouvait toute par elles : ce qu'elle avait de plus « populaire » était une « aristocratie » encore. « A Florence, au milieu des tendances démocratiques de la majorité, « *dei più*, » aucune aristocratie ne réussit à se maintenir, et d'autre part l'élément démocratique fut toujours impuissant à disperser tout à fait les restes des vieilles aristocraties qui même, dans d'autres conditions, avec d'autres éléments et sous des noms divers, ressuscitaient continuellement. » Canestrini ajoute « l'acuité d'intelligences éveillées, la grande *operosità* » (activité au travail), l'abondance des richesses, et la mobilité naturelle des esprits qui poussaient pas à pas toute classe de citoyens à s'élever, à prédominer l'une sur l'autre, à envahir le Gouvernement. » — « L'amour de l'Italie, dit-il, de l'indépendance et de la démocratie (mais, pour ce

(1) Préface, par. II. *Les Constitutions de Florence et le problème de l'Etat.*

dernier terme, c'est un peu excessif et peut-être anachronique) inspire Machiavel; le besoin d'une forme stable et honnête soutient Guichardin; « l'accorte adresse » — *l'accorta destrezza* dans les manèges et dans les pratiques avec les principaux potentats étrangers — les rend (les politiques italiens) les maîtres de l'Europe dans l'art des négociations. »

Mais Canestrini poursuit le parallèle entre les deux « hommes d'État souverains = *sommi statisti* ». « Les écrits de Machiavel, par rapport surtout à la politique extérieure, et, par rapport à la liberté intérieure, ceux de Guichardin, peuvent être regardés comme les plus grands monuments de la tradition politique italienne, continuée jusqu'à nous avec la même variété d'esprits et différence d'opinions (*difformità di pareri*) et représentée aujourd'hui (milieu du dix-neuvième siècle), pour ne pas parler des autres provinces italiennes, par l'école historique des Niccolini et Guerrazzi, Gino Capponi et Atto Vannucci, Capei et Centofanti, Galeotti et Tabarrini, Salvagnoli et Francesco Forti qui nous ont été enlevés avant le temps (1). » (Partout se marque juste la volonté de rattacher en filiation légitime le Risorgimento à la Renaissance) : « Machiavel, qui regardait l'Italie, et en apercevait les mauvaises conditions et les périls, élève la voix sans réserves, sans ambiguïté; de principes clairement posés il dérive ses affirmations, les prouve par les faits et par l'expérience

(1) Giuseppe Canestrini, Préface au *Reggimento di Firenze*, p. XX.

séculaire; des maux extrêmes il montre les extrêmes remèdes sans réticences et avec une hardiesse qui n'a plus jamais été entendue; et enfin il déchire les manteaux *(squarcia gli ammanti)* de la politique de cour, et il pousse *(trae fuori)* le cri de la liberté dans ce livre où, d'après son ami tout dévoué, Biagio Buonaccorsi, il a décrit « avec une suprême lucidité et brièveté toutes les qualités des principats, tous les moyens de les conserver, toutes les manières de les combattre ». (1) Guichardin aussi... accueille l'idée de l'indépendance nationale, introduit dans la politique l'expérience fécondée par l'induction et le raisonnement, défend et chérit *(predilige)* le principe de la liberté. »

Ainsi se pose et se fixe « la politique italienne » : « De ce qui a été dit précédemment ressortent *(emergono)* les principes de la politique italienne, qui sont : la nationalité, l'indépendance, la liberté intérieure, dans laquelle l'élément populaire se trouve plus large en Machiavel, plus restreint en Guichardin; une constitution qui se rapproche (tend à se rapprocher = *si accosti*) de la forme vénitienne; et finalement la séparation des choses civiles et des ecclésiastiques; l'indépendance du pouvoir politique envers *(dalla)* l'autorité sacerdotale, dans l'esprit de renouveler l'Église en la rappelant à ses institutions primitives. Mais, lorsque, après presque quarante années de lutte, les conditions étaient réduites aux termes extrêmes, et que, la République tombée, il ne s'agissait plus que du

(1) « *...con somma dilucidità e brevità tutte le qualità dei principati, tutti i modi a conservarli, tutte le offese di essi.* » — Cité par Canestrini dans sa Préface.

principat, alors, avec plus de constance que les conseillers des Médicis, Valori, Strozzi, Acciaiuoli, Buondelmonti et autres, Guichardin combat l'absolutisme et insiste pour que soient maintenus en vie les Conseils et les formes de l'ancienne liberté, comme sauvegardes de la légalité et de la dignité des citoyens, et en un mot il dicte le programme du principat civil » (1).

En toute première ligne se placent et demeurent dans l'immortalité Machiavel et Guichardin, sur le même plan (pas tout à fait selon moi, mais presque.) « Machiavel et Guichardin, comme ils sont les plus puissants par l'esprit et par la sagesse civile entre les derniers hommes d'État de la République florentine, sont aussi, sans exclure le bon Giannotti, meilleurs qu'Acciaiuoli, Buondelmonti, Valori, Strozzi et autres qui, par faveur de parti ou par cupidité, adulèrent les Médicis et se plièrent au despotisme. » Canestrini, autorisant son jugement de celui de Macaulay, loue « la vie très honnête (quoique assez libre, mais c'est le temps qui l'était) et honorée » de Machiavel. Ses « principes moraux » étaient ceux de son temps, « plutôt meilleurs »; sa seule erreur, ayant accepté quelques maximes universellement reçues, fut de les exposer « *più splendidamente* » que tout autre écrivain. » (C'est ce que nous-même ne nous sommes pas lassé de dire.) — « Quant à Guichardin, il eut certainement une grande âme, si, au milieu des très

(1) Canestrini, Préface au *Reggimento di Firenze*, p. XXI-XXII.

tristes exemples de la politique contemporaine des princes italiens et étrangers, il conserva intact l'amour de la liberté et de la patrie; il est à louer, en outre, pour s'être maintenu constant dans ses principes, également contraire au gouvernement large de la multitude et à l'absolutisme, et enclin au principat civil tempéré par les Conseils et par les lois. (Mais cette langue politique est difficile, et quelques-unes de ses expressions, — « le principat civil, » par exemple, — auraient besoin d'être mieux définies.) « Si son ambition (dont lui-même Guichardin se flatte) est hors de doute, et cette amertume que les calomnies et les persécutions ont mise dans son cœur, son intégrité aussi est certaine; il la conserva toute sa vie et dans tous ses divers gouvernements. »

Pour la dernière période de la République, les grands *Statisti* florentins essayèrent de « sauver le gouvernement populaire, l'indépendance, le plus possible de liberté, d'égalité, et, comme ils disaient, de « civilité » — *civiltà.* — » — « Et puis, s'écrie Canestrini, dans un accès d'éloquence, « c'est un autre sublime spectacle, celui de la « virtù » et de l'héroïsme du peuple, l'appel aux armes nationales contre l'armée impériale » ; et commencèrent « trois siècles de *Risorgimento.* »

Si l'on voulait embrasser toute la série de ces hommes d'État plus ou moins et plus ou moins justement illustres, il faudrait remonter jusqu'au quinzième siècle. Notons seulement, avec l'éditeur des *Inédits* de Guichardin, qu'au commen-

cement du quinzième siècle, « allait grandissant la famille des Médicis, où devint héréditaire la science politique déjà commune parmi les Italiens : il suffit de citer Giovanni, Cosimo, Laurent le Magnifique, et aussi Léon (X) et Clément (VII); ensuite, l'art politique s'étant corrompu et réduit à l'art de l'absolutisme, les grands ducs, en particulier Cosimo et Francesco, et d'autre part, cette Catherine qui gouverna longtemps la France. Au reste, les *Statisti* les plus connus de cette période sont précisément ceux qui pendant un siècle se sont opposés à l'élévation de la Maison de Médicis : comme les Albizzi, les Strozzi, Neri Capponi, « émule de Cosimo et très puissant dans la République... » Niccolò da Uzzano, les Pitti, les Pazzi; et, sans compter Savonarole et « le bon Giannotti, écrivain politique de grande valeur, les deux Capponi, Piero et Niccolò, les Soderini, les Ridolfi, etc...; mais sans oublier de compter les quatre interlocuteurs sur lesquels Guichardin a fait porter le poids et l'honneur du *Dialogue sur le gouvernement de Florence* (1).

« *HISTOIRE FLORENTINE* » (2)

Je n'emprunterai à Canestrini que le paragraphe où il a, dans la préface de ce volume,

(1) Canestrini, Préface au *Reggimento di Firenze*.

(2) *Storia fiorentina, dai tempi di Cosimo de' Medici a quelli del gonfaloniere Soderini*, édition Canestrini, Florence, 1859. — Le premier paragraphe de la Préface a pour titre : « *Les Enseignements de l'Histoire et la vérité dans la Politique* » — L'importance de cette Histoire vient, soit de ce qu'elle a été

consigné ses observations sur « la question des formes de gouvernement, » avec une attention spéciale à la forme d'opinion en faveur dans la Florence du seizième siècle, et renouvelée de l'antique, « le gouvernement mixte. » — « Guichardin, dit-il, a examiné dans ce volume la question des formes de gouvernement, et, discourant de leur utilité et bonté relative, il préfère toujours au gouvernement populaire le gouvernement mixte, ou « le principat tempéré par les Conseils. » — « Et, à la vérité, les conditions de l'Italie, et l'attitude menaçante des Potentats étrangers en son temps, étaient telles que Machiavel ne craignit pas de proposer « la dictature terrible et résolue » (ou, pour observer la gradation, « résolue et terrible ») de son Prince, qui, faisant « table rase » de tous les obstacles et difficultés et de « toutes les oppositions *(contrasti)*, libérât et unifiât l'Italie. » Canestrini cite ici quelques

écrite par un contemporain et par un homme d'État comme Guichardin, et de ce qu'elle fait suite à celle de Machiavel lui-même, soit de ce qu'elle comprend une époque aussi fameuse pour la République florentine. — Ce volume, entre des portraits de Cosme et de Laurent de Médicis, de Francesco Valori, de Savonarole, d'Alexandre VI, du duc de Valentinois, de Ludovic le More, de Soderini et de beaucoup d'autres, contient quelques particularités concernant Machiavel, « à ajouter, dit Canestrini, à celles que nous avons rapportées dans le Discours qui précède les Écrits inédits du Secrétaire florentin (publiés aussi par Barbera, Bianchi et Cie, Florence, 1857.) — Le deuxième paragraphe est un tableau de *l'Union fédérative*, non réalisée, de *l'Italie*. Il exalte la mission de la dynastie de Savoie, du Piémont : « l'unité dans la variété, » ou mieux « la variété dans l'unité, » la marche progressive vers l'unité de la Nation italienne. — Le troisième est celui que nous résumons rapidement : « *Des formes de gouvernement et du gouvernement mixte.* »

lignes « d'un écrivain moderne allemand » (1) : « Machiavel chercha un remède dans un « absolutisme temporaire », mais favorable aux intérêts de la nation. Il (Machiavel) ne pouvait méconnaître les avantages extraordinaires dérivant pour l'Italie du pouvoir absolu du Prince; il ne regarda que la fin à atteindre et ferma les yeux sur un mal isolé pour ne voir que le bien général. Il voulut persuader que, pour établir un système nouveau sur la ruine des anciens systèmes du Moyen Age, l'absolutisme était une nécessité, mais un bien, pourvu que la durée en fût passagère; l'absolutisme, disait le même Machiavel, préparera le règne des lois, et la liberté s'instruira à son école. »

[Je ne suis pas sûr que Machiavel l'ait dit ainsi, mais c'est Gervinus qui le dit, et l'on reconnaît la théorie, la pensée sous-entendue de la politique, et de l'histoire prussienne et allemande : le bon tyran, le despotisme éclairé, l'absolutisme du grand Frédéric « école de la liberté ».] Mais Canestrini reprend : « Le gouvernement populaire, avec la présence des étrangers (dans la Cité) (2), paraissait à Guichardin une (grave) erreur. Il lui préférait un gouvernement mixte, à la mode des Vénitiens... » Guichardin ne cesse de montrer les défauts, les dommages et les désordres qui dérivent du gouvernement démocratique de la République florentine, dans le temps où les plus grands

(1) Gervinus, *Introduction à l'histoire du dix-neuvième siècle.*

(2) Canestrini, Préface à la *Storia fiorentina.*

États d'Italie s'étaient réduits à des « principats » ou à des régimes aristocratiques très semblables à « la forme mixte », et où l'Europe allait se constituant en grandes nations puissantes et menaçantes. Surgissait alors le besoin d'une plus grande promptitude, unité et énergie à délibérer et à agir... »

[La question se poserait-elle maintenant à peu près de la même manière pour les États demeurés démocratiques et parlementaires, en face des États gouvernés par des dictatures de toute espèce et de qualité si différente : fascisme nazisme, bolchévisme? Jamais le danger n'a été plus évident, des formes de gouvernement « à délibérations lentes. »] Canestrini fait remarquer que Guichardin, au début de sa vie politique, ne désirait pas le principat, — comme on le voit dans ses écrits jusqu'ici publiés, — et qu'il ne l'accepta ou ne le crut nécessaire que quand fut désespéré le sort de la République, et en péril imminent celui de l'Italie (1). » (Le sort : au pluriel dans le texte, *le sorti*, les destinées.) Son idéal, où se réfugiait ce qui restait en lui de libéral, de « juste milieu », eût été le gouvernement mixte (2). Mais « à juste milieu, » demi-me-

(1) Canestrini, Préface à la *Storia florentina*. — Pour donner une idée complète du travail de Giuseppe Canestrini, il faudrait, comme nous l'avons déjà fait, renvoyer encore à ses préfaces, à la *Legazione di Spagna*, aux *Scritti vari*, aux *Lettere e Istruzioni*, t. Ier, à la *Prigionia di Clemente VII*, *à la Presidenza della Romagna*, *à la Legazione della Emilia*. On a déjà renvoyé à celle où il a commenté les *Considerazioni* et *Ricordi*. V. plus haut le chapitre : *Considérations de Guichardin sur les Discours de Machiavel*.

(2) Sur les sources antiques de la doctrine du « Gouverne-

sures. Et ces *vie del mezzo*, conseillées peut-être par la raison, par le bon sens, et qui gardaient la préférence secrète de Guichardin, pouvaient-elles conduire au but? — Le moyen de Machiavel, au contraire, quels qu'en fussent les inconvénients et les périls, était certainement plus direct, plus plein quant à son objet essentiel. Ce moyen, c'était le Prince, le Prince machiavélique, nommons-le de son vrai nom : « un prince, un tyran, un dictateur puissant, formidable et heureux, qui, par un procédé quelconque, pourvu qu'il fût *efficace*, réussît dans la grande entreprise de chasser les étrangers qui déchiraient toute l'Italie ».

Guichardin, non plus que Machiavel, ne s'y était pas trompé. La « dominante » est plus haut : « en face des étrangers, avec les étrangers à l'intérieur, « un gouvernement populaire est la ruine, la mort suspendue. Tout va à la révolte : *Fuori i Barbari!* — et le dernier mot de cette controverse est le dernier chapitre du *Prince*.

ment mixte », voir Polybe, VI, 9; Cicéron, *De Republicâ*, I, 35, 54; Tacite, *Annales*, IV, 33. — D'après Atto Vannucci, *Intorno alla vita e alle opere di* Donato Giannotti. — *Discorso*. (Introduction.)

CHAPITRE X

L'AMBASSADE DE MACHIAVEL A LA « RÉPUBLIQUE DES SANDALES »

Correspondance de Guichardin avec Machiavel (mai 1521) (1).

Le 11 mai 1521, les « Huit de Pratique » de la République florentine délibérèrent une « instruction » qu'ils firent passer à Machiavel. Il y avait neuf ans, depuis 1512, qu'il avait été rejeté dans la vie privée, *post res perditas*, après avoir perdu sa fonction, son traitement, les raisons et les occasions de son activité. S'il s'était vu réduit à vivre à la campagne, avec les seules distractions de chasser aux petits oiseaux et de faire au cabaret la partie de l'hôte, du boucher et des deux fourniers, il ne s'était pourtant pas résigné à cette unique compagnie, il avait appelé à son secours les grands hommes de tous les temps, et, dans sa

(1) Cette anecdote, sans importance pour la vie de Machiavel et pour l'histoire du machiavélisme, n'a été introduite ici que pour montrer quelle fut l'intimité des relations entre Machiavel et Guichardin, et comment ces deux grands hommes n'estimaient pas au-dessous d'eux de se divertir dans l'exercice même de leurs fonctions.

maison étroite, très gênée, presque misérable, mais transformée par sa pensée ou par son rêve en palais d'un prince de l'esprit, il avait engendré les plus grandes de ses grandes œuvres. Mais ce n'était pas tout ce qu'il voulait, ce n'était pas la réparation, et le cri lui échappait souvent : n'avait-il donc fait, sous la République, que « jouer et dormir? » Son long apprentissage avait-il été vain? Son savoir et son expérience ne pouvaient-ils servir? Qu'on l'employât, et, bien qu'il eût été « l'homme de Soderini », que les Médicis lui fissent l'aumône (il descendait jusqu'au plus humble emploi) de lui donner ne fût-ce « qu'une pierre à rouler! » (1).

La mission des Huit, accordée ouvertement sur la démarche du cardinal Jules de Médicis, le futur pape Clément VII, eût pu, pour un Machiavel, paraître infime, et sinon proprement dérisoire, peut-être un peu ridicule. Néanmoins, pas tout à fait autant que certains se sont amusés à le dire. Qu'on n'ait pas trouvé autre chose à offrir à l'auteur des *Discours sur Tite-Live*, ou qu'on n'ait pas osé lui donner davantage, prouve la force des passions et la durée des rancunes politiques à Florence, car ce quelque chose était en effet très peu

(1) « ...*Al desiderio harei che questi Signori Medici mi cominciassino adoperare, se dovessino cominciare a farmi voltolare un sasso*... — Relire toute l'admirable lettre à Francesco Vettori du 1er décembre 1513. *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli*, édition Alvisi, un vol. in-32. Firenze, Sansoni, 1883, Lettre CXXXVII, p. 305-310. — Cf. *Le Machiavélisme*, tome premier, *Avant Machiavel*, Plon, 1907, Chapitre VI, p. 324-326.

de chose, le moins possible. Mais il ne s'agissait pas, comme on a coutume de le dire, d'aller diplomatiquement demander aux Frères Mineurs un prédicateur pour le carême suivant. L'objet de l'envoi officiel par les Huit de Pratique, en qualité de « nonce » ou d'ambassadeur *(nunzio o sia oratore)* (1), de Nicolas Machiavel au Chapitre général qui se tenait à Carpi en 1521, — le chapitre des Moines chaussés de *zoccoli*, d'où le nom de « la République des Socques ou des Sandales », — cet objet était d'obtenir que les Frères « fissent du domaine florentin une province particulière de leur ordre », affaire toujours et partout délicate, plus délicate qu'ailleurs dans une ville où, après vingt-cinq ans, tous les brandons du bûcher de Savonarole n'étaient sans doute pas encore éteints, où toutes les cendres n'en étaient pas refroidies. Certains de ces religieux étaient les premiers à le désirer, et le premier de tous, le frère Hilarion, « *frà Larione* », confident du Cardinal-Légat, qui munit « l'ambassadeur » d'une introduction auprès d'un personnage influent dans le Chapitre, le frère Francesco da Potenzia ou da Potenza (2). Le prédicateur n'était, si l'on peut ainsi

(1) *Le Legazioni e Commissarie di Niccolò Machiavelli*, vol. IV., édition Passerini et Milanesi. Florence et Rome, Tipografia Cenniniana, 1877. Note à *l'Istruzione degli Otto di Pratica*, « *datum Florentiæ in loco solitæ residentiæ sub die 11 maii 1521*, et signée par Niccolò Michelozzi, p. 211-213.

(2) *Legazione al Capitolo dei frati Minori a Carpi (Legazioni di Niccolò Machiavelli, vol. IV). Istruzione di frà Ilarione*, p. 213-215. Frère Hilarion a la bonté d'indiquer à Machiavel, point par point, cinq espèces d'arguments auxquels il pourra recourir.

parler, qu'un objet accessoire, une commission ajoutée, de circonstance, à la mission : « A propos, puisque vous allez à Carpi... » ; et ce n'était pas la Magistrature des Huit qui en sollicitait l'octroi, mais bien, à titre privé, les Consuls de l'Art de la Laine, *I Consoli dell'Arte della Lana*, lesquels, il est vrai, signaient en latin : *Consules Artis Lanæ Civitatis Florentiæ*, et dataient *: Florentiæ, ex Palatio nostro, die XIII maii 1521*, agissant comme ayant « la charge de notre Église métropolitaine, Santa-Maria-del-Fiore, et, tout spécialement, entre autres choses, par indult public, le soin d'élire le prédicateur dans cette église. » (1).

En conséquence, Machiavel s'en fut, non orgueilleusement, mais courageusement, à Carpi, « rouler sa pierre ». Guichardin était, à ce moment, gouverneur, pour le Pape, des villes et pays de Modène et de Reggio. Or Carpi, où s'était réuni le chapitre des Frères Mineurs, est à une douzaine de kilomètres de Modène. Le contact eut été bientôt pris entre les deux Florentins. Ce dut protocolairement être Machiavel arrivant qui l'amorça. Mais la première pièce qui nous en informe est un billet de Guichardin. Je ne cache pas qu'en le lisant, j'ai éprouvé d'abord une impression désagréable. Était-ce l'effet de la réputation de « dureté » qui entourait le gouverneur?

(1) *Legazione al Capitolo dei frati Minori a Carpi (Legazioni di Niccolò Machiavelli, vol. IV), I Consoli dell'Arte della Lana al Machiavelli,* p. 215-216. Cf. Lettre (rapport ou compte-rendu) de Machiavel au Cardinal Jules de Médicis, sans lieu ni date, *ibid.*, p. 216-219.

L'ironie m'en semblait « cruelle », du haut de sa fortune, vis-à-vis du grand homme infortuné, et je ne sais pourquoi j'ai pensé à la « férocité » du jeune Racine, triomphant, après *Bérénice*, d'être, et de se croire plus encore qu'il ne l'était, vainqueur de son vieux rival Pierre Corneille. Mais, par la suite, il m'est apparu que ce n'était qu'intimité, familiarité, la raillerie, un peu appuyée, d'un ami. Quoi qu'il en soit du sentiment, Guichardin écrivait :

Très cher Machiavel. Ça été, certes, un bon jugement de nos honorables Consuls de l'Art de la Laine de vous avoir commis le soin de choisir un prédicateur, non autrement que si à Pacchierotto, tandis qu'il vivait, on eût donné la charge, ou à Ser Sano, de trouver une belle et galante femme à un ami. Je crois, que vous les servirez selon l'attente qu'ils ont de vous, et selon que le requiert votre honneur, qui s'obscurcirait si, à cet âge, vous vous donniez à l'âme, parce qu'ayant toujours vécu dans la profession contraire, cela serait attribué à l'homme tombé en enfance plutôt qu'à l'homme de bien. Je vous engage à expédier l'affaire le plus vite qu'il se peut, parce qu'en restant longtemps ici, vous courriez deux dangers : l'un, que ces saints frères ne vous qualifient d'hypocrite; l'autre que cet air de Carpi ne vous fasse devenir *bugiardo* (menteur, « blagueur »), car telle est son influence, non seulement en ce temps-ci, mais il y a bien des siècles de cela. Et si par disgrâce vous étiez logé chez quelque *Carpigiano*, votre cas serait sans remède. Si vous avez fait visite à cet évêque, vous aurez vu une belle façon d'homme, et de qui apprendre mille beaux coups. Je me recommande à vous.

Votre Francesco Guicciardini.

Machiavel répondit, le jour même, sur le même ton :

A Francesco Guicciardini (1).

Magnifico Domino FRANCISCO DE GUICCIARDINIS

I. V. (Juris utriusque) Doctori, Mutinæ Regiique Gubernatori dignissimo, suo plurimum honorandissimo.

Magnifice vir, major observandissime. J'étais sur le siège quand est arrivé votre messager, et précisément je pensais aux extravagances de ce monde, et tout était tourné à me figurer un prédicateur à ma mode pour Florence, qui fût tel qu'il me plût, car en cela je veux être entêté comme dans mes autres opinions. Et parce que je n'ai jamais manqué à cette République, qu'où j'ai pu la servir je ne l'aie point fait, sinon en œuvres, au moins en paroles, et, sinon en paroles, au moins en gestes, je n'entends pas encore lui manquer en ceci. Il est vrai que je suis opposé, comme en bien d'autres choses, à l'opinion de ces citoyens; ils voudraient un prédicateur qui leur enseignât le chemin du Paradis, et je voudrais en trouver un qui leur enseignât le chemin pour aller chez le Diable; ils voudraient ensuite que ce fût un homme prudent, entier, et positif, et je voudrais en trouver un plus fou que le Ponzo, plus changeant, plus incohérent que frère Jérôme, plus hypocrite que frère Albert, car cela me paraîtrait une belle chose, et digne de la bonté de ces temps, que tout ce dont nous avons fait l'expérience en beaucoup

(1) *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli.* CLXXVIII. *Di Francesco Guicciardini Al magnifico Messer Niccolò Marchiavelli* (sic) *Nuntio fiorentino. In Carpi.* — Di Modona *(sic)* addì 17 di maggio 1521. Édition Alvisi, p. 421-422. — Une note de l'éditeur appelle ici l'évêque-gouverneur « *Teodoro* Pio ». Une note à la lettre du 18 nommera un « *Alberto* Pio », sans que je puisse dire si c'est la même personne, ou non.

de frères, on en fît l'expérience en un seul : je crois que ce serait le vrai moyen d'aller au Paradis que d'apprendre le chemin de l'Enfer, pour l'éviter.

... Je reste ici sans rien faire, parce que je ne puis exécuter ma commission jusqu'à ce qu'on ait fait le général et les « définiteurs », et je vais ruminant de quelle manière je pourrais mettre parmi eux tant de scandale qu'ils procédassent ici ou ailleurs « à coups de sandales » *(alle zoccolate)*; si je ne perds pas la cervelle, je crois que je devrais réussir; et je crois que le conseil et l'aide de Votre Seigneurie m'y aideraient beaucoup. Aussi, si vous veniez jusqu'ici, sous prétexte de vous promener, ou du moins si, en écrivant, vous me donniez un coup (de main) de maître; si, chaque jour une fois, vous m'envoyiez un courrier, à cet effet, comme vous l'avez fait aujourd'hui, vous me rendriez plus d'un service : l'un, que vous m'éclaireriez sur quelque chose fort à propos; l'autre, que vous me feriez estimer davantage de ceux d'ici, quand ils verraient se multiplier les avis. Et je puis bien vous dire qu'à la venue de cet arbalétrier avec la lettre et avec une inclinaison jusqu'à terre, et lorsqu'il dit qu'il avait été envoyé teut exprès et en hâte, chacun se redressa avec tant de révérences et tant de rumeurs que tout alla sens dessus dessous, et que plusieurs demandèrent des nouvelles; et moi, afin que ma réputation s'accrût, je dis que l'Empereur était attendu à Trente, que les Suisses avaient convoqué de nouvelles diètes, et que le roi de France voulait aller s'aboucher avec ce Roi (l'Empereur?), mais que ses conseillers le lui déconseillaient; en sorte que tous demeuraient bouche bée et le bonnet à la main. Tandis que j'écris, j'en ai un cercle autour de moi; me voyant écrire si longuement, ils s'émerveillent, ils me regardent comme inspiré; et moi, pour les faire s'émerveiller davantage, je m'arrête par instants sur la plume, je souffle (je me gonfle, je m'enfle), et alors ils s'ébahissent. S'ils savaient ce que je vous écris, ils s'en émerveilleraient bien plus encore. Votre Seigneurie sait que ces frères disent que, lorsque quelqu'un est

confirmé en grâce, le Diable n'a plus puissance de le tenter. Ainsi je n'ai pas peur qu'ils me taxent d'hypocrisie, parce que je crois être très bien confirmé...

Votre respectueux : NICCOLÒ MACHIAVELLI.
Ambassadeur *(Oratore)* aux Frères Mineurs (1).

A quoi Guichardin réplique, le lendemain 18 :

N'ayant pas, très cher Machiavel, le temps ni la cervelle de vous conseiller..., je ne veux pas manquer de vous aider à ce que, du moins par votre réputation, vous puissiez conduire à sa fin votre entreprise malaisée. Je vous envoie en poste un homme, qui a l'air d'un arbalétrier, à qui j'ai imposé qu'il allât avec une suprême célérité, parce que c'est chose très importante, en sorte qu'il marche si vite que la chemise ne lui touche pas les hanches; je ne doute pas que, par sa course et par ce qu'il dira pour sa part aux gens qui se trouveront là, tout le monde ne s'écrie que vous êtes un grand personnage et que votre manège est tout autre qu'histoire de frères; et, comme la qualité du gros poisson fait foi à l'hôte, je vous ai joint certains avis venus de Zurich, dont vous pourrez vous servir en les montrant ou en les tenant en main, selon que vous le jugerez plus expédient.

J'ai écrit hier à messer Gismondo (2) que vous êtes une personne très rare; il m'a répondu en me priant de lui dire en quoi consiste votre rareté; il ne m'a pas paru opportun de préciser, afin qu'il soit tenu en suspens et qu'il ait motif de vous respecter en tout point. Servez-vous, tandis qu'il en est temps, de cette répu-

(1) *Lettere familiari*, CLXXIX. In Carpi, Addì 17 di maggio. Extrait Édition Alvisi, p. 422-426.

(2) Note de l'éditeur Edoardo Alvisi : « Sigismondo Santi, secrétaire d'*Alberto* Pio. » Voir note à la lettre du 17 mai, qui nomme « l'évêque-gouverneur » *Teodoro* Pio. — *Lettere familiari di Niccolo Machiavelli*, Lettre CLXXX. *In Modona, a dì* 18 *di maggio* 1521, p. 426-427.

tation : *Non semper pauperes haberitis vobiscum.* Avisez quand vous serez débarrassé de ces frères, entre qui, si vous mettiez la discorde, ou du moins si vous en laissiez une semence qui fût pour pulluler dans quelque temps, ce serait le plus bel ouvrage que vous auriez jamais fait; et je ne l'estime pas très difficile, attendu leur aversion et malignité. Prévenez-moi, et, si vous le pouvez, venez...

Votre Franciscus de Guicciardinis,
Gouverneur (1).

La troisième lettre du gouverneur, quoique jolie, est celle que je n'avais pas aimée, qui me choquait, qui m'avait inquiété sur le cœur de Guichardin. Elle disait à ce « *Nuntio fiorentino* » humilié à des besognes qui, pour sa taille, n'étaient que des riens (mais si Machiavel n'avait pas lui-même provoqué la plaisanterie, il ne l'avait pas découragée, et, en fait, je me trompais, il n'y avait que de l'affection) :

Très cher Machiavel. Quand je lis vos titres d'ambassadeur de République et de frères, quand je considère avec combien de Rois, de Ducs et de Princes vous avez autrefois négocié, je me souviens de Lysandre à qui, après tant de trophées et de victoires, fut confié le soin de distribuer la viande à ces mêmes soldats auxquels il avait si glorieusement commandé, et je dis : Voyez comme, en changeant seulement le visage des hommes et les couleurs du dehors, les mêmes choses reviennent (2) tout entières, et nous ne voyons aucun accident qui n'ait pas été vu en d'autres temps.

(1) *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli,* Lettre CLXXX. *In Modona, a dì* 18 *di maggio* 1521, p. 426-427.

(2) Je traduis comme si c'était « *ritornano* », mais il y a dans le texte *riornano,* qui me semble une faute d'impression.

Mais changer les noms et la figure des choses fait que seuls les sages les reconnaissent; et donc l'histoire est bonne et utile, parce qu'elle vous met devant les yeux et vous fait reconnaître ce que jamais vous n'aviez connu ni vu. D'où suit ce syllogisme de frère, qu'il faut grandement louer celui qui vous a donné la charge d'écrire des annales (1), et vous exhorter à vous acquitter avec diligence de l'office qui vous est commis. A quoi je crois que cette légation ne vous sera pas tout à fait inutile, parce que dans cette distraction vous aurez en trois jours « sucé » toute la « République des Sandales », et, à quelque propos, vous vous servirez de ce modèle, le comparant et le mesurant par rapport à quelqu'une de vos autres formes (d'Etat ou de gouvernement).

Il ne m'a pas paru à votre bénéfice de perdre du temps ou d'abandonner la fortune pendant qu'elle se montre favorable : aussi ai-je suivi le style d'expédier le messager : si cela ne sert pas à autre chose, cela devra vous faire manger demain soir une tourte en supplément. Je vous rappelle néanmoins que messer Gismondo (2) est « gobeur » et amateur des bavardages ou, en lombard, des *berte;* en conséquence, il faut aller prudemment, afin que les oisons ne deviennent pas des canards. Je lui écris de telle façon que je ne l'avise pas de votre venue, parce que je me confie en la perspicacité de son esprit, et qu'il vous aura deviné : ainsi il restera suspendu, et si vous le tenez dans l'ambiguïté en ne lui disant mot de vos principales affaires, il conclura que vous êtes « un merle » (3), et tout est

(1) On sait que Machiavel fut invité par le Cardinal Jules de Médicis (Clément VII) à écrire l'histoire de Florence; d'où les *Istorie fiorentine*, des origines à 1492, mort de Laurent le Magnifique.

(2) Sigismondo Santi (d'après Alvisi) ou Sigismondo dei Sali (Rapport de Machiavel au Cardinal Jules de Médicis. — *Legazioni*, édition Passerini et Milanesi, vol. IV, p. 219). Voir ci-dessus.

(3) « *Uno Uccello* ». Lettre de Guichardin, dans les *Lettere familiari* de Machiavel, édition Alvisi, CLXXX, p. 429.

à tolérer pourvu que les repas viennent en leur ordre.

Du Rovaio (1) je ne m'étonne point, parce que je crois, et même j'ai compris quc votre vin ne lui plaît pas; et je ne recommande pas votre choix, qui ne me paraît conforme ni à votre jugement ni à celui des autres; et d'autant plus que, vous ayant toujours connu, *ut plurimum*, « extravagant de l'opinion commune et inventeur de choses nouvelles et insolites », ces Messieurs les Consuls et quiconque est au courant de votre commission s'attendent à ce que vous ameniez un frère, de ceux, comme dit cet autre, qui ne se trouvent pas. Pourtant il vaut mieux en finir, et c'est le mauvais côté de la séparation (2) que de retarder davantage votre retour par ici, où vous êtes attendu avec le plus grand désir. Je me recommande à vous :

Votre Franciscus de Guicciardinis,
Gouverneur.

Modène, 18 mai (1521).

Réponse de Machiavel (mais ce n'est pas une réponse, puisque la lettre est du même jour, 18 mai; ce sont des épîtres croisées, et il y a presque unité de temps, comme dans la comédie

(1) « Fra Giovan Gualberto Fiorentino, detto el Rovaio. » Les Consuls de l'Art de la Laine l'avaient précédemment désigné et l'avaient pressenti; il leur avait répondu évasivement qu'il était « sujet et soumis à obédience », et ils avaient compris qu'il voulait dire « du Général et Père de ce Chapitre ». C'était pourquoi ils pressaient l'ambassadeur auprès de « Leurs Paternités » d'insister en leur nom. — *Legazioni*, IV. *I Consoli dell' Arte della Lana al Machiavelli*, p. 215. Mais, évidemment, le Rovaio, Florentin, se souciait peu d'aller prêcher à Florence.

(2) L'institution de Florence en province séparée de l'ordre des Frères Mineurs.

classique, en cette négociation qui se déroule en effet comme une comédie) :

Je puis bien vous dire que la fumée s'en est allée au ciel, parce que, entre l'ambassade du porteur et le gros paquet de lettres, il n'y a pas homme en ce lieu et dans le voisinage qui ne soit possédé, et, pour ne pas paraître ingrat à Messer Gismondo, je lui ai montré ces chapitres des Suisses et du Roi. Ils lui ont paru une grande chose. Je lui en ai conté, de la maladie de César et des États que voulait acheter la France, en sorte qu'il en *sbaviliava* (il faudrait dire, plus que librement : « il en bavait! »). Mais je crois, avec tout cela, qu'il craint de s'être laissé refaire, parce qu'il reste sur son « quant à soi », et ne voit pas pourquoi l'on a à écrire de si longues bibles dans ces déserts d'Arabie, où il n'y a que des frères; et je ne crois pas lui paraître cet homme rare que vous lui avez annoncé, parce que je reste en ma chambre, où je dors, ou je lis, ou me tiens au repos, si bien qu'il se doute, me semble-t-il, que vous voulez vous moquer de moi et de lui...

...Ce traître de Rovaio se fait presser et va ergotant. Il dit qu'il craint de ne pouvoir venir, parce qu'il ne sait pas quelle manière de prêcher il pourrait prendre, il a peur d'aller en galère comme le pape Angelico; et puis il dit qu'on n'a pas fait honneur à ses directions dans Florence; qu'il fit une loi, quand il y prêcha l'autre fois, et qu'elle n'y fut pas observée... J'ai tâché de le calmer en disant qu'il ne s'en émerveillât pas, que c'était l'usage des grandes cités de n'être pas très fermes dans leurs résolutions, de faire aujourd'hui une chose et demain de la défaire; je lui ai allégué Rome et Athènes, si bien qu'il s'est tout reconsolé, et qu'il m'a presque promis...

Ce matin, ces frères ont fait le Ministre général, qui est le Soncino, celui qui était d'abord homme, et, après, frère, humain et homme de bien. Ce soir, je dois comparaître devant Leurs Paternités, et demain je crois être expédié : il me semble que c'est mille

heures, et je resterai une journée avec Votre Seigneurie, *quæ vivat et regnet in sæcula sæculorum.*

NICOLAUS MACHIAVELLUS.
Orator pro Republicâ Florentinâ ad Fratres Minores.

Addì 18 *di maggio* 1521.

La dernière pièce de la correspondance est encore une lettre de Machiavel à Guichardin. Elle est du lendemain 19, et laisse entrevoir la conclusion, qui n'en est pas une. Mais, pas plus que le reste de l'affaire, cette fin d'une légation extraordinaire n'est prise au tragique; à peine au sérieux.

...Il faut aller doucement, écrit Machiavel qui se disposait à partir, avec celui-ci (Messer Gismondo?), car il est rusé comme trente mille diables. Et il me semble qu'il s'est aperçu que vous voulez rire, parce que, quand le messager est venu, il a dit : « Prenez, ce doit être quelque grande affaire; les messagers se succèdent; » puis, votre lettre une fois lue, il a dit : « Je crois que le gouverneur nous berne, vous et moi. » J'ai fait « Albanese Messere », et j'ai dit, comme si j'avais laissé en train à Florence certaine chose qui nous regardât, tous les deux, et comme si j'avais prié qu'on me tînt au courant quand on en entendrait de là-bas quoi que ce fût, et que ce fût la principale raison de m'écrire; j'ai peur toutefois qu'on ne prenne un balai (1) et qu'on ne me renvoie à la taverne; si

(1) *Granata*, balai ou grenade. — Tout ce passage, que j'expurge de sa scatologie, est difficile à rendre dans une autre langue, avec cette manière d'écrire par dictons et proverbes. En voici le texte : « ...*che io ho paura tuttavia che non pigli una granata et rimandimi all'hosteria; si che io vi priego che domani voi facciate feria, acciò che questo scherzo non diventi cattività, pure il bene che io ho havuto non mi sia tratto di*

bien que je vous prie de cesser, dès demain, afin que la farce ne devienne pas mauvaise et que le bien que j'ai eu ne me soit point ôté du corps, repas gaillards, lits glorieux et semblables choses, où je me suis déjà trois jours dorloté...

Quant à l'histoire et à la « République des Sandales », je ne crois pas avoir rien perdu à ce voyage, car j'ai entendu beaucoup de leurs constitutions et règles qui ont du bon, et dont je crois pouvoir me servir à propos, surtout dans les comparaisons, parce que, là où j'aurai à traiter du silence, je pourrai dire : « Ils étaient plus muets que les frères quand ils mangent; » et ainsi je pourrai intercaler bien des choses que m'a enseignées ce peu d'expérience.

Votre NICCOLÒ MACHIAVELLI (1).

Addì 19 *di maggio* 1531.

Avant même d'avoir regagné Florence, de Modène où il passait saluer Guichardin, Machiavel adressait au Cardinal Jules de Médicis un compte rendu, un rapport où il contait toute l'affaire (les deux amis y ont peut-être collaboré, non sans se réjouir de leur mystification) (2).

Au total, le succès de la négociation était mince. Ce n'est pas la seule des quarante-cinq missions ou commissions de Machiavel qui ait tourné médiocrement. Mais, vers cette fin de vie,

corpo, pasti gagliardi, letti gloriosi, et simili cose, dove io mi sono già tre di rinfantocciato. »

(1) *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli*, 19 mai 1521, p. 432-433.

(2) Voyez le texte de ce rapport, *Legazioni*, t. IV, p. 216-219.

on peut voir là un présage que Mazarin, dans l'avenir, ne se trompera pas, en demandant d'un homme qui sollicite un emploi : « Est-il heureux? » Depuis 1512, Machiavel n'était « plus heureux ». En revanche, — et quelle revanche! — dans son pauvre refuge de la banlieue, à San Casciano, du fond de son dénuement et harcelé par les soucis quotidiens, quand il appelait à lui les maîtres antiques et s'enflammait à les égaler, après *Le Prince*, après les *Discours sur Tite-Live*, avec *L'Art de la Guerre*, avec *l'Histoire de Florence*, il était de plus en plus Lui, il se changeait de plus en plus en Lui-même devant l'immortalité, il devenait de plus en plus pleinement « le magnifique Machiavel ». — C'est une grandeur qui devait durer infiniment plus que la chance d'une « ambassade » de trois jours.

CHAPITRE XI

DEUX MISSIONS DE MACHIAVEL AUPRÈS DE GUICHARDIN (1526-1527).

Pendant trois ans, de 1521 à 1524, Machiavel et Guichardin n'ont plus de raisons politiques et urgentes de correspondre. On ne trouve rien de l'un à l'autre, ni dans le quatrième volume des *Legazioni*, ni dans les *Lettere familiari* de Machiavel; rien dans les *Lettere* de Guichardin. Machiavel travaille à « l'Histoire de Florence » que le cardinal Jules de Médicis, qui allait être le Pape Clément VII, lui a demandé d'entreprendre; besogne dont aurait voulu, de son exil, le détourner Piero Soderini, non parce que c'était une histoire de Florence, mais parce qu'elle se ferait à la prière, aux frais et, naturellement, pas au détriment d'un Médicis. Le gonfalonier déchu aurait mieux aimé voir son Secrétaire entrer, comme une espèce d'intendant, au service du seigneur Prospero Colonna, que se mettre, dans Florence même, à « écrire des histoires *a fiorini di suggello* » (1), si ces florins sortaient d'une des caisses de la Maison

(1) *Lettere familiari di Niccolò* Machiavelli, CLXXVI. De Rome, 13 avril 1521, p. 419.

rivale. Mais justement, le 30 août 1524, c'est de cet ouvrage que Machiavel donne des nouvelles à Guichardin : « Je me suis attaché et je m'attache, à la campagne, à écrire l'histoire, et je paierais dix sous, je ne veux pas dire plus, que vous fussiez à côté de moi, pour que je pusse vous montrer où j'en suis, parce qu'ayant à en venir à certains détails, j'aurais besoin d'entendre de vous si je blesse trop (*offendo*, j'attaque ou j'offense) en exaltant ou en rabaissant les choses; mais je prendrai conseil et je m'ingénierai à faire de sorte, en disant le vrai, que personne ne se puisse plaindre (1). » Dès lors, écrire l'histoire à défaut de la faire, est la grande occupation de Machiavel, qui ajoute à sa signature : « historien, comique et tragique, » dans la lettre où il apprend à Guichardin qu'il a repris le métier, ayant reçu de « l'augmentation jusqu'à cent ducats, » et qu'il « se décharge, » — *mi sfogo*, — « en accusant les princes qui tous ont tout fait pour nous conduire où nous sommes » (2).

Cependant, deux ou trois mois après le siège de Crémone, au sujet duquel on trouve, dans une position mal définie, Machiavel coopérant avec Guichardin (3), « l'historien, comique et tragique »,

(1) *Lettere familiari di Niccolò* Machiavelli, CLXXXVI, 30 août 1524, p. 435.

(2) *Ibid.* — CXCIX, sans date, p. 461-465. — Machiavel préparait alors, avec la Barbera et sa troupe, la représentation d'une de ses comédies dans le « gonvernement » de Guichardin.

(3) *Legazioni di Niccolò Machiavelli,* t. IV. p. 224, *Spedizione al campo della Lega che facevà l'assedio di Cremona, Istruzione data al Machiavelli da Francesco Guicciardini luogotenente del Papa all'esercito della Lega* (?).

dont le rire est désormais triste et forcé, reçut des Huit une nouvelle commission (30 novembre 1526), puis une autre encore (3 décembre), toutes les deux auprès de « Messer Francesco Guicciardini », à Modène et à Parme. La première lui prescrivait de se rendre à Modène auprès de Guichardin, lieutenant pour le Pape, mais citoyen florentin, et de le prier de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour écarter de Florence la menace d'une grosse bande de lansquenets qui semblait animée contre elle d'intentions hostiles. Machiavel fit savoir, les 2 et 3 décembre, que le lieutenant pontifical s'était montré très bien disposé et que la guerre paraissait s'éloigner vers Parme et Plaisance. — La seconde mission le retint du 3 février au 13 avril 1527. L'objet en était plus important, et Machiavel en rendit compte dans des lettres qui ne sont pas au nombre de moins de vingt-deux et qui sont datées successivement de Parme, de Bologne, d'Imola, de Forli, d'où il surveille, d'accord avec Guichardin, les mouvements de l'armée ennemie pendant ces trois mois. Que va-t-elle faire? Va-t-elle passer en Toscane, en Romagne, ou prendre une autre direction? Machiavel, et Guichardin, derrière lui, sont aux aguets, on pourrait dire au créneau. Finalement, Bourbon, après des retards et des hésitations, emmène ses gens sur Rome, qu'ils envahiront et saccageront (1).

(1) *Istruzione a Nicolò Machiavelli, mandato da Signori Otto di Pratica a Messer Francesco Guicciardini ad Modona, à dì 30 di novembre 1526. — Il Machiavelli agli Otto di Pratica —* décembre. — *Lo stesso ai Medesimi,* 3 décembre. — *Spedizioni. Seconda Istruzione... deliberata dalli Signori Otto a dì 3 feb-*

Je ne m'étends pas davantage, parce qu'il est clair que ce n'est pas mon sujet. Si j'ai fait une place à l'étrange « ambassade » de Machiavel à Carpi, c'est sans doute un peu à cause de son caractère original, mais c'est surtout parce qu'elle nous découvre l'intimité des relations de Machiavel et de Guichardin (1) et les réactions de l'un sur l'autre. Du reste, en dehors des vingt-deux lettres diplomatiques de Machiavel aux Huit de pratique, nous avons de lui, avec Guichardin, une correspondance privée d'un temps très rapproché (29 juillet 1525-12 novembre 1526), sur laquelle je n'insisterai pas non plus. Je me contente d'indiquer qu'elle comprend quatorze lettres de Machiavel à Guichardin et sept de Guichardin à Machiavel, dont quelques-unes ont trait à des affaires particulières, telles que la description d'un domaine rural à Finocchieto, auquel Guichardin s'intéresse jusqu'à faire, dans un exercice littéraire, protester « la Madone » du lieu contre la critique que son ami s'en permet du point de vue économique, ou à un projet de mariage que Machiavel caresse pour une des filles du Président de la Romagne, de qui il sait que c'est la pensée obsédante; mais dont quelques autres, — celle du 3 janvier 1526 (2),

braio (1527) et Correspondance de Machiavel avec les Huit. — *Legazioni*, tome IV, p. 226-265.

(1) Quelle était la cordialité de ces relations, Machiavel lui-même nous l'apprend. Lettre à Francesco Vettori, du 16 avril 1527, l'avant-dernière qu'il lui ait écrite. « J'aime Messer Francesco Guicciardini, j'aime la patrie de toute mon âme... » Qu'eût-il pu dire de plus fort? — *Lettere familiari*, CCXXV, p. 524.

(2) *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli*, ed. Alvisi. — Correspondance de Machiavel et de Guichardin, p. 470.

celle du 15 mars (1), celle du 17 mars (2), par exemple (toutes les trois de Machiavel) — ont une ampleur et une portée de haute politique. Ainsi, dans cette dernière lettre du 17 mai : « Pourvoyez, écrit Machiavel, pourvoyez maintenant, pour l'amour de Dieu, à ce que Sa Sainteté ne retombe pas dans les mêmes périls, ce dont vous ne serez jamais sûrs jusqu'à ce que les Espagnols soient chassés de Lombardie, de telle manière qu'ils n'y puissent retourner. Il me semble voir l'empereur, qui voit le roi lui manquer sous lui, faire au pape de grandes offres qui devraient trouver vos oreilles bouchées, si vous vous souveniez des maux supportés et des menaces qui dans le passé vous ont été faites, et rappelez-vous que le duc de Sessa allait disant *quod pontifex serò Cæsarem cæperat timere.* A présent Dieu a reconduit les choses à terme que le pape est à temps pour le tenir (l'empereur) si, ce temps, il ne le laisse pas perdre. Vous savez combien d'occasions se sont perdues, ne perdez pas celle-ci, et ne vous confiez pas à ne pas bouger (*starvi*), en vous remettant à la fortune et au temps, car avec le temps ne viennent pas toujours les mêmes choses et la fortune n'est pas toujours la même. J'en dirais plus, si je parlais à un homme qui n'entendît pas les secrets et ne connût pas le monde. *Liberate diuturnâ curâ Italiam, extirpate has immanes belluas, quæ hominis, præter faciem et vocem, nihil habent* (3). » C'est de nouveau le cri qui

(1) *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli*, p. 476.
(2) *Ibid.*, p. 487.
(3) *Ibid.*, p. 489. — Cette seconde mission de Machiavel auprès de Guichardin fournirait la matière d'une étude historique utile.

a traversé les siècles, mais qui n'a pas retenti encore publiquement, la conclusion, encore inédite, du *Livre du Prince*, l'écho grondant de la clameur de désespoir et d'espoir jetée au Ciel pour qu'il envoie « Celui qui délivrera l'Italie des barbares », que Guichardin, après Machiavel et avec tant d'autres, quelques différences qui les distinguent ou même quelques dissentiments qui les divisent répètent, — *uti fratres*, comme ils s'écrivent, — de la même voix et de la même âme (1).

(1) En post-scriptum de la lettre de Machiavel à Guichardin du 17 août 1525 (*Lettere familiari*, CXCVI, édition Alvisi, p. 454) est notée la formule pharmaceutique suivante :

Aloè patico...	Dram.	1 1/2	(Aloès)
Camedrios....	—	1	(Germandrée, Camelée)
Zafferano.....	—	1/2	(Safran)
Mirra eletta..	—	1/2	(Myrre choisie)
Brettonica....	—	1/2	(?)
Pinpinella,...	—	1/2	(Pimprenelle)
Bolo armenico.	—	1/2	(Bol d'Arménie)

L'expert à qui je l'ai soumise a identifié tout de suite six de ces ingrédients sur sept. Un seul *(Brettonica)* l'a embarrassé. Mais la recherche à laquelle il s'est obligeamment livré à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine, si elle ne lui a pas fait découvrir *Brettonica*, qui n'existe pas, lui a permis de trouver, dans la *Pharmacopée de l'État de Venise*, 1627, « *Betonica* » et divers remèdes où entre cette « petite plante des bois et des prés », *Betonica officinalis* : d'où un « *Syrupus de betonica compostus.* » La « bétoine » est, paraît-il, un excitant, un sternutatoire peu employé. — On sait que les formulaires et les pharmacopées de ce temps sont tous et toutes en latin. — De tout cela, l'art ne peut faire, du reste, que des pilules inoffensives; ce n'est pas encore cette recette qui nous livrera le secret du prétendu « empoisonnement » de Machiavel, et pour cause : il n'y eut, dans sa mort, aucun secret.

CHAPITRE XII

FRANCESCO VETTORI

Machiavel avait encore un autre ami, avec qui son intimité n'était pas moins grande qu'avec Guichardin; peut-être même l'était-elle davantage, si l'on en juge par l'extrême liberté de plusieurs de leurs lettres, où ils se font des confidences que pimente, on peut le croire, une fanfaronnade du vice, — mais qui, même réduites de plus des trois quarts, sont également indignes de leur âge, de leur qualité et de leur talent (1).

(1) *Lettere familiari* di Niccolò Machiavelli. Edition Alvisi. Florence, Sansoni, 1883. — En tout, juste 50 lettres : 29 de Machiavel, 21 de Vettori. Quatre séries, d'une importance inégale : 1° du 21 avril 1513 au 26 août de la même année 10 lettres (4 de Machiavel, 6 de Vettori); 2° du 16 avril au 16 mai 1547, 2 lettres (1 de Machiavel, 1 de Vettori); 3° du 20 décembre 1514 au 31 janvier 1515, 3 lettres (toutes les trois de Machiavel); 4° du 5 août 1526 au 18 avril 1527, 7 lettres (3 de Vettori, 4 de Machiavel). — Soit vingt-deux lettres de grande politique; douze lettres déparées par des grivoiseries ou, — pour dire le mot, — par des polissonneries; (6 de Machiavel, 6 de Vettori, lesquels n'ont le droit de se reprocher rien l'un à l'autre).

Sur Francesco VETTORI, consulter l'ouvrage de Louis PASSY : *Un ami de Machiavel. — François Vettori, Sa vie et ses œuvres.* 2 vol. in-8°. VI, 481 et 403 p. Avec 7 gravures, 1914. Paris, Plon-Nourrit et Cie.

Ce fâcheux étalage n'empêche pas du reste ces mêmes lettres, et, à meilleure raison, celles qui en sont exemptes, d'être, dans leurs bonnes parties, remarquables, — quelques-unes proprement admirables : — leçons de politique elles aussi, leçons de maîtres, non seulement pour leur temps et les affaires auxquelles elles se rapportent en particulier, mais en général pour toutes les affaires de tous les temps, parce que le jeu qui s'y joue est joué avec l'homme, toujours et partout pareil à l'homme. C'est une manière de *Kriegspiel* diplomatique où Machiavel manœuvre sur des thèmes fournis par l'ami de haute valeur, d'esprit curieux et perspicace, dont il s'agit ici, et qui est Francesco Vettori, ambassadeur de la République florentine à Rome auprès du Pape florentin et Médicis, Léon X.

Le portrait de Francesco di Piero Vettori se reconstitue ainsi, d'après Benedetto Varchi, en ses lignes de charpente. Un personnage prudent, réfléchi, — à cet égard, du type Guichardin plus que du type Machiavel, — près du « juste milieu » par ses opinions, et qui se définit en ce qu'il se rallie, dans ces moments de fièvre, à l'avis de Jacopo Salviati : « qu'on peut guérir les maux de la Ville sans tout changer, et même sans rien changer, aux anciennes institutions et au présent gouvernement de la Cité (1). » On le voit apparaître sur la scène publique comme l'un des dix « ambassadeurs » chargés par Florence d'aller prêter au

(1) Benedetto Varchi, *Storia fiorentina,* édition Le Monnier, tome premier, livre II, p. 62.

Souverain Pontife son serment d'obéissance (1). Peu à peu, sa position politique glisse légèrement : il va venir se ranger plus à découvert parmi les partisans des Médicis, auprès de Niccolò di Piero Capponi qu'ils se sont donné pour chef au lieu de Jacopo Salviati, retenu le plus souvent à Rome, et qui voudraient un gouvernement plus aristocratique, un gouvernement « d'optimates » *(ottimati)* (2). Derrière Niccolò Capponi, Vettori consent en secret au plan des Buondelmonti et de Filippo Strozzi pour soustraire Florence à la prépotence du Pape et la rendre libre en s'entendant avec Don Ugo de Moncada et en formant par son intermédiaire une confédération au nom de César (3). Dans la mutation de 1527, il se rapproche du « machiavélisme » en se raccrochant au « tacitisme », à Tacite de l'autorité duquel il se réclame : « *Qui bisogna fare e non dire.* — Nous sommes ici pour agir et non pour parler (4). » Il fréquente chez le Gonfalonier, dans la chambre de qui il dicte une lettre que porte Baccio Cavalcanti ; à cette occasion l'historien Varchi le présente comme un « insigne lettré » (5). En homme convaincu « qu'il faut agir et non parler », il se mêle « activement » aux affaires : il s'interpose notamment, avec Niccolò Capponi et Baccio Valori, entre Clarice Orsini de' Medici et le Légat (6) ;

(1) Benedetto Varchi, *Storia fiorentina*, édition Le Monnier, tome premier, livre II, p. 61.
(2) Id., *ibid.*, tome premier, livre II, p. 67.
(3) Id., *ibid.*, tome premier, livre II, p. 98.
(4) Id., *ibid.*, tome premier, livre II, p. 108.
(5) Id., *ibid.*, tome premier, livre III, p, 119-120.
(6) Id., *ibid.*, tome premier, livre III, p. 130.

et il s'emploie dans l'entourage même des Médicis (1). On ne le croit pas toujours, et le Gonfalonier en personne est tenu pour suspect (2). L'agitation, la suspicion est en quelque sorte l'état normal de Florence, où, tandis qu'une partie des citoyens jouit des honneurs et des bénéfices de la Cité, l'autre partie attend que vienne son tour. Ce qui fait dire à Francesco Vettori : « Si l'on veut que Florence se maintienne longtemps en république, une de ces deux choses est nécessaire : ou doubler les ressources de la Commune, ou diminuer de moitié le nombre des citoyens (3). » — Cette formule saisit et rend au vif le mal congénital de tout régime populaire, qui est que le citoyen y pense à vivre de la Cité ou sur la Cité bien plus qu'à vivre pour la Cité. — Tout cela se place entre 1523 et 1529.

Mais la vraie vocation de Francesco Vettori était moins la « politique intérieure » que la diplomatie. Sa correspondance avec Machiavel nous le montrera ambassadeur auprès du Saint-Siège de mars 1513 à la fin de janvier 1515, sous le pontificat de Léon X. Il retournera dans la suite à Rome, auprès d'un autre Pape florentin et Médicis, le cardinal Jules (Clément VII) cousin et deuxième successeur du cardinal Jean (Léon X), dont le sépare le court règne du pape hollandais Adrien VI. La « Pratica » dans l'embarras en-

(1) Benedetto Varchi, *Storia fiorentina,* édition Le Monnier, tome premier, livre III, p. 133-136.
(2) Id., *ibid.*, tome premier, livre III, p. 207.
(3) Id., *ibid.*, tome premier, livre III, p. 295.

verra Vettori adoucir Clément irrité (1529) (1). Mais revenu à Rome, il y restera et ne sera pas tenté de rentrer de si tôt à Florence. Seulement, d'ambassadeur florentin, il sera devenu conseiller du Pape (comme Guichardin était lieutenant du Pape en province). Varchi rapporte le bruit courant que Francesco Vettori « avait toujours tiré et continuait de tirer secrètement du Souverain Pontife quinze écus par mois, qui lui étaient payés par Francesco del Nero, du bureau appelé Ripetta ». « Telle fut, dit l'historien, cette ambassade, qui fut blâmée comme l'autre (2). » Et l'on doit admettre sur sa foi que les deux ambassades ne furent pas jugées ainsi qu'elles eussent mérité de l'être, mais ce n'est pas une raison pour ne point reconnaître que des ambassadeurs de cette taille ont été rares à toute époque et en tout pays. — Les grandes lettres de Vettori à Machiavel, durant sa première mission, sont, devant l'histoire impartiale, son témoignage (3). — Francesco Vettori ne quitta donc pas Clément VII, et il le suivit à Bologne quand ses collègues reprirent le chemin de Florence (4).

De retour, enfin, dans sa ville natale, il ne se retranche pas tout à fait de la vie publique. Il

(1) Avec Pierfrancesco Portinari, Andreuolo Niccolini, et Jacopo Guicciardini, Luigi di Giovan-Francesco de' Pazzi ayant refusé (Vettori était alors « réfugié » à Pistoie). — Benedetto Varchi, *Storia fiorentina*, t. II, livre X, p. 109.

(2) Benedetto Varchi, *Storia fiorentina,* t. II, livre X, p. 118.

(3) Rappelons que Machiavel était mort en juin 1527, et que la dernière partie de sa correspondance avec Vettori (août 1526-avril 1527) est adressée à Florence.

(4) Benedetto Varchi, *Storia fiorentina*, t. II, p. 182.

aide Martino di Francesco Scarfi, dont le fils Francesco était son gendre (1), lorsque Martino fut « confiné à plus de dix et à moins de vingt milles de Florence. Il est au nombre des 134 ou 136 membres ajoutés à la Balia, pour composer le Conseil des Deux Cents (2); il est fait *Accoppiatore* (3); nommé des douze *Riformatori* (4), des *Quarantotto* en 1532 (5). Il accompagne à Naples, en 1535, avec Guichardin, le duc Alexandre, auquel il donne le conseil de « n'en partir pour rien au monde » (6). — Et quand, lors de l'assassinat du Prince par Lorenzaccio, on lui demande son avis, ainsi qu'à Guichardin encore, comme Guichardin aussi, il refuse de répondre, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le duc, que l'on retrouve mort en effet (7). Toujours avec Guichardin, il avertit et « reprend légèrement » Palla Rucellai, au sujet de Filippo Strozzi (8). C'est à lui et à Lorenzo, frère de Filippo, que ce dernier répond par la déclaration que, « s'ils voyaient jamais Filippo Strozzi porter les armes contre la patrie, ils dissent en toute assurance qu'il était hors d'esprit (9) ». Pour

(1) A moins que ce ne fût le fils de Vettori, prénommé aussi Francesco, qui fût le gendre de Scarfi, car le texte est amphibologique : « *Martino di Francesco Scarfi, aiutato da Francesco Vettori, perchè il figlinolo chiamato Francesco era suo genero...* » — Varchi, *Storia fiorentina*, livre XII, p. 409.
(2) Id., *ibid.*, livre XII, p. 415.
(3) Id., *ibid.*, livre XII, p. 432.
(4) Id., *ibid.*, livre XII, p. 453.
(5) Id., *ibid.*, livre XII, p. 457.
(6) Id., *ibid.*, t. III, livre XIV, p. 97.
(7) Id., *ibid.*, livre XV, p. 193.
(8) Id., *ibid.*, p. 197.
(9) Id., *ibid.*, p. 231.

achever le cours de ses honneurs et de ses variations, selon Benedetto Varchi, voici, en vieillissant, messer Francesco Vettori, avec Guichardin encore, l'un des *Huit* conseillers du duc Cosimo (1), et, toujours avec Guichardin, l'un des *Six* officiellement chargés de traiter les affaires d'État (2), — disons, en langage moderne, « ministres ». — Leurs deux vies politiques, — celle de Guichardin, celle de Vettori, sont, par conséquent, parallèles, et même mieux, puisqu'en plusieurs points elles se rencontrent.

Canestrini, dans sa Préface au *Reggimento di Firenze* de Guichardin, complète ces indications biographiques de Varchi sur Vettori. « Très ami *(amicissimo)* de Machiavel et de Guichardin, dit-il, chez qui se rencontre cette uniformité de principes qui constitue le plus grand prix de l'école politique italienne..., ambassadeur auprès de l'empereur Maximilien (3), de la Cour de Rome, du roi François Ier de France, il donna des preuves si manifestes d'habileté politique et s'éleva en si grande faveur que ce Roi lui assigna une grosse pension. Sa prudence était si estimée de François que le Roi voulait toujours avoir son avis, au point qu'il semblait que d'ambassadeur Vettori fût devenu conseiller du Roi de France. » (On sait qu'il lui est

(1) Varchi, *Storia fiorentina*, p. 202.
(2) Id., *ibid.*, livre XVI, p. 256.
(3) Jacopo Nardi, *Istorie della città di Firenze*, édition Agenore Gelli, Florence, Le Monnier, 1888, t. Ier, p. 337. — Dans cette ambassade Francesco Vettori eut Machiavel pour collègue et compagnon. (Note de Gelli.)

arrivé quelque chose du même genre à Rome.)

Entre autres écrits de Francesco Vettori, il faut rappeler, outre sa correspondance diplomatique, sa correspondance privée avec Machiavel, une brève *Histoire d'Italie* de 1511 à 1527. Canestrini en fait une longue citation; elle vaudrait d'être reproduite en entier, mais extrayons-en du moins ces deux passages :

« Toutes les républiques et tous les princes dont j'ai connaissance par l'histoire, ou que j'ai vus, me paraissent se sentir de tyrannie. Il ne faut pas s'étonner qu'à Florence on ait vécu en partis et en factions, et qu'il y ait surgi quelqu'un qui se soit fait chef de la cité, parce que c'est une cité très peuplée, et qu'il y a beaucoup de citoyens qui auraient à participer au profit *(utile)* tandis qu'il y a peu de gains à distribuer; et toujours, par conséquent, une partie (ou un parti) s'est efforcée de gouverner et d'avoir les honneurs et les bénéfices, et l'autre est restée de côté à voir et dire le jeu. Pour venir aux exemples et montrer que, à parler franc, tous les gouvernements sont tyranniques, qu'on prenne le royaume de France, et admettons qu'il y ait là un roi très parfait : il n'en demeure pas moins que ce ne soit une grande tyrannie que les gentilshommes y portent les armes et les autres non, qu'ils ne paient aucun impôt et que toutes les dépenses pèsent sur les pauvres vilains; qu'il y ait des Parlements où les procès durent si longtemps que les pauvres ne peuvent trouver justice; qu'il y ait en beaucoup de villes des canonicats (des chapitres) très riches d'où sont exclus ceux qui ne sont pas gen-

tilshommes; et néanmoins le royaume de France est estimé un royaume aussi bien ordonné en justice et en toute autre chose qu'il y en ait un autre chez les chrétiens. — Venons [maintenant] aux Républiques, et prenons la vénitienne, qui a duré plus qu'aucune république dont on ait connaissance : n'est ce pas une « expresse tyrannie » *(espressa tirannide)* que trois mille gentilshommes tiennent sous eux plus de cent mille [personnes], et qu'à aucun homme du peuple *(popolano)* il n'y ait accès pour devenir gentilhomme?... Mais je voudrais qu'il me fût montré quelle différence il y a d'un roi à un tyran... (1) » — « ...Et certes, c'est grande fatigue de vouloir être seigneur temporel et être tenu pour religieux, parce que ce sont deux choses qui n'ont ensemble aucun rapport *(convenienza)*; car qui considère bien la loi évangélique verra que les pontifes, encore qu'ils portent le nom de Vicaires du Christ, ont introduit [*indutto*] une religion nouvelle qui n'a de celle du Christ que le nom (mot à mot : où il n'est rien d'autre de celle du Christ que le nom) (1). »

L'idée que, par cet extrait, on peut se faire de l'intelligence politique de Vettori et de la portée de son coup d'œil, va se développer singulièrement si l'on parcourt sa correspondance avec Machiavel, dont je répète que, de sa part aussi

(1) *Sommario della Storia d'Italia dal 1511 al 1527*, de Francesco VETTORI, publié par Alfred de Reumont, *Archivio Storico*, appendice, tome VI. — Page citée par Giuseppe Canestrini, préface au *Reggimento di Firenze*, de Guichardin *(Opere inedite*, tome II, Florence, 1858, p. XXVII-XXVIII.)

bien que de celle de Machiavel, dans ce qui nous est parvenu de l'un comme dans toute l'œuvre de l'autre, — malgré la pornographie qui souille une douzaine de leurs lettres, — il n'est rien de plus psychologiquement instructif ni de plus techniquement fort. — L'esquisse rapide que j'en peux essayer, en schéma, s'attachera surtout au premier ou aux deux premiers groupes (le second de beaucoup le plus important), années 1513 et 1514, Francesco Vettori étant alors ambassadeur à Rome et Machiavel, sorti de sa Chancellerie, spécialiste consultant, à Florence ou à San Casciano.

Je néglige six lettres échangées du 13 mars au 19 avril 1513. Le 21 avril, Vettori écrit : Le roi d'Espagne, dit-on, a conclu une trêve avec le roi de France. Lui, Vettori, en cherche les raisons, se creuse la cervelle (1), ne les trouve pas, et les demande à Machiavel. Qu'en pense-t-il? Qu'y a-t-il à faire dans la conjoncture? (2). Machiavel répond, après mûre réflexion (le 20 juin) : que le roi d'Espagne fasse la paix avec le roi de France, le Pape, les Vénitiens; qu'il laisse les Suisses, l'Empereur, le roi d'Angleterre (3). Vettori n'aurait pas cru l'accord aussi simple. Il serait disposé pourtant à donner en tout raison à Machiavel. Mais il y a les Suisses. Vettori ne voit pas

(1) *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli*, édition Alvisi, p. 240.

(2) *Ibid.*, CXXIII, Vettori à Machiavel, 21 avril 1513, p. 235-241.

(3) *Ibid.*, CXXIV, Machiavel à Vettori, 20 juin 1513, p. 241-245.

quelle armée on pourrait leur opposer. Et puis le Français veut avoir Milan, l'Espagnol ne veut pas perdre Naples (1). — C'est ainsi que se noue le débat, qui prend de plus en plus d'ampleur.

Le 12 juillet, l'ambassadeur insiste sur ses questions, ou il en pose d'autres. Quelle est la fin que poursuit chacun de ces princes? Léon X voudrait-il avoir à lui Parme et Plaisance qu'avait occupées Jules II? Que pense-t-il quant à Milan? Lorsqu'on lui en parle, il écoute, mais se tait et suit son dessein. Les Papes, il est vrai, ont toujours voulu doter d'États leur parenté : ainsi Calixte, Pie, Sixte, Innocent, Alexandre et Jules. Le roi d'Espagne veut garder la Castille, et qu'on ne lui prenne pas Naples. Le roi d'Angleterre craint que le roi de France ne devienne trop grand, et il lui prendrait bien la Normandie. Les Suisses ne veulent pas à côté d'eux quelqu'un de trop puissant, qui les empêcherait de peser sur Milan. Les Vénitiens, Ferrare, les Florentins, les Siennois, les Lucquois, etc., veulent conserver ce qu'ils ont et reprendre ce qu'ils ont perdu. « Maintenant, mon Compère, je voudrais que, toutes ces choses étant ce qu'elles sont, vous me bâtissiez une paix avec la plume. Si une lettre ne vous suffit pas, prenez-en deux ou trois; j'aurai le temps de les lire, car je n'ai plus de livres : j'ai lu un à un tous ceux que j'avais apportés (2). »

Machiavel répond, et nous avons la minute de

(1) *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli*, CXXVI, Vettori à Machiavel, 27 juin 1513, p. 246-250.

(2) *Ibid.*, CXXVII, Vettori à Machiavel, 12 juillet 1513, p. 250-255.

sa réponse, marquée en tête d'un beau « *Ihesus Maria.* » Il dit la joie que lui causent les lettres de Vettori; à laquelle joie ne manquent que la présence et « *il suono della viva voce* ». C'est — comment trouver des adjectifs tout neufs et qui n'aient pas déjà servi? je ne sais que ces deux-là de justes et de pleins, — une analyse admirable des motifs que le roi d'Espagne avait eus de conclure la trêve, — et, loin par delà, une magnifique leçon de politique, d'où se détachent cette maxime : « Les princes sages ne se remettent jamais sans nécessité entre les mains d'autrui, » et cette autre : « Un des moyens par lesquels on tient les États nouveaux et [par lesquels] les esprits hésitants ou s'affermissent ou se tiennent en suspens et irrésolus est de donner de soi une si grande espérance en tenant toujours les hommes soulevés par l'esprit *(sollevati con l'animo)* à considérer quelle fin peuvent avoir les partis et les entreprises nouvelles » (1). — Ainsi ce roi d'Espagne (2) est un « vaillant donneur de commencements » (3), à quoi il donne ensuite « cette fin

(1) Bien que nous ayons sur Francesco Vettori le livre historiquement très consciencieux de Louis Passy, il serait grandement désirable qu'on nous donnât, du point de vue *politique*, une étude spéciale sur la correspondance de Vettori avec Machiavel, où ce premier groupe de lettres (1513-1514) prendrait la plus large place. — *Du point de vue politique*, c'est-à-dire, tout à la fois, du point de vue de *la science* et de *l'art de la politique*. On y joindrait d'ailleurs utilement les lettres de la troisième ou quatrième série, celles de 1526-1527.

(2) Ferdinand le Catholique, mort en 1516, et dont Guichardin, dans sa *Legazione di Spagna*, a dessiné si curieusement l'image.

(3) Texte de Machiavel : « *Animoso datore di principii.* »

que la fortune lui présente et que la nécessité lui enseigne, » sans que jusqu'ici « il ait eu à se plaindre ni de la fortune ni de son courage. » — « Ce qu'il a toujours fait, il le fera, et la fin de tous ces jeux vous démontrera que telle est bien la vérité. » Machiavel continue et conclut : « J'ai dit tout cela en supposant que le pape Jules II eût vécu ; mais, quand il eût su sa mort et la vie de ce pape-ci, il eût fait de même, parce que, s'il ne pouvait se fier à Jules, pour être instable, changeant (*rotto*, rompu), impétueux et avare, il ne peut se fier à celui-ci, pour être sage. Et si le roi d'Espagne a quelque puissance, il ne se laissera pas mouvoir par quelque avantage qui lui serait fait *in minoribus*, ni par quelque conjonction qu'ils auraient eue ensemble, parce qu'alors il obéissait, maintenant il commande ; jadis c'était la brouille qui travaillait pour lui, maintenant, c'est la paix » (1).

Puis Vettori reprend la parole. Il s'excuse de n'avoir peut-être pas suffisamment tenu compte du désir qui anime le roi de France de ravoir la Lombardie, et de sa résolution de s'arrêter après qu'il l'aurait. Les « discours » de Machiavel sont si bien menés et si prudents que l'ambassadeur croirait volontiers qu'entre le Pape, le roi de France, le roi d'Espagne, et encore les Vénitiens, il serait possible de traiter. Mais, quant au roi d'Angleterre, jeune, brave, riche, ayant fait une

(1) Il y a dans le texte : « *faceva per lui i garbugli, hor fa la pace.* » Ce verbe au singulier m'embarrasse, je ne suis pas sûr de bien traduire. — *Lettere familiari*, CXXVIII, minute sans date, p. 255-266.

si grande entreprise, ayant tant de gens hors de chez lui, ayant tant dépensé en soldats et en navires, ne serait-il pas honteux pour lui, à la persuasion du Pape et du roi d'Espagne, de se retirer avec une pension? Les Suisses, l'Empereur, le Roi Très Chrétien, à chacun Francesco Vettori consacre un paragraphe... Mais, pendant ce temps, « le nouveau Seigneur Turc pourrait bien nous tomber dessus et par terre et par mer, faire sortir ces prêtres de leurs « mines » (de leurs manières = *lezii*) et les autres hommes de leurs délices; et le plus tôt serait le mieux, car vous ne pourriez croire combien je m'accommode mal de ces *sazievolezze* (rassasiements) de ces prêtres; je ne dis pas du Pape, qui, s'il n'était pas prêtre, serait un grand prince » (1).

Autre belle leçon de Machiavel, 10 août 1513. J'abrège tant que je peux, et jusqu'à dessécher, pour les mêmes raisons, en notant seulement, comme intéressant l'essence du Machiavélisme, cette contradiction à l'une de ses formules les plus connues : que les bienfaits nouveaux font d'habitude oublier les anciennes injures » (2). Second précepte : « Qui veut savoir si une paix est durable doit, entre autres choses, examiner ceux qui en restent mécontents et ce qui peut naître de leur mécontentement. » — Chaque fois qu'on laissera

(1) *Lettere familiari*. CXXX. Vettori à Machiavel. 5 août 1513, p. 267-271.

(2) « *Et i benefizi nuovi sogliono far sdimenticare le ingiurie vecchie* », ibid., 10 août, p. 274. — Comme tout homme qui pense abondamment, Machiavel, — on le lui a reproché, — n'a pas été exempt de se contredire.

à Milan un duc faible, la Lombardie ne sera pas aux Lombards, mais aux Suisses. Pour ce qui est de « l'union des autres Italiens » (en vue de défendre Milan?), « vous me faites rire, car on n'en fera jamais aucune union capable de faire aucun bien, et, quand bien même les chefs seraient unis, ils n'y suffiraient pas, parce qu'ils n'ont pas d'armes qui vaillent un *quattrino*, en dehors des espagnoles, et celles-ci, parce qu'il y en a peu, ne peuvent [non plus] être suffisantes; deuxièmement, parce que les troupes (les suites, les queues = *le code*) ne sont point unies avec les chefs et que « cette espèce » *(questa generazione)* ne fera point un pas, quelque circonstance qui naisse, mais rivalisera à devenir leur » (*si farà a gara a diventar loro* = de qui? des agresseurs?) En ce qui concerne les Suisses eux-mêmes, Pellegrino Lorini avait dit à Machiavel, lorsqu'ils vinrent à Pise avec Beaumont, qu'ils se vantaient d'avoir donné au roi de France toutes ses victoires, et qu'ils ne voyaient pas pourquoi ils ne travailleraient pas, à l'occasion, pour leur propre compte. L'occasion s'étant présentée, ils sont entrés en Lombardie sous couleur d'y remettre le duc, et, en fait, [sous son nom] ce sont eux le duc de Milan. Donner une « râtelée » *(una rastrellata)* et s'en retourner ne leur suffirait pas : bien loin de là, il faut craindre d'eux merveilleusement. » — « Je sais qu'à mon opinion est contraire un défaut naturel des hommes, qui est premièrement de vouloir vivre le jour présent, de ne pas croire que ce qui n'a pas encore été puisse jamais être, et de faire toujours leur calcul de la même façon.

Pourtant, qu'on ne pense pas tirer les Suisses de la Lombardie pour y remettre le roi de France. » Ici, troisième axiome célèbre, qui, sous la lumière de l'histoire moderne, n'est pas moins qu'une prophétie : « Mon compère, le fleuve allemand (1) est si gros qu'il faut une grosse digue pour le retenir. » Conclusion : « Si le roi de France n'avait pas déjà été en Italie, vous auriez couru lui demander d'y venir avant qu'ils (les Allemands, les Suisses) se soient abattus sur cet État et qu'ils aient commencé à goûter la douceur de dominer...

« ... Monsieur l'Ambassadeur, je vous écris plus pour vous obéir que parce que je sache ce que je dis ; et c'est pourquoi je vous prie de m'apprendre par votre première lettre comment va ce monde, ce qui s'y pratique, ce qu'on y espère et ce qu'on y craint, si vous voulez qu'en ces graves matières je puisse « vous tenir le coup » *(tenervi il fermo)*; autrement, « vous becqueterez un testament d'âne et quelqu'une de ces choses semblables au Biancaccino (2)... »

L'Ambassadeur ne se fait pas plus instamment

(1) Machiavel ne distingue pas ou distingue mal ordinairement entre les Suisses et les Allemands. — Voyez la *Legazione All'Imperatore Massimiliano in Germania* (*Legazioni*, édition Passerini et Milanesi, tome III, p. 249-336); et *Rapporto delle cose della Magna fatto questo dì 17 guigno* 1508, *Discorso sopra le cose della Magna e sopra l'Imperatore, Ritratti delle cose della Magna,* ibid., t. IV, p. 313-330.

(2) « *Altrimenti voi beccherete un testamento d'asino, o qualcuna di quelle cose simili al Biancaccino.* » Ce sont des expressions proverbiales que je traduis littéralement, sans pouvoir bien les expliquer. — *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli*, CXXXI, 10 août 1513, de Machiavel à Vettori, p. 271-280.

presser, et, dès le début de sa lettre du 20, il s'applique à faire, autant qu'il le peut, savoir à Machiavel « comment va le monde. » Il « passe en revue » successivement : 1° le Pape; 2° le roi d'Espagne; 3° le roi de France; 4° le roi d'Angleterre (qui assiège Thérouanne en personne « et ne poursuit pas autre chose que de vouloir détruire la France »); 5° les Suisses; 6° l'Empereur; 7° Le duc de Milan. (Celui-ci, « s'il a un peu de cervelle, je crois qu'il lui paraît être comme ces rois des fêtes (rois de Mi-Carême) qui pensent qu'il leur faudra redevenir le soir les gens qu'ils étaient la veille »). Enfin, 8° et 9° le duc de Ferrare, les Florentins. — C'est tout ce qu'il sait. Et il est sûr que Machiavel, comme lui, le savait. Aussi, ce qu'il ne dit pas, Machiavel y suppléera de son fonds. Puis Vettori revient à la première partie de la lettre de son correspondant (celle du 10 août). Il n'a aucune passion contre la France. Avant qu'on parlât du concile de Pise, il tenait même pour le parti français. « Je croyais que c'était avec lui que Florence avait le mieux à faire et sur lui que notre Cité avait à se reposer : ce que j'ai toujours fait passer avant toute chose, car je suis un homme paisible, [ami] de mes plaisirs et de mes fantaisies, et, parmi les autres plaisirs [que] je prends, celui-ci est le plus grand, de voir notre Cité se porter bien. J'aime généralement tous les habitants de cette Cité, les lois, les coutumes, les murs, les maisons, les rues, les églises et le comté, et je ne puis avoir de plus grand souci que de savoir qu'elle pourrait avoir à souffrir, et, toutes ces choses que je dis plus

haut, avoir à s'en aller en ruine. » Mais le sac de Brescia l'a averti (l'a « réveillé »), et « Monseigneur de Foix, jeune et cruel, lui faisait peur : aussi s'est-il retourné. »

Francesco Vettori discute ensuite l'opinion de Machiavel au sujet du roi d'Angleterre, du Pape et du roi d'Espagne. Comment ces deux derniers détourneraient-ils le premier de faire au roi de France une guerre qu'il lui fait seul et sans leur aide? On peut de deux façons faire se désister un prince qui fait une guerre : premièrement, quand ses associés l'accompagnent (et en font autant); et deuxièmement, quand non seulement ils le quittent, mais se déclarent contre lui, en faveur de l'ennemi... « Je ne vous concède pas que (à défaut de Suisses), le roi de France pourrait lever autant de lansquenets que vous le croyez, parce que l'Empereur l'empêche, en sorte que les seigneurs d'Allemagne, et de même les terres franches (les villes libres), se gardent d'y laisser aller leurs hommes. » — Pour la France, « c'est une grande affaire que d'avoir la guerre chez soi; tout petit mouvement te fait perdre le courage et t'avilit, comme l'expérience le montre chaque jour. » — Vettori est de l'avis de Machiavel sur la manière de savoir si une paix sera durable et sûre (considérer qui en est mécontent et ce que peut produire ce mécontentement)... Le roi de France ne cachait pas « qu'il avait Milan à cœur autant que Paris. » Ce roi (Louis XII) est, sinon vieux, infirme, et affaissé sous la fortune adverse. L'Empereur est instable, sans le sou, et avec peu de réputation. Quant à la valeur militaire des dif-

férents pays, l'Italie a le duc de Ferrare, celui de Mantoue, Bartolommeo d'Alviano, ces Colonna *(questi Colonnesi)*, qui font que les Italiens ne sont pas quand même à mettre tout à fait à la ferraille *(a mettere in tutto per ferri rotti* » ... Vettori craint grandement les Suisses ; néanmoins il ne croit pas qu'ils puissent devenir de nouveaux Romains, « car, si vous lisez bien la politique et [considérez] les républiques qui ont existé, vous ne trouverez pas qu'une république divisée (*divulsa*, « arrachée ») comme celle-là, — la Confédération helvétique, — puisse faire grand progrès. Les Suisses ne veulent plus, pour des raisons très positives, ni associés (confédérés) ni sujets (c'étaient les deux conditions, ou deux des conditions, de l'Ancienne Confédération.) — « Cela ne veut pas dire toutefois, Compère, que je ne redoute pas beaucoup d'eux, car les choses, pour moi, ne procèdent pas selon la raison, mais je ne vois pas le remède, si le temps ne l'amène avec soi ; et il arrive bien souvent qu'une république, tant qu'elle est petite, est unie, et qu'ensuite, ayant grandi, elle n'est plus la même... » (1).

Le 26 août, Machiavel ajoute : « Quant à l'état des choses du monde, j'en tire cette conclusion, que nous sommes gouvernés par des princes ainsi faits qu'ils ont, par nature ou par accident, ces qualités (ces caractères) : nous avons un Pape sage, et par cela même grave et réfléchi *(rispettivo)*; un Empereur instable et divers; un roi de

(1) *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli.* CXXXII, 20 août 1513. De Vettori à Machiavel, p. 280-290.

France dédaigneux et peureux; un roi d'Espagne ladre et avare; un roi d'Angleterre féroce et cupide de gloire; les Suisses bestiaux, victorieux et insolents; nous autres d'Italie, pauvres, ambitieux et vils, ou lâches (*vili*); les autres rois, je ne les connais pas (1). De sorte que, ces caractères, bien considérés, par rapport au temps qui court à présent, j'en crois le Frère qui disait : *Pax! pax! et non erit pax!* Et je vous concède que toute paix est difficile, aussi bien la vôtre que la mienne. Et, si vous voulez que, dans la mienne, il y ait bien plus de difficulté, je veux [moi] que vous écoutiez patiemment et où je crains que vous ne vous trompiez, et où il me paraît être certain que vous vous trompez... »

Machiavel continue : ... « Je ne sais ce que dit Aristote des républiques *divulse* (littéralement : arrachées), — divisées, déchirées; — mais je pense bien à ce qui raisonnablement pourrait être, à ce qui est et à ce qui a été; et je me rappelle avoir lu que les Lucumons ont tenu toute l'Italie jusqu'aux Alpes, et jusqu'à ce qu'ils fussent chassés de la Lombardie par les Gaulois. Si les Étoliens et les Achéens n'ont pas fait de progrès, cela tint aux temps plutôt qu'à eux-mêmes, parce qu'ils eurent toujours sur le dos un roi de Macédoine très puissant qui ne les laissa pas sortir du

(1) De tous ces princes, il en est deux que Machiavel avait vus, l'un au moins à plusieurs reprises : l'Empereur et le roi Louis XII. Voir le récit de ses quatre légations à la Cour de France. *Legazioni*, tomes I, III, IV. — Et cf. CHARLES BENOIST, *La Monarchie française*, Collection « Les Constructeurs », Paris, Dunod, 1935, deux vol. in-16, t. II. *Quelques Rois*. p. 345-373.

nid, et, après lui, les Romains; si bien que ce fut la force des autres plutôt que leur propre organisation qui ne leur permit pas de s'agrandir. Or, ils (ceux dont il est à présent question) ne veulent pas faire de sujets, parce qu'ils n'en voient pas chez eux *(non vi veggono dentro di loro)*; ils disent ainsi maintenant, parce qu'ils n'en voient pas maintenant; mais, comme je vous l'ai dit par une autre lettre, les choses procèdent *gradatim*, et souvent les hommes sont conduits par nécessité à faire ce qu'il n'était pas dans leur intention de faire, et la coutume des populations est d'aller *adagio*. » ...

... Sur « les armes » qu'on pourrait employer en Italie : « Vous avez à retenir ceci, « que les meilleures armées qui soient sont celles des populations armées, et qu'on ne peut leur opposer que des armées semblables à elles. » — Accumulation d'exemples antiques, — puis : « Si vous considérez les pertes du roi de France et ses victoires, vous verrez qu'il a vaincu tant qu'il a eu à combattre des Italiens et des Espagnols, qui ont été des troupes semblables aux siennes; mais, maintenant qu'il a à combattre des « populations armées, » comme sont les Suisses et les Anglais, il a perdu et il est en danger de perdre davantage. Et cette ruine du roi de France par les hommes qui s'y entendent [aux armes], on l'a toujours vue, et l'on juge qu'elle vient de ce qu'il n'a pas de fantassins à lui *(propri)*, et de ce qu'il a « désarmé » tous ses peuples, ce qui a été contre toute action et toute institution de quiconque a été prudent et grand. Cela, du reste, n'a pas été le défaut des rois passés,

mais bien du roi Louis, et [seulement] depuis lui. Ainsi ne vous fondez pas sur des armes italiennes qui soient ou simples comme les leurs, ou qui, mêlées (mixtes), forment un corps comme le leur. »...

... « Et quant aux divisions ou désunions que vous dites, ne pensez point qu'elles fassent effet tant que leurs lois seront observées, et ils sont pour les observer un bout de temps *(un pezzo);* parce que, là, il ne peut y avoir ni surgir des chefs qui aient une suite, et des chefs sans suite s'éteignent vite et font peu de besogne. Ceux qu'ils ont mis à mort, ç'aura été quelqu'un qui, dans une magistrature ou autrement, aura voulu, par des moyens extraordinaires, favoriser le parti français et qui aura été découvert et tué; ce qui n'a pas là-bas plus d'importance qu'il n'y en a ici à pendre certains larrons. Je ne crois pas qu'ils (qui? Les Allemands, les Suisses?) fondent un empire, comme les Romains; mais je crois bien qu'ils puissent devenir les arbitres de l'Italie par leur voisinage et par nos divisions et mauvaises conditions; et, parce que cela m'épouvante, je voudrais y rémédier. Si le roi de France ne suffit pas, je ne vois pas d'autre remède, et je veux commencer, sans attendre, à pleurer avec vous sur notre ruine et notre servitude, qui, si elle n'arrive pas aujourd'hui ni demain, sera pourtant de nos jours; et l'Italie aura cette obligation au pape Jules II, — *a papa Giulio*, — et à ceux qui n'y remédient pas, si à présent on peut [encore] y remédier » (1).

(1) La lettre le plus souvent citée, CXXXVII, du 10 dé-

Les lettres CXLV (16 avril 1514) de Machiavel à Vettori, et CXLVII (16 mai 1514), de Vettori à Machiavel, viennent comme une sorte d'appendice aux précédentes. Dans la première, Machiavel s'applique à comprendre la politique du roi d'Espagne et n'y réussit qu'à demi. « Ce prince, dit-il, qui, depuis qu'il est en Italie, a été le moteur de toutes les confusions chrétiennes, est à présent en de grandes difficultés. Comme les choses ne travaillent pas pour lui, il faut qu'il s'ingénie à les changer, qu'il tire les Suisses de Milan, et qu'il n'y mette pas les rois de France. » Machiavel ne voit pas, — et il expose ses doutes, — comment cela pourra se faire (1). — Dans la seconde lettre, qui est longue, Vettori montre à nouveau qu'il

cembre 1513, écrite de la villa de San Casciano à Francesco Vettori, — la plus littéraire et en même temps la plus « biographique », de toute façon la plus belle des lettres de Machiavel, sans prix pour la connaissance de son esprit et de sa vie *post res perditas*, — se rattache par sa date à cette série. *Lettere familiari*, 305-310. — Rapprocher CXLVIII, *ibid.*, p. 355-356, du 10 juin 1514, où Machiavel confesse à Vettori son découragement : « *Starommi dunque cosi tra miei pidocchi*... Mais il est impossible que j'y puisse rester longtemps, parce que je m'use, et je vois, si Dieu ne se montre pas plus favorable, que je serai un jour forcé de m'en aller de la maison, et de me placer comme répétiteur ou chancelier près de quelque connétable, si je ne puis faire autrement, ou de me réfugier dans quelque terre déserte à apprendre à lire aux enfants, et d'abandonner ma famille, qui aura à me tenir pour mort, et qui s'en tirera d'ailleurs mieux sans moi, parce que je lui suis à charge, étant porté à la dépense, et ne pouvant rester sans dépenser... »

(1) *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli*, CXLV, 16 avril 1514, de Machiavel à Vettori. p. 341-345. — Remarque à noter en passant : Machiavel demande à Vettori s'il ne pourrait l'appuyer auprès de quelque « officier du Mont ou des ventes » pour que sa taxe soit allégée, car, avec la surcharge, il va avoir à payer « 40 florins sur moins de 90 de revenu. »

connaît les affaires en leur détail, qu'il en prévoit les conséquences, il en raisonne finement et fortement. Au sujet du roi d'Espagne, il remet en quelque manière Machiavel « au point humain » au point commun de la débile et fragile humanité; il lui écrit : « Mon compère, je sais que ce roi et ces princes sont des hommes comme vous et moi, et je sais que vous et moi nous faisons beaucoup de choses au hasard, et de celles qui nous importent grandement : il est à penser qu'ils font de même, eux aussi. » — Ce qui est frappant, c'est de voir combien l'un et l'autre, Machiavel et Vettori, sont préoccupés non seulement du sort présent ou prochain, mais de l'avenir lointain, et pour tout dire hantés de « l'idée » de l'Italie, qui, durant trois siècles, va se créer jour par jour et temps par temps dans les esprits, sous la pression ou l'oppression constante de cette obsession même (1).

En outre, signalons d'un mot deux autres lettres, qu'on peut relier au même groupe, toutes les deux de décembre 1514. Le 3, Francesco Vettori s'acharne à interroger Machiavel, à lui « pousser des colles ». (Ne serait-ce pas un peu « par charité », pour l'obliger à penser à autre chose qu'à ses petites misères et à son grand ennui?) Il fait briller une espérance aux yeux du secrétaire en pesante disgrâce. « Je voudrais que vous me traitiez cette matière de telle sorte que vous pensiez que le Pape aura à voir votre écrit; et ne pensez pas que je veuille m'en faire honneur,

(1) *Lettere familiari*, CXLVII, 16 mai 1514, de Vettori à Machiavel, p. 347-355.

à moi; car je vous promets de montrer votre réponse comme vôtre, quand je le jugerai (ou : si je le juge) à propos; je n'ai jamais pris plaisir à enlever le bien et l'honneur à personne, surtout à vous, que j'aime comme moi-même. Examinez bien tout, et je vous sais de tel esprit qu'encore qu'il y ait deux ans passés que vous êtes parti de la boutique (1), je ne crois pas que vous ayez oublié le métier » (2). — Le 20, Machiavel, qui en effet « n'a pas oublié le métier, » et qui, « la boutique fermée, » le possède mieux que jamais, a rédigé sa réponse. C'est tout un travail, soigné et parfait, en quatorze pages, destiné à être, dans la circonstance douloureuse où il se trouvait, communiqué au Pape, de qui sur terre et tout de suite pouvait lui venir le salut (3).

(1) « *Vi levasti da bottega.* »

(2) « *L'arte.* » — *Lettere familiari*, CLI, 3 décembre 1514, de Vettori à Machiavel, p. 361-363.

(3) *Ibid.*, CLIV, 20 décembre 1514, de Machiavel à Vettori, p. 367-381 (*minute*). Ajouter deux lettres encore du même jour, CLV, p. 381-385, et CLVI, p. 385-387.

[Restent les sept lettres de 1526-1527 (trois de Vettori à Machiavel : CCXIII, 5 août 1526, p. 496; CCXIV, 7 août, p. 499; CCXVI, 24 août, p. 508 : quatre de Machiavel à Vettori, CCXXIII, 5 avril 1527, p. 521; CCXXIV, 14 avril, p. 523; CCXXV, 16 avril, p. 524; CCXXVII, 18 avril, p. 527.) — Je ne fais que les signaler, parce que, — encore une fois, — il n'est pas dans mon plan d'intercaler ici une biographie de Francesco Vettori, — ni de Guichardin, ni de Giannotti, ni d'aucun autre, — mais simplement de marquer leurs positions par rapport à ce que, plus tard, on devait appeler « le machiavélisme ». — Je veux dire pourtant que, si, à mon avis, cette dernière série de lettres n'a peut-être pas la même importance, la même portée que celle de 1513-1514, il serait intéressant de les mettre en lumière, et je renouvelle pour elles le vœu que j'ai exprimé déjà pour le dialogue de Guichardin sur le *Reggimento di Firenze*.

CHAPITRE XIII

DONATO GIANNOTTI, — ET AUTRES

On lit dans l'*Histoire florentine* de Benedetto Varchi : « Le premier secrétaire des Dix était messer Francesco Tarugi de Montepulciano, à la place de qui, lorsqu'il mourut quelques mois plus tard, succéda, par la faveur d'Antonfrancesco degli Albizzi, de Tommaso Soderini, d'Alfonso Strozzi et du gonfalonier lui-même, d'abord avec cent et puis avec cent cinquante florins d'or nets pour chaque année, Donato de Leonardo Giannotti, homme de basse condition, mais grave pourtant, modeste et de très bonnes mœurs, très entendu non seulement aux lettres grecques et latines, mais aussi aux affaires du monde, spécialement aux gouvernements civils, et surtout grand amateur de la liberté, tel que ceux mêmes qui auraient voulu le réprimander et le blâmer ne savaient lui reprocher autre chose que d'être si ambitieux, et trop ami et partisan *(seguitatore)* des hommes riches ou nobles et par conséquent puissants. »

Sauf le rappel de la « basse condition », la note est bienveillante, et le moins que l'on puisse lui accorder est de la supposer impartiale. Le ton dont,

en général, Varchi s'exprime en différents endroits sur le compte de Giannotti autoriserait à en penser un peu plus et à croire qu'il s'était noué entre eux d'excellentes relations; ce qu'il n'est pas hors de propos de souligner, parce que, entre Giannotti et Machiavel, elles ne semblent pas avoir été les mêmes. C'est dans Varchi, et au sujet de la nomination de Donato à la fonction qu'avait illustrée Machiavel, que se trouve rapportée la prétendue cause de la mort presque subite et prématurée de l'auteur du *Prince* (à cinquante-huit ans), d'une manière qu'il n'est pas injuste d'estimer un peu perfide, malgré les atténuations et la réfutation même dont l'historien fait suivre le bruit calomnieux après l'avoir lancé. « Cette élection inattendue de beaucoup, dit Varchi, fut (à ce qu'on dit et ce qu'on crut alors) une cause non petite que Nicolas Machiavel, écrivain des *Histoires florentines*, mourût, parce qu'étant revenu du camp avec messer Francesco Guicciardini, et ayant mis tout en œuvre pour récupérer son ancien poste du secrétariat, mais se voyant (quoique Luigi Alamanni et Zanobi Buondelmonti, ses très grands amis, l'eussent très grandement favorisé) préférer Giannotto, à qui (bien qu'on pût l'appeler plutôt « non sans lettres » que « lettré », — lui Machiavel, —) il se tenait pour bien supérieur en un tel office, connaissant d'ailleurs en quelle haine il était au peuple dans Florence *(all' universale)*, il s'en attrista à ce point qu'en peu de temps il tomba malade et prit, sans vouloir autre médecin ou médecine, certaines pilules dont Giovanbattista Braccî, qui se plaisait à la même vie et aux mêmes

habitudes, lui avait donné la recette (1); et le songe feint, qu'il avait conté comme vrai à Filippo Strozzi à Francesco del Nero et à Jacopo Nardi (2), qui lui avaient rendu visite, comme il avait vécu, se moquant de lui-même et des autres et sans aucune religion, ainsi sans aucune religion, se moquant d'autrui et de lui-même, il est mort (3). La raison de la très grande haine qui lui était universellement portée fut, outre qu'il était licencieux de sa langue et d'une vie pas trop honnête qui ne convenait pas à sa situation *(al suo grado)*, cette œuvre qu'il composa et intitula *Le Prince*, adressée à Laurent, fils de Pierre fils de Laurent, afin qu'il se fît seigneur absolu de Florence; dans laquelle œuvre (impie vraiment et qui devrait être non seulement blâmée, mais détruite, comme il chercha lui-même à le faire après la révolution de l'État, alors qu'elle n'était pas encore imprimée), il paraissait aux riches qu'il cherchât à leur enlever leur bien, et aux pauvres l'honneur, aux uns et aux autres la

(1) Sont-ce celles dont, en *post scriptum* à sa lettre du 18 août 1525, Machiavel communique la formule à Guichardin? Mais on a vu qu'elles étaient inoffensives. — Cf. plus haut, chapitre XI, page 256, note 1. — *Lettere familiari* di Niccolò MACHIAVELLI — Ed. Alvisi. CXCVI, à Francesco Guicciardini, p. 454.

(2) L'historien, qui n'en a rien dit. Cf. Jacopo NARDI, *Istorie della Città di Firenze*, édition Agenore Gelli, deux vol. in-16. Florence. Successeurs de Le Monnier, 1888.

(3) Faux. Machiavel fut assisté à sa dernière heure par « le frère Matteo, qui reçut sa confession et lui tint compagnie jusqu'à sa mort. » — Lettre de Piero, son fils, à Francesco Nelli, avocat à Florence, du 22 juin 1527. *Lettere familiari*, CCXXIX, p. 530. — Il faut dire pourtant que l'authenticité de cette lettre a paru douteuse à Tommasini. — La mère de Machiavel était une Nelli.

liberté. De sorte qu'il advint à sa mort ce qui, semble-t-il, ne pourrait advenir : que les bons s'en réjouissaient comme les méchants ; les bons, parce qu'ils le savaient méchant, et les méchants, parce qu'ils le savaient non seulement plus méchant, mais aussi *(più valente)* de plus de valeur qu'eux. »

Et voici la timide, doit-on écrire « l'hypocrite » antistrophe? Car enfin, puisqu'il allait falloir la chanter immédiatement, il eût été plus simple, si l'historien voulait sincèrement être impartial, qu'il dédaignât de ramasser les ragots, et qu'il se tût. Mais il se dément aussitôt lui-même : « Néanmoins, ajoute-t-il ou reprend-il, Machiavel était plaisant dans la conversation, officieux envers ses amis, ami des hommes vertueux, et en somme digne que la nature lui eût donné ou un moindre génie ou un meilleur esprit. Et, comme je n'ai pas voulu taire ce que beaucoup affirmaient et que quelques-uns ont écrit de la cause de la mort de Nicolas, ainsi je ne veux ni ne dois ne pas dire que cela était impossible, et par conséquent est très faux, puisque Machiavel, c'est chose certaine, mourut avant Tarugio, et conséquemment avant que Giannotto fût élu à l'office du secrétariat. » Mais Varchi reste embarrassé et pas très fier d'avoir donné asile à une mauvaise fable; il se défend par anticipation : « Que s'il paraissait à quelqu'un que je me sois ou trop abondamment ou trop particulièrement étendu à décrire les mœurs de ces deux secrétaires de la République florentine, qu'il sache qu'à mon avis l'un fut et l'autre est encore des plus rares hommes, dans les choses

politiques, je ne dirai pas de la Cité, mais de notre âge; et que, comme on ne peut donner à la *virtù* de plus digne récompense que la louange et l'honneur, de même il n'est pas pour les vices de plus grand châtiment que le blâme et l'infamie, qui restent d'eux après la mort (1). » Et c'est encore une tentative de mettre Machiavel et Giannotti au même plan, sur le même rang. Mais je laisse Machiavel, qui suffit seul à garder sa prééminence, et, en m'excusant de la digression, si c'en est une, je retourne a Giannotti.

Dans l'*Histoire* de Varchi, qui le connaissait bien, on relève quelques indications sur la vie et la carrière du nouveau secrétaire des Dix. Elles ne sont pas toutes exactes. C'est lui qui proposa, pour en faire un commissaire à Prato, Francesco di Niccolò Ferrucci, que la Seigneurie adjoignit sur sa recommandation au podestà Lorenzo di Tommaso Soderini, « homme nul et du pire esprit ». (2) « Secrétaire des Seigneurs Dix », et, selon Varchi, « non moins loyal que prudent, » Giannotti avait été envoyé « tenter le Seigneur Stefano Colonna », à l'effet de le persuader « de sortir *(uscire fuori)* et de faire l'épreuve *della fortuna e della virtù*; » mais lui, qui, en vérité, était « peu facile à persuader, » avait répondu qu'il n'était plus temps, et, au

(1) *Storia fiorentina* di Benedetto Varchi, con i primi quattro libri et col nono secondo il codice autografo; quale fù pubblicata la prima volta per cura di Gaetano Milanesi; trois volumes in-16, Florence, Successeurs de Le Monnier, 1888. — Tome premier, p. 199-201.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 155. — Deux de ces indications (t. II, p. 316 et 422) ne peuvent pas être utilisées, parce que les renvois de la table analytique ne correspondent pas au texte.

mépris des lois et coutumes militaires, demandé son congé. Là-dessus, deux phrases à la romaine : «Tant peuvent la jalousie et le dédain dans les cœurs des hommes, encore qu'ils soient en tout le reste très excellents et très prudents... Mais (malgré cette défaillance) le gouvernement de la république ne s'avilit pas et ne perdit pas courage, etc... » (1). Bien que fonctionnaire, il semble que Donato Giannotti ne se tînt pas en dehors des luttes politiques et qu'au contraire, il s'y mêlât incorrigiblement. Arrêté une première fois, il ne s'en tira qu'à moitié « par l'aide de ses amis et par son innocence », mais ne sauva sa tête qu'avec peine et se vit « confiné » à six milles et dans les vingt milles de Florence, sous condition de « ne pouvoir entrer dans une ville fortifiée » et de verser en caution cinq cents ducats; « ce que fit pour lui messer Niccolò di Piero Ardinghelli, qui fut ensuite cardinal. » On lui reprochait encore autre chose. Il aurait altéré, en les soumettant aux Dix, les lettres dont il avait le devoir de leur donner connaissance. « Mais, proteste Varchi, il ne fut jamais vrai que messer Donato, alors qu'il était secrétaire des Seigneurs Dix, eût lu les lettres autrement qu'elles n'étaient, comme l'en accusent quelques-uns, qui montrent ainsi savoir mal que, quand même il l'eût

(1) Varchi, *Storia fiorentina*, p. 338. — On comprend pourquoi l'Eglise a été poussée à combattre cette sorte de dévotion à « *la Fortuna* ». — Elle avait le droit d'y voir un faux nom et comme une rivale païenne de la Providence. — Cf. *Lettere familiari di Niccolò Machiavelli*, cliii. De Francesco Vettori à Machiavel, 15 décembre 1514. cliii, p. 366. Passage en latin : « *Legi, superioribus diebus, librum Pontani de Fortunâ noviter impressum, quem ipse ad Consalvum magnum direxit.....* »

voulu, quand même cela lui eût été commandé par certains de ses supérieurs, tels sont les règlements des républiques et tel était l'usage de cette magistrature qu'il n'aurait pu le faire sans être découvert et puni. » — « Toutefois, ajoute-t-il, il est vrai que les Dix, s'ils étaient tous d'accord, lorsqu'ils voulaient envoyer quelqu'un de leur chancellerie lire publiquement certaine lettre dans le Conseil, avaient la coutume de faire, après que messer Donato l'avait déchiffrée et [la leur avait] lue, qu'il interlignât certains passages, suivant qu'ils le jugeaient à propos, afin que ces passages ainsi interlignés dussent être sautés par le chancelier sans les lire autrement en public (1). » Et le Grand Conseil, comprenant plusieurs centaines de membres, était « le public ». — A toutes les époques, il a été sage de « préparer » le Livre Jaune.

Un peu aprés, nous retrouvons Giannotti, dont la prudence n'était décidément pas extrême, « reconfiné à Bibbiena (2) ». Avec tous les « bannis et confinés » pour raison d'État, il bénéficia d'une amnistie. Mais, « ayant été des rares qui rentrèrent à Florence » sur la foi de ce pardon, il rencontra Alamanno de 'Pazzi, qui lui raconta qu'on disait dans la ville qu'il avait été de nouveau arrêté et conduit au Bargello. Incontinent il se tourna vers Benedetto Varchi, qui l'accompagnait, — récit d'un témoin, — et lui dit : « *L'autre fois déjà, on me l'avait pronostiqué* (annoncé)*; je veux m'en aller avec Dieu.* » — Varchi, qui était « tout à fait son

(1) Benedetto Varchi, *Storia fiorentina*, t. II, p. 398.
(2) Id., *ibid.*, p. 412.

ami » (*amicissimo*), lui répondit qu'il ne le quitterait pas, et, le soir même, ils se rendirent tous les deux hors de la porte de Saint-Nicolas, dans la villa de Francesco Nasi; puis, le lendemain matin, de très bonne heure *(per tempissimo)*, ils s'en allèrent par la même route que les cardinaux et les *fuorusciti*, à Bologne, où était arrivé de France le prieur des Salviati, et où Piero Strozzi était attendu chaque jour, [venant] du Piémont » (1). — Piero arriva, en effet, à Bologne, avec plus de cent soldats, la plupart Florentins et *fuorusciti*. On disait qu'il aspirait, « d'après un livre que Donato Giannotti avait composé sur le gouvernement de la République », (2) « à un plus haut degré que celui de particulier. » — Si l'insinuation était fondée, on apercevrait le lien, et il y aurait, dans la connivence, une petite odeur de conspiration. Giannotti eût fourni la théorie, et Piero Strozzi se serait chargé de la mise en pratique.

Nous trouvons enfin Donato envoyé au « comte de Sifonte » (3), pour ménager un accord entre les *fuorusciti* et Cosimo (de'Medici), en la société douteuse de messer « Giovan-Maria Stratigopolo », surnommé « *il cavalier Greco* », dont la plupart des exilés se méfient, et qui ne s'en ira pas de Florence sans emporter, « au nom de Mme Marguerite », dans la succession du duc Alexandre, un trésor incroyable, une masse d'objets rares et précieux, parmi lesquels « les plus rares et les plus précieux

(1) Benedetto Varchi, t. III, p. 221-222.
(2) Id., *ibid.*, p. 334.
(3) Ferdinand de Silva. — Ibid., p. 254. — Cf. Jacopo Nardi, *Istorie della città di Firenze*, t. II, p. 307-309.

étaient la tasse ou vase d'agate et le sceau de Néron » (1), laissant les immeubles (qu'il eût été difficile d'emporter) « en location au Seigneur Cosme, pour un loyer de sept mille cinq cents écus par an que Son Excellence a payés et continue de payer » à échéance. La pensée des *fuorusciti* était, sachant le mécontentement des citoyens les plus en vue de Florence, « de pouvoir s'accommoder mieux et plus facilement quand ils seraient rentrés ». Le « Cavalier grec » et Giannotti proposèrent que l'on députât de chaque côté quatre personnes qui dussent dans un lieu choisi se consulter ensemble et délibérer sur ce qu'il y aurait à faire. Le comte de Sifonte, dès le début de la conférence, demanda aux délégués s'ils avaient reçu mandat et pouvoir de conclure, et, sur leur réponse négative, « craignant qu'ils ne fissent intrigues avec les [ou *des*] citoyens, leur intima l'ordre de partir de la ville et de n'y point revenir... » — Quant à Giannotti lui-même, on ne le voit plus qu'à Venise, dans un exil forcé ou volontaire, qui fut définitif et où il s'est remis à travailler de son métier, en étudiant des institutions que tout le monde à Florence admirait depuis l'ambassade de Paolo Antonio Soderini, (2) mais qu'il jugeait nécessaire de décrire minutieusement pour qui songerait à les imiter.

(1) Benedetto VARCHI, *Storia fiorentina*, t. III, p. 257-258. — Sur « le comte de Sifonte », cf. *Opere politiche e letterarie di Donato* GIANNOTTI, édition Polidori, avec discours préliminaire d'Atto Vannucci, in-12. Florence, Le Monnier, 1850, t. II, *Lettere*, XV. — *Al cardinale Salviati, a Filippo Strozzi e agli altri fuorusciti di Firenze*, p. 412-414.

(2) VARCHI., t. Ier, p. 87. — Cf. *Ibid.*, t. Ier, p. 160. — NARDI, *Istorie della città di Firenze*, t. Ier, p. 23 et 66.

C'est le travail très consciencieux, très méticuleux, du modèle des chefs de bureau, qui prend ses précautions pour le cas où son service serait chargé de l'application. Il démonte et remonte la mécanique ressort à ressort, jusqu'à ce que cette horlogerie n'ait plus le moindre secret pour lui. Canestrini l'a parfaitement vu et parfaitement dit, dans sa préface au *Reggimento* de Guichardin. Il a bien saisi que, quels que fussent ses qualités et ses mérites, Giannotti n'était pas un esprit de l'espèce de Machiavel, de la grande espèce, ni, non plus, de celle de Guichardin. « Bien qu'on ne puisse comparer, écrit-il, pour la puissance de l'esprit et pour la science pratique, Donato Giannotti à Machiavel et à Guichardin, il occupa pourtant une place honorable dans l'école des hommes d'État italiens : il fut secrétaire des Dix au temps du dernier gouvernement populaire, comme Machiavel l'avait été au temps de la démocratie jusqu'à l'expulsion de Soderini. » Par ses ouvrages principaux, qui sont des traités de la République florentine, d'une part, et, de l'autre, de la République vénitienne, par le choix que ce Florentin fit de Venise pour son refuge contre les coups de la politique, il forme comme un trait d'union entre Florence, sa patrie, et Venise, son asile. Il n'y a pas apporté un violent amour de Machiavel, dont les démarches ne sont pas les siennes, et qui fuit les *vie del mezzo*. Pour toute sorte de raisons, outre celle que l'on pressent, et dont la trace réapparaît peut-être dans le morceau à double détente de Benedetto Varchi. Comme Machiavel, pourtant, il blâme les États gouvernés

« avec des patenôtres », selon le mot de Cosme le Vieux, et, comme Guichardin, comme tous en leur temps, il préconise le « gouvernement mixte »; mais il est démocrate dans l'âme et regrette qu'il manque aux *Ottimati*, à l'aristocratie, le sens de l'égalité. — « Le gouvernement mixte, *permixtum tribus*, avec moins de prédominance aristocratique qu'à Venise, voilà donc où aboutissaient dans l'Italie du seizième siècle, quinze où seize siècles après *la République* de Cicéron, la sagesse et l'expérience, apprises des anciens par les lettrés; et c'est là peut-être que beaucoup seraient encore tentés d'aboutir théoriquement, en passant par-dessus toutes les révolutions des sociétés, en bravant toutes les difficultés, en s'exposant à toutes les impossibilités de la pratique, car, peut-être aussi, les jours de la sagesse et de l'expérience sont-ils passés (1).

Jamais autant qu'alors, autant que dans cette Italie de la fin du Moyen-Age et de la Renaissance, on n'avait agité la question de « la Réforme de l'État », qui n'est pas nouvelle, qui s'est toujours posée dans les républiques, dont c'est la fragilité de ne vivre que de désir de réforme en besoin de réforme. — Dans un espace de moins de cinquante ans naissent : de Machiavel, sans parler du *Livre du Prince* et des *Œuvres mineures,* sans rappeler ni les *Discours sur Tite-Live* ni les *Histoires florentines,*

(1) Giuseppe CANESTRINI. Préface au *Reggimento di Firenze* de GUICHARDIN, p. XXVIII-XXXI. Son opinion sur Giannotti transparaît dans l'épithète qu'il accole à ce nom : « *Il buon Giannotti* », « *Le bon Giannotti* » (p. XXII). — L'idée ne lui serait pas venue d'en orner le nom de Machiavel.

le *Discours sur la Réforme de l'État de Florence fait à l'instance du Pape Léon X;* de Guichardin, le *Gouvernement de Florence,* et plusieurs chapitres de son *Histoire* (1); de Giannotti lui-même, le *Discours sur la « consolidation » du gouvernement de Florence, l'an* 1527 (2); le *Discours sur la forme de la République de Florence* (3), le grand *Traité,* en quatre livres, *de la République florentine* (4); le *Discours sur la réorganisation de la République de Sienne* (5); et, comme couronnement, le *Livre de la République des Vénitiens* (6).

Deux ouvrages capitaux, en négligeant les « écrits mineurs » (*Sur la Vie et sur les actions de Francesco Ferrucci, — Lettre à Benedetto Varchi; — Discours au pape Paul III sur les affaires d'Italie; — Vie et actions de Girolamo Savorgnano;* deux comédies *: le Vieillard amoureux*, en prose, et la *Milesia,* en vers, par quoi messer Donato se délasse aux amusements de Machiavel; *le plan d'une tragédie sur la passion du Christ;* trois sonnets; vingt-trois lettres, entre autres, à Varchi) (7), sont à mettre

(1) Notamment les chapitres VI, XI, XII, XV, XVII, XXII (Pistoia. Cf. MACHIAVEL), XXV (défauts de la constitution démocratique de Florence), etc...

(2) *Discorso sopra il fermare il governo di Firenze l'anno 1527.* — *Opere* di Donato GIANNOTTI. Florence, Le Monnier, 1850, tome Ier, p. 1-16.

(3) *Discorso intorno alla forma della Repubblica di Firenze. Ibid.*, p. 17-42.

(4) *Trattato della Repubblica fiorentina. Ibid.*, p. 57-288.

(5) *Discorso sopra il riordinare la repubblica di Siena. Ibid.*, p. 341-357.

(6) *Libro della Repubblica de' Veneziani.* Tome II, p. 1-174.

(7) Ces lettres sont adressées à Alfonso, Carlo, Lorenzo et Filippo Strozzi, à Niccolò Guicciardini, à Baldassar Carducci, ambassadeur florentin en France (V. *Ricordi* de Guichardin), à

à part dans le bagage de Giannotti. Le premier est le *Traité de la République de Florence*, et le second, *le Livre de la République des Vénitiens*.

Je ne peux pas plus, dans les bornes de ce sommaire, disséquer les quatre livres du Traité, que je n'ai pu analyser tout entière la correspondance de Vettori avec Machiavel. J'espère que la simple énumération des titres en dégagera au moins le squelette. Les voici dans leur ordre, chapitre par chapitre :

Livre premier. — *Chapitre premier*. Par quelle raison l'auteur a été porté à écrire sur la République florentine. — *Chapitre II*. De la manière de procéder. — *Chapitre III*. Des [différentes] espèces de République, et de celle qui est la meilleure. — *Chapitre IV*. Quelles qualités doit avoir une cité capable de l'État mixte. — *Chapitre V*. Que Florence est un sujet très capable de l'État mixte.

Livre II. — *Chapitre premier*. Qu'une république ne se peut réordonner sans considérer ses défauts particuliers. — *Chapitre II*. Ce qu'il faut qu'il y ait dans un État, si l'on veut qu'il soit aimé des citoyens, et, par là, durable. — *Chapitre III*. Que, dans les deux gouvernements passés, il n'y avait point de liberté. — *Chapitre IV*. Que l'autorité de la Seigneurie était tyrannique. — *Chapitre V*. Que l'autorité de la magistrature des Dix était tyrannique. — *Chapitre VI*. Que la magistrature des Huit était tyrannique. — *Chapitre VII*. Que la réputation des

Ceccotto Tosinghi, à Lorenzo Bonvicini, au cardinal Salviati et autres *fuorusciti*, à Benedetto Varchi (huit lettres sur vingt-trois en tout, de 1527 à 1563).

Collèges est tyrannique et nuisible (*disutile*) à la Cité. — *Chapitre VIII.* Que le Gonfalonier acquérait une puissance plus grande que celle qui convient dans une administration civile. (1) — *Chapitre IX.* Que les citoyens privés parvenaient à trop de grandeur. — *Chapitre X.* Que la République florentine était très étroite, au contraire de l'opinion de ceux qui disaient qu'elle était trop large. — *Chapitre XI.* Que les citoyens [qui sont] grands, de la Cité de Florence sont des loups. — *Chapitre XII.* Que le peuple de la Cité de Florence est doux et traitable. — *Chapitre XIII.* Que les citoyens qui sont grands viennent en haine au peuple. — *Chapitre XIV.* Que les hommes abaissaient les citoyens, contre leur nature. — *Chapitre XV.* Que les citoyens se persécutaient l'un l'autre sans fruit pour la République. — *Chapitre XVI.* Que, dans les deux gouvernements passés, les choses n'étaient ni conseillées ni délibérées ni exécutées avec les dues circonstances. — *Chapitre XVII.* Combien ce fut chose absurde que le Gonfalonier ne se réunît pas avec les Dix. — *Chapitre XVIII.* Que la manière de créer les lois et provisions n'était pas prudemment ordonnée. — *Chapitre XIX.* Que les deux gouvernements passés manquaient de ces membres qui correspondent à l'honneur et à la grandeur que désirent les citoyens. — *Chapitre XX.* Narration par laquelle on démontre que les citoyens ne pouvaient être

(1) J'ai expliqué ailleurs ce que l'on doit entendre par une administration « *civile* ». — Mais ce sont des choses (chapitres III à VIII) que les gouvernements ne se sont pas toujours bénévolement laissé dire par leurs fonctionnaires.

attachés *(affezionati)* aux deux gouvernements passés, et qu'il en résulta leur ruine.

Livre iii. — *Chapitre premier.* Qu'il faut introduire d'abord le gouvernement civil, et puis la milice. — *Chapitre II.* Comment se doit tempérer le gouvernement mixte. — *Chapitre III.* Que la République doit incliner au peuple. — *Chapitre IV.* Que la République soit composée de trois membres principaux. — *Chapitre V.* Du Grand Conseil. — *Chapitre VI.* Du Sénat. — *Chapitre VII.* Du Collège. — *Chapitre VIII.* Des Seigneurs. — *Chapitre IX.* Des Procurateurs. — *Chapitre X.* Des Dix. — *Chapitre XI.* De quelle manière doivent se traiter les actions publiques dans le Collège. — *Chapitre XII.* Du Prince. — *Chapitre XIII.* De la Quarantie (1). — *Chapitre XIV.* De la manière de punir les délinquants contre l'État. — *Chapitre XV.* Que la façon de procéder au palais du podestà n'est pas bonne. — *Chapitre XVI.* Des Collèges et Seigneurs des Pompes (cérémonies). — *Chapitre XVII.* Des capitaines de parti. — *Chapitre XVIII.* De quelques provisions particulières.

Livre iv. — *Chapitre premier.* Que la Cité se doit défendre avec ses propres armes, lesquelles se distinguent en celles de dedans et celles de dehors (2). — *Chapitre II.* De quelle manière la milice de dedans se doit introduire. — *Chapitre III.* La milice de dehors. — *Chapitre IV.* La milice à cheval. — *Chapitre V.* Que de la milice ainsi

(1) Dans tout ce livre, l'influence de Venise se découvre à plein. C'est une adaptation à Florence du gouvernement vénitien.

(2) Ici Donato Giannotti entre en émulation directe avec Machiavel : il « chasse sur son terrain ».

ordonnée on peut plus espérer que de la mercenaire. — *Chapitre VI.* Des repas publics (1). — *Chapitre VII.* Que la susdite forme de République est prudemment ordonnée. — *Chapitre VIII.* Quelles occasions et quels moyens réclame l'introduction de la susdite République (2).

Le premier Dialogue (3) du *Libro della Repubblica de 'Viniziani* est supposé se tenir à Padoue, dans la maison où habite le cardinal vénitien Pietro Bembo, qui la met courtoisement, pour leurs entretiens, à la disposition de ses amis. Les deux interlocuteurs sont messer Gabriello Trifone et Giovanni Borgherini. Témoins et personnages muets, messer Girolamo Quirino, et messer Niccolò Leonico. Messer Trifone Gabriello et messer Girolamo Quirino sont deux gentilshommes vénitiens; messer Niccolò Leonico vit à Padoue (4).

(1) Comme à Sparte et dans l'ancienne Rome.

(2) Cf. le *Discorso sopra il riordinare la Repubblica di Siena.* Giannotti, *Opere*, tome premier, p. 341-357.

(3) *Premier* Dialogue, et unique. On semble n'en avoir pas connu d'autre lors de l'édition de F.-L. Polidori, avec discours d'Atto Vannucci, Florence, 1850. — Dans cette édition, tome II, p. 1-173.

(4) Mais Vénitien de naissance. Voyez, au mot *Leonico*, l'*Enciclopedia italiana* (et le *Nouveau Dictionnaire historique*, Caen, 1779, qui concorde). L'*Enciclopedia* dit que Nicolò *(sic)* Leonico Tomeo, humaniste, était né en 1456 à Venise, d'un père Albanais. Il aurait suivi à Florence les leçons de Calcondilas, qui avait déjà été son maître dans la première de ces deux villes. Revenu, comme professeur de grec, à l'Université de Padoue, il y fit pendant dix ans un cours sur Aristote dans le texte grec, et soutint la réforme des études philosophiques proposée par Ermolao Barbaro. Il mourut à Padoue en 1531. — On cite encore un autre Leonico (Angelo), poète dramatique, qui aurait été le neveu de Tomaso ou Tomeo (Nicolò), et que cer-

Mais l'homme qui parle, ou plutôt qui provoque et soutient la conversation, qui interroge sur les institutions de Venise messer Trifone, est « *nostro* ». — *Nostro*, pour Giannotti, c'est-à-dire Florentin, comme il convient, car, étant donné le dessein, c'est à un Florentin de questionner. La description archi-détaillée du Grand Conseil, de son local et de sa procédure, révèle la pensée de Donato, qui est d'amener Florence à copier Venise, pensée qui a plus ou moins hanté les Florentins depuis que Pagolantonio Soderini leur a indiqué le but et ouvert le chemin. En insistant dans ce dialogue, qui ne souffre pas un coin non éclairé, Giannotti, ancien secrétaire florentin, a conscience de remplir encore et se met en état d'accomplir, le cas échéant, un devoir de sa fonction. — Il fait, en attendant, la transition, dans la science politique italienne, entre l'école florentine et l'école vénitienne.

M. Canestrini, dans sa préface au *Reggimento*, a noté « les effets mauvais et paralysants des dominations étrangères sur l'Italie du seizième au dix-neuvième siècle ». A Florence, la tyrannie médicéenne. « Du moins, dit-il, l'exemple de l'indépendance de l'esprit, le droit de la science..., la tradition de sagesse et la mémoire de faits glorieux sauvèrent l'honneur de la nation. Et, après trois siècles d'inertie forcée, ne s'éteignit pas parmi nous le sens de cette science politique qui, née à Florence, continua à Venise, et de nos jours

tains font Génois, tandis qu'Apostolo Zeno le fait Vénitien. Le texte de Donato Giannotti permettrait de rattacher Leonico soit à Padoue, soit à Venise, mais c'est certainement de Tomeo Nicolò qu'il s'agit dans le *Libro della Repubblica de' Viniziani*.

ressuscite en cet État subalpin qui, comme il ne se laissa jamais arracher de la main les armes nationales, recueille de même et fait siens tous les enseignements des hommes d'État italiens. » Cette prose, ce souffle héroïque qui enfle toute prose en ce temps-là pourrait, en d'autres temps, sentir un peu trop la rhétorique, si elle n'était si sincère, si touchante et si respectable. Mais c'est 1858, et c'est Cavour. — Pour en rester au seizième siècle, et à Donato Giannotti, dont la vie fut florentine dans sa première partie, dans sa partie active, et vénitienne à l'âge de la méditation, retenons qu'en conduisant Florence à Venise, et en les rattachant ensemble, il collabora de longue main à l'œuvre italienne.

Avant de passer à l'école de Venise, je veux, en en omettant beaucoup, adjoindre, pour être juste, quelques noms à ceux des grands Florentins que j'ai plus ou moins longuement cités, aux grands noms de Machiavel, de Guichardin, de Vettori, et, sur un plan un peu inférieur, à celui de Giannotti. Si c'est forcer légèrement les termes que de parler d'une « école », on ne saurait néanmoins oublier que, dans Florence, des chaires de politique étaient ouvertes autour d'humanistes grécisants et latinisants, des Marsile Ficin, des Marcello de Virgilio et des autres, et, pour ainsi dire, jusque dans les jardins Rucellai. Mais, en dehors même de la science et des savants, il y avait dans la ville « des hommes de grand âge et de singulière prudence, qui n'avaient pas appris ces choses dans les livres de philosophie, mais par l'expérience et par l'action, qui sont les vrais moyens

d'apprendre » (1). Premièrement, les Médicis, la « Maison », la « Famille ». Il y avait eu Jean, Cosme, Laurent le Magnifique; il y avait les papes Léon et Clément; il allait y avoir Cosme le jeune, François, « et cette Catherine qui gouvernerait la France durant tant d'années ». A côté d'eux, il y avait leurs conseillers, leurs partisans, Valori, Acciaiuoli, Buondelmonti; et, en face d'eux, leurs adversaires, les Albizzi, Strozzi, Neri Capponi, « qui fut le rival de Cosme et très puissant dans la République », Niccolò da Uzzano, et deux Capponi encore, Piero et Niccolò, les Soderini, les Ridolfi, etc... Et Bartolommeo ou Baccio Cavalcanti (2), et, en particulier, encore un Strozzi, Ciriaco (3), et, si l'on veut, Scipione Ammi-

(1) GUICHARDIN, *Del Reggimento di Firenze*, libro primo, p. 13. C'est le père de l'auteur, Piero Guicciardini, qui s'exprime en ces termes.

(2) CAVALCANTI (Bartolommeo ou Baccio) « né à Florence en 1503. Employé par le pape Paul III et par Henri II, roi de France ». Il montra beaucoup de prudence, de capacité et d'intégrité. » Mort à Padoue le 9 décembre 1562. « Principaux ouvrages : *Sept livres de rhétorique*. Venise, in-folio, 1558. — *Commentaire du meilleur état d'une République*. — *Quindici Discorsi politici*. » — (*Nouveau Dictionnaire historique* par une Société de gens de lettres, Caen, 1779.) — V. Nardi, *Istorie della città di Firenze*, t. II, p. 118, 142, 213. — Varchi, *Storia fiorentina*, t. I, p. 107, 120, 212, 257, 265; II, 4, 5, 102, 194, 260, 362, 364; III, 233.

(3) STROZZI *(Ciriaco)*, 1504-1565. — Kyriaci STROZZÆ; *De Republicâ libri duo* nonus et decimus, illis octo additi, quos scriptos reliquit Aristoteles, Græci anteà facti, nunc primum ab eodem Stroza *(sic)* latinitate donati. Florenee, apud Juntas (Giunti) 1563. — Le caractère de cet ouvrage est suffisamment indiqué par son titre : c'est une dissertation d'école plus qu'un véritable traité politique, d'observation et d'expérience, à la manière des Machiavel, Guichardin, Vettori et Giannotti.

« Ciriaco Strozzi, » philosophe péripatéticien », dit le *Nou-*

rato (1). Et des historiens qui sont aussi des politiques, les Nardi, les Varchi, les Segni (2). Et les interlocuteurs mêmes de l'entretien sur le Reggimento, Bernardo del Nero, Piero Guicciardini, Paolo Antonio ou Pagolantonio Soderini, Piero Capponi (3). Sans remonter à la génération anté-

veau Dictionnaire historique (1779), né à Florence en 1504, « voyagea dans la plus grande partie de l'univers, sans que ses voyages interrompissent ses études. » Il professa le grec et la philosophie à Florence, à Bologne et à Pise où il mourut en 1565 à soixante-trois ans (*sic*, mais, s'il était né en 1504, à soixante et un). Les deux livres *De Republicâ*, cités ci-dessus, sont, comme il le dit dans le titre même, ceux ajoutés par lui aux huit livres d'Aristote : « Il a bien l'esprit de cet ancien philosophe, et l'imitateur égale quelquefois son modèle. »

(1) Ammirato (Scipione), né à Lecce dans le royaume de Naples, vécut à Florence, dont il écrivit l'histoire jusqu'en 1574, sur l'ordre du Grand-Duc. Chanoine de la cathédrale, il mourut en 1600. La meilleure édition est celle publiée à Florence, en trois volumes in-folio (1641-1647), par son fils adoptif, qui la continua. Parmi ses autres ouvrages : *Discours sur Tacite*, Florence, 1598, in-4°, traduits en français, Lyon, 1619, in-4°. — *Généalogies des familles nobles de Florence;* et celles des *familles napolitaines*, 1651, in-folio. — *Nouveau Dictionnaire historique*.

(2) Segni (Bernardo), *Storie fiorentine* del anno 1527 al 1555. Colla vita di Niccolò Capponi del medesimo Segni. Metz, 1723, in-folio. — Voyez aussi *Classici italiani*, 3 vol. in-8°. Milano, 1805. — Cf. Varchi, II, 198.

(3) Bernardo del Nero, « homme de gravité et de grande autorité », ami de Laurent le Magnifique et de Pierre de Médicis, condamné comme complice, étant Gonfalonier de justice, de la conjuration pour remettre Piero dans Florence, décapité dans les premières années du Gouvernement populaire; Piero Guicciardini, père de Francesco, envoyé comme ambassadeur à Milan et à l'empereur Maximilien, et l'un des fauteurs de la liberté en 1494; Paolo Antonio Soderini, « *l'un des principaux et des plus prudents citoyens de la République* », qui prit exemple du Grand Conseil de Venise où il avait été ambassadeur, et qui s'occupa de l'introduire dans sa patrie; Piero Capponi, l'un de ceux qui contribuèrent le plus à fonder la liberté, et qui tinrent tête successivement aux Français et aux Médicis. —

rieure à Machiavel ou contemporaine de son adolescence. Mais, pourtant, il n'est pas possible que le nom de Savonarole, comme politique, ne figure pas en rang éminent sur cette liste (1). Machiavel, quoi qu'on en ait dit, ne semble pas avoir été un disciple du Frère. Il semble que le Niccolò Machiavelli qui en fut le sectateur n'ait pas été Niccolò di Bernardo. La lettre du 8 mars 1497, à Ricciardo Bechi, où notre Nicolas rend compte d'un sermon du dominicain Savonarole, est assez vive, très libre et ne traduit pas la dévotion. Mais Savonarole a existé dans Florence par lui-même, et non par rapport à Machiavel, qui n'y existait encore qu'à peine (2).

Voy. Giuseppe Canestrini, Préface au *Reggimento di Firenze*, p. XXIV-XXV.

(1) SAVONAROLA (frà Girolamo). On ne peut pas ne point mentionner au moins le *Trattato circa il reggimento di Firenze*, et l'analyse très poussée du caractère du tyran, *Della malizia e pessima condizione del Tiranno*, trattato II, cap. II, première partie (p. 368 à 377) de l'Extrait du *Trattato circa il reggimento e governo della città di Firenze*. — Voyez Pasquale VILLARI et E. CASANOVA. *Scelta di prediche e scritti di Frà Girolamo Savonarola*. Con nuovi documenti intorno alla sua vita. — Firenze, G. C. Sansoni, 1898, p. 368-383. — Cf. l'ouvrage classique de Villari sur *Savonarole*, et, en français, celui de F. T. Perrens.

(2) *Lettere familiari di Niccolò* MACHIAVELLI, III, p. 4 à 9.

Ajoutons, bien que le rapprochement soit un peu arbitraire. Ludovico ZUCCOLO, faentino (de Faenza), auteur d'un livre *Della ragione di Stato* (1621); mais il ne serait pas plus logique de rattacher ce Romagnol aux Vénitiens, et l'on peut penser qu'il a écrit plutôt sous une influence toscane. — Cf. *Enciclopedia italiana*, article MACHIAVELLI.

CHAPITRE XIV

L'ÉCOLE VÉNITIENNE. — LES CONTARINI. — PIETRO BEMBO. — PAOLO PARUTA. — FRÀ PAOLO SARPI. — DIVERS.

Plusieurs de ceux que je vais inscrire dans l'école politique vénitienne n'étaient pas Vénitiens de naissance. Ils étaient venus à Venise soit comme « *fuoruscìti* » d'une autre ville, pour échapper aux dissensions et aux rancunes de chez eux, soit sous l'attraction de la République modèle; appelés et retenus par ses « libertés » tant vantées, par la richesse de ses bibliothèques ou simplement par la réputation de ses imprimeries, ils y ont vécu et ils y sont morts. Les deux premiers cependant sont des Vénitiens authentiques, de vieille famille patricienne, qui a périodiquement et avec éclat occupé les hauts emplois de la Cité, deux Contarini, Gaspare et Pier-Maria.

Gaspare Contareni ou Contarini, né en 1483, fut ambassadeur auprès de l'Empereur Charles-Quint, gouverneur de province, créé cardinal par Paul III en 1535, légat pontifical en Allemagne en 1541, et, en 1542, à Bologne « où il mourut à cinquante-neuf ans » (1). L'ouvrage de lui qui

(1) Le *Nouveau Dictionnaire historique* de 1779 dit « Bou-

nous intéresse est son traité : *De Republica Venetorum* en cinq livres, deux éditions des Elzévier, à Leyde, 1626 et 1628. A ces deux éditions sont annexées des dissertations, latines comme l'original, de différents auteurs, sur des sujets vénitiens ou péri-vénitiens (1) : description de Venise et des îles circonvoisines par F. Leandro Alberti; *Synopsis Reipublicae Venetorum*, avec éloge de ce type du gouvernement mixte (2); relation de la République vénitienne (3); abondance ou pénurie du Trésor vénitien; accroissements du domaine de Venise; catalogue des doges (les Contarini en ont fourni huit ou dix); jugements divers sur la République de Saint-Marc; régime civil de la république de Vérone; hommes illustres et évêques de Venise (4). Ces cinq livres de Gaspare, et, par conséquent, leurs appendices, ont été très répandus : ils ont beaucoup servi à former l'idée qu'on avait en Europe du gouvernement vénitien, de sa perfection et de

logne », et ajoute qu'on a de Gaspare Contareni plusieurs traités de philosophie, de théologie et de politique, imprimés à Paris, en 1571, in-fol.

(1) Voir *Enciclopedia italiana.*

(2) Cf. dans le *Thesaurus antiquitatum Gasparis Contareni* (1483-1542) *patricii Veneti et S. R. E. Cardinalis, De Magistratibus et Republicâ Venetorum* libri quinque, cum notis Nicolai Crassi. Accesserunt Balthasaris Bonifacii *de majoribus comitiis et judiciìs capitalibus duæ epistolæ.* Editio novissima, emendatior et auctior. — V. *Le Machiavélisme,* tome premier. *Avant Machiavel,* Plon, 1907, p. 345.

(3) Édition de 1626 : *Synopsis Reipublicæ Venetæ,* Joannis Cotovici. L'auteur est qualifié : « *Ultrajectini.* » Ce serait littéralement : d'Utrecht. Mais l'édition de 1626 est de Leyde.

(4) Édition de 1628. — Ce ne sont pas, du reste, les seules éditions, in-folio ou in-octavo.

sa puissance. — Au second Contarini (Pier-Maria) appartient une sorte de supplément au traité de Gaspare, le *Compendio universal di Republica (sic)*, où il examine « les diverses manières d'instituer la République » (1).

Sebastiano Erizzo, également « noble vénitien » (2), « littérateur et numismate », a laissé, non seulement comme numismate, un traité des *Médailles* (3), et, comme littérateur, des *Nouvelles en six journées* (4), mais, ce qui nous touche davantage, un *Discours des gouvernements civils* (5), dont son origine permet de se représenter la tendance, quand on n'a pas eu l'occasion de le lire.

L'historien Marc'Antonio Sabellico était né de parents « honnêtes », loin de Venise, à Vicovaro, sur le Teverone, dans la campagne romaine, en 1436. Il s'appelait en réalité Coccio ou Cocceio, mais il avait substitué à son nom patronymique

(1) Publié à Venise, en 1602. — V. la thèse d'Alfred Mézières, sur Paolo Paruta.

(2) D'une famille qui a fourni le dernier ambassadeur en France au dix-septième siècle, Niccolò Erizzo, dont la relation sur la Cour de Louis XIV fut lue au Sénat le 7 novembre 1699. Voyez Charles Benoist, *La Monarchie française*, Dunod, 1935. Tome II, *Quelques Rois*, p. 567-572.

(3) Plusieurs éditions à Venise, sans date ; mais quelques exemplaires portent celle de 1571.

(4) Venise, 1567, in-4°, etc. — Cf. *Nouveau Dictionnaire historique*, 1779.

(5) *Discorso dei governi civili*. Imprimé, avec le dialogue de Giannotti sur *la Republica de' Viniziani*, dans l'édition d'Alde Manuce le jeune, 1591, in-8°, en italien. — Polidori, dans l'édition des œuvres de Giannotti (Florence, Le Monnier, 1850), énumère seize éditions en langue vulgaire (du n° 5 au n° 20) et deux traductions latines (n°s 21 et 22), — avec les notes de Niccolò Crasso.

celui de Sabellicus, en souvenir du pays latin. Il était allé fort jeune à Rome, où il avait étudié sous Pomponius Lætus et sous Domitius de Vérone. Couronné poète, il devint professeur de belles-lettres, d'éloquence latine, à Udine, en 1475. Le Sénat de Venise le fit venir en 1484 pour lui confier la bibliothèque de Saint-Marc. « Mais ses débauches lui causèrent une maladie dont il mourut en 1506, à soixante-dix ans. » Un autre auteur dit que « la peste le fit se réfugier à Vérone », et que, revenu à Venise, il n'y mourut qu'en 1508. On lui fit cette épitaphe, qui est sinon édifiante, suffisamment instructive :

Quid juvat humanos scire atque evolvere casus,
Si fugienda facis et facienda fugis?

Ce serait à Vérone qu'il aurait écrit en quinze mois les trente-trois livres latins de son *Histoire*, publiés en 1487, in-folio. Il y ajouta plus tard quatre autres livres, restés inédits. Il aimait les vastes sujets, car il mena à sa fin une *Histoire universelle depuis Adam jusqu'en 1503*. Sabellico travaillait vite, mais pas très bien, « sur des sources médiocres et en en négligeant de meilleures, comme les Annales du Doge Andrea Dandolo ». Son *Histoire universelle* en un volume in-folio est, assure-t-on, « fort inexacte » (mais qui s'en étonnerait?) et son *Histoire de la République vénitienne* serait « remplie de flatteries basses et de mensonges révoltants ». On l'aurait même soupçonné de pis. Scaliger prétend que « l'argent des Vénitiens était (à ce que confessait Sabellicus en per-

sonne) la source de ses lumières historiques » (1).

Sansovini était né à Rome lui aussi; lui aussi est mort à Venise (1521-1586). C'est à Venise même qu'il avait étudié les lettres, et il avait pris ses degrés en droit à Padoue. Mais, plutôt que de donner son temps à la jurisprudence, il s'était fait imprimeur à Venise. Ses livres, nous dit-on, « sont pour la plupart écrits avec beaucoup de négligence et médiocrement estimés. Le seul, pour ainsi dire, qu'on recherche en France est le recueil : *Cento novelle da' più nobili Scrittori della lingua volgare,* Venise, 1563, in-8° et 1566, in-4° » (2). Utile peut-être au moraliste : peu de chose pour le politique. M. Alfred Mézières ne fait guère que le nommer. Passons (1).

Voici un personnage considérable, Vénitien pur sang, « noble Vénitien », Pietro Bembo, Son Éminence le cardinal Bembo, né à Venise, en 1470, de Bernardo Bembo, gouverneur de Ravenne, puis ambassadeur de la Sérénissime à Florence, où Pietro fut élevé « et acquit ce style élégant qui caractérise ses ouvrages ». Il alla ensuite en Sicile où il étudia le grec sous Augustin Lascaris; puis,

(1) Le titre complet de cette *Histoire* est *Historia rerum Venetarum*, ab urbe conditâ ad obitum Ducis Marci Barbadini. Venise, 1487, in-folio. Deux traductions italiennes, l'une par Mathieu Visconti de San Casciano (les trente premiers livres), vers 1507; l'autre, par Dolce, Venise, 1534. Citons encore : *De Venetis magistratibus*, Venise, 1488, in-4°. — Le reste des ouvrages de Sabellicus, « 92 livres d'Ennéades » et des *Epistolæ familiares, necnon orationes et poëmata*, est une polygraphie qui ne concerne en rien la politique.

(2) *Nouveau dictionnaire historique* par une Société de gens de lettres. Caen, 1779.

(3) Thèse de doctorat ès lettres sur Paolo Paruta.

à Ferrare, la philosophie sous Niccolò Leoncino. On le blâma, quand il publia ses vers, « d'avoir mis dans ses ouvrages la licence qui déshonorait sa conduite. Il eut trois fils et une fille, d'une femme qui était alors sa maîtresse et sa muse. » Léon X fit de lui son secrétaire. Après la mort de ce pontife, il se retira à Venise; Paul III le créa cardinal en 1538 (ou 1539) et lui donna successivement les évêchés « d'Eugubio » (Gubbio) et de Bergame. « Il se conduisit en digne pasteur » et mourut en 1547, à soixante-seize ans. Il a composé de nombreux écrits, mêlant, dans son style recherché, le sacré et le profane. « Par un pédantisme puéril, il faisait dire au Pape, annonçant sa promotion aux rois et aux princes : *qu'il avoit été créé pontife par les décrets des dieux immortels.* Il appeloit Jésus-Christ un héros et la Sainte Vierge une déesse (*Dea Lauretana,* la Déesse de Lorette). Ce défaut se fit sentir dans tous ses ouvrages. Le principal est l'*Histoire de Venise* en douze livres (Venise, 1561) « écrite assez purement en latin, mais presque sans génie. On l'a accusée d'infidélité. Bembo la commença où Sabellicus l'avoit finie, et la termina à la mort du pape Jules II. Paruta la continua jusqu'en 1552 » (1).

(1) *Nouveau dictionnaire historique.* J'aime assez ce vieux *Nouveau Dictionnaire*, qui se ressent de l'Encyclopédie, et n'a pas l'insupportable « neutralité » qu'affectent certains autres. Mais il faut prendre garde à ses erreurs et vérifier ou compléter ses dires. On travaille quand même mieux maintenant. — A la mort du pape Léon X, ce n'est pas à Venise même que le vit Donato Giannotti, mais à Padoue où « la belle Morosina » l'avait décidé à venir, et c'est dans sa maison de Padoue qu'aurait été tenu le dialogue de *la Republica de' Viniziani.* Pour la pureté de sa

Du comte Balthazar Castiglione, — qui, du reste n'était pas Vénitien, étant né à Casatico près de Mantoue en 1478 et mort à Tolède en 1529, mais qu'on pourrait rattacher à l'école de Venise, parce que le plus connu de ses ouvrages, encore aujourd'hui classique, le *Cortegiano*, fut imprimé, lui vivant, dans cette ville en 1528 (1), nous

langue latine, un dictionnaire moderne ajoute que Pietro Bembo était le chef des *Cicéroniens* de son temps, et « qu'il craignait de lire le latin des épîtres de Saint Paul et du bréviaire » de peur de gâter sa latinité. — J'ai sous la main un volume des Œuvres du cardinal Bembo, nouvelle édition, Strasbourg, Lazare Zetzner, 1609 ; reliure en cuir gaufré ou frappé où alternent les images de Saint Jean et de Saint Paul. Si le cardinal avait connu cette édition, il aurait souffert !

Le titre entier est : *Petri Bembi Patricii veneti et Cardinalis omnia quæcunque usquam in lucem prodierunt opera, in unum corpus collecta, cum optimis exemplaribus collata et diligentissimè castigata : quorum catalogum versa pagina indicabit.* His accesserunt novissima hac editione, præter singulorum librorum epitomen et tabulam locorum prisca et nova nomina explicantem, Corollaria sive Glossa breves memoriæ causâ marginibus paginarum adscripta et Rerum ac Vocum memorabilium Index. — Argentorati (Strasbourg), sumptibus Lazari Zetzner Bibliop. — Anno 1609.

Au verso du titre, *Operum Bembi catalogus*

PRIMO tomo continentur :

— *Historiæ Venetæ* libri XII.
— *De Guido Ubaldo et Elisabethâ Ducibus Urbini.*

SECUNDO

— *Epistolarum Léonis X. nomine scriptarum* lib. XVI.
— *Epistolarum familiarium* lib. VI.

TERTIO

— *De Imitatione libellus :* cui epistola Io. Francisci Pici ejusdem argumenti præmittitur.
— *De OEtna dialogus.*
— *De Culice Virgilii et Terentii fab.*
— *Carminum libellus.*

(1) Ouvrage remarquable d'ailleurs « par la finesse, la grâce

n'avons à faire qu'une brève mention. Car, malgré ce qu'on se promet de son titre, ce manuel de l'homme de Cour est beaucoup plus un traité de civilité plus qu' « honnête » qu'un livre de politique, et l'auteur avait vécu surtout auprès des ducs d'Urbin et à Rome, auprès de Léon X, Florentin (1).

et la qualité du style ». L'édition de Venise, 1528, est in-folio. Il eut bien vite une renommée européenne. Traduit en français par Chaperon dès 1537, imité par Faret en 1633, et, en Espagne, par Balthazar Gracian — Voir plus loin. — Cf. *Il Cortegiano*, dans les *Opere volgari e latine*, édition de Giov. Antonio et Gaetano Volpi, Padoue, 1733.

(1) On nomme parfois, dans l'école vénitienne, Francesco Patrizi, de Sienne, évêque de Gaëte, dont je n'aurais en tout cas rien à dire, puisque, mort en 1494, il serait antérieur à Machiavel. Mais on peut rapprocher du *Cortegiano* de Castiglione son livre *Sopra alle cose appartenenti ad una città libera e famiglia nobile*, traduction en langue toscane par le Florentin Giovanni Fabrini pour les fils, *Domenico* et *Horatio*, de Messer Antonio Massimi, nobile romano. Libri nove. Venise (Alde), 1545. — Un autre Francesco Patrizzi (?) philosophe platonicien, né à Cherso en Dalmatie, 1529, et mort en 1597, aurait été professeur à Ferrare, puis à Rome, et serait l'auteur, entre autres essais savants, de *Dix dialogues de l'histoire de Venise*. (*Dictionnaire historique* de Louis Grégoire, deux vol., Paris, Garnier, 1871.) Selon l'*Encyclopedia italiana* en cours de publication :

1. Patrizi (Francesco), né à Sienne, le 20 février 1413, serait mort à Gaëte en 1492.

Ami d'Enea Silvio Piccolomini, son compatriote, impliqué dans une conjuration, il aurait été banni de Sienne, et relégué à Vérone. — Évêque de Gaëte, après révocation du bannissement et ordination (1461), gouverneur de Foligno, puis rappelé sous le grief de mal administrer, il passa désormais la vie dans son diocèse, d'où il ne sortit plus que pour de rares ambassades au service des Aragonais.

Ouvrages politiques : *De institutione Reipublicœ* et *De Regno*. « Dans le premier, il trace les lignes du gouvernement libre; dans le second, il exalte le gouvernement monarchique; exemple typique de la « littérature » (*publicisticà*) humaniste au moment où dans celle-ci se révèle, à côté de l'influence aristotélique, la

Niccoló Crassi ou Crasso, Vénitien (fin du seizième, première moitié du dix-septième siècle), dont le travail a été accolé au Dialogue de Donato Giannotti, *Della Republica de' Viniziani*, et à celui de Gaspare Contarini, *De Republicâ Venetorum*, est l'auteur d'un : *De formâ potentissimæ ac florentissimæ Reipublicæ Venetæ,* souvent consulté (1).

platonicienne. Il n'y manque pas un certain sens de la réalité contemporaine, et peut-être siennoise, qui en plus d'un point a déterminé la pensée de l'auteur, lequel tempère le classicisme par une exigence chrétienne plutôt extérieure qu'intérieurement adhésive. Les deux œuvres ont eu dans leur temps une influence énorme, comme le démontrent les nombreuses éditions et traductions dans toutes les langues, mais, depuis Machiavel, elles ont été condamnées à un injuste oubli. » — *Enciclopedia italiana,* 1935. art. signé F. Ba. (Fr. Battaglia, professeur à l'Université de Sienne, dont on a un article *Francesco Patrizi, politico senese del Quattrocento*, nel *Annuario della R. Università dì Siena,* anno 1933-1934.)

2. Patrizi ou Patrizzi (Francesco), *Franciscus Patricius*, né à Cherso en 1529, mort à Rome en février 1597. *Dix Dialogues della Historia*, Venise, 1560, « revendication de la valeur théorique, contre les conceptions artistico-oratoires, de l'histoire. » Appelé par Clément VIII, en 1592, à l'université de Rome, où il enseigna jusqu'à sa mort la philosophie platonicienne. — Entre autres ouvrages, la plupart philosophiques, *La militia romana di Polibio, dì Tito Livio e di Dionigi Alicarnassæo da F. P. dichiarata.* Ferrare, 1583. — *Encicl. ital.*, 1935.

(1) Nicolaï Crassi Veneti, *De Formâ potentissimæ ac florentissimæ Reipublicæ Venetæ* per omnem ejus ætatem mistâ, antehac auctoris notis in Donati Jannotii Dialogum et Gasparis Contareni *de Republicà Venetorum* libros V. subjunctus, nunc vero ob elegantiam suam separatim impressus. Editio novissima, nitidior et emendatìor. *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ.* — Cf. édition de Venise, in-4°, 1612, réimprimée à Leyde, 1642, in-12. — Du même, *Elogia patritiorum Venetorum, belli pacisque artibus illustrium*, Venise, 1612, in-4°; réimprimés par Burmann, t. V; — *De jurisdictione Reipublicæ Venetæ in mare Adriaticum*, Eleutheropoli, 1619, in-4° (traduction de la lettre de « Fr. de Ingenuis » (Frà Paolo Sarpi) contre J.-B. Valenzola.

M. Mézières a nommé, en outre, mais a seulement nommé (1), deux Morosini, Paul et Dominique, et Lucio Durantino, à qui l'on doit une dissertation *De la meilleure forme de République*, (Venise, 1522).

Bien plus fécond, Trajano Boccalini, né à Loreto en 1556, d'une famille romaine, entre au service de l'Église, s'y fait des ennemis, se rend en 1612 et s'abrite à Venise, où il publie les deux parties de son *Ragguaglio del Parnasso*. Il meurt l'année d'après (novembre 1613). La *Pietra del paragone*, autre ouvrage de lui, est en général dirigée contre l'Espagne. Quant à la *Bilancia politica dì tutte le opere di Trajano Boccalini*, qui parut, en 1678, avec des notes et observations du chevalier Louis du May, le premier volume (des trois in-quarto) contient des lettres politiques et historiques qu'on a cru pouvoir attribuer à son fils et à Gregorio Leti (2).

Le *Nouveau Dictionnaire historique* de 1779 disait de Boccalini : « Romain, singe de l'Arétin pour la satyre. Il ne fut pas dégoûté du métier de médire par le supplice d'un Franco, mauvais sujet pendu à Rome pour ses vers mordants. Les cardinaux Borghèse et Gaëtan (Caëtani) le protégèrent. » Les *Ragguagli di Parnasso* furent publiés à Amsterdam, 1659, 2 vol. in-12, et la *Secretaria d'Apollo*, à Amsterdam, 1653, in-12. On imprima ensuite la *Pietra di Parangone* (1664, in-12) contre l'Espagne.

(1) D'après Foscarini, *Letteratura veneziana* (p. 326).

(2) Trajano Boccalini (1556-1613). *La Bilancia politica di tutte le opere di T. B. — (Osservazioni sopra i sei libri di C. Tacito, sopra il primo libro delle Storie, et sopra la Vita di Giulio Agricola.)* Castellana. G. Hermann Widerhold, 1678.

« Le satyrique, craignant le ressentiment de cette Cour, se retira à Venise, où il se croyait plus en sûreté qu'ailleurs, et y mourut en 1613.....

« La plupart des écrivains qui ont parlé de lui prétendent que ce ne fut pas de sa mort naturelle, et que quatre hommes armés, s'étant un jour introduits en sa maison, dans un moment où il se trouvait seul, le firent périr à coups de sachets remplis de sable. Il y a plusieurs raisons de douter de cette anecdote; celle qui paroît la plus concluante, c'est le témoignage authentique du registre mortuaire de la paroisse Sainte-Marie Formose de Venise, où il habitoit, qui atteste qu'il mourut le 16 novembre 1613, âgé d'environ cinquante-sept ans, de colique accompagnée de fièvre, — *da dolori colici et da febre*. — On a encore de Trajano Boccalini : *La Bilancia politica di tutte le opere di Tacito*. Castellana, 1678, 2 vol. in-4° (1). »

Mais les deux sommets, les deux maîtres de l'école vénitienne sont incontestablement Paolo Paruta et le Frère Paolo Sarpi.

« Paruta (Paolo), noble vénitien, mort en 1598, à cinquante-huit ans, se fit un nom par son sçavoir et par son habileté dans les affaires d'État. Il fut d'abord historiographe de la République. Son esprit s'éleva par degrés aux premières charges. Il fut nommé aux premières ambassades, devint gouverneur de Bressa *(Brescia)*, et fut enfin élu procurateur de Saint-Marc. Il remplit ces différents postes avec une autorité et un zèle peu com-

(1) *Nouveau Dictionnaire historique*, 1779.

mun *(sic)*. On a de lui plusieurs ouvrages en italien : I. De bonnes notes sur Tacite (1). — II. Des *Discours politiques*, in-4°, pleins d'idées profondes, dont quelques-unes sont fausses. Ils parurent à Venise en 1599, in-4° (2). Le président de Montesquieu en a fait usage dans sa *Décadence de Rome*. — III. Un *Traité de la Perfection de la Vie politique*, à Venise, 1582, in-4°. — IV. Une *Histoire de Venise*, depuis 1513 jusqu'en 1551, in-4°, 1605 et 1703, avec une *Relation de la guerre de Chypre*. Quoique cet ouvrage ait son mérite, il n'est pas difficile de s'appercevoir qu'il a été écrit par un Vénitien, qui ne pouvoit, ni ne vouloit tout dire (3). »

C'est la thèse de doctorat de M. Alfred Mézières qui a le plus fait connaître en France, vers le milieu du dix-neuvième siècle, l'œuvre, sinon le nom même, de Paruta, et le choix de ce sujet était, à lui seul, en 1853, universitairement, une originalité. L'auteur l'explique par l'importance de Paolo dans l'école de Venise, et par celle de cette école dans la politique italienne. « C'est à Venise, dit-il, que se remarque la plus grande ardeur (à l'étude); c'est là que paraissent les principaux ou-

(1) Boccalini, Paruta et autres : le « tacitisme » est alors à la mode.

(2) Autre édition : *Discorsi politici* di Paolo Paruta, nobile vinitiano, cavaliere e procurator di San Marco. Ne i quali si considerano diversi Stati illustri e memorabili di Principi e di Republiche antiche e moderne. Divisi in due libri. Aggiontovi nel fine un suo soliloquio, nel quale l'Autore fa un breve essamine de'tutto il corso della sua vita. In Genova, appresso Giuseppe Pavoni, MDC. Con licenza di superiori.

(3) *Nouveau Dictionnaire historique*, par une Société de gens de lettres. Caen, 1779.

vrages (1). » Un de ces « ouvrages principaux » est précisément de Paruta : *De la Perfection de la Vie politique* (2). Il est divisé en trois livres, dont il serait trop long, inutile et fastidieux d'entreprendre, pour parler comme M. Mézières, « une analyse complète. » Du livre premier, on peut extraire, du point de vue que nous ne pouvons abandonner tout à fait, six chapitres : III. Si l'homme sage doit se placer au gouvernement de la République ou se retirer dans le repos de la vie privée. — IV. Que la science des choses civiles est très difficile et insuffisamment traitée par les écrivains. — V. Que la langue vulgaire est capable (ou susceptible) de tout ornement et apte à traiter de n'importe quelle matière, comme la latine et la grecque, et de quelle manière elle pourrait acquérir de la dignité pour s'égaler à elles. — VII. Que l'homme, pour acquérir sa perfection, ne

(1) Il ajoute en note : « Les académiciens de la *Fama* se proposaient, à cette époque, de donner une analyse complète du gouvernement des quatre républiques italiennes, de Venise, de Florence, de Gênes et de Pise : ils voulaient en fixer les origines, en suivre les progrès et en déterminer la puissance. Par malheur, cette Académie ne subsista pas longtemps, et ses utiles projets disparurent avec elle. » — Mais des écrits d'hommes à la fois instruits et expérimentés, diplomates ou administrateurs, comme les Machiavel, les Guichardin, les Vettori, les Giannotti, — comme Paruta lui-même, — valent mieux que tous les travaux d'Académie. — V. Alfred Mézières, *Paolo Paruta*, p. 23, d'après Foscarini, *Letteratura Veneziana*, lib. III, p. 330. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, ch. XXXII, section 3.

(2) *Della perfettione della Vita politica, di messer Paolo Paruta, nobile vinitiano, libri tre :* ne'quali si ragiona delle virtù morali, e di tutto ciò che s'appartiene alla Felicità civile. — Nuovamente con diligenza ristampati. Cum privilegio. In Venetia, MDLXXXII. Appresso Domenico Nicolini.

doit pas s'attacher aux choses qui sont simplement parfaites, mais à celles qui sont en rapport (en proportion) avec sa nature. — XX. De quelle façon la fortune concourt à nos opérations et peut en quelque sorte se dire leur principe, jointe à l'art et à la prudence. — XXI. Que la prudence ne soit jamais paresseuse *(otiosa)*, mais trouve toujours occasion de s'occuper en quelque opération. » Le reste du livre est un centon de maximes morales et de subtiles discussions sur la félicité active et la félicité contemplative. — On voit que nous dérivons loin du machiavélisme, et rien de moins que hors de « l'esprit » de Machiavel.

Dans le livre II, certains chapitres s'en rapprocheraient un peu, ou du moins ne s'en écartent pas autant : XXVIII. Si l'amour de la patrie est chose naturelle. — XXIX. Quel office convient à la justice, comme particulière vertu. — XXX. Si la justice légale est différente de la justice particulière. — XXXI. Quelle sorte de justice est la plus parfaite, la légale ou bien la particulière. — XXXII. Si l'homme sage doit vivre assujetti à l'obéissance aux lois de sa Patrie. — XXXIII. Si toutes les lois, et toujours, doivent être observées. — XXXIV. Que la justice légale doit être considérée sous un aspect différent dans le Prince et dans les sujets. — XXXV. Que le Prince est proprement sujet à la loi de la nature, non aux lois civiles. — XXXVII. Si les honneurs de la République doivent être attribués seulement selon le mérite de la vertu des citoyens, ou à d'autres et divers égards. — XLVII. Que *la libéralité* est une vertu dépendante de la justice, mais pourtant n'en est en rien

différente. — XLVIII. Quel est le plus véritable office (devoir ou fonction) de la libéralité. — XLIX. Si l'argent est la propre matière de la libéralité. — LI, LII, LIII, LIV. *Encore sur la libéralité.* — LV-LXI. Sur *la magnificence.* (LVI. Pourquoi les personnes nobles sont coutumièrement honorées du titre de *magnifique*, et non pas d'un nom tiré d'une autre vertu.) — LXII-LXIV. *Sur la magnanimité.* — LXV-LXVIII. Différentes vertus qui appartiennent à la vie civile, à la « vie de société », — *pertinenti alla civile conversazione* —, la vérité (ou sincérité), l'affabilité. — LXIX. Si l'affabilité est une vertu qui convient aux Princes. » — Tout cela n'est peut-être pas absolument de la politique, mais a une teinte de politique.

Livre III. Le commencement de ce livre est en entier un recueil de dissertations sur des préceptes ou des sentences de morale. Vers le vingtième chapitre, s'ouvre une série sur « *la noblesse* », notamment : *Ce qu'est la vraie noblesse. — Pour quelle raison est estimée la noblesse. — Quelles vertus principalement enfantent la noblesse. — Si ce sont les lettres ou les armes qui produisent la plus grande noblesse. — Si l'antiquité de la race sert* (ou *aide*) *à la noblesse. — Si les femmes peuvent donner noblesse. — De l'ordre de précédence des princes.* (Une douzaine de chapitres.) Puis une série sur les *richesses* (six ou sept) ; ensuite (après un chapitre sur les effets de *la communauté des biens* et sur « la descendance »), huit chapitres sur *l'amitié*, — trois ou quatre sur *la liberté.* — Par où l'on arrive à l'institution de la Cité. Et ici commence la partie spécifiquement politique :

« Qu'à *l'huomo civile,* pour parvenir à la vraie félicité, — disons, sans tant d'ambition, au bonheur, et c'est encore beaucoup, — il est besoin de vivre dans une Cité bien ordonnée.

« Si le Royaume (la Monarchie) doit être préféré (ou préférée) à la « République des optimates » (l'Aristocratie).

« Ce qu'est la véritable tyrannie.

« Comment on peut connaître la perfection (le point de perfection) de chaque gouvernement.

« De la dignité et de l'ordre des diverses formes de gouvernement.

« Des perfections et imperfections qui se retrouvent en chacun des États.

« Que la République mixte est plus excellente et parfaite que toute autre manière de gouvernement.

« En quelle forme de gouvernement furent constituées les Républiques de Rome, d'Athènes et de Sparte, et quelles ont été les causes de leur conservation et de leur ruine (1).

« Par quelle forme de gouvernement se régit la République de Venise.

« Que les royaumes de ce temps-ci dans beaucoup de pays *(provincie)* ressemblent plus à l'état de République mixte qu'à celui de véritable Monarchie.

« Par quelles lois et coutumes il convient d'ordonner une Cité pour la vie heureuse des citoyens. »

(1) Paolo PARUTA. *Della perfettione della Vita politica*, de la page 292 à la fin du volume.

Au résumé, onze chapitres qui forment réellement toute la partie politique du traité de Paolo Paruta. En sorte que *La Perfettione della Vita politica* est un gros traité *de morale*, avec une douzaine de chapitres purement *politiques*, et, la plupart des autres, de morale et de politique mêlées, ou de politique envisagée sous l'angle de la morale, tandis que le « machiavélisme » tend, non point à opposer la politique à la morale, mais à poser que la morale fait un, et que la politique fait deux.

Pendant plusieurs siècles, je le répète à nouveau, le gouvernement de Venise a excité l'admiration et l'envie de tous les États italiens, qui, dans leurs crises et dans leurs tentatives de réforme ont cherché à l'imiter; Florence en tête, après 1498 et sous le gonfalonat de Piero Soderini, dont le frère Pagolantonio, ambassadeur auprès de la Sérénissime, ne cessait de recommander une copie du Grand Conseil. Après lui, Donato Giannotti avait donné la meilleure, peut-être, la plus serrée et la plus précise des études, sur les institutions vénitiennes, dans la forme familière d'un dialogue. *La Perfettione della Vita politica*, de Paruta, est un dialogue aussi, ou plutôt un colloque, dont je n'ai pas eu la patience de compter les interlocuteurs; mais les principaux sont : Suriano, Barbaro, Mocenigo, — ambassadeurs illustres (les deux premiers certainement), — Foglietta, l'évêque de Ceneda, l'évêque de Torcello, encore un ambassadeur, Da Ponte; pour la partie politique, spécialement, ce Da Ponte, l'ambassadeur Suriano, qui veut, naturellement, « la Répu-

blique des Optimates », l'ambassadeur Dandolo, qui invoque l'autorité du défunt « Cardinal Contarino » (est-ce Gaspare?), Monsignor Grimano, le Patriarche de Venise, Monsignor Mocenigo; Foglietta, que nous retrouverons, et qui connaît trois bons gouvernements : 1° le *Principato Regio*, le Principat royal; 2° la *Repubblica de' pochi buoni,* la République de quelques bons, les Optimates, une bonne aristocratie, vraiment « les meilleurs »; 3° le *Governo ben regolato del popolo*, le Gouvernement bien réglé du peuple; Milledonne; Monseigneur Delfino, qui nous transmet un trait à ne pas laisser tomber par un Français : « Je comprends maintenant, dit-il, pourquoi l'Empereur Charles-Quint, entendant exalter grandement le royaume de France pour avoir des sujets disposés de telle manière envers cette couronne qu'en chaque chose, sans résister, ils lui prêtaient une perpétuelle obéissance, répondit que c'était justement pourquoi il estimait que ce Roi était un moindre Prince, parce qu'il était Seigneur de serfs, alors que l'Empereur était Seigneur de seigneurs. » Retenons-en ce que prouvent tant d'autres témoignages, que l'attachement de nos pères à leurs Rois « stupéfiait » les étrangers (1). Et recueillons de même ce que dit Dandolo (du moins je crois que c'est lui, car il n'est pas facile de savoir où l'on en est dans cet amas sans art, même typographique, que n'éclaire pas un seul alinéa et où tous les discours entrent l'un dans l'autre) : « Néanmoins les royaumes de France, d'Espagne,

(1) Cf. Charles Benoist, *La Monarchie française.*

et beaucoup moins ceux de Pologne ou d'Angleterre, ne sont pas de simples et vrais gouvernements Royaux, parce qu'on ne peut pas dire que tout dépende de la libre volonté d'un seul; chacun de ces pays étant « ordonné » par certaines lois, dont les Rois jurent l'observation, quand ils en prennent le gouvernement. D'où François 1er, roi de France, disait avec juste raison avoir manqué (de parole) à Charles-Quint pour la restitution de la Bourgogne qu'il lui avait promise étant son prisonnier, parce que l'Empereur ne devait pas le contraindre à lui promettre une chose dont il ne fût pas en liberté de disposer sans le consentement des États Généraux de son royaume » (1).

Plus importants que la *Perfection de la Vie politique* elle-même, du point de vue purement, strictement politique, sont les *Discours politiques* de Paruta. « Dans les *Discours*, remarque Alfred Mé-

(1) *Perfettione della Vita politica,* p. 309. — Çà et là, dans la *Perfettione,* des lieux communs sur les gouvernements « purs » et les gouvernements « corrompus », sur l'excellence du « gouvernement mixte », et Loys de Mayerne-Turquet, au dix-septième siècle, dans sa *Monarchie aristo-démocratique,* n'a donc fait qu'exprimer une opinion très générale : il n'y a d'originalité que dans la forme de l'exposé et le détail de l'argumentation. — Le dialogue de Paruta, c'est, en beaucoup moins fort et moins intéressant, le dialogue de Guichardin sur le *Reggimento di Firenze.* — Voir, page 308, le panégyrique du Gouvernement de Venise.

(2) Paolo Paruta, *Discorsi politici sopra diversi fatti illustri e memorabili di principi e di repubbliche antiche e moderne.* — Florence, 1852. « Edition économique » de F. Le Monnier. — Cf. Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie,* ch. 32, sect. 3. — Le recueil est divisé en deux livres : le premier consacré à l'antiquité, le second aux temps modernes. — Rapprocher ces *Discorsi politici* de Paruta des *Considérations* de Guichardin sur les *Discours* de Machiavel. — D'après Corniani, *I Secoli della letteratura*

zières, il agrandit le domaine de la science publique par des aperçus nouveaux et profonds sur les gouvernements de l'antiquité et des temps modernes. Son génie, essentiellement original, le distingue de tous ses contemporains; il ne relève d'aucune école; il n'imite personne et personne ne l'imite; enfin, dans ce siècle, si fécond en écrivains politiques, qui a produit Giannotti, Scipione Ammirato, et Botero, il ne le cède qu'à Machiavel. »

« Il ne le cède » est une façon de parler, de mesurer et de marquer les degrés. La vérité est que Paruta se distingue essentiellement de Machiavel par sa préoccupation, par son souci constant de « la morale. » Ses ouvrages, la *Perfection de la Vie politique*, les *Discours politiques* eux-mêmes, sont beaucoup plus de la morale que de la politique. — De la morale, Mézières fait observer que « le bon Giannotti », Florentin, ne soufflait mot. Au contraire, tous les Vénitiens s'en réclament, ou s'en montrent imbus, et « Paruta fut le premier qui, par son traité de la *Perfection de la Vie politique,* remit en honneur les saines doctrines. Sans attaquer ouvertement Machiavel, sans prononcer son nom, il s'appuie sur des principes contraires à ceux du *Prince,* et il déclare que la vie politique ne doit être que l'exercice de toutes les vertus. » C'était en réalité s'opposer directement et radicalement à Machiavel, dont toute l'œuvre, toute la

italiana, t. VI, art. 33, Brescia, 1806, et MAFFEI, *Storia della letteratura italiana*, t. II, chap. VIII, Milan, 1834. Montesquieu se serait inspiré des *Discours politiques* de Paruta dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. (MÉZIÈRES, ouvr. cité, p. 134.)

méthode, tout le système, — il ne faut pas l'oublier un instant, — étaient tendus à séparer dans la théorie, comme elle l'est dans le fait, dans la pratique quotidienne, — et ce n'est sans doute pas bon, mais c'est ainsi, — la politique de la morale. Ce qu'il y a d'intéressant est que, pour combattre Machiavel sans lui rompre en visière, mais élégamment, Paruta se fondait, comme lui, sur des exemples et des arguments empruntés à l'histoire romaine. Botero, nous le verrons, devait en faire autant. Mais qu'il soit bien entendu, envers Paruta, Botero et tous autres, que Machiavel ne prétend point que la morale n'existe pas, qu'il n'y a pas de morale : il pense seulement que la politique est une chose, et que la morale en est une autre.

Ainsi Paruta, dans ses *Discours*, est le même que dans la *Perfettione,* toujours attaché à la « qualité morale » de la politique, et c'est toujours par là qu'il se distingue et s'écarte de Machiavel. — Mais il y a, entre eux, dans la forme, d'autres points de distinction. Voici, par exemple, au sujet des conquêtes qu'entreprit Venise et des déceptions qu'elles y causèrent, une phrase de Machiavel : « Venise ayant occupé une grande partie de l'Italie, et la plus grande partie non par la guerre, mais par l'argent et par l'astuce, quand elle eut à faire l'épreuve de ses forces, perdit tout en un seul jour » (1). Cette prose est d'une pléni-

(1) « *Vinegia, avendo occupato gran parte d'Italia, e la maggior parte non con guerra, ma con danari e con astuzia, come la ebbe a fare prova delle forze sue, perdette in una giornata ogni cosa.* » — Machiavel, *Discorsi sopra* la *prima Deca di Tito-Livio,* livre I, chap. vi.

tude, d'une densité et d'un poids que celle de Paruta, ni d'aucun autre, n'a atteints. Sur le fond même des choses, Machiavel explique « pourquoi la République de Venise n'a pas acquis un aussi grand État que le fit celle de Rome » (1). Ailleurs, il compare le Conseil des Dix à la Dictature romaine, comme « magistrature suprême qui peut, dans les temps de crise, réunir tous les pouvoirs et sauver la patrie, sans attenter à la liberté » (2). — Ailleurs, il disserte « des colonies » (3), et ailleurs encore, « de la grandeur de Rome et de la part qu'y aurait eue la fortune, » selon Plutàrque (4). — Paruta, dans ses propres *Discorsi*

(1) M. Mézières, ouvrage cité, donne comme référence « MACHIAVEL, *Disc.* lib. II, disc., I, *Perchè la Repubblica di Venezia non abbia acquistato tanto Stato come fece quella di Roma.* — » Cette indication n'est pas exacte. L'édition moderne dont je me sers couramment (Florence, successeurs Le Monnier, 1912) intitule ce chapitre : « *Quale fu più cagione dello imperio che acquistorono i Romani, o la virtù o la fortuna,* » et, dans le texte, Venise n'est pas nommée, il n'y est pas fait allusion. Je pense qu'il s'agit du chap. I du Livre premier, où il est question des commencements de Venise, à moins qu'il ne faille lire non les *Discorsi* de Machiavel, mais les *Discorsi politici* de Paolo Paruta.

(2) Alfred MÉZIÈRES, p. 75. Référence : MACHIAVEL. *Discorsi*, I, I.

(3) Il n'est pas certain que Mézières ne se trompe pas un peu sur le sens que Machiavel attachait à ce mot « colonies » et qu'il ne l'ait pas pris trop au sens que nous lui donnons aujourd'hui.

(4) Machiavel, *Discorsi*, II, I. — « Molti hanno avuto oppinione, intra i quali è Plutarco, gravissimo scrittore, che'l Popolo romano nello acquistare lo imperio fusse più favorito, dalla fortuna che dalla virtù. » Mézières renvoie, en outre, aux *Discorsi*, II, chap. XII et XVIII, qui ne touchent Venise qu'indirectement. — Une revision rapide du *Prince* et des *Discours* me rappelle cinq ou six passages où Machiavel parle des Vénitiens, et qui sont : *Le Prince*, chap. XII (la mort de Carmignola),

politici, seconde partie : *Temps modernes*, ne pardonne pas à Machiavel, Florentin, d'avoir jugé quelquefois très sévèrement la politique de Venise. « Il rappelle avec satisfaction que *Le Prince* et les *Discours sur Tite-Live* ont été mis à l'*Index* », et il ose écrire : « Outre que ces Discours de Machiavel restent en perpétuel oubli (1) ». Tout en désignant clairement Machiavel, il ne le nomme qu'en un endroit (2). Il lui en veut « d'avoir préféré le gouvernement de Rome à celui de Venise », et surtout « d'avoir parlé quelque part (3) de « l'insolence [de la République de Venise] dans la prospérité et de sa lâcheté dans les revers. » Et puis il y a là-dessous tout le travail de la rivalité générale de Venise et de Florence dans l'Italie centrale (4).

« Les *Discours politiques* de Paruta, concluait Alfred Mézières, méritent d'être comptés parmi les

chap. XX (après la défaite de Vaïla); *Discours sur Tite-Live :* livre premier, chap. XXXIV (l'aristocratie vénitienne); livre II, chap. XXX (Venise sauvée, parce que « *fasciata* », enveloppée, emmaillotée par les eaux), chap. XXXIII, (Venise et les « militaires »); livre III, chap. XI et XII (en 1484, corrompt Ludovic le More; en 1488, abandonne une partie de ses acquisitions pour garder le reste); chap. XXXI (« insolence » des Vénitiens envers le roi de France, qu'ils se permettent d'appeler « le fils de Saint-Marc. »)

(1) Paolo PARUTA, *Discorsi politici,* Libro primo, disc. 1° : « *Oltre il restare quei suoi Discorsi in perpetua oblivione.* » La même expression est répétée dans un autre discours. MÉZIÈRES, ouvr. cité, p. 114.

(2) *Discorsi politici*, lib. II, disc. III.

(3) MACHIAVEL, *Discorsi sopra Tito-Livio*, lib. III, chap. XXXI.

(4) M. Alfred Mézières compare les opinions de Paruta et de Machiavel sur « l'utilité des forteresses ». (PARUTA, *Discorsi politici,* lib. II, disc. VIII, MACHIAVEL, *Discorsi sopra Tito Livio*, lib. III, chap. XXIV, et *Libro del Principe*, chap. XX.)

ouvrages les plus importants qu'ait produits la science politique en Italie... Il était difficile, après Machiavel, de rajeunir un sujet si éloquemment traité... Paruta, sans affectation, mais sans crainte, se propose le même but... Il a le mérite d'être original et vrai, même après le secrétaire florentin. » Paruta « repense » par lui-même. « On ne le soupçonne jamais d'emprunter l'opinion de Machiavel, même quand il la reproduit. Mais il la combat souvent. Il ne réussit pas toujours à donner tort à son adversaire; mais il ébranle parfois la confiance que nous avions en lui... Il y a d'abord dans son œuvre toute une partie qui ne provoque aucune comparaison, parce qu'il s'occupe de faits que n'a pas étudiés Machiavel. Mais, là même où il se rencontre avec lui, il se place, pour juger l'histoire, à un point de vue tout différent. Machiavel écrit pour Florence et Paruta pour Venise. L'un s'adresse à une république populaire, l'autre à un gouvernement aristocratique. » (Surtout, Machiavel ne veut être qu'un politique, Paruta veut être à la fois un politique et un moraliste : en tout cas, la réciproque n'est pas vraie : imagine-t-on un moraliste qui aurait le souci d'être un politique? Que vaudrait sa morale?) (1).

Mézières continue : « Machiavel s'élève plus facilement à des idées générales. Paruta est plus dominé par l'influence locale (2) ». Patriotes tous les deux; et Paruta, d'abord, patriote vénitien, mais patriote italien aussi, par surcroît ou par

(1) Mézières, *Paruta*, p. 143-150.
(2) Id., *ibid.*, p. 145.

extension. Mezières dit qu'il a relevé chez lui « quelques idées contestables » et, ce qu'il « excuse moins volontiers, quelques hypothèses un peu sophistiques qui se sont glissées dans l'œuvre, et que l'auteur hasarde, par un pur caprice d'esprit, non pas sur des faits certains, mais sur des probabilités... En résumé, malgré des défauts que je n'ai point dissimulés, le livre des *Discours politiques* prend place dans la littérature du quinzième siècle immédiatement après les *Discours sur Tite-Live* de Machiavel, et au-dessus de tous les écrits politiques du même temps. » Publiés en 1599, un an après la mort de l'auteur, ils eurent un gros succès, en Italie et au dehors. Ils recueillirent les éloges, peut-être excessifs, de « Tiraboschi, Bœcler, Naudé, d'Ignace Hanniel qui va jusqu'à dire de Paruta : « le seul que j'admire parmi les écrivains italiens (1) ». Mais on a vu, quant au fond, la première différence avec Machiavel : il ne s'en tient pas à la politique « pure », qui n'est même pas son premier objet; et, quant à la forme, Mézières y insiste, Machiavel est « un très grand écrivain »,

(1) Nous « réalisons » mal ce qu'était « le succès » d'un livre en ce temps-là, même quand il n'était pas écrit en latin, ce qui en facilitait grandement la diffusion internationale. — Par exemple, la *Perfettione della Vita politica*, imprimée en 1579, fut traduite en français, dès 1583, par Gilbert de la Brosse, d'Angers; à Paris, chez Nicolas Chesner (ou Chesnier? ; — cité par Alfred Mézières, d'après La Croix du Maine, *Bibliothèque française*, p. 97. — Une traduction anglaise, de Henry Cary, parut à Londres, en 1657, etc. — A en juger par le nombre des éditions et des traductions, il y avait alors en Europe un public plus restreint, mais incomparablement plus instruit de la politique que ne l'est, en sa moyenne, « le pays légal » d'aujourd'hui, qui ne lit guère que des journaux.

Paruta ne l'est pas; il reste « un honnête homme, un esprit juste et sage, un homme de mérite » : assez pour lui assurer une place de loin hors du commun (1).

(1) Gabriel NAUDÉ (*Bibliographia politica*, Amsterdam, 1645) : « *P. Paruta, flos venetæ nobilitatis, et subactæ decus eruditionis, præclarum linguâ suâ patriæ librum edidit de vitâ politicâ quem in nostram translatum habemus.* » — Cf. *La Vita di Paruta* par Apostolo ZENO. —

Dernier état de la question (*Encicopledia italiana*, 1935) : PARUTA (*Paolo*), né à Venise le 14 mai 1540. Famille noble, d'origine lucquoise. Études d'éloquence et de philosophie à Padoue. Rentré à Venise, fonda en 1561 une « Académie des Sciences politiques et morales ». D'abord diplomate, sa carrière se déroula toute au service de l'État. Successivement provéditeur à la Chambre des prêts (1580), Sage de Terreferme, provéditeur aux blés (1587), membre du Conseil des Soixante (1588), gouverneur de Brescia (1591), ambassadeur à Rome (1592-1595), apprécié et créé chevalier par le pape Clément VIII, enfin procurateur de Saint-Marc, paraissait s'élever vers le suprême honneur du *Dogado*, quand il mourut, le 6 décembre 1598. — Son portrait peint, dans une salle du Palais Ducal, nous le montre figure maigre, front plutôt bas, cheveux noirs, moustache et bouc noirs, yeux petits enfoncés et sombres, nez long et courbé, robe fourrée d'hermine d'une de ses magistratures.

La *Perfezione della Vita politica* fut « pensée » à Trente, et publiée à Venise en 1579. Dans les *Discorsi politici*, Paruta analyse les causes de la grandeur et de la décadence des Romains (livre premier) ; il examine le caractère des différents gouvernements européens, et en particulier du vénitien. On y voit l'influence immédiate des *Discorsi* de Machiavel; « mais la pensée est moins robuste, la force logique est moindre, et le style apparait emphatique et privé de véritable élan ; spécialement là où, de la méditation politique, sort l'apologie de la République de Venise, élevée, dans la parallèle, au niveau de Rome. » — Paolo Paruta eût désiré être historiographe officiel de la République, et, dans cet espoir, accueillit avec joie la mission de continuer l'œuvre du cardinal Bembo. Il commença à écrire en latin, comme Bembo, mais finit par préférer la langue vulgaire, et rédigea en italien les douze livres de la *Istoria veniziana* de 1513 à 1552.

Bibliographie : *Opere politiche*, a cura di C. Monzani, Flo-

Pietro dit Paolo Sarpi, « connu sous le nom de Frà Paolo Sarpi ou de Paul de Venise, naquit dans cette ville en 1552. Un religieux Servite, charmé de la pénétration et de la facilité de son esprit, le fit entrer dans son ordre en 1564. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie : les papes, les cardinaux, les princes, lui donnèrent des marques de leur estime. On étoit surpris qu'un jeune homme, foible et délicat, pût savoir tant de choses dans un âge si peu avancé. Outre qu'il possédoit les langues, les mathématiques, la philosophie et la théologie, il avoit fait de grandes découvertes dans la médecine et dans l'anatomie. Quelques auteurs ont prétendu qu'il avoit découvert le premier la circulation du sang. Son mérite le fit élever aux premières charges de son ordre, comme à celle de provincial, qu'on lui confia en 1579, quoiqu'il n'eût que vingt-sept ans.

« Les querelles de la République de Venise avec le pape Paul V suscitèrent des affaires extrêmement fàcheuses au Père Sarpi, qui étoit alors le théologien et le conseil des Vénitiens. Le pape lui ordonna en 1606 de venir à Rome, et sur son refus il l'excommunia. Ce coup n'étonna pas ce moine

rence, 1852, 2 vol.; *La Legazione di Roma*, di P. P., édition de G. de Leva, Venise, 1886-1887, 3 vol.; *Istoria veniziana*, Venise, 1605, rééditée en 1718 par Apostolo Zeno, *Morceaux choisis* par G. Paladino; *Storia veniziana,* Lanciano, 1913. Correspondance, *Lettres inédites*, publiées par G. Biadago, Vérone, 1885.

Sur Paolo Paruta, études d'Apostolo Zeno, Venise, 1718; Meneghelli, Venise, 1812; C. Monzani, Florence, 1852; A. Mézières, Paris, 1853; A. Pompeati, De Leva, Venise 1888, V. Cian, Supino, 1889, Zanoni, Livourne, 1904, C. Curcio, Rome, 1934.

citoyen, qui soutint vigoureusement les droits de sa patrie, de vive voix et par écrit. Il fut un jour attaqué sur le pont de Saint-Marc par cinq assassins, qui le percèrent de trois coups de stilet (*sic*), et s'enfuirent dans une barque à dix rames qui leur étoit préparée. Un assassinat si bien concerté, la fuite des meurtriers assurée avec tant de précaution, marquaient évidemment qu'ils avaient obéi aux ordres de quelques hommes puissans. La République porta alors de rigoureuses peines contre ceux qui attenteroient à sa vie. Elle le perdit en 1623, à soixante et onze ans.

« Le peuple, extrêmement passionné contre la Cour romaine, fit des vœux sur son tombeau, comme sur celui d'un Saint. Il est certain que ses mœurs étoient pures, mais sa doctrine l'étoit moins. Quand on ne seroit pas convaincu par ses propres lettres qu'il cachoit, sous son habit de Servite, la façon de penser des ministres de Genève, on en seroit convaincu par la lecture de son *Histoire du Concile de Trente*, où il ne garde aucune mesure. La meilleure édition de l'original de cette *Histoire*, en italien, est celle de Londres, 1619, in-fol., et, en latin, 1620, in-fol. Le Père Le Courayer l'a traduite en françois, en 1736, en deux volumes in-quarto, réimprimés en trois, et y a ajouté des notes encore plus hardies que le texte. Pour profiter de cet ouvrage curieux, intéressant et semé d'anecdotes recherchées, il faut lire en même temps l'Histoire du même Concile par le Cardinal Pallavicini. Cet auteur reproche à Sarpi plus de trois cent soixante erreurs dans les dates, dans les noms et dans les

faits. Ils sont, à la vérité, d'accord pour l'essentiel, mais la manière dont ils présentent les événements est bien différente.

« On a encore du célèbre Servite : I, un ouvrage, traduit par l'abbé de Marsy, sous le nom de *Prince de Frà Paolo.* Cet écrit, extrêmement vanté par les Italiens, fait voir que ce moine entendoit bien la politique; mais on est étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celles de Machiavel.

— « S'il se trouve, dit-il, parmi les habitans de « Terre-ferme, des chefs de parti, qu'on les exter- « mine; mais, s'ils sont puissans, qu'on ne se serve « point de la justice ordinaire, et *que le poison « fasse plutôt l'office du glaive.* » —

« Doit-on être surpris qu'on ait attenté sur la vie d'un homme qui donnoit de telles leçons?

« Autres ouvrages de Paolo Sarpi : « *Considérations sur les censures du Pape Paul V* contre la *République de Venise.* — *Traité de l'Interdit,* traduit en françois. — Histoire *particulière des choses passées entre le Pape Paul V et la République de Venise* (1). — *De jure Asylorum.* — *Traité de l'Inquisition,* 1638, in-4°, etc. — Un *Traité des Bénéfices,* estimé, et qui a été traduit en françois, in-12, etc. — Ces diflérens ouvrages, recueillis à

(1) *Historia particolare delle Cose passate tra il Sommo Pontefice Paolo V et la Serenissima Republica di Venetia, scritta dal Padre Paolo e divisa in* VII *libri.* In Mirandola, 1675. *(Guerra di Paolo V e de' Venetiani).* A la dernière page : « *Il fine. Viva San Marco !* » — Ajouté : *Trattato delle materie beneficiarie* di Frà Paolo Sarpi, nel quale si narra, col fondamento dell'Historia, come si dispensassero l'Elemosyne de'Fedeli nella primitiva Chiesa. In Mirandola, 1676.

Venise, 1677, six volumes in-12, donnent une idée avantageuse du génie et des connaissances de Frà Paolo; mais ils laissent de fâcheuses impressions sur son cœur et sur son caractère plein d'aigreur et d'impétuosité (1). »

De tous ces ouvrages, il en est un illustre et capital : la grande *Histoire du Concile* de Trente, que, deux siècles durant, toute l'Europe a consultée. Mais ce n'est pas à elle, bien que, par son importance, elle dépasse tout le reste, que j'ai à m'arrêter ici. Dans le nombre, on vient de voir un certain « *Prince* de Frà Paolo, *Conseils politiques adressez à la Noblesse de Venise* par le Père Paul Sarpi, de l'Ordre des Servites, Consulteur d'État et Théologien de la République de Venise, traduit de l'italien, avec quelques éclaircissements » (2). Ce sont ces éclaircissements que j'aurais voulu sûrement débrouiller.

Il est bien vrai qu'en son avertissement le traducteur nous raconte qu'il a tenu en ses mains, dans les dépôts d'Italie, trois copies de cet opuscule, sous trois titres différents : I. *Opinioni* di Frà Paolo Servita. — II. *Ricordi* di Frà Paolo. — III. *Sentimenti* di Frà Paolo; puis, qu'il en aurait trouvé, dans la Bibliothèque de Padoue, un exemplaire imprimé sous ce quatrième titre, plus explicite, peut-être trop explicite : *Opinione* FALSAMENTE *ascritta al Padre* PAOLO, *Servita, come debba*

(1) *Nouveau Dictionnaire historique par une Société de Gens de lettres,* Caen, 1779.

(2) Mention manuscrite sur l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Institut : « Par l'abbé de Marsy. » Il n'est pas jusqu'à la date : « A Berlin, 1751, » qui ne me fasse réfléchir.

governarsi internamente et esternamente la Republica venetiana, per havere il perpetuo dominio. A Venise, chez Roberto Meietti, 1685. » Mais, quatre ans auparavant, le même libraire en avait publié une autre édition (1681), sans masque ni gants, et qu'on ne disait pas du tout « *falsamenta ascritta,* faussement attribuée au Père Paul » (1). « Cette édition, ajoute le « traducteur », est à la Bibliothèque du Roi. »

Bénévolement, l'abbé de Marsy suggère « que la première publication de cet écrit (1681), attira dans le temps quelque mortification à l'éditeur et qu'on l'obligea de se rétracter dans la seconde (1685) ». — « Mais, repart-il, l'imposture était si grossière qu'elle n'a pu porter atteinte à l'opinion généralement établie que ce petit Traité est de Frà Paolo... Quoique cet écrit ne semble concerner que les Vénitiens, il ne laisse pas de renfermer des principes applicables à tout autre gouvernement. » Appel à un public plus vaste. Et le Père Le Courayer, éditeur et commentateur de l'*Histoire du Concile de Trente*, avec une *Vie de Frà Paolo*, appuie : « Tout court qu'il est, il peut passer pour un chef-d'œuvre de politique. » — « C'est ce qui m'a déterminé, affirme l'abbé de Marsy, à l'intituler : *Le Prince de Frà Paolo.* » Ainsi, le titre au moins est de lui : c'est lui qui a

(1) *Biographie universelle* : « *Le Prince* de *Frà Paolo ou Conseils politiques adressés à la Noblesse de Venise*, Berlin 1751, in-12. Traductton française (par l'abbé de Marsy) de *Opinione del Padre Paolo Servita, come debba governasi la Repubblica veneziana per havere il perpetua dominio.* Venise, sans date (1681), in-12. »

appelé *Le Prince*, dans une intention qu'il découvre, ce morceau auquel il décerne son certificat : « Ouvrage que les Italiens comparent aux plus excellents traités de Machiavel (1). »

On pourrait y prendre, en effet, des points de comparaison. Par exemple, *Du gouvernement de Terre-ferme* (2) : « Les sujets grecs du royaume de Candie et des Isles du Levant » ; l'accent de ces pages est réellement « machiavélique » et même un peu « ultra-machiavélique ». Elles seraient intéressantes à reproduire, si l'on était certain, sans hésitation et sans scrupule, de « l'authenticité » du livre, c'est-à-dire s'il était bien sûr qu'il fût de Frà Paolo. Mais le doute m'est venu, et la lecture attentive que j'en ai faite ne l'a pas absolument dissipé, qu'il se pourrait que l'abbé de Marsy y ait été pour plus que la traduction. Ces trois manuscrits aperçus et maniés en Italie, les deux éditions imprimées, dont la seconde (1685), disqualifie la première (1681), une certaine similitude de ton, la même recherche d'images frappantes entre le texte et les notes, la vie et l'œuvre même de « l'abbé de Marsy », m'empêchent d'y ajouter une foi sans le moindre soupçon (3).

(1) *Le Prince de Frà Paolo*, *Avertissement*, p. 8.

(2) Même ouvrage, trad. française, p. 70-71.

(3) Voici en effet la courte notice que je copie dans un *Dictionnaire historique* (par Louis Grégoire, Paris, Garnier frères, 1871 : « Marsy (François-Marie de), littérateur, né à Paris, 1714-1763, appartint quelques temps à la Société de Jésus. En 1755, il fut détenu plusieurs mois à la Bastille pour une analyse des *Œuvres de Bayle*. On a encore de lui deux poèmes latins : *Templum tragœdiæ* et *Pictura*; *Histoire de Marie Stuart*, 3 vol., in-12; *Des Chinois, des Japonais*, etc., 30 vol., in-12 (Les 18 derniers sont d'A. Richer); *Dictionnaire*

Mais, à supposer qu'il n'y ait, dans *Le Prince de Frà Paolo*, aucune supercherie, ni aucune part de supercherie, on ne saurait, en ce qui serait applicable à ce petit traité, s'inscrire en faux contre la sentence du comte Lanjuinais, rapportée par la *Biographie universelle :* « L'opinion que Paolo Sarpi donna comme théologien consultant de la République, pour garantir la stabilité du gouvernement, est un monument du plus odieux « machiavélisme » ; et Daru l'appelle un chef-d'œuvre d'insolence et de conceptions non moins scélérates que tyranniques (1). »

Dans son ensemble, l'école vénitienne est plutôt hostile que favorable « à la pensée », je ne dis pas « à la doctrine » de Machiavel, et plutôt encore à ses maximes ou à ses formules qu'à sa manière même de penser, sans en excepter Frà Paolo qui, à son tour, a passé aux yeux de quelques-uns pour un « odieux machiavéliste ». Trajano Boccalini avait déjà envoyé le Secrétaire en enfer, comme il avait, lui, Machiavel, envoyé dans les Limbes, chez les *bambini*, l'âme puérilement faible de Piero Soderini : « Machiavel, avait prononcé Boccalini, avec sa politique enragée et désespérée, a mérité d'être condamné aux peines éternelles (2). » M. Mézières, venu deux ou trois

de peinture et d'architecture; Le Rabelais moderne, c'est-à-dire modifié par la suppression des endroits obscurs et le rajeunissement de l'orthographe. » On avouera que « l'abbé » ne donne pas l'impression d'un personnage de tout repos.

(1) Référence : « Le comte Lanjuinais, *Revue encyclopédique*, t. IV, p. 47. »

(2) *Ragguagli di Parnasso*, cent. III, ragg. 1 : « *Il Machia-*

siècles après, en un temps de libéralisme, et jeune homme de 1848, n'acquitte pas absolument le Florentin qui écrivit *Le Prince*, mais, en considération des *Discours*, il lui accorde des circonstances atténuantes : « En réalité, conclut-il, Machiavel nous apparaît aujourd'hui comme le plus éloquent avocat d'une politique condamnable : il développe la théorie du succès et la justifie par des exemples. *C'est là son caractère distinctif parmi les politiques italiens* (1). » Je n'oserais pas affirmer, pour ma part, que vouloir et poursuivre le succès fût, parmi les politiques italiens, « un caractère distinctif, » c'est-à-dire qui distinguât Machiavel des autres, ni une école de l'autre. Ce qu'il faut dire, c'est que, quelle qu'ait été sa position à l'égard de Machiavel, et en face de l'école florentine, l'école politique vénitienne a fait preuve de qualités remarquables à plus d'un titre, mais que ce qu'elle a eu de plus éminent, ça été, si l'on en juge par ceux qui, de Charles VIII à la Révolution, se succédèrent à la Cour de nos Rois, les incomparables, les merveilleuses séries d'ambassadeurs, souvent des dynasties dans les mêmes maisons, que la République entretint auprès des grandes puissances, France, Angleterre, Espagne. La véritable école vénitienne, ce sont les Ambassadeurs vénitiens (2).

velli, con la sua arrabbiata e disperata politica, meritò di essere dannato alle pene eterne. » — Cf., sur la réaction contre Machiavel, Alfred Mézières, *Paruta,* 50-51.

(1) Alfred Mézières. — *Étude sur les Œuvres politiques de Paul Paruta.* Thèse de doctorat ès-lettres. Paris, veuve Joubert, 1853. In-8°, 153 pages.

(2) Les Relations en ont été publiées en trois séries par Tom-

Mais, pour les quelques noms qui reviennent maintenant en mémoire, on doit y regarder d'un peu plus près : tous ne sont pas vénitiens, et certains de ces écrivains politiques, si tel ou tel s'est réfugié à Venise, l'a habitée, y a vécu, ou tout au moins y a fait imprimer son ouvrage ; il en est tel ou tel qui ne se rattache à l'école vénitienne par aucun fil. On serait tenté d'y inscrire le plus répandu d'entre eux, Giovanni Botero. Pourtant Botero était Piémontais, né à Bene Vagienna, non loin de Cuneo (Coni), probablement en 1533. On ne sait pas grand'chose de ses premières années, si ce n'est qu'il fut élève des Jésuites, et qu'il se fit lui-même Jésuite à Turin. On sait qu'il s'occupait de numismatique et que, dans ses loisirs, il avait cultivé la poésie ; il était l'auteur d'un petit poème, *poemetto*, imprimé sous le signe de Cracovie (?), mais que plus tard il affecta de ne pas reconnaître et ne pas se rappeler. Chaud défenseur des Jésuites, ses confrères, il ne s'absorba jamais entièrement dans les seules controverses religieuses. Sa curiosité était éveillée sur tout, sacré ou profane, et par prédilection sur la politique. D'où son traité *De la Sagesse royale*, *De Regiâ sapientïâ*. — Après 1576, on ne perd plus sa trace. Il est d'abord secrétaire de l'archevêque Charles Borromée, à Milan. De 1584 à 1586, Giovanni Botero remplit en France une mission secrète, à lui confiée par le Duc Charles-Emmanuel, peut-être auprès de la Ligue. De retour en Italie, il

maseo, Eugenio Alberti, Barozzi et Berchet. — Cf. Charles Benoist, *La Monarchie Française*, Paris, Dunod, 1935 ; 2 vol., in-16, ensemble 590 pages.

accompagne à Rome le jeune Frédéric Borromée. Après 1586, pendant quatorze ans, il fait de nombreux voyages, dont il écrit les Relations pour le compte de la Propagande (ainsi faisait le Père Antoine Possevin). C'est dans cette période qu'il compose sa *Ragione di Stato* en dix livres (1589), traduite par Conring (1616) et nombreuses autres traductions en différentes langues. De 1589 aussi sont les *Cause della grandezza e magnificenza delle Città* (traduction anglaise, 1635); de 1591, 1592, 1593, les fameuses *Relazioni universali*, Rome, en trois, puis en quatre parties, multiples éditions, dix-sept en dix ans, trois traductions en latin, et dans presque toutes les langues européennes; on en tire, comme d'un classique, des *excerpta*, des morceaux choisis : une cinquième partie, restée inédite, n'a été publiée, par Gioda, qu'en 1895. Le Piémontais Botero était un cosmopolite, un « Européen » avant qu'on se réclamât de cette nationalité supranationale : peut-on l'adjoindre aux Vénitiens? *La Ragione di Stato* et les *Cause della grandezza delle Città* ont paru à Milan, *les Aggiunte* à Pavie (1) : il y en a de dédiées à des

(1) *Aggiunte* di Giovanni BOTERO Benese alla sua *Ragion di Stato*, nelle quali si tratta : 1° *Dell' eccellenze degli antichi Capitani*; 2° *Della neutralità*; 3° *Della Riputazione* (del Principe); 4° *Dell' agilità delle forze*; 5° *Della fortificatione*; 6° con una *Relatione del Mare*. Dedicate al molto Illustre Sig. Gieronimo Asinario. — In Pavia, appresso Andrea Viani, 1598. Con licenza de' Superiori. — Ces études sont particulièrement dédiées : 1. All' Illustrissimo et Eccellentis. Signore Il Sig. don Antonio di Cordova e Cardona, Duca di Sessa et Soma, etc... Ambasc. del Re Cattolico a Roma; 2. Au même; 3. All' Illustriss. Signore don Diego Fernandez di Cabrera e Bobadiglia, Conte di Cincione, di Valdemoro e di Cassarvini, Maggiordomo di Sua

Espagnols, à un Sicilien de Messine, à un gouverneur de Marienbourg; littérairement, les étrangers, pour l'Italie de la fin du seizième siècle, n'étaient pas tous des « *barbari* ».

Réinstallé à Turin, où il a été rappelé par Charles Emmanuel pour être le précepteur de ses fils, et âgé alors de soixante ans, mais encore robuste, Giovanni Botero n'était pas las de voyager. Pendant huit ans, il remplit fidèlement sa fonction, et on le trouve en 1603 jusqu'en Espagne, où il a conduit les jeunes princes. En 1607, de précepteur des princes, il est devenu secrétaire du Duc : sinécure qui lui permet de s'adonner à ses travaux : l'abbaye de Saint-Michel della Chiusa, qu'il a reçue en 1604, lui en fournit largement le moyen. Il mourut à Turin, le 27 juin 1617.

Dans la *Ragion di Stato*, comme base de sa doctrine de gouvernement, et en opposition *(contrapposto)* à celle de Machiavel, Botero pose la religion; « mais, du moment que l'État, considéré comme la domination ferme et stable sur les peuples », doit être conservé à tout prix, il finit par admettre, au nom même de la religion sur laquelle il est assis, « des violences et simulations assez semblables à celles que Machiavel,

Maestà, e di Suoi Consigni *(sic)* Supremi di Stato d'Aragona e d'Italia; 4. Au même; 5. A l'Illustre Signor Francesco Regitano gentilhuomo messinesc; 6. Al Illustriss. Sig. Stanislao Costea, governatore di Marienborgo.

On cite une édition de *La Ragione di Stato* à Venise, dès 1589, in-4°. Je ne l'ai pas tenue entre les mains. Celle dont je me suis servi porte la marque de Pietro Martire Locarno libraro, successeur de Pacifico Pontio, Milan, 1596. Cf. Le comte Napione, *Piemontesi illustri*, tome premier.

dans une autre intention et un autre esprit, consentait en vue de la fin suprême de la constitution et de la conservation de l'État ». Très éloigné de Machiavel en théorie, Botero n'en est pas si loin dans la pratique. « En eux-mêmes, le fondement idéal et la direction de cette nouvelle *Ragion di Stato* demeurent un peu faibles et incertains. Ce qui fait que la renommée dont est entouré cet écrit, exagérée en soi, est due surtout au milieu et au moment dans lesquels l'œuvre a été produite, c'est-à-dire quand, à Rome et dans presque toute l'Italie, la pensée politique était soumise à cet esprit de réaction religieuse qui était le fruit et en même temps le ferment de la Contre-Réforme. Cet aspect ressort d'autant plus si l'on note que l'unique voix autorisée en sens contraire est celle du plus grand historien de ces années-là, du Vénitien Paruta, qui vivait dans l'unique Cité et dans l'unique État où se conservait encore une indépendance morale. En effet, Paruta, dans la querelle entre la raison et la foi, se soumettait à celle-ci, mais toutefois il a pensé librement en fait de politique, sans subordonner en tout sa pensée à la religion. Il faut pourtant ajouter que la *Ragion di Stato* est si riche en observations aiguës, et si abondante en jugements sensés sur tous les éléments vivants et actifs de l'État, que, même en faisant abstraction du fondement moral et religieux, l'œuvre est en vérité pleine de valeur et d'intérêt (1). »

(1) *Enciclopedia italiana*, 1930. Article signé *C. Ca.* Disons le mot : la *Ragione di Stato* est un essai doctrinal de réfutation de Machiavel dans la ligne du « Prince Chré-

« Uberto Foglietta, dit le *Nouveau Dictionnaire historique*, sçavant gênois, eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gênes, et fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avoit essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. » Il se refugia chez le cardinal Hippolyte d'Este à Rome, où il mourut en 1581, âgé de soixante-trois ans. Parmi ses ouvrages, des histoires de Gênes et de Naples. Mais surtout *Della Repu blica di Genoa* (Genova), in-8°, « ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connoître cette république, du moins telle qu'elle étoit dans le seizième siècle (1). »

L'Enciclopedia italiana, en cours de publica-

tien ». L'exemplaire que j'ai consulté a pour titre complet : *Della Ragione di Stato Libri Dieci* del Sig. Giovanni Boteri, Benese. Di nuovo in questa quarta editione dall' istesso autore in alcuni luoghi mutati et accresciuti di diversi discorsi, et altre cose memorabili, et nel fine tre libri *Della grandezza delle Città*, del medesimo Autore. All' Ill. Sig. Federico Quintio, Reg. Advocato Fiscale per Sua Maestà Cattolica nello Stato di Milano, Con Privilegio. — In Milano, nella stampa del quon. Pacifico Pontio, ad in stanza (?) di Pietro Martire Locarno libraro, 1596. Con licenza de' superiori. — (Bibliothèque de l'Institut de France, deux parties en un vol. in-8° G. M. 233ª. — *Aggiunte*, Pavia, 1598, in-12. Avec les *Relazioni* G. M. 272. — *De Regno Gallico (Respublica sive Status regni Galliæ diversorum auctorum*, in-8° x 9, p. 565).

Autres édltions et traductions : Joannis Boteri, viri clarissimi, tractatus duo. Pri... de illustrium statu et politia libris X ; posterior de origine urbium, earum excellentia et augendi ratione libris III comprehensi, ex Italico primum in Germanicum, atque exinde in Latinum translati, ...auctore M. Georgio Draudio cive Francofurtensi. — Ursellis, apud Cornelium Sutorium, Lazare Zcisner, bibliop. Argentorati (Strasbourg) in-fol. 1602. — Traduction du livre *Delle Cause della grandezza delle città*, Rome, 1588.

(1) Par une société de Gens de lettres, Caen, 1779.

tion, est heureusement moins sèche. Foglietta, né à Gênes en 1518, de famille distinguée, inscrite à noblesse en 1528, fit des études juridiques, qui furent interrompues par des revers de fortune. Il se rendit à Rome où, grâce aux bons souvenirs qu'y avait laissés son oncle Antonio, mort en 1527, il fut bien accueilli à la Cour pontificale. En 1545, il était « abréviateur et protonotaire apostolique ».

Dans ce long séjour, il produisit deux principaux ouvrages, l'un de philosophie et de droit : *De Philosophiæ et Juris civilis inter se comparatione;* l'autre, d'histoire et de politique, dans lequel il dénonçait les abus commis par l'ancienne noblesse de Gênes (en particulier contre la nouvelle, dont il était) : *Delle cose della Repubblica di Genova.* L'ouvrage fit du bruit, mais l'auteur fut poursuivi, dans sa ville natale, par le vicaire de l'archevêque, et mis au ban de la République. Il en prit son parti, en demeurant à Rome, et en s'attachant à la composition d'une histoire dont il n'a laissé que des fragments. On cite l'histoire de la conjuration des Fieschi (2). Ce sont donc, avant tout, encore des histoires gênoises.

En 1564, Emmanuel-Philibert de Savoie le nomma gentilhomme de sa Cour et historiographe de sa maison. Entré en 1568 au service du cardinal Hippolyte d'Este et résidant avec lui dans la villa de Tivoli, il en décrivit les beautés dans son *Tyburtium.* Il passa ensuite auprès du cardinal Louis d'Este *junior.* Pour démontrer au gouverne-

(2) *Ex Universà historià suorum temporum*, Naples, 1571.

ment de Gênes que son amour de la patrie était resté intact, il composa *Clarorum Virorum Elogia*, série de biographies des personnages les plus illustres de la République. La lutte de l'ancienne noblesse et de la nouvelle paraissant terminée, il rentra dans la faveur de ses concitoyens et fut élu « historiographe public » (1576). Foglietta commença, en cette qualité, une Histoire de la Ligurie depuis les origines et la mena jusqu'en 1527. Après sa mort à Rome, le 5 septembre 1581, son frère Paul la publia, avec un Abrégé des faits jusqu'en 1575, tiré de l'*Histoire* de I. Bonfadino, encore inédite (1). La traduction de ces Histoires fut confiée au Florentin Francesco Serdonati, et parut en 1597. — Dans tout cela, on entrevoit Gênes, Naples, Rome, Florence : aucun lien apparent avec Venise. Mais on ne pouvait, entre les politiques italiens, passer Foglietta tout à fait sous silence, et l'on ne pouvait non plus consacrer un chapitre à chacune des « petites patries » italiennes.

Girolamo Frachetta était de Rovigo. « Il se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est : *Il Seminario de' governi di Stato e di Guerra*, 1648, in-8°. Il est mort à Naples au commencement du dix-septième siècle. Frachetta

(1) Uberto FOGLIETTA. — *Hiztoriæ Genuensis* libri XII. Œuvres mineures, dans les *Opuscula varia*, recueil de Grævius, *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ*, tome premier. Ferrando, *Anecdota*. Gênes, 1838. — Bibliographie : Cotignoli (1905) ; Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*, Munich et Berlin, 1925. — Voyez *Enciclopedia Italiana*, 1932.

« demeura longtemps à Rome où il fut chargé par la Cour d'Espagne de diverses affaires; mais son esprit satyrique l'obligea de quitter cette capitale ». C'est à peu près tout ce que les Dictionnaires nous en disent (1). Le plus récent (*L'Enciclopedia italiana* (2), 1932), ajoute seulement deux dates et de brèves remarques : « *Il Prencipe*, Venise, 1597, et éditions successives, donc aussi 1599, qui n'aurait pas été la première. *Della Ragione di Sstato*, Urbin, 1623, posthume. » — D'après elle, les ouvrages politiques de Girolamo Frachetta auraient été « conçus et rédigés selon les « *schèmes* » chers aux écrivains de son temps », et, par lui, « le problème politique aurait été *dilué* dans les conseils accoutumés de prudence adressés aux chefs de gouvernement; conseils également de pratique financière, car Frachetta s'intéresse aux questions économiques, et étudie les effets des impôts dans l'ordre social et pour la tranquillité du pays (3). »

(1) *Nouveau Dictionnaire historique*, Caen, 1779.

(2) *L'Enciclopedia* renvoie, en bibliographie, à GOBBI, *L'Economia politica negli Scrittori italiani del secolo XVI-XVII* (Milan, 1889); et Benedetto CROCE, *Storia dell' Età barocca in Italia* (Bari, 1929). — Ailleurs, quelques indications sans précision : Deux discours à Sigismond Battory, grand prince de Transylvanie (1593). Seconde mouture de la *Ragione di Stato* et de la *Ragione di Guerra* (?). Traduction allemande des *Discours* en 1684.

(3) On peut toutefois ajouter que Frachetta semble avoir été à Rome en relations avec l'ambassadeur d'Espagne, ce qui serait peut-être une des raisons pour lesquelles il fut contraint d'aller chercher asile à Naples, où il serait mort vers 1620. Il aurait publié à Venise : *Il Principe*, 1599, in-8°, et, certainement, il y a publié *l'Idea del libro de' Governi di Stato e di guerra*. Je possède ce dernier petit volume, qui semble le sommaire d'un grand ouvrage. En voici le titre tout au long : *L'Idea del libro de' Governi di Stato e di Guerra, di Girolamo* FRACHETTA. Con

Je ne peux pas ne pas faire mention d'Agostino Nifo, personnage peu sympathique, compliqué et brumeux. On croit, — mais ce n'est pas certain, — qu'il était né à Sessa en 1473 et qu'il est mort soit en 1538, soit en 1545. Il enseigna à Padoue, à Naples, à Pise, à Salerne, et fut appelé aussi à Bologne. A Padoue, il avait subi l'influence de l'averroïste Nicoletto Vernia, et adhéré à sa doctrine. C'est à Padoue que fut imprimé son livre :

due discorsi, l'uno intorno la Ragione di Stato, et l'altro intorno la Ragione di Guerra, del Medesimo. — Al Sereniss. Sig. Duca di Mantova e del Monferrato. — In Venetia, appresso Damian Zeno, 1592.

Dans cette dédicace, Frachetta rappelle au Duc qu'il lui a déjà envoyé ce travail en manuscrit « de sa cité de Casale, quand il s'y trouvait » auprès de l'Illustrissime Seigneur Cardinal Scipione Gonzaga, *son* Seigneur. » — Dédicace datée de Rome, 15 août 1592.

Le volume contient une sorte d'introduction, des notes sur quelques historiens anciens et modernes (Comines, Guichardin, G. du Bellay), une table des chapitres, suivie d'exemples, le Discours de *la Ragione di Stato*, d'où j'extrais ces quelques lignes. Après avoir noté que le Pape Pie V appelait la Raison d'État « la Raison du Diable » Frachetta en arrive à mettre en cause Machiavel : « Si nous regardons bien, nous verrons que les Princes qui ont fait profession de cette Raison d'État, outre qu'ils ont été des tyrans, sont aussi tombés dans l'athéisme ; et de ce péché ont été souillés encore ceux qui en ont écrit d'une façon remarquable, comme en particulier Nicolas Machiavel, maître de cette doctrine pestifère ; duquel Machiavel quiconque a été le disciple a pu s'apercevoir de sa faute ; s'il ne s'en est pas aperçu, il nous en a fait au moins apercevoir, nous autres qui avons vu la colère de Dieu descendre sur lui lorsqu'il y pensait le moins : et ainsi en adviendra-t-il dans l'avenir à celui qui suivra cet abominable auteur, dont nous pouvons savoir quelle force il a prise dans le beau royaume de France, par ce fait que tous ceux qui se soucient peu de Dieu, qui sont des hérétiques masqués, ou plutôt des Athées, s'y appellent Machiavélistes. » *(Discorso della Ragione di Stato*, p. 44 verso et 45 recto).

De intellectu et dæmonibus (1492 : — il n'aurait eu alors que dix-neuf ans). Il rentra plus tard dans l'orthodoxie catholique et fut chargé par le Pape Léon X de réfuter le : *De immortalitate animæ* de Pomponazzi. Quant au traité *De Regnandi peritiâ*, que M. Ad. Nourrisson a eu le tort de prendre au sérieux (1), « ce n'est en substance, dit l'*Enciclopedia italiana*, qu'une traduction latine dissimulée du *Prince* de Machiavel, publiée neuf ans avant lui (1523) sur quelqu'une des copies manuscrites qui circulaient, frelatée du reste, larcin et trahison » (2).

De Vincenzo Gramigna, je ne sais rien que son nom et le titre de son livre : *Del Governo tirannico et regio*, qui, paru à Naples en 1615, était dédié au cardinal Scipion Borghese (3).

Mais, beaucoup plus que je n'en cite dans les écoles florentine et vénitienne, j'omets des écrivains politiques de toute taille dans toutes les autres grandes villes d'Italie, dans les grands centres régionaux qui étaient autant de foyers, à Rome, à Milan, à Naples, où devait fleurir une école juridique, si féconde et si subtile. — Entre l'école florentine et l'école vénitienne, elles-

(1) V. Ad. Nourrisson, *Machiavel,* ch. xii et suiv.

(2) *Le Prince*, composé en 1513, ne fut imprimé qu'après la mort de Machiavel, en 1532. — Sur Nifo, courte notice dans *Enciclopedia italiana,* 1934.

(3) Vincenzo Gramigna, *Del Governo tirannico e regio* libri due, all' Ill° e Rev° Signore il Sig. Cle Scipione Borghese. — Naples, Tarquinio Longo, 1615. — *L'Enciclopedia italiana* n'en dit mot.

mêmes, je n'ai voulu que marquer les distinctions, les divisions, sous l'angle et, pour ainsi dire, « en fonction du machiavélisme » et bien plus encore de « l'esprit » que du « texte machiavélique » ; j'ai cherché entre elles la « ligne de faîte », la « ligne de partage des eaux », qui n'est pas toujours très visible et très solide. — Sans méconnaître la continuité du souffle et de l'effort patriotiques, sans marchander l'admiration au mouvement national sorti du seizième siècle et soutenu jusqu'au dix-neuvième, repris au delà, alors que Giuseppe Canestrini, dans ses préfaces, descendait jusqu'au *Risorgîmento*, jusqu'aux Niccolini, aux Guerrazzi, aux Gino Capponi et Atto Vannucci, aux Cappei et Centofanti, aux Galeotti et Tabarrini, aux Salvagnoli et Francesco Forti (1) (et les Manzoni, les Gioberti, les Balbo, les Azeglio, comment les omettre ?), je me suis arrêté modestement au plus près de Machiavel. Une seule exception pour Vittorio Alfieri, dont *le Prince* (2), dans certaines pages, a le son de l'autre *Prince*, et dont la prose, forte et mâle, est comme un chant :

« De philosophes investigateurs de vérités politiques et morales, l'Italie n'en a pas eu depuis (depuis Cicéron) jusqu'à Machiavel. Celui-ci, très profond en tout ce qui regarde les gouvernements, dans la sublime connaissance et le développement du cœur de l'homme maître inimitable, a été et

(1) Giuseppe Canestrini, Préface au *Reggimento di Firenze*, p. xx.

(2) Vittorio Alfieri, *Del Principe e delle Lettere*, liv. II, ch. iv, édition de Kehl, avec les caractères de Baskerville (Beaumarchais), 1795.

mérite d'être chef de secte parmi nous. Mais Machiavel est aussi le fils d'une certaine république agonisante, et, bien que par quelques dédicaces aux tyrans médicéens il se soit deshonoré un peu lui-même, pourtant, par un suprême bonheur, n'ayant pas été protégé par eux, il a lumineusement écrit le vrai. Ce nonobstant, comme une plante étrangère à l'Italie serve et avilie, il fut peu considéré, peu lu et beaucoup moins médité et compris tant qu'il vécut; après sa mort, il resta très discrédité, lui et son livre. Et, à propos de cet auteur, il convient ici en passant d'observer une étrange bizarrerie de l'esprit humain; et c'est que de son seul *Livre du Prince* on pourrait çà et là tirer quelques maximes immorales et tyranniques, lesquelles y sont mises en lumière (pour qui réfléchit bien) beaucoup plus afin de dévoiler aux peuples les ambitions et les cruautés calculées des princes qu'afin d'enseigner aux princes à les pratiquer; puisqu'ils les emploient toujours plus ou moins, les ont employées et les emploieront, suivant leur besoin, esprit et habileté. Au contraire, Machiavel, dans ses Histoires et dans ses Discours sur Tite-Live, à chaque mot respire liberté, justice, pénétration, vérité et hauteur suprême de l'âme : d'où quiconque lit bien, et sent vivement, et se confond en l'auteur (ne fait qu'un avec lui : *e nell autore s'immedesima*), n'en peut sortir qu'un fougueux enthousiaste de liberté, et un amateur très éclairé de toute vertu politique. Néanmoins, Machiavel proscrit par les princes, par pure vergogne d'eux-mêmes, par les peuples peu lu et pas du tout médité, en vient

vulgairement à être cru par tous un vil précepteur de tyrannie, de vice et de bassesse *(viltà)*. Et ce ne sera pas une des moindres preuves en faveur de ce que j'assure, que les philosophes ne peuvent être jamais plante de servitude; puisque la moderne Italie, maîtresse en tout esclavage, ne connaît ni n'estime le seul vrai philosophe politique qu'elle ait eu jusqu'à présent. » — Et le poète adresse à Machiavel ce dernier salut en deux vers que toute traduction affaiblirait :

...Il sovrano pensator, ch' esprime
Si ben del Prence i dolorosi effetti (1)...

(1) V. Alfieri, *Rime*, Kehl, 1789, *Sonetti*, XL, p. 26.

CHAPITRE XV

LA LIGNÉE « DU PRINCE CHRÉTIEN ». DON DIEGO DE SAAVEDRA FAXARDO. LE P. BALTASAR GRACIAN

Mais il y a un contre-courant. En face du *Prince* de Machiavel, né, — dans la banlieue de Florence, au lendemain du règne éphémère du Christ-Roi qu'avait un moment proclamé la sombre ardeur de Savonarole, de la résurrection des exemples antiques et du spectacle misérable du monde, — subsiste et se recolore la traditionnelle image du « Prince Chrétien ». Machiavel n'a pas absolument, comme on l'a dit à faux, « déchristianisé » le Prince, mais il l'a, pourrait-on dire dans l'affreux jargon qui est le nôtre, « laïcisé. » Avant lui, les préceptes, les maximes dont s'inspirait la politique (et même ce qu'on appelait en France « les lois fondamentales du Royaume ») n'étaient pour la plupart ou le plus souvent que des conseils moraux. Dans la liste que donne le *Codicille d'Or ou Petit Recueil* tiré *de l'Institution du Prince chrestien composée par Erasme* (1), on ne compte

(1) « Mis premièrement en françois sous le Roy François Ier, et à présent pour la seconde fois. Avec d'autres pièces... A la Sphère, 1665. — *L'Institution du Prince Chrestien* avait été dédiée à Charles d'Autriche, plus tard Charles Quint (1518). L'extrait, fait par Gilles d'Aurigny dit le Pamphile, fut publié

pas moins d'une trentaine d'ouvrages de ce genre pour la part de la seule France de 1540 à 1635, à peine un siècle. De 1541 à 1713, la littérature politique foisonne : le seul catalogue de la Bibliothèque Royale de La Haye énumère soixante-quinze volumes en latin, français, italien, espagnol, (les germaniques écrivent en latin). Pour nous en tenir à ceux, rédigés en français, qu'indique le *Codicille d'Or*, et qui portent dans leur titre le mot même : *le Prince Chrétien*, après Erasme, *Institution du Prince Chrestien*, tête de série, 1518, nous avons Claude Despence, *Briève institution du Prince chrestien*, 1548 ; Pierre Boaistuau, surnommé Launay, traduction de l'Histoire de Chelidonius Tigurinus sur l'*Institution des Princes chrétiens*, 1557 ; Jean Talpin, seigneur de Saint-Fère, doyen de la chapelle de Notre-Dame de Taillefer en Limousin : *La République chrestienne, contenant le vray miroir et instruction du Prince chrestien* « pour bien et heureusement conduire ses mœurs et actions en l'administration et gouvernement d'un Royaume, 1574 ou 1578, de ce Jean Talpin encore, en 1608, *La police chrestienne et l'institution du Prince chrétien* (qui est peut-être une réimpression). Les autres ne disent pas, en toutes lettres, dans leurs titres :

d'abord en latin (1543) puis traduit en français (1546), chez Claude L'Angelier, par Jean Le Blond, seigneur de Branville. — Introduction au *Codicille d'Or*, d'après Erasme. *Bibliothèque de l'Institut*. — Cf. Charles Benoist. *L'Influence des Idées de Machiavel*. Leçons professées à l'Académie de Droit international de La Haye, en 1925. *Recueil des Cours*. Tirage à part. Paris, Hachette, in-8°., 1926, p. 62, 89 et suiv. où la double liste de ces ouvrages se trouve tout au long.

Le Prince chrétien, mais il n'en est pas qui ne le laissent entendre. Et, en ce fleuve débordé, quoique ces essais, généralement médiocres, en restent à mille lieues par la force, le « machiavélisme » est d'abord un peu noyé.

Dans la foule indistincte de ces auteurs que je ne nomme pas, je voudrais, tout au moins en les nommant, faire exception pour trois ou quatre : pour Jean-Louis Guez de Balzac, pour René Descartes, pour Gabriel Naudé. Ce n'est pas que *Le Prince* de Balzac soit en quoi que ce fût « machiavélique » ou seulement soit « politique » : il n'est qu'un exercice d'école, un « devoir de rhétorique », et il n'offre d'intérêt qu'au point de vue du style et de l'histoire de la langue. Il manque trop à Balzac la pratique des affaires, sinon la connaissance des hommes. Morceau de bravoure qu'un écrivain à l'aise file doucement dans les loisirs de sa maison des champs, à l'écart et hors de la prise des réalités dont il disserte sans les sentir (1). Descartes est bien autrement saisissant, ne craignons pas de le dire, bien autrement « intelligent. » Sa lettre à Madame Élisabeth, Princesse palatine, du 15 septembre 1646, est « si sage, si pleine, si solide, » qu'elle en prend « un air assuré de jugement définitif. » (2). Il serait difficile de

(1) Suivant les expressions de Ferdinand Brunetière (*Manuel de l'Histoire de la Littérature française*, p. 122-123 (Notes), « la politique » de J. L. Guez de Balzac « est encore toute livresque », « sa philosophie s'est formée tout entière dans le cabinet », « il manque d'une certaine expérience des choses dont il parle » et le titre même du livre a été sauvé surtout par la renommée de l'écrivain. — *Le Prince* de Balzac est de 1634.

(2) Avec cette lettre du 15 septembre, une autre de no-

penser rien de plus raisonnable, ni de plus équitable. Quant à Gabriel Naudé, en glanant dans ses *Considérations politiques sur les coups d'État*, 1639 (1), on y trouverait des pages à retenir, « tant à cause de l'inspiration qu'on leur prêta et de la fortune qu'elles eurent que pour l'attachement passionné et fidèle qu'il voua à *la mente* de Machiavel, et dont témoigna, après sa mort, un curieux billet de Gui Patin (2). Mais il faut maintenant que j'aille vite, et j'arrive droit,

vembre 1646, adressées à la Princesse Palatine, qui « ayant jugé à propos de se retirer de la Hollande chez Mme l'électrice de Brandebourg, sa parente, avait fait savoir à M. Descartes, avant de partir, qu'elle souhaitait qu'il lui mandât son sentiment touchant le livre de Machiavel intitulé *Le Prince*... Aussitôt M. Descartes se mit à lire ce livre, et cette lettre contient le jugement qu'il en porte... Je la date, avec la suivante, du 15 septembre 1646. » (Note de l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Institut.) Edition L. Aimé-Martin, Paris, Aug. Desrez, 1838. Lettre XXIII du tome Ier. — Lettre de novembre, dans l'édition Adam et Tannery, t. IV, p. 530. — V. *L'Influence des Idée de Machiavel*, p. 74 à 78 du tirage à part.

(1) Edition publiée d'après la copie de Rome 1712, ch. x. — « Par » *coups d'Etat*, Gabriel entendait non pas ce que nous entendons à présent, mais simplement des ruses ou artifices dans le sens de moyens secrets pour gouverner, *arcana imperii*. » — V. *L'Influence des Idées de Machiavel*, tirage à part, p. 59.

(2) Cf. Gustave Lanson, *Choix de Lettres du XVIIe siècle*, p. 206. « Ce 12 d'octobre (?) ... Je ne veux point oublier que M. Naudé faisoit grand état de Tacite et de Machiavel ; et, quoi qu'il en soit, je pense qu'il étoit de la religion de son profit et de sa fortune, doctrine qu'il avoit puisée et apprise *in Curiâ Romanâ*. M. Naudé faisoit grand état des finesses du *Cabinet des Princes* et de Tacite qui en est tout plein : il prisoit aussi très fort Machiavel et disoit de lui : Tout le monde blâme cet auteur, or tout le monde le suit et le pratique, et principalement ceux qui le blâment, tels que sont les moines, les supérieurs de religion, les théologiens ; le Pape et toute la Cour romaine. » ... — V. Tirage à part de *L'Influence des Idées de Machiavel*, p. 59 à 62, 86, 95 à 101.

m'étant longuement étendu plus haut sur les Italiens, et ailleurs sur les Français (1), à deux Espagnols qui eurent une grande audience en Europe, Saavedra Faxardo et Baltasar Gracian.

L'exemplaire que j'ai là des *Œuvres* de Saavedra est de la nouvelle édition publiée à Anvers en 1681. L'auteur étale, sur le titre, après un frontispice que décorent allégoriquement, devant un temple voué à la Noblesse, — *Nobilitati sacrum.* — vingt personnages chargés d'emblèmes et de blasons, le chapelet de ses services et de ses dignités. Nous apprenons par lui-même que Don Diego de Saavedra Faxardo était ou avait été Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, Conseiller de Sa Majesté dans le Conseil Suprême des Indes, et son Ambassadeur plénipotentiaire dans les Treize Cantons, *etc.* (L'*etc.* est de Don Diego.) (2). Cette édition nouvelle avait été imprimée sur un ordre venu d'Espagne : « *Mandaronme de España imprimiesse las obras de Don Diego de Saavedra Faxardo,* » pour

(1) Voir *L'Influence des Idées de Machiavel*, tirage à part du *Recueil des Cours de l'Académie de Droit international de La Haye, année 1925*. Particulièrement, la troisième leçon et les notes qui la complètent : *Le Machiavélisme et la philosophie ou la science politique* (p. 57 à 106).

(2) Obras de Don Diego de SAAVEDRA FAXARDO, Cavallero del Orden de San Jago, del Consejo de su Magestad en el Supremo, de las Indias, y su Embajador Plenipotençiario en los Treze Cantones, etc. — En dos tomos divididas. El primero contiene : I. *Idea de un Principe Politico Christiano,* representada en cien Empresas. II. *La Republica litteraria*. El segundo, *Corona Gothica, Austriaca y Castellana* dividida en tres partes. Nueva Impression adornada con los Retrados de los Reyes Godos. — En Amberes, en casa Juan Bautista Verdussen, Impressor y Mercader de Libros. MDC. LXXXI, in-f°. Con privilegio.

servir sans doute à une sorte de propagande. C'est ce qu'explique le libraire Jean-Baptiste Verdussen, dans sa dédicace à l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur, dont il se dit l'humble serviteur et « sujet » *(y subdito)*, D. Auberto Van den Eeden, licencié *in utroque,* « élu par Sa Majesté Catholique huitième évêque de la ville d'Anvers et consacré le 31 octobre 1677. » (Avec les armoiries de l'évêque en tête de chapitre, car Verdussen ne se rassasie pas de dessins). Le permis d'imprimer avait été délivré à Anvers le 22 septembre 1676. Faxardo, né en 1584 à Algezarez (province de Murcie), était mort en 1648 plénipotentiaire au Congrès de Westphalie, mais une première édition avait paru à Munich en 1640, une autre à Milan en 1642, et l'avis de Verdussen parle non seulement de deux éditions précédentes, mais de trois. Dans son avertissement personnel au Lecteur, Saavedra lui dit que, durant « le laborieux loisir » de ses continuels voyages en Allemagne et en d'autres pays, il a pensé sans cesse à ces cent figures « qui forment l'*Idée du Prince politique chrétien*, écrivant dans les hôtelleries ce qu'il avait discouru en lui-même dans le chemin, quand sa correspondance ordinaire de dépêches au Roi ou à ses Ministres, et le surplus des affaires publiques à sa charge, lui en donnaient le temps. » — Il a écrit ce livre, et il l'a fait imprimer sur les instances de ses amis, toujours au service du Roi, et pour que ne fussent pas perdues « les trente-quatre années qu'il y avait dépensées, depuis qu'il était sorti de l'Université de Salamanque, et employées dans les Cours « les plus principales »

de l'Europe, « ayant assisté, à Rome, à deux Conclaves; à Ratisbonne, à un Convent Electoral où fut élu le Roi des Romains à présent Empereur; dans les Cantons *Esguizaros* à huit Diètes, et dernièrement à Ratisbonne à la Diète générale de l'Empire, comme plénipotentiaire de la Sérénissime Maison et Cercle de Bourgogne ». — Aussi, si quelques-unes des observations politiques de ce livre « profitent à qui est né pour gouverner deux Mondes », ne regrettera-t-il pas sa peine.

Il ne s'arrêtera pas à commenter ces cent images, pour ne pas ôter au Lecteur le plaisir de les comprendre de lui-même. Toute l'œuvre est composée de sentences et de maximes d'État, « parce que ce sont les pierres dont on construit les édifices d'État. » Il s'est appliqué avec un soin particulier à ce que le style soit soutenu sans affectation et bref sans obscurité, car, en ce qu'on écrit aux Princes, il ne doit y avoir ni paragraphe inutile, ni parole superflue ». C'est pécher contre le bien public, que de vainement les entretenir. Au reste, il ne s'attache pas tant « à l'institution et au gouvernement du Prince » qu'il vise à celui et à celle des Républiques », à leurs accroissements, à leur conservation, à leur chute, et à former un Ministre d'État, et un homme de Cour bien préparé. » S'il est libre dans la vérité de ses propos, qu'on en impute la faute aux appétits de la Domination, « dont l'ambition est tant enracinée au cœur humain qu'elle ne se peut guérir sans le fer et le feu. » Quand il réprouve les actions des Princes, ou quand il parle des Tyrans, ou seulement de la nature du Principat,

il n'oublie pas que souvent le Prince est bon, et agit mal parce qu'on lui cache la vérité, ou parce qu'il est mal conseillé. De même pour les Républiques. Saavedra s'est servi d'exemples anciens et modernes : de ceux-là pour leur autorité et de ceux-ci parce qu'ils persuadent plus efficacement, et encore parce que, peu de temps s'étant passé, l'état des choses a moins changé et l'on peut les imiter avec moins de danger, ou se former d'après eux avec plus de certitude un jugement politique, et s'en instruire, ce qui est le plus sûr profit de l'Histoire. » La méthode, au moins, on le voit, est machiavélique, si l'auteur ne l'est pas, et se défend de l'être (1).

Des cent images des *Empresas politicas*, j'en extrais deux qui se rapportent directement à Machiavel et au machiavélisme : l'*Empresa* XVIII, sur « les apparences de la piété », où, après avoir résumé assez exactement la pensée du Florentin, Don Diego la réfute par des arguments de moralité et d'utilité » ; et l'*Empresa* XLIII, sur la fable de « la peau du lion et la peau du renard » (2). Rien n'exprime mieux que les devises mêmes des gravures l'idée qu'on se faisait ou qu'on voulait pa-

(1) *Idea de un Principe Politico Christiano*, — *Al Letor*.

(2) *Empresa* XVIII, p. 63. *A Deo*. — *Empresa* XLIII, *Ut sciat regnare*, p. 154. — C'est la vignette de l'*Empresa* XLIII que nous avons reproduite à mi-grandeur, sur la couverture de notre volume. « Pour qu'il sache régner » *il*, le Prince. — Mais seule, la peau du lion est accrochée au dais. La peau du renard a disparu, ou du moins on ne la montre pas, comme n'étant pas assez noble, au goût espagnol, quoi qu'on la réintroduise, dans le texte, timidement, Dieu me garde de dire, un peu hypocritement! Se rappeler ce que Guichardin a écrit de Ferdinand le Catholique dans sa *Legazione di Spagna*.

raître se faire (quitte à y conformer plus ou moins les actes) au milieu et vers la fin du dix-septième siècle. — Le Prince de Saavedra, — et c'en est le trait distinctif, c'est le signe du temps, — est un « Prince chrétien ». Réaction contre Machiavel, dont le Prince n'est pas, lui, un « Prince chrétien », et que sa grande nouveauté, sa grande audace, est d'avoir « laïcisé ». C'est par des considérations religieuses que ce Prince nouveau, ce Prince audacieux, qu'on ira jusqu'à dire « athée », on le critique et on le combat d'abord, plus que par des raisons juridiques ou politiques (1).

Sous l'*Empresa* XVIII, — *A Deo*, — Saavedra, s'attaquant ouvertement à Machiavel, dit que le Secrétaire voulait que « son Prince eût aux pointes de son sceptre la piété et l'impiété, pour les enrouler ensemble et tourner la tête du côté qui convenait le mieux à la conservation ou augmentation de ses États; qu'à cette fin il ne lui semblait pas que les vertus fussent nécessaires au Prince, mais qu'il lui suffit de donner à entendre qu'il les a, parce que, s'il les avait vraiment, et s'il se gouvernait toujours par elles, elles lui seraient pernicieuses, mais qu'au contraire elles lui seraient fructueuses si l'on pensait qu'il les a, étant disposé de telle sorte qu'il puisse et qu'il sache s'en départir, et manœuvrer selon qu'il serait convenable et que le cas le demanderait; et il (Machiavel) juge cette fausse apparence plus nécessaire encore chez les Princes qui se sont

(1) Cf. *L'Influence des Idées de Machiavel*, tirage à part, p. 101.

récemment élevés à l'Empire, qui ont besoin d'être parés à user des voiles suivant que souffle le vent de la Fortune et quand la nécessité y oblige. Impie et imprudent conseil, qui ne veut pas que les vertus soient enracinées, mais postiches. Comment l'ombre peut-elle travailler de même que la vérité?... (1) ». On voit, par la citation de ces dix lignes, le défaut de la manière de Saavedra, commun aux Espagnols de ce temps, qui est d'être alambiqué et entortillé, pompeux et précieux, et que Gracian portera à son comble, jusqu'à une espèce de gongorisme psychologique et politique (2).

L'*Empresa* XLIII est celle de « la peau du lion ». Saavedra y dénonce l'impiété et la férocité du dessein de Machiavel, qui attribue au Prince la nature du lion et la nature du renard, afin que ce qu'il ne peut pas atteindre par la raison, il l'obtienne ou par la force ou par la ruse », en quoi il eut pour maître Lysandre, général des Lacédémoniens (car le mythe vient des Grecs), lequel Lysandre « conseillait au Prince que, là où la peau du lion ne suffisait pas, il y cousît la peau du renard, en se servant de son art et de ses ruses ». Autres autorités antiques et modernes : Polybe, le roi Saül, César duc de Valentinois. Machiavel fonde sur cet expédient une méthode qui peut réussir à

(1) *Empresas politicas*, XVIII, p. 63.

(2) Cependant, la *Biographie Universelle* rabaisse trop Saavedra Faxardo et ses *Empresas*. La *Biographie générale* est moins sévère, et par conséquent plus juste. Le grand succès du livre de Saavedra en différents pays prouve que, dans la riche production d'alors, — riche du moins par le nombre, — il ne fut point indifférent.

l'occasion, mais ne donne aucun résultat durable. César Borgia s'est ruiné, et ses ruines n'ont laissé pas même un fragment : « Que peut durer ce qui se fonde sur la ruse et sur le mensonge? Comment la violence peut-elle subsister? Quelle fermeté y aura-t-il dans les contrats, si le Prince, qui doit en être la sécurité, manque à la foi publique? Qui se fiera en lui? Comment durera l'Empire dans lequel ou l'on ne croit pas à la Providence divine, ou bien l'on s'en remet plus à ses propres habiletés qu'à la Providence même? Je ne veux pourtant pas pour cela que le Prince soit si bénin qu'il ne recoure jamais à la force, ni si candide, ou si simple, qu'il ne sache pas dissimuler, ni se garder contre la ruse, parce qu'il vivrait exposé à la malice, et tout le monde se moquerait de lui. Loin de là, je veux qu'il ait sa valeur (qu'il soit vaillant), mais que ce ne soit pas de la valeur bestiale et privée de raison des animaux sauvages; mais qu'elle s'accompagne de la justice, puisque c'est par la peau du lion que s'exprime le symbole de la vertu, et que, pour ce motif, on l'a dédiée à Hercule. Toutefois il convient au Prince de se couvrir le front de sévérité et de s'opposer à la ruse; de ne pas toujours paraître humain. Il est des occasions où il faut qu'il se revête de la peau du lion, et que ses vassaux et ses ennemis le voient si sévère que la ruse ne le surprenne pas par les paroles flatteuses dont on se sert pour apprivoiser le cœur des Princes. Il semble que ce soit ce que les Égyptiens ont voulu donner à entendre, en mettant l'image d'un lion sur la tête de leurs Princes. Il n'y a ni respect, ni révérence, où il n'y a

aucune crainte. En persuadant le Peuple que le Prince ne sait pas se fâcher, et que l'on trouvera toujours en lui un visage paisible et bénin, on le déprécie. Mais cette sévérité n'a pas toujours à passer à l'exécution, lorsqu'il suffit, que, comme il menace, il opère ; et alors l'esprit du Prince n'a point à se troubler : qu'il se serve seulement de la sévérité de son front. » (Entre les deux positions, l'auteur est bien embarrassé : il va même reprendre la peau du Renard qu'il avait rejetée et la réintroduire dans un coin.) « Sans que le Lion se décompose, ni pense à faire dommage aux autres animaux, qu'il leur fasse peur par sa vue seulement : telle est la force de la majesté de ses yeux. Mais, comme parfois il convient de couvrir la force par l'astuce, et l'indignation par la bégninité, en dissimulant et en s'accommodant au temps et aux personnes, en cet Emblème le front du Lion se couronne non des tours du Renard, vils et frauduleux, indignes de la générosité et du cœur généreux du Prince, mais des serpents, symbole de l'Empire et de la Majesté prudente et vigilante qui dans les Lettres sacrées veut dire la prudence (1) : son astuce à défendre sa tête, à fermer les oreilles aux enchantements, et aux autres choses, tend à sa défense propre, non au dommage d'autrui. C'est à cette fin et pour des cas semblables que l'on a donné à cette *Empresa* le mot : *Ut sciat regnare*, tiré de cette sentence que le roi Louis XI de France a voulu que l'on apprît uniquement à son

(1) Sur la gravure, le front du Lion est en effet couronné d'un nœud de serpents qui s'emmêlent à sa crinière. V. la couverture de ce volume.

fils Charles VIII : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.* Celui *qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner;* en quoi se renferme toute la science de régner (1). » Inutile d'aller plus loin, ou bien il faudrait aller jusqu'au bout; et ce sont déjà beaucoup de phrases, contre Machiavel, pour arriver en somme au point même d'où Machiavel est parti.

L'ouvrage de Saavedra Faxardo est, en fait, divisé en huit livres : I. *Education du Prince.* — II. *Comment le Prince doit se conduire en ses actions.* — III. *Comment le Prince doit se conduire avec ses sujets et avec les étrangers.* — IV. *Comment le Prince doit se conduire avec ses ministres.* — V. *Comment le Prince doit se conduire dans le gouvernement de ses États.* — VI. *Comment le Prince doit se conduire dans les maux intérieurs et extérieurs de ses États.* — VII. *Comment le Prince doit se conduire dans les Victoires et dans les traités de Paix.* — VIII. — *Comment le Prince doit se conduire dans la vieillesse.* De ces huit livres, j'ai donné le détail ailleurs (2); et ce que j'en dis ici est assez pour remplir maintenant tout mon objet, qui est de permettre de confronter Saavedra et Machiavel.

« Malgré, je le répète, quelques traces de préciosité, des fautes de goût, mais beaucoup moins, et du « gongorisme », mais bien moins chez Saavedra que chez Gracian, à qui l'on dirait qu'il est supérieur par certaines qualités (sauf par la subtilité des analyses, si les auteurs, comme les

(1) *Emprentas politicas*, XLIII, p. 155.

(2) Cf. *L'Influence des Idées de Machiavel*, tirage à part, p. 102 à 105. (Notes à la troisième leçon des cours de l'Académie de Droit international de La Haye, 1925.)

sujets, pouvaient être comparés, c'est, à tout prendre, parmi ceux que je connais, un des meilleurs traités de politique, — de politique « chrétienne », — composés au dix-septième siècle. L'érudit n'y a point étouffé l'homme employé aux grandes affaires. Et, quoiqu'il se place et se tienne à un tout autre point de vue que Machiavel, que, même dans les deux endroits où il le nomme, il le critique et le combatte, il en a certainement subi l'influence, et n'est pas plus antimachiavéliste par système que machiavéliste de parti pris (1). »

Quant au jésuite Baltasar Gracian (1534-1585) qn'on nous a, dans ces dix dernières années, présenté comme une découverte, mais qui avait été traduit dès 1684 par Amelot de la Houssaye, l'un des hommes du dix-septième siècle qui ont le plus pratiqué Machiavel, on s'est piqué d'en faire un émule heureux du grand Florentin, mais ils ne sont pas de la même taille, et ce ne serait en tout cas qu'un émule inférieur, un Machiavel, à intentions moralement meilleures peut-être, mais intellectuellement plus faible : « Subtil, à la vérité, redisons-le, et fin, et raffiné, et raffinant sur Machiavel lui-même, et tout occupé à fendre les cheveux en quatre, maniéré, précieux, hérissé de pointes, *d'agudezzas*, qui amenuisent la pensée en la tarabiscotant, et, pour tout dire, — et l'on ne saurait dire moins, — pourri, lui, tout à fait et à fond « pourri de gongorisme » (2).

(1) *L'Influence des idées de Machiavel*, p. 105.
(2) *Ibid.* Troisième leçon, p. 86. — Voir, de Baltasar Gra-

J'abandonne volontiers les écrivains qui ne furent que des écrivains. Mais ceux qui furent avant tout et par-dessus tout des politiques, je ne voudrais pas les laisser passer, et comme m'en détourner, sans les reconnaître au passage (1).

Richelieu (2), en rassemblant ses réflexions, a

CIAN, entre autres écrits, *L'Homme de Cour*, Maximes. Édition André Rouveyre, Paris, Bernard Grasset, 1924.

(1) Pour les premiers, voir, en tenant compte de ce que j'en ai dit plus haut (chapitre VI, note 1) le livre de M. Albert Chérel (1935), et dans l'*Influence des Idées de Machiavel* (1926), mes deuxième et troisième leçons, avec leurs notes, p. 35 à 106.

(2) Voyez plus haut, chapitre V. — Cf. *L'Influence des idees de Machiavel*, quatrième leçon des *Cours de l'Académie de Droit international*, et notes à cette quatrième leçon, tirage à part, p. 118 et 125-133. J'ai fait là un relevé critique des points de contact de la pensée du Cardinal avec la pensée machiavélique. Le reprendre ici ferait double emploi. Je me borne à des indications d'ordre utiles aux curieux qui voudraient y regarder de plus près. Lire particulièrement :

Maximes d'État et fragments politiques. Édition Hanotaux. Mélanges historiques. Choix de Documents. Documents de l'Histoire de France, tome III, maxime III, p. 731. — V. max. V, p. 731-732 ; — max. VI, p. 732 ; — max. VII, *ibid* ; — max. VIII, p. 732-733 ; — max. IX, p. 733-734 ; — max. X, p. 734 ; — max. XI, p. 735 ; — max. XII, p. 735 et XIII, *ibid*; — max. XIV, *ibid*. et 736 ; Cf. p. 742-743, et 747 ; max. XXXIII, p. 752 ; — XXXV, XXXVI, XXXVII, p. 753 ; XXXVII, 753-754 ; XLI, 756 ; XLIV, XLVI, p. 759 et note 2 (Cf. *Testament politique*, II, 37). — XLVII, XLVIII, XLIX, L, LI, LII, LIII ; — LIV, p. 761 ; art. LXIV, LXXIII, LXXIV, LXXVIII, LXXIX, LXXX, CIV, CXIII. CXV, CXXIV, CXLIV, CL. — Ajouter LV, LXI, CXXXV.

Testament politique. T. I[er]. p. 28, 35, 36, 38-39, 45, 67, 88, 142 (Cf. *Discorsi sopra Tito Livio*, livre premier, chapitre III), 177, 204, 209-210, 225, 238, 267, 272, 281 (Cf. *Maximes d'État*, autre rédaction), 288, 296. — Tome II, p. 4, 27, 28, 30, 35, 36, 41, 61, 62, 64, 70, 71, 72, 73, 76, 117, 123-124, 176, 180. — Cf. *Observations historiques sur le Testament*

tracé du Prince un portrait assez différent du *Prince* de Machiavel; un résumé qui fait portrait : « En un mot, dit-il, si les Princes ne font tout ce qu'ils peuvent pour régler les divers ordres de leur État; s'ils sont négligents au choix d'un bon conseil, s'ils en méprisent les avis salutaires : s'ils n'ont un soin particulier de se rendre tels que leur exemple soit une loi parlante; s'ils sont paresseux à établir le règne de Dieu, celui de la raison et celui de la justice tout ensemble; s'ils manquent à protéger les innocents, à récompenser les signalés services qui sont rendus au public, et à châtier les désobéissances et les crimes qui troublent l'ordre et la discipline, et la sûreté des États; s'ils ne s'appliquent pas, autant qu'ils doivent, à prévoir et à prévenir les maux qui peuvent arriver, et à détourner par de soigneuses négociations les orages que des nues amènent aisément, souvent de plus loin qu'on ne pense; si la faveur les empêche de bien choisir ceux qu'ils honorent des grandes charges et des principaux emplois du Royaume; s'ils ne tiennent puissamment la main à établir l'État en la puissance qu'il doit être; si en toutes occasions ils ne préfèrent les intérêts publics aux particuliers, quoiqu'ils soient bien vivants d'ailleurs, ils se trouveront beaucoup plus coupables que ceux qui transgressent actuellement les commandements et les lois de Dieu, étant certain qu'omettre ce à quoi on est obligé, et

politique du Cardinal de Richelieu, p. 202. (Édition de Le Breton, Paris, 1764, t. II. — Ces observations proviennent du *Recueil* des quatre Testaments publiés par Jean Van Duren, La Haye, 1764.)

commettre ce qu'on ne doit pas faire, est une même chose. »

Mais il est pourtant quelques traits par où le *Prince* de Richelieu se rapproche du Prince machiavélique, qui reparaît, s'il faut tenir ce propos pour authentique, dans le mot que Richelieu aurait dit au duc de La Valette, au sujet du vieux duc d'Épernon, père de La Valette : « de ne pas s'étonner s'il alloit ne plus épargner le duc d'Épernon, et *détruire*, — ce furent ses propres termes, — *un homme qu'il n'avoit jamais pu apprivoiser.* » Ces propres termes sont les termes mêmes, les propres termes de Machiavel, l'alternative telle qu'il la pose : *o vezzeggiare o spegnere ;* caresser ou détruire. Richelieu a, dans ce sens, détruit plus qu'il n'a caressé. Résumant son expérience, le Cardinal a écrit : « Cette action et plusieurs autres arrivées pendant votre règne (Richelieu s'adresse à Louis XIII) feront, je m'assure, tenir pour maximes certaines qu'il faut, en certaines rencontres où il s'agit du salut de l'État, une vertu mâle qui passe quelquefois par-dessus les règles de la prudence ordinaire, et qu'il est quelquefois impossible de se garantir de certains maux, si l'on ne commet quelque chose à la fortune ou, pour mieux dire, à la providence de Dieu, qui ne refuse guères son secours, lorsque notre sagesse épuisée ne peut nous en donner aucun (1). » Dans ce suprême

(1) *Testament politique du Cardinal de Richelieu. (Maximes d'État ou Testament politique* d'Armand du Plessis, cardinal duc de Richelieu, Pair et Grand Amiral de France, premier Ministre d'État, sous le règne de Louis XIII du nom, Roi de France et de Navarre. — Première partie, p. 39. — A Paris, de l'impri-

conseil ou encouragement du ministre à son Roi et qu'à travers lui il lègue à la postérité, pour les cas qui paraissent presque désespérés, on entend encore comme un écho de la voix de Machiavel, sous la condition qu'on ait au préalable tout fait pour laisser le moins possible « à la Fortune » et que finalement on ne lui abandonne que ce que l'on n'a pas pu, ne peut pas, et ne pourra pas lui arracher.

Après Richelieu, et dans la Fronde, le « machiavélisme », comme je l'ai dit (1), devient en nom « mazarinisme »; mais, à coup sûr, si l'on ne détourne pas les mots du sens exact qu'ils ont pour désigner les choses, Richelieu a été plus hautement, plus largement machiavéliste que Mazarin. La réputation de Mazarin lui est venue surtout de ce qu'il était Italien. Non pas même Florentin, pour hériter légitimement, de Catherine et de Marie de Médicis, et de tout l'entourage qui les avait accompagnées ou suivies en France, et où il y avait des « artistes » dans tous les « arts », les « tours florentins », les « ruses florentines ». Mais Italien, Romain d'origine sicilienne, et de plus homme haï, jalousé et moqué, qui servait de cible aux chansons et aux brocards : il était si facile et si tentant de faire de « Mazarin » un genre : « les Mazarinades »! Qu'il fût Italien, c'était évident, et qu'il le fût toujours un peu ou beaucoup resté, et qu'il n'eût jamais pu tout à fait s'en défaire, dans ses procédés autant que dans son langage;

merie de Le Breton, Premier Imprimeur ordinaire du Roi, 1764. — Deux tomes en un volume.)

(1) Voyez ci-dessus, chap. v : *Personnages machiavéliques*.

mais « machiavéliste », c'est vite dit, et c'est peut-être faussement dit pour qui sait ce qu'est vraiment le « machiavélisme » et ne prend pas pour le « machiavélisme » ce qu'on a voulu faire croire que c'était. Beaucoup de mots de Mazarin ont couru, et l'on y joignait les façons, les gestes et les mines, les jeux de la main et de l'œil; mais ces mots, qui les a fait courir? Lui-même ou ses adversaires? En dehors de ses *Lettres*, recueillies plus tard, que connaît-on de lui? On n'a de lui ni *Maximes d'État,* ni *Mémoires,* ni *Testament politique.* Je crois qu'on l'a, d'autorité, décrété de « machiavélisme », tout simplement à cause de sa nationalité, et d'ailleurs on retrouve en lui bien des traces ou des signes du génie de sa nation. Il y a dans son œuvre beaucoup de *combinazioni* : heureusement pour la France, car son œuvre fut la suite et la fin de l'œuvre de Richelieu, qu'il fit aboutir mieux peut-être par de petites habiletés que ne l'eût fait Richelieu en personne et par lesquelles adresse et souplesse, subalternes ou inférieures si l'on veut, il se haussa, sans la grande manière, au rang de grand ministre français. Mais justement la *combinazione*, quoi que l'on en pense, n'est pas le fond du jeu machiavélique. On pourrait même dire que Machiavel, sous ce rapport, fut le moins « machiavélique » des hommes au pays de l'astuce, si le « machiavélisme » était cela, si son essence n'était pas énergie, force et puissance, plus que que ruse coutumière ou courante, malice de foire ou finesse de comédie.

Mais voilà : outre ses péchés personnels, on a accusé Mazarin d'avoir instruit Louis XIV dans

l'adoration « du divin Machiavel » (1) . Et si le machiavélisme était ce qu'il faudrait qu'il fût pour qu'on eût le droit de lui en faire grief, on serait obligé d'avouer que le Roi-Soleil n'eut jamais rien, ni dans ses qualités, ni dans ses défauts, de ce personnage trompeur, insinuant et cauteleux. Lui, le Roi-Soleil, « le plus grand Roi du monde », qui régna soixante-douze ans, dont plus de soixante, par son rayonnement, sur l'Europe entière, il a laissé des *Mémoires* admirables, *Mémoires historiques* ou *Instructions pour le Dauphin son fils*; et cette accusation est venue d'Outre-Rhin; mais les *Instructions au Dauphin*, la plus belle chose sans doute qu'un Roi ait jamais écrite, sont bien plus dans la ligne de *l'Idée d'un Prince politique chrétien* que de la lignée de Machiavel, dont elles ne sont pas du tout. (2)

(1) Voir ci-dessus; chap. v.

(2) *Œuvres de Louis XIV*. Signalons spécialement : Tome premier. — Amour du travail, p. 19; Choix des ministres, 27; Distribution des emplois, 30; Craindre les flatteurs, 38; Prendre conseil, 41; Décider soi-même, 43; Distinctions sur la foi des traités, 63; Savoir punir, 214. — Tome II : Éloge de la bonne foi, p. 73; Ne point se laisser détourner de son but, 103; Prudence dans les résolutions, 113; Réflexions sur la vraie sagesse, 130; Réflexions sur la prévoyance et les inconvénients de la précipitation, 164; Maintenir l'union contre les sujets puissants. Refutation de la Maxime contraire, 189; Parallèle entre la politique des Monarques et celle des États républicains, 199; Réflexions sur la réserve nécessaire aux Princes, 210; Nécessité d'être bien instruit, 253; Considérations politiques, 258; Considérations sur l'avantage des troupes bien exercées, 264; Réflexions sur la réputation des princes, 276; Se défier de soi-même et consulter, 282; Mesure à garder quant à la confiance, 318; Réflexions sur les communications familières des princes, 355; Souvenirs ou Notes sommaires. Manière de me conduire tant sur les affaires étrangères que particulières, 403; Réflexions sur le métier de roi, 455;

Sur Frédéric II, de Prusse, le Grand Frédéric, j'ai dit, il y a vingt ans, tout ce que j'aurais à dire (1) Je ne sais si cet antimachiavélisme de façade n'était pas plutôt un excès de machiavélisme, une précaution prise par le Prince royal contre la politique du Roi, et alors c'en eût été le comble, tant ç'eût été tiré de loin. Je serais enclin à croire que non; que le Prince, quand il avait achevé en 1739 et au début de 1740 sa réfutation de Machiavel et en avait envoyé le manuscrit à Voltaire, son éditeur, avide de le reproduire avec une préface qui ferait du bruit, n'avait pensé qu'à sa gloire d'auteur, soupçonné et nommé tout bas quoique publiquement anonyme; puisque, presque aussitôt après, surpris par la mort de son père, et devenu subitement Roi, Frédéric avait aperçu l'imprudence qu'il commettait, l'hypothèque qu'il contractait sur son avenir, et qu'il avait voulu s'arrêter, se rattraper; mais que Voltaire, qui tenait un bon morceau et en espérait bon profit pour sa vanité et son crédit, n'avait pas voulu le lâcher, d'où l'invraisemblable histoire de sa brouille avec le libraire Van Duren (2). Mais, quelle qu'ait été l'intention du livre, restent les actes, et certains des procédés mêmes, et de plus certains propos

Tout rapporter au bien de l'État, *ibid*; Savoir prendre son parti *ibid*; Éviter la faiblesse, 456; Penser à tout, *ibid.*; Se garder de soi-même, 457; Jouir des succès, réparer les fautes, *ibid.*; Mémoire remis au Duc d'Anjou (Philippe V d'Espagne), 460.

(1) Voir *Le Machiavélisme de l'Anti-Machiavel*, Paris, Plon, 1915. — Seconde partie, *Portrait d'un Roi*, p. 71 à 153.

(2) *Ibid.* — Première partie, *Histoire d'un Livre*, p. 1 à 70.

familiers, dont on ne peut nier la parenté machiavélique.

Ce n'est pas l'abbé Guillon de Montléon le premier qui s'est avisé, par attraction historique, de rattacher Bonaparte, de souche italienne, à cette école politique florentine (1). L'abbé de Pradt a rapporté ce mot de Napoléon lui-même : « Tacite a fait des romans; Gibbon est un clabaudeur; Machiavel est le seul livre qu'on puisse lire (2). » Il est vrai, dit-on, qu'à Sainte-Hélène, Napoléon aurait relu Machiavel avec beaucoup de

(1) « *Machiavel commenté par Napoléon Bonaparte.* Manuscrit trouvé dans le carrosse de Bonaparte après la bataille du Mont-Saint-Jean le 18 juin 1815; » avec l'épigraphe : « *Unius Machiavelli ingenium acre, subtile, igneum.* Juste Lipse. *Doct. civil. Præfatio.* » De l'imprimerie de C.-F. Patris. Paris, H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12. MDCCCXVI, in-8°, Apocryphe. « C'est un pamplet de l'abbé Aimé GUILLON DE MONTLÉON. Le texte même est précédé d'une « préface de l'Éditeur, » d'un « Discours sur Machiavel considéré comme prémunissant les souverains contre les révolutions, comme domptant l'anarchie, et affermissant les trônes, » enfin d'un « appendice historique sur les détracteurs de Machiavel. » Il est suivi d' « Extraits des Discours de Machiavel sur les Décades de Tite-Live, » et de divers « fragments, » ainsi que de « Sommaires des principes fondamentaux de la politique de Machiavel, extraits de ses ouvrages. » Dans sa préface, le prétendu éditeur, en réalité l'auteur, vante la traduction du *Prince*, que Napoléon aurait commentée, et elle est en effet assez fidèle, très supérieure aux soi-disant notes de l'Empereur, dont une exagération maladroite montre trop clairement la fausseté.

« A rapprocher : *Le Manuscrit de Sainte-Hélène*, par le Genevois LULLIN DE CHATEAUVIEUX, écrit dans l'automne de 1816. Presque tout le monde y crut. (*Mémoires de Madame de Boigne*, II, 265, qui l'attribue à Bertrand de Novion, 268, mais rectifiera en 1841 et le rendra à Châteauvieux. » — Voy. l'*Influence des Idées de Machiavel*, p. 138-140.

(2) *Ambassade de Varsovie.*

mauvaise humeur et de cette lecture finale aurait conclu : « Quant à ce Machiavel, que je relis dans le peu de temps que mes maux et mes études me laissent, je me persuade de plus en plus qu'il n'est qu'un ignorant (1). »

Si l'on fouille dans ce qui est authentiquement de l'Empereur, que trouve-t-on? Des mots en général peu colorés, pas catégoriques, pas tranchants, pas démonstratifs, médiocres pour l'homme et surhomme qu'il était. Exemples : « Le cœur d'un homme d'État doit être dans sa tête. — En politique, la générosité est un mauvais conseiller. — Le silence est l'âme des affaires. — Un philosophe a prétendu que les hommes naissent méchants (2) : ce serait une grande affaire et fort oiseuse que d'aller chercher s'il a dit vrai. Ce qu'il y a de certain, c'est que la masse de la Société n'est point méchante; car, si la très grande majorité voulait être criminelle et méconnaître les lois, qui est-ce qui aurait la force de la contraindre? » — Personne n'a intérêt à renverser un gouvernement dans lequel tout ce qui a du mérite est placé. — Les gouvernements ne tiennent leur parole que quand ils y sont forcés ou que cela leur est avanta-

(1) V. *L'Influence des Idées de Machiavel*. — Notes à la Quatrième Leçon. — p. 138 : « Benjamin Constant, dans son *Journal intime*, dépeint ainsi le général Sébastiani : « Fat, froid, plein de ces résultats généraux que les prétendus machiavélistes du jour adoptent comme des vérités profondes. C'est une école particulière moulée par le maître et qui en est l'imitation exacte. »

(2) Tout le système de Machiavel repose sur ce postulat : il est foncièrement pessimiste; ou, sans engager le débat, il est imperturbablement réaliste.

geux. — Un gouvernement ne peut vivre que de son principe. — En fait de gouvernement, justice veut dire force comme vertu. — Il ne faut point perdre de vue que la force et une justice sévère sont la bonté des rois. Vous confondez trop la bonté des rois avec la bonté des particuliers. — Un prince qui, la première année de son règne, passe pour être si bon, est un prince dont on se moque à la seconde. L'amour qu'inspirent les rois doit être un amour mâle, mêlé d'une respectueuse crainte et d'une grande opinion d'estime. Quand on dit d'un roi que c'est un hon homme, c'est un règne manqué. (Cette pensée-là a l'accent.) — Les amours des rois ne sont pas des tendresses de nourrices; ils doivent se faire respecter. L'amour des peuples n'est que de l'estime (1). »

Que trouverait-on de plus « machiavélique », si l'on plongeait dans les deux mille pages du *Mémorial de Sainte-Hélène,* en le grossissant encore des *Œuvres inédites* recueillies par Frédéric Masson, de *La Jeunesse de Napoléon*, d'Arthur Chuquet, des *Souvenirs de Gourgaud* et autres (2). Mais il y a un acte, et c'est le pire de tous : l'enlèvement du Duc d'Enghien (3).

(1) Voyez K.-J. Frederiks. *Maximes de Napoléon. — Droit public, politique intérieure.* — La Haye, Martinus Nijhoff, 1922. (Ce sous-titre faisait espérer que la collection serait continuée.) Articles : *Gouvernement et Chefs d'État;* p. 10, 17, 18, 22, 23, 24. — Le ton de ces maximes induit à penser que le pastiche de l'abbé de Montléon était assez maladroit, et l'on s'étonne de l'illusion qu'il a pu faire.

(2) *L'Influence des Idées de Machiavel*, p. 139-140.

(3) Comment ne pas nommer au moins Talleyrand, quoiqu'il se rattache peut-être au faux machiavélisme plus qu'au vrai, et ne pas renvoyer, à ce propos, aux ouvrages récents de

Cavour, enfin, et Bismarck furent sûrement des « machiavélistes ; » Cavour « grand connaisseur de l'occasion », *gran conoscitore dell 'occasione,* et le prouvant par la participation du Piémont à la guerre de Crimée, « grand simulateur » et l'établissant par l'aventure de Garibaldi et des Mille, sur le rocher de Quarto. Bismarck également l'un et l'autre, dans la construction et l'exécution de son plan en trois temps : la guerre des Duchés danois et l'exclusion de l'Autriche, Sadowa, la guerre de France et Sedan, qui réapprit à l'Europe comment périssent les Empires. Lorsque le cycle de ces chutes formidables se ferma, il se ferma sur « du machiavélisme », donnant un semblant de raison aux ennemis de Machiavel, qui soutenaient que, sur lui et par lui, on n'avait jamais solidement fondé. Mais c'était un machiavélisme germanisé. L'exemple italien est demeuré, et, de la Renaissance au *Risorgimento* et à nos jours, s'est développé en sens contraire (1).

MM. G. Lacour-Gayet, le comte de Saint-Aulaire et Émile Dard?

(1) *L'Influence des idées de Machiavel,* p. 141-144. — Dans la lignée du « Prince chrétien » il faut faire une mention particulière du *Discours de Michel de L'Hospital, chancelier de France, sur le sacre de François II,* contenant une instruction excellente comme un Roy doit gouverner son Estat ; traduit en vers par Claude Joly, chanoine de Notre-Dame de Paris. Sur l'imprimé des Elzévier. A Paris, chez Firmin Didot, Imprimerie du Roi, 1825. C'est un résumé irréprochable et comme un catéchisme de la doctrine. Cf. d'autre part, et à d'autres titres, le *Traité politique* de B. de Spinoza, traduit en français pour la première fois, annoté, suivi d'un index analytique et accompagné de trois plans des trois différentes formes de gouvernement par J.-G. Prat. Un vol. in-16. Paris, 1860.

CONCLUSION

Vie et valeur perpétuelle du machiavélisme original. — Primauté politique de Machiavel.

Tout l'ouvrage, en ses trois volumes, — *Avant Machiavel, Machiavel, Après Machiavel,* — va si droit à sa conclusion, que, cette conclusion prévue et qui s'impose, je n'aurais pas besoin de l'écrire. Mais d'abord, « de quoi s'agit-il? » Qu'est-ce que « le machiavélisme » réduit à sa plus simple expression?

J'avais moi-même, autrefois, résumé en une trentaine de lignes les vingt-six chapitres du Prince, pour en tirer le portrait de l'Homme fort (1) : « L'Homme fort, selon Machiavel, disais-je en ayant devant les yeux Bismarck, tient le monde pour ce qu'il est et les hommes pour ce qu'ils sont; il ne s'enquiert pas de ce qui devrait se faire, mais de ce qui se fait. Parmi tant de rivaux qui ne sont pas bons, il a appris à pouvoir n'être pas bon. Il sait que, la misère de notre nature ne permettant à personne d'avoir toutes

(1) A propos du *Prince de Bismarck. — Psychologie de l'Homme fort.* Paris, Perrin, 1900, in-16.

les qualités, l'homme d'État doit s'arranger pour n'avoir que des défauts qui ne puissent lui faire perdre l'État. Il est lent à croire et à se mouvoir, ne s'effraie pas d'un rien, n'a pas peur de son ombre, ne pousse pas la confiance jusqu'à être imprudent, ni la défiance jusqu'à se rendre insupportable. Dans le fond de son cœur, il s'est demandé s'il valait mieux être aimé que craint, ou mieux être craint qu'aimé; et il s'est répondu que sans doute il vaudrait mieux être l'un et l'autre; mais que, comme il est difficile d'être les deux ensemble, le plus sûr est donc d'être craint, s'il faut renoncer à l'un des deux, car les hommes n'aiment qu'à leur gré, mais ils craignent au gré du Prince; et la sagesse commande de se fonder sur ce qui dépend de soi, plutôt que sur ce qui dépend d'autrui. Il ne méconnaît pas que ce soit pour le Prince un honneur que de garder la foi jurée, mais il n'en a vu que trop qui ne se sont pas fait un scrupule de la violer, et qui, par là, l'ont emporté sur ceux que leur parole enchaînait. Si les hommes étaient tous bons, une pareille morale ne serait pas bonne; mais, comme ils sont mauvais et ne se gêneraient pas envers toi, toi non plus, tu n'as pas à te gêner envers eux. Exerce ton âme, dresse-la à ne point se départir du bien si c'est possible, mais à se résoudre au mal quand tu t'y trouves obligé. Paraître avoir certaines vertus est d'une tout autre importance que de les avoir réellement, puisque de les avoir et de les pratiquer peut nuire, tandis que de paraître seulement les avoir ne peut être qu'avantageux. Le tout est de maintenir et d'augmenter

l'État; pourvu que l'on y arrive, il n'est pas de moyens qui ne soient à considérer comme honorables, car le vulgaire ne voit que la surface des choses, et le monde n'est composé que de vulgaire (1). »

Puis j'ai voulu réduire encore, et, « en distillant, afin d'extraire la quintessence du machiavélisme, » mais non sans généraliser et sans abstraire un peu, j'ai obtenu ceci : « Réalisme, égoïsme, calcul, indifférence au bien et au mal, à la vérité et au mensonge, à la parole donnée et au parjure; *virtù,* c'est-à-dire énergie, résolution et ressort; culte et culture de soi, gymnastique de la volonté, discipline de la pensée, du sentiment, des nerfs, de la chair, de tout l'être; création continuelle dans l'homme, par l'homme même, d'un surhomme artificiel, du héros, du Prince, qui, sans se soucier de la qualité (morale) des moyens, trouve moyen de réussir, et qui n'ait, avec le souci d'être grand, que le seul souci d'être beau. En cette indifférence, en cette insouciance, en cette totale amoralité peut se cacher le germe de tous les vices, peut-être de tous les crimes : la cupidité, la rapacité, le dol, le vol, le libertinage, la débauche, la fourberie, la perfidie, la trahison, l'assassinat; et, dès lors que les moyens sont indifférents, le poignard et le poison sont des moyens. Machiavel ne le dit pas, mais il ne le nie pas;

(1) Déjà reproduit dans le tome premier, chapitre premier, p. 9 à 11, et dans *l'Influence des Idées de Machiavel*, p. 10 et 11 du tirage à part. En trente-cinq ans d'études successives, je n'ai pas trouvé un mot à changer.

il n'approuve ni ne désapprouve, il constate (1). »

Et puis, j'ai voulu condenser, concentrer davantage, dessiner, mettre en relief l'image de son Prince, et j'ai imaginé ainsi le discours qu'il eût pu lui adresser : « Ne regarde pas à la qualité morale des moyens; ne t'en fais pas une question de conscience, n'épilogue pas pour savoir si tel ou tel les emploierait, ni si, toi-même, tu n'en préférerais pas d'autres; si le succès est au bout, ils sont bons, et ils ne valent rien s'ils ne réussissent pas. Ce n'est point qu'il y ait deux morales, mais c'est qu'en politique il n'y a point de morale, ou plutôt que la politique est une chose, et la morale une autre chose. Tu veux aller là : en voici le plus court et le plus sûr chemin. Maintenant, ton âme en souffrira-t-elle? Ce n'est pas affaire à moi, ton conseiller, mais affaire à ton confesseur. Et si tu sais ce qu'est la politique, si tu es sage, si tu es le Prince, tu feras appeler ton conseiller avant, et tu ne feras appeler ton confesseur qu'après (2). »

Alors, parvenu à ce degré de simplicité qui est bien, je crois, l'expression la plus simple du « machiavélisme » que l'on puisse atteindre, j'ai hésité, je me suis troublé. J'ai craint d'avoir été trop vite, d'avoir rendu légèrement un jugement sommaire, *a priori*, après une lecture insuffisante, sous l'impression première de *La Mente d'un Uomo di Stato* (3), qui sans doute dégage la charpente,

(1) *Le Machiavélisme*, tome premier, *Avant Machiavel*, p. 11 et 12. — *L'Influence des Idées de Machiavel*, p. 11 et 12.

(2) *L'influence des Idées de Machiavel*, tirage à part, p. 12.

(3) Consulter *Le Machiavélisme*, tome II, *Machiavel*. Seconde

mais écrase aussi beaucoup de détails sous elle. J'ai repris Villari, Tommasini, dont le second volume, tant retardé, avait paru dans l'intervalle. Je les ai relus et relus : ensuite, je les ai fermés, rangés à leur place, j'ai pensé que je n'avais plus à faire que l'épreuve du texte, et je l'ai relu, lui, posément, froidement, pour la dixième fois. Je l'ai établi à mon usage (1), avec l'espoir qu'il pourrait, en supplément, servir à d'autres, et j'ai mis en communication immédiate avec lui, sans intermédiaire, ce qu'il m'a été donné d'entendement et de patience dans la méditation. Cette revision s'est prolongée, quotidienne, durant vingt-huit ans. Elle m'a laissé la joie tranquille de n'avoir rien de superflu à retrancher de ma dernière formule, rien d'indispensable à y ajouter.

« La politique, avais-je dit, est pour Machiavel une géométrie. » Je le redis, mots pesés, vérification faite. Le machiavélisme est une géométrie de la politique. « Tu veux aller là : en voici le « plus court et le plus sûr chemin. » Machiavel ne s'est proposé ni moins, ni davantage. Avant tout, la politique, pour lui, est la politique et n'est, après tout, que la politique. Il la considère et la traite séparée de tout ce qui n'est pas elle-même, à l'état « chimiquement pur », et c'est ce qu'il apporte de nouveau, ce qu'on n'avait pas encore vu. Jusqu'à lui, elle n'avait été conçue que liée indissolublement à la morale, et la morale était la seconde face, sinon la première, de la poli-

partie, *Ébauche d'un corps de maximes machiavéliques*, un vol. in-16, Plon, 1935. P. 100 à 256.

(1) *Le Machiavélisme*, t. II, *Machiavel*, *ibid.*

tique. Machiavel ne nie pas la morale. Il ne déclare point : « Il n'y a pas la morale. » Il professe : « Il y a la morale, et il y a la politique. » Machiavel n'enseigne pas que la politique est préférable à la morale, qu'elle est meilleure. Il dit seulement que la morale est une chose, et la politique une autre chose. Il ne dit pas qu'il ne vaudrait pas mieux qu'elles fussent unies, confondues et inséparables, il dit même expressément qu'il vaudrait mieux qu'il en fût ainsi, mais qu'en fait, dans « le jeu de ce monde », elles sont distinctes, et qu'il faut bien prendre son parti de les tenir séparées. Machiavel n'est ni moral, ni immoral : il est politique, donc il doit être, le regrettât-il, amoral, car il doit se placer dans les conditions de la politique. Mais nous entrons dans la région des termes périlleux et des nuances traîtresses : quand je dis que Machiavel est « amoral », je supplie qu'on lise comme j'ai écrit. Machiavel est *a-moral* au sens étymologique (*a* privatif) : il l'est volontairement, systématiquement, uniquement parce que les données et les exigences de la politique, parce que sa tâche et son œuvre, ne sont pas celles de la morale. Mais il n'est pas sans aucun sentiment moral intérieur et naturel. Libre, au contraire, et maître de choisir, c'est de ce côté qu'il pencherait : « Si tous les hommes étaient bons, confesse-t-il, toi aussi tu devrais être bon; mais, comme ils ne le sont pas, si tu l'es seul, tu risques d'être dupe. » — Et, politique, tu n'as pas le droit de le risquer : si tu le fais, tu ne fais pas ton métier. — On peut trouver que, socialement, cette position est dangereuse. Il serait mieux

qu'elle fût autrement, et c'est l'avis de Machiavel lui-même. Mais cela implique que le monde, la vie, les hommes et les choses seraient d'abord autrement, que les hommes seraient loyaux, sincères, fidèles à leur parole, désintéressés, et le reste des vertus qu'ils n'ont pas. D'où la règle de la politique, sa loi, dure peut-être, mais inéluctable, sous peine de perdre, ce qui, pour le politique, est la pire des peines. Qu'il le veuille ou non, et ce n'est pas sa faute : il ne peut y avoir de politique que du fait, du réel. C'est avec le réel seul qu'il peut faire son compte. Socialement, d'ailleurs, il est nécessaire aussi que dans la lutte que l'État et les hommes d'État soutiennent, ils ne se mettent pas d'eux-mêmes en infériorité. Devoir douloureux aux belles âmes. Mais, si tu ne peux pas voir couler le sang, ne te fais pas chirurgien. Ici se pose, en effet, la question des deux morales, du conflit possible de la morale privée et de la morale publique, de la hiérarchie de leurs commandements : j'ai dit, dans une esquisse de l'Homme fort (1), comment, pour l'homme d'État, cette hiérarchie le contraint, en cas de heurt, à immoler ses scrupules personnels aux nécessités de l'État.

Ainsi pensait Machiavel, et, pour penser ainsi, il n'était pas « un monstre », ou seulement dans l'acception de « prodige », « d'être singulier, » et seulement parce que ce n'était pas la façon commune de penser. Non pas toutefois antihumain ou inhumain, mais plutôt « humain, trop

(1) *Le Prince de Bismarck. — Psychologie de l'Homme fort.*

humain » — *mensch, über-mensch,* — plus près, tout près de l'homme tel qu'il est, tel qu'il a été, et tel qu'il sera tant qu'il sera l'homme. Il est certain, — et je l'ai exposé tout au long, — que ce n'est pas, que ce n'est plus *le Prince chrétien,* bien que le *Prince chrétien* ait survécu à Machiavel, et même ait, après lui, repris de la vie contre lui (1). En somme, qu'a fait Machiavel? En séparant la politique de la morale, au Prince chrétien, il a substitué le Prince qui premièrement est « le Prince », personnage public, personne politique de l'État; ou, sans substituer l'un à l'autre, et en le laissant, comme personne privée, chrétien tout à son gré, il a présenté les valeurs dans un ordre différent. Mais, non plus qu'il n'est proprement « immoral », il n'est irreligieux ni anti-religieux. Comme il a séparé la politique de la morale, il l'a seulement séparée de la religion. Bien plus, il l'a conservée, la religion, toute religion, vraie ou fausse, chrétienne ou païenne, toute croyance, tout sentiment, toute aspiration, tout lien religieux, comme une force à l'appui de la politique, qui ne pouvait que difficilement s'en passer (2).

(1) Cf. ci-dessus le chapitre XV.

(2) Voyez le chapitre XI du *Livre du Prince,* les chapitres XI, XII, XIII, XIV, XV du Livre premier des *Discours sur la première Décade de Tite-Live,* cinq chapitres de suite « sur la religion des Romains »; sur « l'importance qu'il y a à tenir compte de la religion »; sur la manière dont « les Romains se servirent de la religion pour organiser la cité, pour suivre leurs entreprises et apaiser les tumultes »; sur celle dont ils interprétaient les auspices selon la nécessité, et, par prudence, faisaient semblant d'observer la religion, même quand, par force, ils ne l'observaient pas »; enfin, « comment les Samnites, pour extrême remède à leurs affaires en détresse, eurent recours à la reli-

« Ces princes ou ces républiques, écrit-il, qui veulent se maintenir incorrompus, ont, par-dessus toute chose, à maintenir incorrompues les cérémonies de la religion, et à les tenir toujours en leur vénération ; parce qu'il ne peut pas y avoir de plus grand indice de la ruine d'une province, que d'y voir méprisé le culte divin (1). »

Dans la deuxième partie du tome II de son grand ouvrage, Oreste Tommasini consacre à *Machiavel et la pensée philosophique,* puis à *Machiavel et la pensée religieuse*, deux chapitres qui pourraient faire deux volumes de plus, en bordure et en commentaire du sujet. Pas une minute, il ne me vient la tentation de l'y suivre. Je ne sais que trop tout ce qui me manque, pour m'y aventurer. Mais ces deux longs chapitres en traînent et tirent, comme un navire son canot, un autre, plus petit, bien moins majestueux : « *Machiavelli, guida del gregge politico, Machiavel, guide du troupeau politique* ». Tommasini m'y fait l'honneur insigne de citer mon nom, après les noms illustres de Leopardi, d'Ardigò, de Nietzsche (2), et, rappelant que j'ai cru pouvoir ramener le machiavélisme « à une espèce de positivisme, à un

gion. » — Et je n'affirme pas que ce soit tout. Sans doute, il ne s'agit pas de la religion chrétienne ; mais le politique qui a cette haute idée de l'utilité sociale du lien religieux ne saurait mépriser, dédaigner ou repousser la religion.

(1) *Discorsi,* liv. premier, chap. XII. — Cf. *Discours pour le quatrième centenaire de Jean Bodin,* célébré à Angers le dimanche 10 novembre 1929, par M. Charles Benoist, délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques, p. 10.

(2) Oreste Tommasini *La Vita e gli Scritti di Niccolò Machiavelli,* t. II, Roma, 1911, p. 940-941.

réalisme appliqué strictement et exclusivement à la politique », le faire « consister moins en une doctrine qu'en une méthode, et l'atteindre à sa source originale et légitime », en Machiavel. « Sous ce point de vue, le machiavélisme, qui apparaît bien mort à nos yeux (aux yeux de Tommasini), » apparaît, au contraire, aux miens perpétuel, « puisque, après tant de révolutions, les formules de Machiavel me semblent encore la règle du jeu du monde. » — « Ici, tranche Oreste Tommasini, la question menace de devenir une question de mots, et il nous paraît inutile d'insister. »

Question de mots, s'il lui plaisait : tout est une question de mots, dès qu'il y a une idée à exprimer. Et ici, il y a cette idée très simple, comme le machiavélisme est simple en son essence : idée toujours la même : « Tu veux aller là; le chemin qui y conduit est celui-ci... » — La politique, — Machiavel n'avait pas cessé de le voir, — ne peut se fonder, en dehors de la connaissance de l'homme, de sa psychologie immuable, que sur l'histoire seule, qui seule peut en être la base positive; non pas même sur le droit qui ne s'exprime pas, ne se « formule » pas sans une forte part d'abstraction. La politique est l'art d'accommoder ou de plier, soit les choses aux hommes, soit les hommes aux choses : elle l'a été dans tous les temps et sous tous les climats, elle le sera sous tous les climats et dans tous les temps. La nature de l'homme, en ses parties profondes qui ne changent pas lorsque les superficielles changent, en est l'élément perpétuel. Et je maintiens, en conséquence, que le machiavélisme tire de sa

nécessaire conformité à cette nature une sorte de perpétuité. C'est ce qui m'a permis de parler successivement du machiavélisme avant Machiavel, du machiavélisme de Machiavel, et du machiavélisme après Machiavel. C'est ce qui m'assure que les maximes de Machiavel, du moins les plus certaines d'entre elles, valent encore au vingtième siécle, compte tenu des circonstances, à peu près ce qu'elles valaient au seizième. Et c'est ce que j'ai appelé « le machiavélisme perpétuel ». (1)

La grande raison en est que l'homme est l'homme, et que la politiqne travaille sur l'homme et avec l'homme. En Italie, où l'on a été, pour cet essai, si amicalement indulgent, on m'a reproché de n'avoir nommé que des morts, et pas de vivants, ce qui serait en effet une mauvaise manière de prouver la perpétuité que j'ai cru reconnaître ; surtout de n'en avoir pas nommé un, qui, parmi nos contemporains, vit d'une vie intense et immense, et que je vais à présent nommer. M. Benito Mussolini, dans son *Prélude* à la réimpression luxueuse d'une ancienne traduction française du *Prince*, (2) rattache franchement, fièrement son action à la pensée de Machiavel. Je le cite d'autant plus volontiers que ses paroles me couvrent, dans mon ombre modeste, pour ma très humble part. « J'ai relu attentivement, nous prévient-il, *le Prince* et le reste de l'œuvre du grand Secrétaire, mais je n'ai eu ni le loisir ni la volonté de lire tout ce qui

(1) Et c'est ce qui fait qu'il y a une « science » de la politique.

(2) *Le Prince de Machiavel*, préface de Benito MUSSOLINI, Paris, Helleu et Sergent, éditeurs, 1929. Préface, p. XI, XII, XIII, XIV, XV, XVIII, XIX.

a été écrit sur Machiavel en Italie et dans le reste du monde. J'ai voulu mettre le minimum d'intermédiaires, anciens ou nouveaux, italiens ou étrangers, entre Machiavel et moi, pour ne pas troubler la prise de contact directe entre sa doctrine et ma vie vécue, entre ses expériences des hommes ou des choses et les miennes, entre sa pratique du gouvernement et la mienne... La question se pose : Après quatre siècles, que reste-t-il encore de vivant dans *le Prince*? Les conseils de Machiavel peuvent-ils avoir encore une utilité quelconque pour les dirigeants des États modernes? La valeur du système politique du *Prince* est-elle circonscrite à l'époque où le livre fut écrit, donc nécessairement limitée ou caduque en partie? Ou bien, au contraire, n'est-elle pas universelle et actuelle, et spécialement actuelle? J'affirme que la doctrine de Machiavel est plus vivante aujourd'hui qu'il y a quatre siècles, parce que, si les formes extérieures de notre existence ont grandement changé, il ne s'est pas manifesté de profondes modifications dans l'esprit des individus et des peuples » (1). — Ne puis-je pas estimer que, devant tout Italien, Mussolini a répondu pour moi, et que la caution est plus que suffisante?

Mais le Duce continue et précise : « Si la politique est l'art de gouverner les hommes, c'est-à-dire d'orienter, d'utiliser, d'éduquer leurs passions, leurs égoïsmes, leurs intérêts pour des buts d'ordre général qui dépassent presque toujours la vie individuelle, parce qu'ils se projettent dans le

(1) Benito MUSSOLINI, ouvrage et passages cités, p. XII à XIV.

futur, si telle est la politique, aucun doute que l'élément fondamental de cet art ne soit l'homme. C'est de là que nous devons partir (1). » Ainsi argumente, se situe, se pose ce maître moderne de l'action. — Je n'ai jamais abordé ce haut domaine, ce champ réservé aux seigneurs ; mais je l'ai côtoyé, d'assez près pour qu'il ne me soit pas tout à fait inconnu ou étranger. Assez pour qu'il ne me soit pas téméraire de dire que ce volume et les deux précédents contiennent les réflexions de quelqu'un qui, comme Machiavel l'a fait valoir de lui-même, n'a point passé ses trente dernières années « à dormir ou à jouer » ; qui, même, ne les a point passées tout entières dans son cabinet ou dans sa chaire, mais qui, mêlé aux affaires publiques au dedans et au dehors, a été en position d'y gagner quelque expérience. Mes études de prédilection ont fait que je dois beaucoup aux Florentins. Pour l'une des résolutions les plus importantes de ma carrière finissante, je ne sais pourquoi je cacherais que c'est à eux, que c'est à Guichardin et à son *Reggimento di Firenze* que je dois tout. C'est par lui que j'ai été orienté vers le port, vers la certitude et la paix. Mais, dans l'ensemble, c'est Machiavel et lui qui m'ont inspiré le dégoût de la politique faite par des gens qui n'y entendent mot, et le mépris des politiciens qui s'obstinent à en faire sans savoir ce qu'ils disent ni ce qu'ils font. C'est sur leurs pas que j'ai découvert le vice même de choses auxquelles leur temps a échappé, telles que l'absurdité du suffrage universel et la

(1) Benito Mussolini, ouvrage cité, p. XIV.

folie du nombre, dont tous nos États sont empoisonnés, ces maux, endémiques et épidémiques tour à tour, dont ils meurent déchirés entre tous les degrés de la démocratie et toutes les formes de la démagogie. — Je dépose dans cet aveu qui me libère l'hommage de ma reconnaissance envers le génie italien, qui a été ma seconde école, qui m'a intellectuellement nourri, et le témoignage de ma gratitude envers ceux, nombreux, qui, d'Italie, m'ont prodigué, pendant ces trente années, leurs encouragements où je sentais une affection.

Puisque j'en suis aux critiques, et que j'ai été touché par certaines réserves, disons tout. On a regretté que j'aie paru m'en tenir aux grands livres des Villari et des Tommasini, et que je n'aie pas mis à contribution des ouvrages plus récents. Ce n'est pas que je les aie tous entièrement ignorés. Je n'ai pas ignoré les Chabod, les Russo, les Caristia, les Charlier, les Ercole, les Prezzolini, les Janni, les Mariani. La bibliographie de l'*Enciclopedia italiana* m'en eût fourni une longue liste (1).

(1) De cette liste, je veux pourtant citer plus particulièrement :

I. *Éditions critiques de* MACHIAVEL : G. LISIO, *Il Principe,* Florence, 1899 (2e tir., 1928). — S. DE BENEDETTI, *La Mandragola,* Strasbourg (s. d.). — L. FOSCOLO BENEDETTO, *Operette satiriche,* Turin, 1920. — P. CARLI, *Istorie fiorentine*, Florence, 1927. — G. MAZZONI e M. CASELLA, *Frammenti storici* et *Del modo di trattare i popoli della Val di Chiana ribellati,* Florence 1929. — M. CASELLA, *Il Principe*, Milan, 1929. — G. LESCA, *Lettere familiari,* Florence, 1929.

(Rappel) G. CANESTRINI, *Scritti inediti di N. M. risguardanti la storia e la milizia* (1499-1512.) — Florence, 1857.

II. *a) Éditions avec commentaires :* A. BURD, *Il Principe,* Oxford, 1891. — G. LISIO, Florence, nouveau tirage, 1928. —

— J'en ai feuilleté quelques-uns. Mais presque tous ceux que j'ai vus avaient trop le caractère d'ouvrages classiques, je veux dire scolaires, avec des notes grammaticales, qui ne sont pas ce que je cherchais (2). Et je demeure convaincu qu'après Villari et Tommasini, que j'ai cru pouvoir presque

C. GUERRIERI CROCETTI, Florence, 3e éd., 1931. — G. MORO, Florence, 1927. — L. RUSSO, Florence, 1931. — E. BARBARICH, *L'Arte della Guerra*, Florence, 1929. — A. OXILIA, *Il Principe, I Discorsi*, San Casciano, 1927. — V. FIORINI, *Istorie fiorentine* (trois premiers livres), Florence, 1894. — G. FATINI, *Pagine scelte*, Milan, 1928. — D. GUERRI, *La Mandragola* e la *Clizia*, Turin, 1932.

b) Morceaux choisis : V. OSIMO, *Scritti politici scelti di N. M.*, Milan, 1910-1926. — P. CARLI, *N. M. Le Opere maggiori*, Florence, 1928. — V. ARANGIO RUIZ, *Pagine scelte*, Milan, 1929. — L. RUSSO, *Antologia machiavellica*, Florence, 1931.

III. *Textes et composition des œuvres diverses de* MACHIAVEL. — F. CHABOD, *Sulla composizione del Principe di N. M. in* « Archivum Romanicum », XI, 1927. — G. MAZZONI, *Sul testo dei Discorsi del M.* in *Rendiconti* Acc Lincei, s. 6a IX, 1933 (1933) ; *Di un capitolo ignoto dei Discorsi del M.*, dans *La Cultura*, n. s. I, 1929. — MOMIGLIANO, MAZZONI, F. MAGGINI, discussion, *ibid.*, n. s., II, 1930. — P. CARLI, *L'abbozzo autografo frammentario delle Storie fiorentine di N. M.* Pise, 1907 ; *Contributo agli studi sul testo delle Storie fiorentine di N. M. I mss. e le du prime edizioni, Memorie* Acc. Lincei, série 5a XIV (1909). Sur *l'Asino d'Oro* v. éd delle *Operette satiriche*, par L. FOSCOLO BENEDETTO, et observations de CARLI, *Giorn. stor. d. Letter ital.* LXXVII-1921.

IV. *Reproductions de* mss. *Éditions et traductions* des siècles XVI et XVII. — A. GERBER, Niccolò Machiavelli, *Die Handschriften, Ausgaben und Uebersetzungen seiner Werke in 16 und 17 Iahrh.*, Gotha-Munich, 1912-1914. (Un fascic. de *fac-simili.*)

(2) Ainsi, par exemple, l'édition du *Principe e altri Scritti minori* par Michele Scherillo, Milan, Hœpli, 1916, et déjà l'édition en trois volumes des successeurs de Le Monnier, Florence, cinquième impression, 1909, avec des « considérations » et des notes du professeur Andrea Zambelli.

*

ne pas dépasser, on n'a plus, sur Machiavel et le machiavélisme, — à moins d'une trouvaille extraordinaire, — à nous apprendre rien d'essentiel, ni même de très important.

Sous un autre angle, d'autres m'ont averti qu'il eût fallu et qu'il faudrait vers la fin élargir mon sujet à la taille de mon héros, l'amplifier, le magnifier, abattre les bornes de son existence mortelle et ne lui donner pour limites que les destinées de la Patrie. Mais précisément, je ne l'ai pas voulu. Je ne sais pas souffler dans les grandes trompettes, et lui seul suffit à sa gloire. Je ne l'ai pas voulu et je ne l'ai pas fait, je n'ai pas essayé de le faire, parce que j'ai voulu, — qu'on me pardonne cette ambition, qui est loin d'être mince, — « écrire sur Machiavel dans l'esprit machiavélique », ce qui revient proprement à rejeter, à exclure du « machiavélisme » tout ce qui n'est pas la politique. C'est pourquoi je me suis interdit toute digression, soit comme Tommasini, pour des considérations sur la philosophie ou le sentiment religieux, soit, comme Villari, toute curiosité des détails de l'histoire intellectuelle et morale de l'Italie. De même que Machiavel, pour former le machiavélisme, a séparé la politique de la religion et de la morale, j'en ai retranché la littérature. Et, au fait, de toutes les séparations que Machiavel a opérées, cet homme, — dont un historien qui ne l'aimait pas a dit qu'il était « plutôt non sans lettres que lettré », signifiant par ce ton dédaigneux que ce n'était pas un humaniste comme Marcello di Virgilio et d'autres secrétaires des Princes avant lui, — n'en aurait pu faire de plus

utile que de séparer de la littérature ce que lui seul était capable de constituer en dignité de science et en puissance d'action politique (1).

Si Machiavel et le machiavélisme paraissent être assez complètement et assez exactement dans ces trois volumes, si l'on connaît mieux l'auteur et si l'on comprend mieux la doctrine, si l'on écrit désormais sur l'un moins de sottises qui sont des injures et sur l'autre moins d'injures qui sont des sottises, je ne désirais rien de plus, et je n'ai rien de plus à souhaiter.

(1) C'est, je pense, ce qu'on a appelé la « politicité » — *la politicità* — de Machiavel. — *Enciclopedia italiana*, t. XXI, p. 788.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CONCLUSION

PARIS. — TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1936. 46940.

